

*N. F. J. AN vs P*

Pl. Isaac. 1745

CCO

VII

995

50650

VILLENEUVE

1777  
1778  
1779



HISTOIRE  
DES GUERRES  
DE FLANDRE.

---

TOME PREMIER.

---

PARIS, M. D. C. LXX.

chez la Citoyenne & Privilège du Roi



HISTOIRE  
DES GUERRES  
DE FLANDRE.

---

TOME PREMIER.

---

HISTOIRE  
DES GUERRES  
DE FLANDRE,  
PAR LE CARDINAL  
BENTIVOGLIO,

*Traduite de l'Italien par M. LOISEAU  
l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.*

—  
TOME PREMIER.  
—



A PARIS,  
Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques.

—  
M. D C C. L X X.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

HISTOIRE  
DES GUERRES  
DE FLANDRE,  
PAR LE CARDINAL  
BENTIVOGLIO,

Traduite de l'italien par M. FOZEAU  
L'abbé, Chanoine de l'Église de Paris.

—————  
TOME PREMIER.  
—————



A PARIS,  
Chez Dessaint, Rue du Foin Saint-Jacques.

—————  
M. D. C. C. L. X.  
Avec Approbation & Privilège du Roi.



A MONSEIGNEUR  
L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS,  
COMMANDEUR DE L'ORDRE  
DU SAINT-ESPRIT.

*M*ONSEIGNEUR,

*L'HISTOIRE des Guerres  
de Flandre étant l'Ouvrage  
d'un Prélat illustre, dont les*

rare talents ont été également  
utiles à l'Eglise & à l'Etat,  
elle ne pouvoit paroître en  
notre Langue plus convena-  
blement que sous les auspices  
d'un Evêque, dont le Minis-  
tère, aussi sage qu'éclairé, jus-  
tifiant la confiance du Roi,  
sert encore plus efficacement  
la Religion & la France. C'est  
à ce titre, MONSEIGNEUR,  
que je vous supplie d'agréer  
l'hommage de la Traduction  
que j'en ai faite. Membre  
d'une Eglise, qui a l'honneur  
de vous avoir pour Chef, & qui

doit à votre zèle la restauration du plus auguste Temple ; appliqué par vos ordres à veiller en votre nom au maintien des études & de la discipline dans l'établissement le plus avantageux de l'éducation publique ; attaché à votre personne par les liens du devoir & de la reconnoissance, je dois d'ailleurs vous donner tous les témoignages qui me sont possibles des sentiments que ces heureuses relations m'inspirent. Daignez croire que j'en suis vivement pénétré, & que

*je regarde comme un de mes  
plus beaux jours , celui où  
vous me permettez de vous en  
donner les assurances les plus  
sincères.*

*Je suis avec le plus pro-  
fond respect ,*

*MONSEIGNEUR ,*

*DE VOTRE GRANDEUR ,*

*Le très-humble & très-  
obéissant Serviteur ,*

*LOISEAU l'aîné ,*

*Chanoine de l'Eglise d'Orléans.*



## AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE des Révolutions qui ont donné naissance à la République des Provinces-unies, ou qui l'ont successivement affermie, méritoit d'être plus connue. Elle est familière aux Gens de Lettres, aux Politiques, aux Militaires qui ont lu & étudié Grotius, Strada, le Cardinal Bentivoglio, l'Histoire universelle du Président de Thou, ou qui ont remonté jusqu'aux Ecrivains Espagnols, Italiens, Hollandois ou Flamands qui ont traité les premiers, & plus au long cet important sujet. Mais ceux qui ne cherchent dans leurs lectures qu'un délassement honnête, ceux à qui leurs occupations ne permettent pas de recourir aux sources, ceux qui n'entendent ni les langues savantes ni

les langues étrangères, ou qui ne les entendent pas facilement, n'en connoissent guères que les traits principaux, auxquels leur liaison avec divers événements des règnes de Charles IX, d'Henri III & de Henri le Grand, a donné place dans notre Histoire. Tous les détails de ces mouvements étranges qui ont formé tout-à-coup un Etat redoutable, dont la puissance & les richesses ont eu l'influence la plus marquée sur le systême de la politique & de l'administration des plus grands Etats de l'Europe, étant néanmoins très-intéressants, on a cru qu'on pourroit accueillir un Ouvrage qui les exposeroit en notre langue, & qui sembloit manquer à notre littérature.

Ce n'est pas que plusieurs Auteurs François n'aient travaillé sur cette belle & curieuse matière dans le siècle dernier. Gabriel Chappuis, Secrétaire-Inter-

prête du Roi pour la langue Espagnole, Auteur aussi peu estimé que fécond, a publié à Paris, en 1633, une Histoire générale des Guerres de Flandre, depuis l'an 1559, jusqu'en 1609, *in-fol.* Eustache Le Noble, Ecrivain famélique, qui après avoir ruiné sa fortune & sa réputation par sa mauvaise conduite, subsistoit à peine des productions de sa plume, a fait imprimer, en 1689, une Histoire de la République de Hollande, en deux volumes *in-12*, qui n'est, à proprement parler, qu'un extrait très-fec de l'Histoire des Provinces-unies de Grotius. Quelques autres François ont donné en Hollande cette partie piquante de l'Histoire de cette République dans des Histories générales des Provinces-unies. On trouve encore des morceaux détachés de l'Histoire des Révolutions des Pays-Bas dans celle des Princes d'Orange, imprimée

en 1692 ; dans la Vie du Duc d'Albe, sortie de la presse en 1699 ; dans celles de Dom Juan d'Autriche, du Duc de Parme, & de l'Archiduc Albert, que M. de Montpleinchamp, Chanoine de Sainte-Gudule de Bruxelles, a mises au jour en 1691, 1692, 1693, & dans divers autres Ouvrages d'Auteurs obscurs, qui ont écrit avant la conclusion de la trêve d'Anvers. Mais ces Ouvrages (si ce n'est celui du sçavant M. Leclerc, en trois volumes *in-fol.*) oubliés presque dès leur naissance, ne sont plus connus que dans les Catalogues des Ecrivains des Pays-Bas.

On auroit moins à regretter que ces Historiens, qui méritent de rester ensevelis dans la nuit des temps, n'aient pas atteint leur but, si on avoit des Traductions estimables des Historiens originaux des Provinces-unies. Malheureusement on a presque tout à desirer à cet égard. Strada a été

traduit par l'infatigable Du Ryer, dont les écrits en tout genre sont fort au-dessous du médiocre. La Traduction des Annales & de l'Histoire de Grotius, faite il y a plus de cent ans, n'a pas eu un meilleur succès. La Traduction de l'Histoire Hollandoise d'Emmanuel Meteren, & de celle de Pierre Cornejo, Historien Espagnol des Troubles de la Flandre, sont encore plus surannées. Un inconnu avoit entrepris la Traduction de l'Histoire des Guerres de Flandre du Cardinal Bentivoglio. Il parut, en 1669, à Paris, chez Villeri, deux petits volumes *in-12*, où sont traduits les neuf premiers Livres & la moitié du dixieme Livre de cet excellent Ouvrage. Mais cet essai est dans toute la signification du mot, très-imparfait; & il y a beaucoup d'apparence que le Libraire, qui ne l'avoit point débité, n'a pas voulu se charger de la suite, supposé

néanmoins qu'elle ait été finie. On pourroit très-bien s'instruire de l'Histoire des Guerres de Flandre & de l'établissement de la République des Provinces-unies jusqu'à la trêve d'Anvers exclusivement, dans la Traduction en seize volumes *in-4<sup>o</sup>*. de l'Histoire universelle du Président de Thou. Mais comme l'Histoire des Guerres de Flandre n'entre que pour une très-petite partie dans le vaste plan de cet Historien célèbre, on ne peut s'en occuper dans son grand Livre, ni aussi facilement ni aussi utilement qu'on le desireroit. L'étendue & la multiplicité des objets qu'il embrasse, nuit à l'attention qu'on voudroit donner aux détails, & sur-tout lorsque pour apprendre une Histoire particulière, il faut rapprocher un grand nombre de faits épars, & souvent très-éloignés les uns des autres dans un corps immense d'Histoire générale, on se

contente pour l'ordinaire d'en acquérir, par une simple lecture, une connoissance superficielle. L'Histoire Métallique des Pays-Bas de Gerard Vanlon, traduite du Hollandois par feu M. l'Abbé Prevost d'Exiles, ne peut offrir à cet égard plus d'avantages. Cet abrégé volumineux (en cinq tomes *in-folio*) tout estimable qu'il est, a le grand défaut de distraire le Lecteur presque à chaque page par les descriptions des médailles qu'on y présente à ses yeux, & d'étouffer ainsi l'intérêt qu'on prend aux événements qui ont fourni l'occasion de les frapper.

Il est aisé de conclure de cet exposé, que nous n'avons point, à proprement parler, en François d'Histoire des Révolutions des Pays-Bas, d'où la République des Provinces-unies a tiré son origine. Dans cette disette d'Ecrivains de notre Nation sur un sujet très-piquant par lui-même, & par les

relations d'alliance ou de guerre que cette République a eues depuis son établissement avec notre Monarchie, on a cru qu'une bonne Traduction d'un de ses meilleurs Historiens originaux, pourroit y suppléer. On n'a hésité que sur le choix. On n'a pu travailler sur Emmanuel Meteren, Pieter Bor, Pieter Hooft, Historiens Hollandois estimés, dont la langue toute riche, toute énergique qu'on la croie, est sue en France de très-peu de personnes, & qui, vu la grosseur de leurs Ouvrages, se répandent en des détails très-étendus, qui ne seroient accueillis que par des nationaux. Grotius, Auteur contemporain & national, que le rang qu'il a tenu dans la République des Provinces-unies, mettoit à portée d'être très-instruit de toutes les particularités de l'histoire de son établissement, sembloit mériter la préférence. Mais son Ouvrage exact, impar-

tial, distingué par la sagesse & la profondeur des réflexions, par l'éclat & la vérité des portraits, par la force & la précision du style, digne de la réputation dont il jouit, est trop sommaire. Grotius expose si laconiquement l'origine & les progrès des troubles, la formation de la République par les soins du Prince d'Orange, les obstacles qui s'opposèrent à l'affermissement de sa constitution, jusqu'à ce que le Prince Maurice eût été revêtu de toute l'autorité qu'on avoit confiée à son père, qu'on ne peut prendre de tout le cours de cette révolution qu'une notion légère. Il s'étend dans la suite; il ajoute aux objets principaux des détails d'administration intérieure, de dissensions domestiques, d'expéditions maritimes éloignées, qui ont préparé les riches succès du commerce des Hollandois dans les deux Indes. Mais on regrette toujours qu'il

n'ait pas exposé les trente premières années de son Histoire, qui ne remplissent qu'un huitième environ de son Ouvrage, aussi au long que les vingt dernières.

Strada, qui s'est fait un nom dans la République des Lettres par son Histoire des Guerres de Flandre, & qui a eu communication de toutes les pièces originales qui pouvoient servir à sa perfection, & qui étoient en la possession des Espagnols, auroit pu remplacer en quelque sorte Grotius, s'il eût conduit son travail jusqu'à la trêve, où la Souveraineté des Provinces-unies, & leur indépendance de la Couronne d'Espagne furent authentiquement reconnues par cette Puissance même; mais il l'a laissé imparfait. La mort l'a forcé de s'arrêter à l'année 1589, vingt ans avant l'époque de la trêve; & malgré la continuation du Jésuite Gallucci, son confrère, sa perte n'a

pas semblé réparée à ses admirateurs. D'ailleurs Strada, en qui on a beaucoup loué la pureté, l'élégance, l'harmonie, la noblesse, & même la majesté du style, n'est pas, à beaucoup près, un bon modèle d'écrire l'Histoire, & peut déplaire à un Lecteur judicieux par bien des raisons. Entre autres défauts, parmi lesquels il y en a de moins essentiels, on lui a reproché avec justice ses digressions fréquentes, longues & inutiles, & le peu de discernement & de goût qu'il met dans ses narrations. Quels que soient les agréments de son élocution, on ne lui pardonne pas de s'appesantir très-souvent sur des minuties, & d'écrire, pour ainsi dire, à la hâte les événements les plus curieux & les plus importants, dont il supprime quelquefois les causes, les circonstances & les suites.

Au défaut de Grotius & de Strada, on s'est déterminé pour l'Hif-

toire des Guerres de Flandre du Cardinal Bentivoglio. La juste mesure qu'il donne à son Ouvrage, le temps dans lequel il le renferme, la maniere dont il le traite peuvent satisfaire un Lecteur curieux & sage; & il semble, qu'à tout prendre, il est de tous les Historiens de la naissance & des premiers temps de la République de Hollande, celui qui approche le plus de la perfection, qu'on devroit se proposer en travaillant sur cette importante matière. Les critiques les plus difficiles conviennent qu'il réunit la science du choix & de l'ordonnance des faits à la beauté de l'exécution; qu'à l'épreuve des impressions de la partialité, il a toujours cherché à découvrir la vérité, & qu'il a eu ordinairement le courage de la dire. Son Histoire, singulièrement estimée en Italie, où on la regarde comme un des premiers Livres classiques de la nation, non moins

prisée en Espagne & en Flandre, a toujours reçu en France les justes éloges qui lui sont dus.

Néanmoins en rendant à cet illustre Ecrivain un légitime tribut de louanges, on ne se diffimule pas ses défauts. Si son style est en général pur, clair, élégant, énergique même & nerveux suivant les convenances, il semble quelquefois corrompu par un faux goût d'antithèses & de jeux de mots, & par ces sortes de tournures épigrammatiques, qu'on n'appelle des *Concetti* que par dérision. Si sa narration est communément facile, coulante, naturelle; si elle amuse, si elle applique, si elle attache par l'enchaînement dont il la lie, par les contrastes qu'il y observe, par l'art avec lequel il donne aux objets principaux tout l'éclat dont ils sont susceptibles, elle n'est pas toujours exempte d'embarras, de longueurs, de répétitions, d'enflure même. Si ses

portraits sont pour la plupart bien dessinés, peints agréablement, quelquefois avec force, on ose dire qu'il y en a de flattés, & de peu corrects. Si les discours qu'il met dans la bouche des personnages principaux qu'il amène sur la scène, ont presque toujours l'avantage de donner de l'ame & du mouvement à leurs conseils, à leur politique, à leurs projets; si au-lieu de différer froidement sur leurs vues & sur leurs motifs, il les laisse se dévoiler eux-mêmes par des harangues, qui quand elles sont bien faites, augmentent l'intérêt & la chaleur de son Histoire, & semblent enflammer ceux à qui elles sont adressées; seroit-il impossible d'en trouver quelques-unes dénuées de vraisemblance, chargées de lieux communs, traînantes ou boursoufflées, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, par de vaines déclamations?

Quoi qu'il en soit de ces dé-

fauts, dont on porte un jugement peut-être trop rigoureux, mais qu'on expose comme on a cru les sentir, une bonne Traduction de l'Histoire des Guerres de Flandre du Cardinal Bentivoglio a paru l'Ouvrage le plus complet, le meilleur Ouvrage que nous aurions jusqu'à présent en François sur les Révolutions des Pays-Bas, & l'établissement de la République des Provinces-unies, si elle étoit bien faite. On ne présume pas que celle qu'on présente ici au Public, remplisse toutes les conditions nécessaires à cet effet. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'on n'a rien épargné pour qu'elle fût digne de son suffrage; & qu'en rendant aussi fidèlement qu'il a été possible le sens & la pensée de l'Auteur, on s'est appliqué à le faire parler en François comme un homme de sa naissance, qui avec autant de connoissances, d'esprit & de goût, se se-

roit exprimé lui-même, s'il avoit employé notre Langue dans la composition de son Histoire. On ne s'est permis qu'un très-petit nombre de retranchements, de transpositions & de changements, qui ont semblé utiles à la perfection de l'Ouvrage; & l'on ne s'y est déterminé qu'après s'être bien convaincu que les raisons qui y engageoient seroient approuvées, s'il étoit nécessaire d'en rendre compte. On peut ajouter qu'on n'a rien osé à cet égard, que de l'avis de plusieurs Gens de Lettres, dont quelques-uns, qui se font fait un nom distingué dans la carrière de l'Histoire, ont honoré cet Ouvrage d'une attention particulière.

Comme le Cardinal Bentivoglio a omis plusieurs faits relatifs à la formation du régime intérieur de la République des Provinces-unies, à la personne du fameux Prince d'Orange, & à celle  
du

du Prince Maurice son fils, qui sembloient peut-être entrer moins directement dans son plan; qu'il lui en est échappé quelques autres, qu'il auroit dû y renfermer; qu'il a ignoré, ou qu'il a négligé d'en rapporter des circonstances curieuses; qu'il a pu se tromper, ou être trompé dans les instructions qu'il a reçues, & qu'il s'est trouvé en contradiction avec des Auteurs contemporains très-instruits, quelquefois même acteurs ou témoins oculaires des événements qu'ils rapportent, on a cru convenable de suppléer à ces omissions, de corriger ces erreurs, ou de concilier ces différences par des Notes, autant que la briéveté nécessaire à ce travail l'a permis. Grotius, Strada, De Thou, l'Histoire Métallique des Pays-Bas, écrite d'après les principaux Historiens Hollandois, en ont fourni la plus grande partie. On n'a pas négligé de consulter quelques

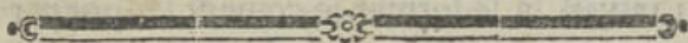
Ecrivains étrangers à la Hollande, tels que Cambden, M. Hume, Davila, le Duc de Sulli, les Mémoires de l'Etoile, le Mercure François, &c. & il sera facile de s'appercevoir qu'on leur doit des observations importantes.

On doit remarquer encore que les raisons qui ont pu décider le Cardinal Bentivoglio à diviser son Histoire en trois Parties, dont la première contient dix Livres; la seconde, six; & la troisième, huit, n'ayant pas paru assez sensibles, on a supprimé cette division, & l'on a partagé tout simplement la Traduction en vingt-quatre Livres.

Enfin, on a cru qu'on verroit avec quelque plaisir, à la suite de cet Avertissement, une courte Notice de la vie, des talents & des Ouvrages de l'Auteur original de cette Histoire.



NOTICE  
 DE LA VIE  
 ET DES OUVRAGES  
 DU CARDINAL  
 BENTIVOGLIO.



QUI, CARDINAL BENTIVOGLIO, étoit d'une des plus illustres Maisons d'Italie. Alliée aux Rois d'Aragon & de Naples, aux Ducs de Milan, & à plusieurs autres Souverains, elle avoit possédé pendant plus d'un siècle la Souveraineté de Boulogne. Jean Bentivoglio ayant été dépouillé de cet Etat par le Pape Jules II, qui le réclamoit à main-armée comme une dépendance du domaine de l'Eglise, il se retira avec sa Famille dans le Ferrarois, où il fixa son domicile. Cornelio Bentivoglio, son fils, s'atta-

cha au service du Duc de Ferrare, & parvint au Commandement de ses troupes. Le Cardinal Bentivoglio naquit à Ferrare de ce Seigneur & d'Elisabeth Bendadei en 1579. Ayant montré dès son enfance le germe des plus heureux talents, il les développa d'une manière éclatante dans le cours des études qu'il fit dans l'Université de Padoue. Il s'y distingua également par sa vertu, par son application à ses devoirs, & par ses succès dans l'étude de la Théologie, de l'un & l'autre Droit, de l'Histoire, & de tous les genres de la belle Littérature. Ennemi de la licence, & fuyant les plaisirs, qui sont l'écueil ordinaire de la jeunesse, il consacra la sienne au travail, à se former le cœur & l'esprit par le commerce des gens de bien & des gens éclairés, & à poser les fondements de cette réputation brillante de science & de probité, qu'il a depuis si bien justifiée dans l'exercice des dignités dont il a été revêtu.

Le Pape Clément VIII étant venu, en 1598, prendre possession de Ferrare, qui étoit dévolue au Saint-Siège par la mort du Duc Alphonse II, le jeune Bentivoglio lui fut présenté, & fut admis par ce Pontife au nombre de ses Camériers. Il eût passé rapidement à de plus grandes places, si la jalousie du Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape, n'eût retardé les effets des bontés &

de l'estime dont son oncle l'honoroit. Ce fut Paul V, qui, aussi-tôt après son avènement au Pontificat, en 1605, se hâta de récompenser son mérite, en le nommant Référendaire de l'une & l'autre Signature; & au commencement de l'année 1607, Nonce en Flandre, où il resta huit années. Son ministère y fut très-agréable aux Archiducs. Son attachement pour eux, son zèle pour la Religion, sa prudence, son désintéressement, sa générosité, la pureté de ses mœurs lui concilièrent l'affection générale. Il sut gagner jusqu'aux ennemis de l'Eglise & du Pontife Romain.

Ses succès dans cette première nonciature lui méritèrent celle de France. Il ne se démentit point sur ce grand Théâtre. Pendant le séjour qu'il fit dans ce Royaume, il se comporta au milieu des conjonctures les plus critiques avec tant de discrétion & d'habileté, qu'il eut la confiance de tous les partis. Il étoit à peine arrivé à Paris, que l'affreuse catastrophe du Maréchal d'Ancre prépara les troubles, où l'on vit la Reine-Mère enhardir à la révolte les sujets du Roi son fils. Outrée de dépit de s'être vu enlever les rênes de l'Etat, elle vouloit les reprendre à main-armée; & elle ne rentra dans la soumission, qu'après avoir vainement employé la force. Ces mouvements funestes oc-

caſionnèrent beaucoup de négociations. Le Nonce, qui ne put agir ſans l'aveu de la Cour, ne laiſſa pas de ſ'y employer. Quelle qu'ait été l'influence qu'il a eue dans l'accommodement qui réconcilia la mère & le fils, il fut également bien traité de l'un & de l'autre, après qu'il eut été conclu.

Son ſéjour en France lui procura de belles liaiſons, & des amis respectables dans tous les ordres de l'Erat. Il fut particulièrement attaché à Madame la Princesſe, mère du Grand Condé, qui eut pour lui une conſidération diſtinguée. Son rappel à Rome, où il retourna en 1621, après ſon élévation à la Pourpre, n'interrompt point ſes relations avec le Royaume. Louis XIII lui continua ſes bontés, & lui donna une nouvelle preuve de ſa confiance, & de la ſatisfaction qu'il avoit reſſentie de ſon Ambaſſade, en le chargeant de veiller aux intérêts de ſa Couronne, ſous le titre de Protecteur des affaires de France auprès du Saint-Père. Le Roi dut d'autant plus ſ'applaudir de ce choix, que le nouveau Cardinal déploya dans le Conſiſtoire encore plus de capacité qu'on n'en avoit reconnu en lui à Bruxelles & à Paris. Habile dans l'art de ſe conduire au milieu des écueils que le mérite & la vertu rencontrent à la Cour de tous les Princes, on le vit briller à celle de Rome par ſon élo-

quence, par ses lumières, par sa sagesse, par une connoissance profonde des hommes & des affaires. Il joignoit à ces qualités essentielles les qualités extérieures, qui leur donnent du lustre, de la majesté dans la physionomie, de l'agrément dans la conversation, de la douceur dans la société, de la dignité dans la représentation, de l'honnêteté & de la facilité dans le cabinet. Ce qui met le dernier trait à son éloge, c'est que ses contemporains, en rendant hommage à l'élévation de son ame & à la bonté de son cœur, louent sa piété. Ses écrits manifestent en effet en mille endroits son attachement à la Foi; & sa conduite n'en a point contredit les principes.

Cet homme célèbre a eu le sort de presque tous les Grands Hommes : il n'a pu échapper aux épreuves de l'adversité. Quoique chéri, quoique estimé par le Pape Urbain VIII, il fut en butte aux persécutions du Cardinal François Barberin, son neveu. Ce Ministre, tout-puissant sous le Pontificat de son oncle, ayant essuyé de la part de Bentivoglio une humiliation, qu'il s'étoit attirée par un mouvement de hauteur insultante, il ne l'oublia jamais; & il ne fut que trop détourner de dessus la tête du Cardinal les graces dont le Pontife l'auroit comblé. La dureté d'impitoyables créanciers con-

somma ce que la vengeance de Barberin avoit commencé. Obligé par le déni injuste des récompenses qui étoient dues à ses services, de vendre jusqu'à ses meubles & à son Palais, pour éteindre des obligations, dont la justice ordonnoit moins le paiement que la mauvaise volonté ne le pressoit, il fut réduit à manquer du nécessaire, non-seulement à la décence de son rang, mais, en quelque sorte, au soutien de sa vie. Sa grandeur d'ame supporta cette affliction sans faiblesse; & il auroit reçu le prix de sa fermeté à la mort d'Urbain VIII, si une mort précipitée ne l'eût privé de la gloire de lui succéder. Voyant que depuis son démêlé avec Barberin, il ne pouvoit être qu'un obstacle au succès des affaires de France, il en avoit abandonné le soin. Il avoit assuré par cette démarche les droits que son mérite suréminent lui donnoit au Trône de saint Pierre, où l'on ne fait jamais monter les Cardinaux attachés par quelque emploi aux diverses Couronnes; & l'on ne doutoit pas, qu'affranchi de toute dépendance, il ne fixât le choix du Sacré-Collège à la vacance du Saint-Siège. Mais lorsqu'elle fut arrivée, une insomnie de onze jours, causée par le ronflement extraordinaire d'un dormeur insupportable, logé auprès de lui dans le Conclave, lui ayant aigri le sang, il succomba

aux accès d'une maladie aiguë, qui l'enleva aux espérances du monde Chrétien, le 7 de Septembre 1644, âgé de soixante-cinq ans.

L'Histoire des Guerres de Flandre, qui est le fruit des moments de loisir que lui laissoient ses occupations innombrables au milieu du mouvement continuel, & des révolutions de la Cour de Rome, n'est pas son seul ouvrage. Il avoit fait en Flandre les relations courtes, mais estimées, qu'il envoya successivement au Cardinal Borghese, neveu & premier Ministre de Paul V. Elles sont au nombre de sept. La première concerne l'établissement & le régime de la République des Provinces-Unies; la seconde, l'état de la Cour & les principes du Gouvernement de l'Archiduc Albert, & de l'Infante Isabelle, son épouse. Il a joint à cette dernière les connoissances qu'il a pu se procurer sur la situation où se trouvoit alors la Religion Catholique dans les trois isles Britanniques. On voit dans les trois Relations suivantes une notice abrégée de la personne du Roi, & de la constitution du Royaume de Dannemarck au commencement du siècle dernier; des détails sur les vues & les prétentions des Huguenots de France, sur la forme de leur Gouvernement ecclésiastique, & sur celle qu'ils vouloient donner à l'espèce de République qu'ils

avoient dessein d'établir dans ce Royaume ; enfin , l'Histoire du Traité de trêve, conclu à Anvers le 9 Avril 1609 entre les Espagnols & les Provinces-Unies, la même à-peu-près qui termine celle dont on va lire la Traduction. Bentivoglio décrit dans la sixième Relation la guerre qu'occasionnèrent les prétentions formées sur la succession de Cleves & de Juliers par divers Princes d'Allemagne ; & dans la septième, la fuite du Prince de Condé en Flandre, à la fin du règne d'Henri le Grand, & les événements qui en furent la suite jusqu'à son retour à la Cour de Louis XIII.

Les Mémoires du Cardinal Bentivoglio sont le dernier de ses ouvrages. Ils semblent être le commencement d'une Histoire universelle, telle que celle du Président de Thou, où il avoit dessein de transmettre à la postérité, non-seulement les événements dont il avoit été le témoin, & auxquels il avoit eu part, mais encore tous ceux qui d'ailleurs avoient occupé de son temps la scène du Monde. Il eût été à souhaiter que sa mort n'eût pas interrompu ce travail, dont l'essai qui nous reste, nous fait regretter qu'il ne l'ait pas poussé plus loin.

Nous avons enfin de lui un petit Recueil de Lettres qui ont le mérite du genre. On trouve dans celles qui sont écrites au Duc

de Monteleone, une relation assez suivie des mouvements qui agitèrent la France pendant sa Nonciature. Ce ne sont pas celles de ses productions, dont elles forment le complément, où l'on voit moins éclater les divers talents de l'homme de Lettres & de l'homme d'Etat.

C'est à ces deux titres que le Cardinal Bentivoglio a illustré le siècle dernier. Ils sont d'autant plus incontestables, que l'un & l'autre sont évidemment consignés dans ses écrits. Les lumières & la sagacité du politique guident la plume de l'Ecrivain, & ajoutent le mérite du fond & des matériaux à celui de la composition & du style. Du reste, on peut voir la manière dont il observoit les hommes, & dont il les peignoit, par les portraits frappants des principaux personnages qui vivoient à la Cour de Clément VIII. On peut prendre une juste idée de l'étude qu'il avoit faite, & des connoissances qu'il avoit acquises des règles de l'Histoire & des meilleurs Historiens de l'Antiquité, sur les traces desquels il a marché avec tant de gloire, par le jugement qu'il porte de l'Histoire du Jésuite Strada, son contemporain & son ami. On y découvre l'homme également supérieur dans le premier de tous les arts, celui de connoître les hommes, & celui de les éclairer.

On ne peut omettre, en finissant, un trait qui fait un grand honneur au discernement & à la force d'esprit du Cardinal Bentivoglio. Il étoit premier Commissaire de l'Inquisition dans cette étrange affaire où le célèbre Galilée, sous lequel il avoit étudié les Mathématiques à Padoue, fut condamné par un jugement aussi ridicule qu'injuste, de rétracter son opinion du mouvement de la terre, si conforme à la bonne Physique. Bentivoglio, trop instruit pour lui en faire un crime, nous apprend dans ses Mémoires, qu'il ne craignit point de s'opposer à l'ignorance & au faux zèle qui vouloient punir le Philosophe, & qu'il n'épargna rien pour lui sauver l'humiliation qu'il éprouva. Il falloit avoir de l'intrépidité pour lutter, dans ce siècle, avec des adversaires animés par des motifs de cette espèce. Un aussi Grand Homme ne pouvoit manquer à ce devoir.

La Maison dont il étoit issu subsistoit encore en Italie, il n'y a que peu d'années, & probablement n'est point éteinte. Le Cardinal Corneille Bentivoglio, Nonce en France depuis 1712 jusqu'à 1719, promu à la Pourpre en 1720, & mort en 1732, a laissé des parents très-proches, qui ont dû perpétuer cette Maison, aussi ancienne qu'illustrée.



HISTOIRE  
DES GUERRES  
DE FLANDRE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

*ÉTAT ancien des Provinces de Flandre. Elles sont réunies sous le Gouvernement de la Maison d'Autriche. Elles deviennent le théâtre de la guerre la plus sanglante. Leur situation & leur gouvernement. Leur climat. Le caractère de leurs Habitants. Affection de l'Empereur Charles-Quint pour les Flamands. Caractère de ce Prince & celui de Philippe II, son fils. Les Flamands sont suspects à Philippe. Leurs dispositions. Portrait du Prince*

Tome I. A

*d'Orange. Portrait du Comte d'Egmont. Dispositions des différents Ordres de l'État. Dispositions des Etats voisins de la France, de l'Angleterre, & de l'Allemagne. Philippe II prend la résolution de retourner en Espagne. Motifs de son départ. On propose la Duchesse de Lorraine & la Duchesse de Parme pour le Gouvernement des Pays-Bas. Le Roi préfère la Duchesse de Parme. Raison de cette préférence. Le Roi assemble avant son départ les Etats généraux à Gand. Fin des Etats. Sentiments du Roi par rapport aux Edits contre les Hérétiques. Erección de nouveaux Evêchés. Dispositions faites par le Roi avant son départ. Conseil d'Etat. Discours du Roi à la Duchesse de Parme. Réponse de la Duchesse. Le Roi s'embarque le 26 Août 1559. La Gouvernante fait son séjour à Bruxelles. Difficultés par rapport à la Religion. Conseil secret auprès de la Gouvernante. Il est odieux aux Membres du Conseil d'Etat. Granvelle Evêque d'Arras, Archevêque de Malines, & Cardinal. Mécontentement du Prince d'Orange & des Comtes d'Egmont & de Horn. Leurs plaintes. La Gouvernante est effrayée des*

obstacles qu'elle rencontre. Le Cardinal de Granvelle rend suspecte au Roi la proposition des Etats généraux, & le confirme dans la résolution de faire exécuter les Edits. Progrès de l'Hérésie. Ses maux. Intelligence entre le Prince d'Orange & l'Amiral de Coligny. Embarras de la Gouvernante. Haine de la Noblesse contre Granvelle, qu'elle insulte. Lettre du Prince d'Orange au Roi contre ce Cardinal. Réponse du Roi. Seconde Lettre du Prince d'Orange. Seconde Réponse du Roi. Le Roi se détermine à rappeler le Cardinal de Granvelle. Départ du Cardinal au mois de Mars 1564.

1563.

1564.

LES Provinces de Flandre n'ont pas toujours été réunies sous le gouvernement d'un même Prince ; chacune avoit un Souverain, mais qui n'en avoit, pour ainsi dire, que le titre, tant son autorité étoit bornée : le temps amena la réunion de toutes ces Provinces. Les femmes y ayant été admises presque par-tout à hériter de la Souveraineté, au défaut de mâles, on vit alors tous ces Etats particuliers s'accroître par

LIVRE I.

**LIVRE I.** des mariages ; les prérogatives des Princes augmenter avec leur puissance, & la Maison de Bourgogne les rassembler enfin toutes (1) sous ses loix. La

(1) Il n'est pas exactement vrai que la Maison de Bourgogne ait réuni sous ses loix les dix-sept Provinces des Pays-Bas. Philippe le Hardi, Duc de Bourgogne, quatrième fils du Roi Jean, épousa Marguerite, fille unique de Louis III, Comte de Flandre, héritière des Comtés de Flandre & d'Artois, (& de Bourgogne,) des Duchés de Brabant & de Limbourg; du Marquisat d'Anvers, & de la Seigneurie de Malines. Philippe le Bon, petit-fils de Philippe le Hardi, & aïeul de Marie de Bourgogne, femme de l'Empereur Maximilien, acquit le Duché de Luxembourg & le Comté de Namur des héritiers de ces deux Etats. Il se fit donner les Comtés de Hainaut, de Hollande & de Zélande par Jacqueline de Bavière, qui en étoit Souveraine, & qui lui céda aussi les droits qu'elle avoit sur la Seigneurie de Frise. Mais ce fut Charles-Quint, petit-fils de Marie de Bourgogne, qui consumma la réunion des dix-sept Provinces, lorsqu'il eut reçu, en 1527, les Seigneuries d'Utrecht & d'Overijssel d'Henri de Bavière, Evêque d'Utrecht, qui ne pouvoit contenir ses sujets dans l'obéissance; qu'il eut acquis d'un Duc de Saxe ses prétentions sur la Frise; qu'il eut enlevé la Seigneurie de Groningue au Duc de Gueldres, & qu'il eut conquis en 1543 le Duché de Gueldres & le Comté de Zulphen, après la mort du dernier Duc de Gueldres de la Maison d'Egmont.

Maison d'Autriche lui ayant succédé, 

---

 les Provinces de la Flandre acquirent LIVRE I. sous sa domination une nouvelle splendeur. Philippe, fils & héritier de Marie, restée seule du sang de Bourgogne, fut le premier Prince de la Maison d'Autriche à qui échut cette opulente succession. Enlevé à la fleur de son âge, il la laissa à Charles-Quint, son fils, père de Philippe II.

Charles gouverna la Flandre dans la paix la plus profonde; mais dès les premières années de son successeur, cette heureuse tranquillité s'étant altérée par plusieurs causes étrangères & domestiques, le mal fit soudainement les progrès les plus rapides. Il se déclara tout-à-coup par des séditions éclatantes, & enfanta la guerre la plus longue & la plus atroce dont l'Histoire nous ait offert jamais des exemples. C'est de cette guerre dont j'entreprends d'écrire les événements. On ne peut en exposer de plus grands & de plus fameux sur le théâtre de l'Univers. Les troubles durèrent d'abord pendant quarante ans de suite; une trêve de douze ans (2) en suspendit les hor-

---

(2) Cette trêve est le terme de cette Histo-

LIVRE I. reurs, & laissa un peu respirer les peuples; mais on reprit ensuite les armes avec la même fureur. (3) Dans le temps qui précéda la trêve, & dans celui qui la suivit, les divers succès de cette guerre offrent une riche matière de réflexions à celui qui voudra les considérer attentivement. Il y verra des révolutions si nombreuses & si étonnantes, qu'il sera forcé de convenir que nulle autre guerre n'a jamais fourni plus de sujets d'instruction, & qu'aucune histoire, ou ancienne ou moderne, n'a rien transmis de plus mémorable à la postérité.

On y verra de petites Provinces lutter contre une Monarchie d'une gran-

---

re. Elle fut conclue à Anvers le 9 Avril 1609. L'Espagne y reconnut l'indépendance des Provinces-Unies, qui leur fut irrévocablement assurée dans le Traité de Paix de Munster, en 1648.

(3) La trêve d'Anvers étant expirée en 1621, la guerre entre l'Espagne & les Provinces-Unies recommença avec la même vivacité qu'auparavant. Le Cardinal Bentivoglio écrivoit son Histoire dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la trêve & la paix. Les dix premiers Livres furent imprimés à Cologne, in-4°. en 1633 : l'Ouvrage entier parut à Paris en 1645.

deur immense; mais ces Provinces, si méprisables en apparence, tiroient tant d'avantages de leur situation au milieu des eaux de la mer & des plus grands fleuves; elles furent si heureusement aidées des forces de leurs voisins & de la faveur des conjonctures, qu'on ne doit point être surpris si leur résistance a été si longue & si vigoureuse. On y verra dans leur rébellion indomptée la fureur de l'hérésie contre l'Eglise, se réunir aux attentats les plus criminels contre l'autorité du Roi; la Flandre déchirant elle-même son sein, dévaster ses malheureuses campagnes dans une guerre de Religion & d'Etat, & se consumer également au milieu des feux, des dissensions civiles & des irruptions étrangères. On y verra des batailles sanglantes, des sièges inouis, des ruines, des incendies épouvantables, des villes infortunées mises à feu & à sang, des expéditions maritimes non moins terribles que celles de terre, le désastre porté jusques dans les contrées des Indes les plus reculées. Il est vrai que le fracas des armes n'étouffera pas le desir de la paix; on osera en hasarder quelques propositions par intervalles; mais elles

~~ne réprimeront pas la désolation, la~~  
LIVRE I. mort & le carnage; & il semblera que dans les plaines de la Flandre, comme dans un vaste champ clos, toutes les nations de l'Europe ont voulu s'y essayer, pour ainsi dire, les armes à la main, avec le plus opiniâtre acharnement, & y assouvir à l'envi leur haine & leur férocité.

Avant d'entrer dans le détail de ces grands événements, il faut en reprendre de plus loin l'origine; & pour que la connoissance des causes conduise plus sûrement à celle des effets, exposer dans le principe l'état des Provinces de Flandre, & les dispositions des Pays voisins. On fait que ces Provinces avoient passé de la domination de la Maison de Bourgogne à celle de la Maison d'Autriche. Situées à l'extrémité du continent septentrional qui avoisine davantage l'Allemagne & la France, quelques-unes d'entre elles portent par cette raison le nom de Gaule Belgique; mais toutes ensemble sont connues sous celui des Pays-Bas de l'Allemagne, ou plus communément encore en Italie sous le seul nom de Flandre. Dans ces derniers temps elles formoient un seul corps au

nombre de 17 ; savoir, les Duchés de ~~Brabant~~ Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, LIVRE I.  
de Gueldres ; les Comtés de Flandre,  
d'Artois, de Hainaut, de Hollande,  
de Zélande, de Namur, de Zurphen ;  
le Marquisat du Saint-Empire ; les  
Seigneuries de Frise, de Malines, d'U-  
trecht, d'Overissel & de Groningue,  
auxquelles on ajoutoit Cambrai & le  
Cambrésis, ainsi que le Comté de Bour-  
gogne, séparé du reste par la Lorraine ;  
mais ils n'en faisoient point partie. Les  
loix, les coutumes, le gouvernement  
de chacune de ces Provinces avoient  
alors beaucoup de ressemblance. La  
Religion Catholique y florissoit égale-  
ment, & leurs Etats avoient la même  
forme. Les trois Ordres, du Clergé,  
de la Noblesse & du Peuple compo-  
soient ces assemblées. Le Clergé étoit  
représenté en plus grande partie par  
les Abbés Réguliers, résidants presque  
tous à la campagne dans leurs Monas-  
tères ; la Noblesse, par les Seigneurs  
les plus qualifiés, qui habitoient ordi-  
nairement leurs Châteaux ; & le Peuple  
principalement par ceux qui s'occu-  
poient du Commerce & des Arts dans  
les Villes. C'étoit au Conseil de chaque  
Province, ou au Magistrat de chaque

lieu, suivant leurs usages & la nature des objets, que ressortissoient les causes civiles ou criminelles. Les appels étoient portés au Tribunal supérieur, établi à Malines, comme la Ville la plus commode pour tout le pays. Trois Conseils plus remarquables partageoient auprès du Prince les soins les plus importants du Gouvernement; le Conseil d'Etat, le Conseil privé, & celui des Finances. (4) Un petit nombre de Grands de la plus haute considération dans les Provinces, quelques Ecclésiastiques & quelques Gens de Robe avoient seuls entrée au Conseil d'Etat, où se traitoient les affaires

---

(4) On peut expliquer, à l'aide de Grotius, ce que le Cardinal Bentivoglio expose un peu obscurément des fonctions du Conseil d'Etat & du Conseil privé. Les affaires majeures, dont le Conseil d'Etat s'occupoit, étoient toutes celles qui sont du ressort de l'administration politique par rapport à la paix & à la guerre: *belli pacisque regimen*. Peut-être doit-on y ajouter tout ce qui appartient à la police supérieure, relativement à l'harmonie & au maintien du gouvernement. Celles du Conseil privé concernoient les matières de législation, de grace & de droit public: *legum cura, æquitatis temperantia, & in publicis Nationum controversiis judicandi potestas*.

majeures. Dans le Conseil privé on n'accordoit de séance qu'à des Jurisconsultes, & on y agitoit les matières de Justice, pour lesquelles il étoit nécessaire de recourir à l'autorité suprême du Prince. Le troisième Conseil avoit la connoissance des affaires concernant les Deniers patrimoniaux du Souverain, & ceux que les Provinces accordoient à ses besoins, dont la régie étoit confiée à un ou deux Directeurs des Finances, ou principaux Maîtres des Comptes, qui avoient sous leurs ordres plusieurs Officiers subalternes. On assembloit encore alors les Etats-Généraux de toutes les Provinces-Unies; mais seulement pour les affaires de la plus grande conséquence. Le Souverain, dans la crainte qu'on n'abusât de ces assemblées pour lui imposer des loix, ne se déterminoit à les convoquer que lorsqu'il y étoit forcé par le besoin. Tel étoit le gouvernement des Provinces de Flandre, où les Peuples, en possession d'un grand nombre de privilèges depuis un temps immémorial, obéissoient à leurs Maîtres, & n'en étoient point les esclaves.

A l'avantage du Gouvernement se réunissoit celui du climat. Nulle autre

**LIVRE I.** contrée de la terre ne produit avec plus d'abondance les denrées nécessaires à la vie, si on en excepte le vin & toutes les productions des pays chauds. L'hiver y est ordinairement tempéré; le froid plus long que rude, plus humide que violent. De grands fleuves navigables, & par lesquels le flux de la mer étend le commerce jusques dans l'intérieur du Pays, sont une des sources les plus fécondes des richesses de la Flandre, auxquelles contribuent encore beaucoup sa population & la multitude des Villes de toutes grandeurs qu'elle renferme. Les habitants y sont d'une haute taille, remarquables par la blancheur de leur teint, & plus encore par la candeur de leur caractère. Ils aiment le commerce; naturellement bons & faciles, ils ne souffrent cependant pas qu'on leur manque: il n'est peut-être pas de Peuple qui porte si loin le ressentiment des injures & l'ardeur de la vengeance.

Philippe d'Autriche, après avoir recueilli cette grande succession, vit naître à Gand, Ville capitale de la Flandre proprement dite, son fils aîné Charles, qui hérita de l'Espagne, & fut dans la suite élevé à l'Empire.

Ce Prince, né en Flandre, y passa son enfance. Il aimoit beaucoup ce Pays; LIVRE I.  
& quoique dans la suite les soins de l'administration des divers Etats, dont il étoit le Souverain, l'obligeassent d'y faire de fréquents voyages, c'est en Flandre qu'il fixa plus ordinairement sa résidence. L'inclination qu'il tenoit de la nature pour les Flamands, au milieu desquels il avoit reçu le jour & l'éducation, ne fit que se fortifier par la réflexion. Il les employoit par préférence dans les occasions les plus importantes. Ainsi il confia pendant son absence au Seigneur de Chievres, qui avoit été son Gouverneur, la Régence d'Espagne, conjointement avec le Cardinal Adrien, & il laissa à Charles de Lannoi, Vice-roi de Naples, la disposition presque entière de ses affaires en Italie. Ainsi dans les guerres d'Allemagne, & dans celles qui s'allumèrent plusieurs fois sur les frontières de la France, il se servit principalement des forces de la Flandre. En un mot, dans toutes les conjonctures la Noblesse Flamande eut une part distinguée à sa faveur, & il ne cessa jamais de donner à tout le Pays les preuves les plus fortes de son affection. Les Flamands ne lui

## LIVRE I.

étoient pas moins attachés. Ils conser-voient précieusement le souvenir de son affabilité dans les premières années de sa vie; de l'espece de familiarité avec laquelle il les avoit toujours traités, & de ces circonstances flatteuses où, laissant à l'écart la dignité du Souverain, il vivoit avec eux comme un simple particulier, & voiloit à leurs yeux l'éclat du Trône. Ainsi, à l'exception de la révolte de Gand, qui peut à peine mériter ce nom, puisqu'elle fut étouffée dès sa naissance, ce Prince n'éprouva de leur part que l'obéissance la plus entière & le dévouement le plus inaltérable. La Flandre fut donc parfaitement heureuse sous son règne, pendant lequel, à l'exception de quelques Villes frontières de la France, qui se trouvèrent quelquefois exposées aux malheurs de la guerre, à cause des querelles de Charles avec cette Couronne, elle avoit joui d'une paix continuelle, & de la plus grande tranquillité. On ne sauroit exprimer quelles en furent les suites heureuses par rapport à la population, au commerce, à l'opulence & à la splendeur des Villes de ce Pays. Anyers sur-tout paroissoit le point de

réunion de tous les Peuples, le dépôt général des productions de tous les climats, & le centre du commerce du monde entier. Ce bonheur étoit dû particulièrement au Gouvernement sage & modéré de deux Princesses, dont le nom fera immortel en Flandre. On reconnoît à ces traits Marguerite d'Autriche, tante de l'Empereur, & Marie, Reine de Hongrie, sa sœur, qui toutes les deux y avoient été successivement dépositaires de son autorité.

Charles n'ayant point d'autre fils que Philippe, né & nourri en Espagne, & sentant combien il étoit important que la Flandre ne fût pas séparée du corps de cette Monarchie, (5) y avoit fait venir ce Prince encore jeune, pour l'en faire reconnoître héritier par les Flamands. Philippe ne fit pas un long séjour en Flandre; mais étant retourné à Bruxelles dans un âge plus avancé, à l'occasion de son mariage avec Marie,

---

(5) Si Charles-Quint avoit pu lire dans l'avenir, il y auroit vu que l'union de ses Etats de Flandre avec la Monarchie d'Espagne, loin de contribuer à sa grandeur, devoit être une des principales causes de son affoiblissement & de sa décadence.

**LIVRE I.** Reine d'Angleterre, il y resta quelques années, & n'en sortit que lorsque des motifs importants le rappellèrent en Espagne, & après que Charles eut fait en sa faveur l'abdication de tous ses Etats héréditaires. (6) Les Flamands, qui avoient eu occasion de le connoître pendant son séjour, sentirent vivement la différence qu'il y avoit dans le caractère du père & celui du fils. L'un & l'autre étoient également remplis de piété, de religion & du plus grand amour pour la justice; ils se ressembloient aussi par une fermeté d'ame inébranlable; mais autant que Charles avoit de penchant pour les armes & la gloire des batailles, autant Philippe en laissoit appercevoir pour la paix & le

---

(6) Ce fut le 25 Octobre 1555, que Charles-Quint abdiqua, en faveur de son fils, la Souveraineté des Pays-Bas, & la grande Maîtrise de l'Ordre de la Toison d'Or à Bruxelles dans l'assemblée des Etats-Généraux. Ce Prince se démit du Royaume d'Espagne & du reste de ses Etats, le 17 Janvier 1556, dans une assemblée aussi solennelle, tenue dans la même Ville. Il remit l'Empire à son frere Ferdinand, Roi des Romains, par un acte du 7 Septembre 1556, daté du Château de Zwitbourg en Zélande, lorsqu'il étoit prêt de s'embarquer pour l'Espagne.

repos. Le premier étoit bon & affable; le second excessivement sérieux & composé. Le pere parloit toutes les langues, & savoit se plier aux manières de toutes les Nations; le fils ne parloit que la langue Espagnole, & n'adoptoit que les usages de l'Espagne : on jugeoit aisément par son caractère & par sa conduite, qu'il se fixeroit un jour dans ce Royaume, & que les Espagnols auroient seuls part à sa bienveillance & à l'exercice de son autorité. La faveur du Prince d'Eboli, du Duc d'Albe, (7) du Comte de Feria & de Granvelle, Evêque d'Arras, qu'il admettoit à la participation la plus intime de ses affaires, confirma cette opinion. Sa prédilection pour eux avoit éclaté même avant son départ de Flandre, & il ne se déterminoit que par leurs conseils, même dans les affaires qui pouvoient intéresser les Flamands.

Ces Peuples ne pouvoient s'empêcher de concevoir quelques craintes. Elles tomboient principalement sur les atteintes qu'on pourroit donner

---

(7) Ferdinand Alvarès de Toledé, Duc d'Albe, né en 1508.

à la forme de leur Gouvernement; LIVRE I. ce malheur leur paroïssoit d'autant plus redoutable, qu'ils n'avoient pu ignorer qu'ils commençoient à devenir suspects à Charles-Quint dans les dernières années de sa vie, & qu'ils l'étoient infiniment davantage à son fils. L'Hérésie qui s'étoit introduite dans les Pays-Bas, du vivant même de l'Empereur, en étoit une des principales causes. Trois sectes infectoient alors les contrées voisines, le Luthéranisme répandu en Allemagne, le Calvinisme en France, & en Angleterre un mélange de l'un & de l'autre, qui présentoit à l'extérieur un reste de Religion Catholique, dont on conservoit quelques usages. Ces trois sectes avoient fait des progrès en Flandre, & l'on y rencontroit même des Anabaptistes dans les Provinces les plus voisines de l'Allemagne. Un mal si contagieux exigeoit de puissants remèdes. L'Empereur avoit déployé pendant son règne toute son autorité contre les hérétiques, & avoit publié contr'eux des Edits très-sévères, que Philippe avoit confirmés. La prison, l'exil, la confiscation des biens, la mort même, avoient été prononcés contre les cou-

pables par un Tribunal établi à cet effet, à l'instar de l'Inquisition, & dont les Juges étoient Ecclésiastiques. Les Flamands avoient d'abord frémi à la vue de cet établissement; ils ne dissimuloient pas l'horreur qu'il leur inspiroit, & lui prodiguoient les noms les plus odieux. Les Grands partageoient ces sentiments avec le Peuple, & s'y livroient d'autant plus, qu'en prenant de là occasion de protéger contre ce Tribunal les Provinces qu'ils gouvernoient, ils en profitoient pour augmenter leur crédit & leur autorité.

On comptoit alors en Flandre beaucoup de personnages de la plus grande considération par leur noblesse, leur valeur & leurs alliances. On distinguoit sur-tout le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont. Le premier, (8) né en Allemagne, au sein de l'hérésie, étoit venu dès son enfance dans les Pays-Bas, pour y recueillir une succession considérable. Il avoit depuis embrassé la Religion

---

(8) Guillaume de Nassau, surnommé le Taciturne, né en 1533 en Allemagne, appelé dans les Pays-Bas pour y recueillir la riche succession de son cousin-germain René, Comte de Nassau, Prince d'Orange, héritier de la Maison de Châlons.

**LIVRE I.** Catholique, & jouissoit d'un puissant crédit auprès de l'Empereur. Le second, (9) sorti d'une Maison très-illustre, & Flamande d'origine, étoit monté aux premières dignités de l'Etat & aux plus hauts grades militaires. La mémorable victoire de Saint-Quentin avoit été attribuée en grande partie à sa valeur, & il avoit eu tout l'honneur de celle de Gravelines, où il commandoit en chef les troupes du Roi. Ces deux hommes, quoique d'un caractère & d'un esprit opposé, avoient également obtenu le respect & la faveur de la Nation. Le Prince d'Orange populaire, accessible, recommandable par la simplicité de ses manières & la facilité de ses mœurs, paroissoit plus propre aux manèges de la politique, qu'à la science de la guerre; fin, pénétrant, d'une éloquence séduisante, & doué d'un génie fécond en ressources, il possédoit ces avantages dans un degré si supérieur, qu'il étoit difficile de donner la préférence ou à son habileté à faire les affaires, ou à son adresse à les

---

(9) Charles Lamoral, Comte d'Egmont, d'une Maison très-illustre, dont étoient les derniers Ducs de Gueldres.

traiter. Ces qualités sont sans doute excellentes lorsqu'elles sont dirigées à LIVRE I. une bonne fin ; mais qu'elles sont dangereuses , lorsqu'à l'exemple de ce Prince , on les fait servir à des projets injustes & ambitieux ! Au contraire , le Comte d'Egmont s'étoit consacré à l'art de la guerre : naturellement franc , ouvert , ingénu , aussi populaire que le Prince , mais ayant plus de talent pour gagner le soldat que pour s'attacher le citoyen , il sembloit devoir mieux réussir à l'armée qu'à la Cour. Tous les Gouvernements , tous les emplois militaires étoient entre les mains de l'un & de l'autre , ou dans celles des autres Grands de la Nation.

Quoique , lors du départ du Roi , aucun d'eux ne se fût opposé à l'exécution des Edits concernant l'Hérésie , il étoit évident qu'ils les avoient en horreur , & on craignoit que ces loix ne servissent de prétexte aux esprits inquiets qui seroient tentés de troubler la tranquillité de l'Etat , & de susciter des nouveautés dangereuses. Les soupçons tomboient particulièrement sur le Prince d'Orange. Ce Prince étant ôtage de Philippe auprès de Henri II , pour l'exécution du Traité de Paix conclu

**LIVRE I.** à Cateau-Cambresis, n'avoit pas ignoré que les deux Rois concerteroit ensemble l'extermination de l'hérésie, & on favoit qu'à son arrivée en Flandre, où il avoit obtenu la permission d'aller faire un voyage, il avoit révélé à ses partisans le secret de cette négociation.

D'ailleurs la nouvelle du départ du Roi avoit excité un mécontentement sourd parmi la noblesse. Elle s'étoit jettée du temps de Charles-Quint dans des dépenses énormes. Un grand nombre de Gentilshommes, ainsi que quelques-uns des plus grands Seigneurs avoient considérablement dérangé leur fortune. L'absence du Monarque devant les priver des avantages dont ils avoient joui avec tant de tranquillité sous le gouvernement de l'Empereur son père; ils laissoient déjà échapper des plaintes assez vives, & l'on pouvoit craindre qu'ils n'entreprissent de se procurer par les troubles ce qu'ils auroient espéré vainement d'obtenir du repos. Ces dispositions du peuple & de la noblesse avoient passé jusques dans l'esprit d'un grand nombre d'Ecclésiastiques, peu satisfaits de l'érection qu'on avoit

faite de nouveaux Evêchés dans les principales Villes du Pays. (10) C'é-  
 toit Charles-Quint qui avoit d'abord sollicité cette affaire, dans la vue de donner une forme plus régulière au Gouvernement ecclésiastique en Flandre, & de parvenir plus sûrement à l'extinction de l'Hérésie; & elle avoit été heureusement terminée par Philippe II : mais il avoit fallu supprimer à cet effet plusieurs Abbayes pour en former le domaine des nouveaux Evêques; & d'ailleurs les Abbés, qui étoient en grand nombre dans les Assemblées, & qui y étoient en possession de la préséance, ne pouvoient consentir de la perdre, & se voyoient avec peine obligés de respecter les droits & la prééminence de l'Episcopat. A ces divers sujets de mécontentement de la part des trois Ordres, se joignoit encore celui de l'introduction des troupes étrangères, Allemandes & Espagnoles dans les principales forteresses du Pays,

---

(10) On ne comptoit anciennement dans les dix-sept Provinces que cinq Evêchés, Arras & Térouenne en Artois, Cambrai, Tournai & Utrecht dans le reste des Pays-Bas.

LIVRE I. ci-devant occupées par des garnisons nationales.

Ces différentes dispositions des esprits en Flandre étoient bien connues des Princes voisins, attentifs aux occasions d'y exciter des troubles, & ardents à les fomenter. Quoique divisés de religion & d'intérêts, ils se réunissoient tous dans un point, qui étoit de restreindre la grandeur de la Maison d'Autriche, sur-tout celle du Roi d'Espagne. Ils voyoient avec d'autant plus de peine l'union des Pays-Bas à sa Couronne, que ces Provinces étoient plus considérables par leur situation, leur étendue & leurs richesses, & qu'avec leurs seules forces la Maison de Bourgogne avoit autrefois réduit la France aux plus fâcheuses extrémités, & donné beaucoup d'occupation à l'Angleterre & aux Contrées voisines de l'Allemagne.

Depuis le malheureux événement de la mort de Henri II, blessé dans un tournois qu'il avoit ordonné pour la célébration des noces de sa fille avec le Roi d'Espagne, & de sa sœur avec le Duc de Savoie; François II, presque encore enfant, régnoit en France. Ses foibles mains ne pouvant tenir le ti-  
mon

mon de l'Etat, la Reine Catherine de Médicis, sa mere, s'en étoit faisie; mais son autorité, ébranlée par les factions, étoit si peu respectée, qu'il auroit été difficile d'augmenter le désordre & la confusion de son Gouvernement. L'hérésie, qui s'étoit d'abord sourdement glissée en France, y avoit ensuite levé la tête avec audace; & ses partisans, cachant sous le masque de la conscience une ambition & une cupidité sans bornes, après avoir divisé la Cour par leurs intrigues & par leurs prétentions, dévastoiént le Royaume par leurs armes. On appelloit ces hérétiques *Huguenots*, nom dont on ignore l'origine. Louis de Bourbon, Prince de Condé, frere d'Antoine, Roi de Navarre, premier Prince du Sang, s'étoit hautement déclaré leur chef. Sous lui étoit, moins le complice que l'ame de toutes ses entreprises, Gaspard de Coligny, Amiral de France, fléau de cette Monarchie, (11) & qui devint lui-même la

---

(11) L'Amiral de Coligny, qui est jugé sévèrement par l'Auteur de cette Histoire, mérite, à bien des égards, la sanglante épithète qu'il lui donne. Quelques éloges qui lui soient

victime des troubles qu'il y fit naître.

LIVRE I. D'un autre côté, les actions des Chefs du parti Catholique, & sur-tout des Guises, (12) n'étoient pas moins suspectes : c'étoit une opinion généralement reçue, que sous le voile de la Religion ils concertoient les projets de leur agrandissement. Dans cet état la France, accablée sous le poids de ses propres malheurs, pouvoit difficilement en préparer à ses voisins. Néanmoins il étoit aisé de prévoir qu'à l'instigation des Huguenots principalement, elle ne manqueroit pas d'entretenir & de fomentier, autant qu'il seroit possible, les troubles de Flandre.

En Angleterre, Elifabeth, fille de Henri VIII, avoit succédé à la Reine Marie sa sœur, femme de Philippe II, morte sans enfants. Mais autant que cette Princesse s'étoit efforcée de ré-

---

du d'ailleurs, sa rébellion est inexcusable. Jamais le motif de la Religion persécutée ne peut justifier la prise d'armes contre son Souverain.

(12) Quoique le Cardinal Bentivoglio ménage les Guises un peu plus que l'Amiral de Coligny, il laisse appercevoir qu'il ne les croit pas moins coupables.

tablir la Foi Catholique dans ses Etats, autant Elisabeth vouloit la détruire. LIVRE I.  
 Déterminée à ce coupable projet par l'exemple d'Anne de Boulen, sa mère, femme sans religion, elle craignoit encore que l'illégitimité de sa naissance, bien constatée par les principes du Droit & par les Loix de l'Eglise, n'entraînât celle de la succession à la Couronne; les dogmes de l'hérésie l'affranchissoient de cette crainte: ainsi cette Reine ambitieuse asservissant la religion à sa politique, avoit favorisé l'erreur en Angleterre & en Irlande. Le Pape & le Roi d'Espagne, dont elle avoit sur-tout à craindre les entreprises, lui étant également odieux, elle tâchoit de les prévenir en épuisant tous les moyens de leur nuire. C'étoit par ces raisons qu'elle persécutoit si vivement les Catholiques, & qu'elle préparoit à Philippe les plus cruels embarras en Flandre, où sa puissance lui donnoit plus de jalousie.

Les Princes voisins de l'Allemagne, qui avoient embrassé les nouvelles hérésies, pensoient comme la Reine d'Angleterre. L'Electeur Palatin, le plus puissant d'entr'eux, dont les Etats étoient situés au milieu des forces de

LIVRE I. la Maison d'Autriche en Allemagne & en Flandre, partageoit plus qu'aucun autre la terreur commune, & il étoit certain que tous ces Princes ne laifseroient échapper aucunes occasions d'augmenter les troubles de la Flandre. Tel étoit l'état des choses, la façon de penser, la disposition des esprits en Flandre & chez les peuples voisins, au moment du départ du Roi. C'est à l'époque de cet événement qu'il convient de prendre le commencement de cette Histoire.

Le Roi en se déterminant à retourner en Espagne, avoit moins cédé à son affection particulière pour cette Monarchie, qu'aux conseils de la nécessité. Son vaste Empire à peine affermi sur ses fondements, depuis les fréquents voyages & les travaux de l'Empereur son père, avoit besoin de prendre plus de consistance. Philippe voyant qu'il étoit composé d'un grand nombre de membres épars, crut qu'il étoit de sa sagesse d'y établir un centre, d'où il en animeroit & vivifieroit toutes les parties; semblable au cœur, qui placé au milieu du corps humain, lui distribue la force & la vie. L'Espagne lui parut sans doute le lieu qu'il devoit préfé-

rer pour l'exécution de ses desseins.                       
 D'ailleurs les besoins urgents de ce LIVRE I.  
 Royaume y demandoient sa présence. Il falloit d'un côté prévenir les périls dont menaçoit l'hérésie qui s'y glissoit insensiblement ; de l'autre , prendre des précautions contre les Moresques dont l'Espagne étoit remplie , & qui étoient suspects. On craignoit que si l'Etat venoit à être troublé par quelques divisions intestines , ils ne cherchassent à en profiter , & ne se réunissent avec ceux du Continent de l'Afrique.

Mais , avant son départ , le Roi devoit s'occuper du soin important de régler tout ce qui concernoit le Gouvernement des Pays-Bas. Il s'agissoit sur-tout de savoir à qui il en confieroit l'administration. On proposoit deux Princesses , ses proches parentes , Christine, Duchesse de Lorraine, niece de Charles-Quint , & Marguerite , Duchesse de Parme , sa fille naturelle. (13)

---

(13) Marguerite d'Autriche , Duchesse de Parme , fille naturelle de Charles-Quint & de Marguerite Vangest , née à Oudenarde en 1522 , mariée en 1536 à Alexandre de Médicis , Duc de Florence , tué l'année suivante ,

On disputa beaucoup les raisons réciproques du choix que l'on devoit faire de l'une des deux. Christine étoit plus âgée & plus connue en Flandre, à cause du voisinage de la Lorraine. La sagesse & la gloire avec laquelle elle avoit gouverné cet Etat depuis son veuvage, lui avoit attiré la réputation d'une prudence consommée, & cette réputation s'étoit encore augmentée lors de la paix de Careau-Cambresis, à laquelle sa présence & ses négociations avoient principalement contribué. Cet événement qui avoit délivré la Flandre du fardeau de la guerre, lui avoit concilié les esprits des Flamands. Le Prince d'Orange étoit sur-tout un de ceux qui desiroit que la préférence fût donnée à Christine, dont il espéroit obtenir la fille en mariage. Il s'empressoit d'autant plus à décider le Roi pour cette Princesse, qu'il se flattoit qu'à la faveur de cette alliance il partageroit avec elle l'exercice de son autorité, & seroit

---

épousa en 1538 Octave Farnèse, fils aîné de Pierre-Louis Farnèse, Duc de Parme & de Plaisance, auquel il succéda en 1547.

plus qu'elle-même à la tête de l'administration.

Mais l'inclination du Roi pour Marguerite prévalut; elle étoit née & elle avoit été nourrie en Flandre; Souveraine des Duchés de Parme & de Plaisance, situés au milieu de l'Etat de Milan, & étant dans l'intention de faire élever le Prince Alexandre, son fils, à la Cour d'Espagne, elle sembloit promettre qu'elle seroit dans une dépendance plus absolue du Roi. Au contraire, la Maison de Lorraine, par la position & la nature des Pays de sa domination, & plus encore par ses propres intérêts, étoit forcée d'obéir presque toujours aux impressions de la Couronne de France; d'ailleurs le desir que les Flamands n'avoient pas su dissimuler d'obtenir Christine, avoit encore plus éloigné d'elle le Roi & ses Ministres, unis à cet égard avec l'Evêque d'Arras, un de ceux qui avoient le plus de crédit à cette Cour. Ces considérations les déterminèrent également à empêcher le mariage que le Prince d'Orange avoit projeté. Leur politique ne pouvoit leur faire approuver une alliance qui l'approchoit si près du Monarque, & qui, ajoutant à sa

grandeur l'appui voisin de la Lorraine, pouvoit produire en lui des vues d'ambition plus étendues encore que celles qu'il avoit manifestées en plusieurs occasions.

Le Roi ayant donc choisi la Duchesse de Parme pour gouverner les Pays-Bas, & l'ayant fait venir d'Italie, crut devoir convoquer les Etats-Généraux à Gand avant son départ. Les Députés s'étant rendus en cette Ville, il traita d'abord avec chacun d'eux des affaires qui lui sembloient les plus importantes, & ne manqua pas de se trouver à l'ouverture de l'Assemblée où il conduisit la nouvelle Gouvernante. L'Evêque d'Arras, par ordre de Philippe, harangua les Etats, & leur exposa avec étendue les raisons qui contraignoient ce Prince à passer dans son Royaume; ensuite ayant entamé les affaires qui concernoient particulièrement la Flandre, il leur dit: Que l'Empereur, père du Roi, avoit été long-temps sans résider en Espagne, où il n'étoit retourné que pour y marquer son tombeau: que Philippe lui-même en étoit absent depuis plusieurs années, afin de ne point abandonner la Flandre, lorsqu'elle étoit exposée aux périls de

la guerre; mais que la Flandre jouissant d'une parfaite tranquillité depuis la paix de Cateau-Cambresis, & cette paix paroissant devoir être d'autant plus durable qu'elle avoit été cimentée par le mariage de Sa Majesté avec la fille du Roi de France, il étoit juste qu'il pourvût aux besoins de l'Espagne, qui exigeoient sa présence; qu'il espéroit revenir bientôt auprès d'eux, ou leur envoyer son fils; qu'il reconnoissoit les Provinces de la Flandre comme son principal patrimoine; qu'il leur devoit cet ascendant heureux qui avoit élevé sa Maison sur tant de Trônes; que pénétré de ces sentiments il auroit pour eux la même affection que son père, & les combleroit encore de plus de bienfaits; que ce qu'ils devoient le plus desirer, étoit la paix; qu'elle étoit la source féconde du commerce, de l'industrie, ainsi que de l'opulence dont ils jouissoient; qu'elle rendoit le ministère de l'Eglise plus utile, les prérogatives de la Noblesse plus assurées; en un mot, qu'elle étoit avantageuse à tous les Ordres de l'Etat, & encore plus au Prince, dont l'autorité avoit tout à craindre au milieu des troubles; mais que cette paix précieuse

alloit bientôt être détruite par l'hérésie, ce monstre d'impiété & de sédition, qui menaçoit déjà d'exercer ses ravages dans la Flandre; que les Peuples en s'armant contre Dieu s'armoient en même temps contre leurs Souverains, vérité terrible dont les contrées voisines furnissoient les exemples les plus effrayants; que le Roi, plus jaloux d'être le père de ses sujets que leur maître, les exhortoit à conserver avec fidélité le dépôt de cette foi ancienne que leurs ancêtres avoient professée depuis tant de siècles: qu'en conséquence ils devoient faire exactement observer les Edits émanés de son père & de lui-même contre l'erreur; craindre de se laisser tromper par de vains noms, en prenant la licence pour la liberté; profiter de l'expérience de leurs voisins pour apprendre à éviter leurs malheurs, & rendre à leur nouvelle Gouvernante le respect & l'obéissance qui lui étoient dûs. Qu'ils pouvoient compter que le Roi, qui sentoit tout le prix & conservoit une vive reconnoissance des bons & fidèles services que son père & lui avoient reçus d'eux, ne cesseroit jamais de les chérir avec la même affection: qu'en-

fin, pour leur en donner les preuves LIVRE I.  
 les moins équivoques, il retiroit les garnisons étrangères, & leur remettoit tout impôt. (14)

Tels furent les points principaux du discours de l'Evêque d'Arras. Quoique la réponse des Etats fût pleine de respect & de protestations de soumission & de fidélité, néanmoins ils ne se terminèrent pas à la satisfaction du Roi. Il apperçut clairement les mauvaises dispositions des Provinces dans le langage de leurs Députés, & il lui fut

---

(14) Le Roi d'Espagne ne se déterminâ pas aussi facilement qu'on le dit ici, à retirer de Flandre les troupes étrangères. Il y laissa en partant trois mille hommes, dont il offrit le commandement au Prince d'Orange & au Comte d'Egmont, qui le refusèrent. Grotius assure que les Etats-Généraux le sollicitèrent de les emmener avec lui, en lui remontrant, qu'il ne devoit employer dans le gouvernement de la Flandre, que les conseils & les forces de la Nation. Néanmoins ces troupes y restèrent jusqu'en 1561; & si le Roi les rappella, ce ne fut que pour remplacer dans les Royaumes de Naples & de Sicile celles qu'il avoit perdues dans sa malheureuse expédition de Gerbes, sur la côte d'Afrique, & non pour se rendre aux justes desirs des Peuples des Pays-Bas: on peut aussi consulter Strada.

facile de juger que les Flamands ne resteroient pas long-temps dans les termes où il les laissoit. La crainte de voir introduire l'Inquisition consternoit les Flamands. Plusieurs même s'en étoient plaints ouvertement au milieu de l'Assemblée. La Flandre n'est point accoutumée, disoient-ils, aux rigueurs de ce Tribunal; le seul nom d'Inquisition lui inspire de l'horreur, & c'est le moyen d'en bannir le commerce. Ne pouvoit-on point employer des remèdes plus doux contre le mal que l'on craignoit? Chaque Nation a sa constitution qui lui est propre; ce qui convient à l'Espagne & à l'Italie répugne à la Flandre, ainsi qu'aux Pays septentrionaux, plus jaloux de leur liberté que les Peuples du Midi.

C'est par ces raisons, présentées au Roi avec force, qu'ils desiroient qu'avant son départ il révoquât, ou du moins qu'il modérât les Edits qui avoient été publiés; mais ils n'éprouvèrent que des refus, & même un des Ministres de Philippe lui représentant un jour le danger de perdre, par une excessive rigueur, toutes les Provinces, ou du moins une grande partie, ce Prince lui fit cette réponse mémorable: Qu'il

préférerait de descendre du Trône                       
 plutôt que de laisser l'hérésie s'y asséoir                      LIVRE I.  
 avec lui. En effet, la fermeté du Roi  
 étoit inspirée autant par sa sagesse que  
 par sa religion. Il redoutoit pour ses  
 autres Etats les pernicieuses conséquen-  
 ces d'une molle condescendance aux  
 desirs de la Flandre. Un exemple pareil  
 pouvoit enhardir tous ses sujets à lui  
 faire de semblables demandes, qu'il  
 seroit également dangereux d'accorder  
 ou de refuser. Philippe persista donc  
 dans la volonté de faire exécuter ses  
 Edits, & de terminer irrévocablement  
 tout ce qui regardoit l'érection des  
 nouveaux Evêchés. Il avoit renou-  
 vellé en 1555 les Edits publiés en  
 1550, & par lesquels l'Empereur son  
 père, de concert avec le saint Siège,  
 prescrivoit la forme dans laquelle les  
 Inquisiteurs devoient procéder contre  
 les Hérétiques. (15) Il leur étoit prin-  
 cipalement enjoint de rechercher les  
 coupables, & de les condamner en  
 toute rigueur aux peines prononcées  
 contr'eux; mais pour donner à ce Tri-

---

(15) Grotius prétend qu'il périt plus de  
 cent mille hommes par la main du bourreau  
 en vertu des Edits de ces Princes.

---

LIVRE I. bunal une forme qui différât un peu de celui de l'Inquisition, on avoit pris la précaution de commettre l'exécution de ses jugemens aux divers Magistrats des Villes, ou à ceux des Provinces.

Quant à l'érection des nouveaux Evêchés, on avoit pris l'arrangement suivant. Utrecht & Cambrai, simples Evêchés, avoient été érigés en Métropoles, ainsi que Malines, dont le Siège nouvellement établi avoit été décoré de la Primatie du Pays. Les Suffragants de l'Archevêché d'Utrecht étoient Deventer en Overissel, Levardeen en Frise, Groningue dans la Province de ce nom, Harlem en Hollande, & Middelbourg en Zélande, tous Evêchés de nouvelle fondation, & situés dans les Provinces les plus voisines de leur Métropole. L'Evêché de Tournay, grande Ville, qui avec son territoire formoit un Gouvernement particulier, les Evêchés d'Arras & de Saint-Omer, & celui de Namur, Ville capitale du Comté de ce nom, les deux premiers de très-ancienne fondation, devoient relever de l'Archevêché de Cambrai. Quant à celui de Malines, on lui avoit donné pour Suffragants Ruremonde en Gueldre, Gand, Ypres & Bruges dans

la Flandre proprement dite, Anvers & Bois-le-Duc en Brabant, nouveaux Evêchés, & on avoit joint à ce Siège la Primatie à cause de sa situation dans le centre du Pays, & de sa proximité de Bruxelles, dont Malines n'est éloigné que de trois lieues, & qui étoit la résidence ordinaire du Souverain, ou du Gouverneur en son absence. Enfin le Roi, après avoir obtenu la nomination aux nouvelles Eglises, avoit consommé cet important ouvrage, en choisissant, pour remplir leurs Sièges, les sujets les plus distingués par leur zèle & par leur doctrine. (16) Philippe laissa ensuite des ordres pour régler tout ce qui, dans quelques endroits, pouvoit demander encore quelque attention, & recommanda sur-tout aux Evêques de veiller avec la même exactitude que les Inquisiteurs qu'il avoit

---

(16) L'érection des nouveaux Evêchés n'a pas été tout-à-fait terminée avant le départ du Roi pour l'Espagne en 1559. Elle fut faite à Rome dans le courant de cette année; mais elle ne fut déclarée dans les Pays-Bas que le 8 de Janvier 1560. Il semble que la nomination des nouveaux Evêques n'a pu précéder cette époque.

établis, à conserver la pureté de la  
LIVRE I. Foi dans leurs Diocèses.

Les affaires de la Religion ayant été ainsi terminées, le Roi laissa subsister l'ancienne forme du Gouvernement, & déclara que le Conseil d'Etat établi auprès de la Gouvernante, auroit toujours la principale autorité : plusieurs des plus grands Seigneurs de Flandre y avoient séance ; mais comme Philippe n'avoit pas dans tous la même confiance, la Duchesse de Parme reçut des ordres secrets de confier le maniement des affaires les plus importantes & les plus délicates à l'Evêque d'Arras, qui resta à Bruxelles. Le Roi fit aussi, avant de partir, une nouvelle promotion de Chevaliers de la Toison d'Or : il y comprit quelques Seigneurs Flamands, dont les Maisons avoient été décorées du cordon de cet Ordre dès les premiers temps de son institution. Enfin étant prêt de s'éloigner, il voulut rappeler à la Duchesse de Parme les principes qui devoient diriger son administration, & l'on assure qu'il lui parla en ces termes :

„ Je ne pouvois vous donner, ma  
„ chère Sœur, une plus grande preuve

„ de ma confiance, qu'en remettant  
„ entre vos mains le Gouvernement LIVRE I.  
„ de mes Provinces de Flandre. Vous  
„ voyez leur situation; plus elles sont  
„ éloignées de mes autres Etats, plus  
„ elles ont à craindre des Etats qui  
„ les environnent. J'ai aujourd'hui la  
„ paix avec la France; mais cette Mo-  
„ narchie, en guerre avec elle-même,  
„ déchirée de factions, entre les mains  
„ d'un Roi enfant, forcé de recevoir la  
„ loi qu'il devoit imposer, conserve  
„ toujours au-dedans les sentiments  
„ d'une jalousie qui sera éternelle entre  
„ les deux Royaumes. D'un autre côté  
„ Elisabeth, qui ne peut se dissimuler  
„ sa naissance, & qui attaque la Reli-  
„ gion que je défends, s'occupe sans  
„ cesse de l'affoiblissement de mes for-  
„ ces, & pourra tourner principale-  
„ ment ses armes contre la Flandre,  
„ placée à la porte de ses Etats. J'ai  
„ les mêmes sujets de crainte de la part  
„ des Princes hérétiques d'Allemagne,  
„ qui sont d'ailleurs dévorés d'envie  
„ de voir depuis si long-temps les  
„ Princes de notre Maison sur le Trône  
„ de l'Empire. Tous ces voisins dan-  
„ gereux ne travailleront qu'à susciter  
„ des troubles dans ces Provinces;

## LIVRE I.

„ & quels moyens plus propres à ser-  
vir leur haine que l'accroissement  
de l'hérésie parmi le peuple ? En  
l'infectant des erreurs de la nouvelle  
Doctrine, on tentera de le porter  
à des entreprises audacieuses, & de  
le faire passer insensiblement de la  
liberté à la licence, de la licence à  
la sédition, de la sédition à la ré-  
volte. Il n'est que trop vrai que ces  
maux déplorables sont les cruels ef-  
fets de l'hérésie. On ne peut unir la  
vraie & la fausse piété ; dès que les  
Peuples seront divisés dans leur foi,  
voilà pour les Grands le signal de  
l'innovation, & la Religion sera  
sous mille faux prétextes travestie  
en faction d'Etat. Nous sommes té-  
moins de ces malheureux événe-  
ments en Allemagne, & la France  
en fait malheureusement une fu-  
neste expérience. Il faut préserver la  
Flandre de ces malheurs terribles ;  
étouffons-y les germes de l'hérésie  
dans sa naissance, & tâchons d'y  
conserver le seul exercice de la Re-  
ligion Catholique. C'est la Religion  
ancienne & véritable, la seule qui  
soit professée dans tous les Pays de  
ma domination, & la source de la

„ grandeur de ma Maison. C'est cette Religion  
„ Religion qui réunissant tous mes su- LIVRE I.  
„ jets dans le même culte, les réu-  
„ nira tous dans la soumission qu'ils  
„ me doivent. Ainsi en prenant sa dé-  
„ fense je m'en fais un appui; je rends  
„ à Dieu en même temps l'hommage  
„ le plus parfait, & je procure à  
„ ma Couronne les plus grands avan-  
„ tages.

„ Je pars, dans la ferme résolution  
„ de maintenir l'exécution des Edits  
„ que j'ai donnés contre les Héréti-  
„ ques. Je vous exhorte à la plus exacte  
„ vigilance; & j'espère que vous vou-  
„ drez vous conformer pleinement à  
„ mes volontés sur cet important ob-  
„ jet. Ce n'est pas que je veuille intro-  
„ duire l'Inquisition avec toute sa ri-  
„ gueur dans ces Provinces; je sens la  
„ différence qui se trouve entr'elles &  
„ les Etats où ce Tribunal est établi;  
„ mais il faut appliquer de violents re-  
„ mède aux maux les plus pressants.

„ Les moyens que je prends ne détrui-  
„ sent point les privilèges du Pays ni  
„ la promesse que j'ai faite de mainte-  
„ nir la forme de son Gouvernement.

„ Au contraire, si jusqu'à présent la  
„ Flandre a trouvé son plus ferme ap-

## LIVRE I.

„ pui dans la Religion Catholique, &  
„ s'il est évident que l'introduction de  
„ l'hérésie doit entraîner sa perte, la  
„ tolérance me rendroit infidèle à mes  
„ serments. Après avoir évité ce fléau,  
„ il sera plus aisé d'arrêter les entre-  
„ prises dont nous sommes menacés  
„ de la part de quelques Seigneurs  
„ ambitieux. L'ambition ne cherche  
„ qu'un masque pour se cacher : il  
„ faut le lui arracher. C'est sur-tout  
„ sous le voile spécieux de la con-  
„ science que ceux que l'esprit de fac-  
„ tion domine, cherchent à couvrir  
„ leurs projets. Leur enlever ce pré-  
„ texte de troubles, c'est anéantir dans  
„ leur principe tous les effets de leur  
„ audace. Vous connoissez, ma Sœur,  
„ le caractère des Flamands & la ma-  
„ nière de les gouverner. Vous savez  
„ qu'avec un Peuple né libre & im-  
„ patient du joug, la prudence exige  
„ quelquefois que celui qui le gou-  
„ verne descende jusqu'aux prières &  
„ cède à la nécessité. N'oubliez jamais  
„ cette maxime dans le cours de votre  
„ administration, & sachez en accorder  
„ les règles avec le naturel des Peuples  
„ que je confie à vos soins. Conservez  
„ scrupuleusement au Pays les privi-

„ lèges & ses immunités ; & appli-  
„ quez , sur-tout , vos soins à satisfaire  
„ les habitants des Villes que j'ai laif-  
„ sées presqu'entièrement à leur dis-  
„ position. La multitude est ordinai-  
„ rement tranquille dans le loisir &  
„ l'abondance. Il n'est peut-être pas  
„ beaucoup à craindre que l'ambition  
„ emploie ou les trames sourdes de  
„ l'intrigue pour la diviser , ou les  
„ manœuvres hardies des conspira-  
„ tions déclarées pour la jeter dans  
„ la révolte ; cependant ne négligez  
„ rien pour entretenir la noblesse dans  
„ l'affection à mon service. Accor-  
„ dez-lui les places qui lui sont dues ;  
„ ne la privez pas des honneurs  
„ dont elle a joui , & assurez-la de  
„ la résolution ferme où je suis de  
„ faire encore plus pour elle que  
„ mon père , & de le témoigner par  
„ les faveurs les plus distinguées. Ainsi  
„ je pourrai me flatter d'un heureux  
„ avenir. Aucun Grand , dans l'attente  
„ de mes graces , n'osera provoquer  
„ ma colère & braver mon ressenti-  
„ ment ; mais , Princesse , c'est en  
„ vous que j'espère ; c'est de vous  
„ sur-tout , qui m'êtes si étroitement  
„ unie par les liens du sang , & qui à

## LIVRE I.

„ tous égards, pour vos propres in-  
 „ térêts, & pour ceux de la Maison  
 „ Farnèse, devez concourir à ma  
 „ grandeur, & partager ma prospé-  
 „ rité, que j'attends le plus grand bien  
 „ de mon service. Au reste, si tel est  
 „ le cours des malheurs de l'Europe,  
 „ que la sagesse humaine n'en puisse  
 „ sauver la Flandre, nous ne pouvons  
 „ qu'en remettre les événements en-  
 „ tre les mains de Dieu. J'ai cette con-  
 „ fiance qu'il n'abandonnera pas la  
 „ Religion, qui est celle que je pro-  
 „ fesse, & qu'il bénira les entreprises  
 „ que de si justes motifs me porteront  
 „ à commencer & à soutenir avec  
 „ une constance qui ne se démentira  
 „ jamais. „

Presque aussi-tôt après, le Roi se  
 transporta de Gand à Flessingue, port  
 le plus prochain de la Zélande. Il s'y  
 embarqua pour l'Espagne, où il arriva  
 à la fin de Septembre. Il étoit à peine  
 débarqué, qu'une horrible tempête mit  
 en pièces ou submergea, presque à sa  
 vue, un grand nombre des vaisseaux  
 qui l'avoient escorté.

Après le départ du Roi la Duchesse  
 se rendit à Bruxelles, & donna ses  
 premiers soins aux affaires de la Re-

ligion, très-fermement déterminée à s'opposer à toute innovation dans une matière si importante. Cet ouvrage étoit de la plus grande difficulté. Si rien n'étoit plus capable de soulever les esprits que l'établissement de l'hérésie en Flandre, rien n'étoit plus odieux aux peuples de ce Pays que celui de l'Inquisition, quelque forme que l'on donnât à l'exercice de son pouvoir. La Gouvernante rencontra d'abord une foule d'obstacles par rapport à l'érection des Evêchés. Les Abbés n'avoient pas cessé leurs plaintes; au contraire, cherchant à intéresser la Nation à leur cause, ils s'efforçoient de persuader par toutes sortes d'exagérations, que cette nouvelle érection donnoit atteinte aux privilèges du Pays, & que le consentement de la Nation auroit dû y intervenir. Ils représentoient que les Abbés, choisis dans le sein de la Patrie, n'avoient à cœur que son avantage; bien différens des Evêques, qui placés par le Pape, de la main du Roi, n'oublieroient jamais leur dépendance des Cours de Rome & de Madrid. Ces raisons ayant fait impression dans quelques Provinces, & particulièrement

dans la Province du Brabant, qui étoit celle qui avoit le plus de privilèges, plusieurs Députés se rendirent à Bruxelles, pour engager la Gouvernante à prendre de nouveau cet objet en considération. On la pressoit surtout d'arrêter l'érection du nouvel Evêché d'Anvers, par la crainte du préjudice qu'en pourroit souffrir la liberté du commerce de cette Ville. La Gouvernante se prêta à cet égard au desir de la Province, mais en exigeant l'exécution parfaite de l'érection de tous les autres Sièges Episcopaux. On n'y réussit pas néanmoins sans irriter bien des esprits, qui par opiniâtreté, ou dans l'espoir de quelque révolution conforme à leurs desirs, y apportoient beaucoup d'opposition; appelloient ouvertement les Evêques les Inquisiteurs de l'Espagne, & donnoient les plus odieuses interprétations à leur établissement.

Cet objet étoit rarement porté par la Gouvernante au Conseil d'Etat: bien instruite des volontés du Roi & de sa ferme résolution à ne pas s'en départir, elle songeoit moins à délibérer sur ses ordres qu'à les exécuter. Tout au plus prenoit-elle le conseil de  
l'Evêque

L'Evêque d'Arras ou de quelques autres de ses confidens. C'étoit pour ce Conseil secret, comme l'appelloient amèrement les membres du Conseil d'Etat qui en étoient exclus, qu'elle réservoir les matières qui lui sembloient mériter une discussion plus délicate. L'Evêque d'Arras jouoit le premier rôle, & avoit sous cette Princesse la plus grande part au Gouvernement. A ce Prélat, comme au Ministre dépositaire des plus intimes sentimens du Roi, s'étoient ouvertement attachés deux des Membres les plus respectables du Conseil d'Etat, qui desirant de se conformer exactement aux volontés du Prince, n'en connoissoient point d'autre interprète que Granvelle. Ces deux hommes étoient Viglius, Jurisconsulte de la plus grande réputation, & chef du Conseil-Privé, (17)

---

(17) Vigile de Zwichem d'Ayta, né en Frise en 1507, Prévôt de St. Bavon de Gand, & Chancelier de la Toison d'Or. Ce Ministre étoit habile & modéré, & quoique très-attaché à la Religion Catholique & au Roi, il ne se prêtoit point aux conseils violents. Il n'omit rien, sous le gouvernement du Duc d'Albe, & dans le commencement de celui de Dom Juan d'Autriche, pour leur persua-

& Berlaymont, l'un des Surintendants des Finances. (18) De là s'élevèrent dans le Conseil d'Etat ces jalousies furieuses, qui dégénérant bientôt en factions, causèrent un si notable préjudice aux affaires du Roi.

Philippe qui vouloit élever de plus en plus Granvelle, & l'approcher de la Gouvernante, dont la résidence étoit à Bruxelles, lui avoit donné l'Archevêché de Malines en 1559. L'année suivante il l'avoit fait décorer de la Pourpre Romaine; mais les honneurs de ce Prélat s'étoient encore moins accrus que sa puissance. Antoine, Cardinal de Granvelle (c'est ainsi qu'il se faisoit appeller,) étoit né de Nicolas Perrenot, Francomtois, Seigneur de Granvelle, Secrétaire de l'Empereur Charles-Quint, dont il avoit eu très-long-temps la confiance & l'estime, & qui avoit fait passer sa place & son crédit à son fils, devenu Evêque d'Arras. A l'école d'un père si habile, &

---

der de tenir une conduite douce & prudente. Il mourut à Bruxelles au mois de Mai de l'année 1577.

(18) Charles de Berlaymont, Chevalier de la Toison d'Or, Gouverneur de Namur: il mourut en 1578.

dans le cabinet d'un Prince si absolu, LIVRE I.  
 Antoine ne s'étoit pas formé des principes de gouvernement modérés. Etant passé ensuite du service de Charles à celui de Philippe, & étant resté en Flandre auprès de la Duchesse, comme le guide, ou plutôt l'arbitre de son administration, il en étoit d'autant moins porté à ne point exercer dans toute son étendue l'autorité qu'il tenoit d'un Maître impérieux & ardent dans ses volontés. Au contraire, avec un caractère altier & violent, avec une ame & des inclinations peu conformes à la dignité de son état, loin de vouloir diminuer l'éclat de son pouvoir, il affectoit d'en faire parade, & il se plaisoit à déployer sa supériorité au milieu des obstacles & de l'envie; grand Ministre d'Etat d'ailleurs, & par l'étendue de ses connoissances, & par une expérience consommée des affaires dont il avoit été le témoin ou l'agent. (19)

---

(19) Ajoutons ici au portrait du Cardinal de Granvelle celui que Grotius trace en peu de mots de cet homme célèbre. Sur ces entrefaites, dit Grotius, le Gouvernement des Pays-Bas fut confié à la Duchesse de Parme, qui ne conserva que le titre & les honneurs de sa place. Granvelle, dont l'habileté, la

Il étoit difficile que d'aussi grands Seigneurs, que ceux des premières Maisons de Flandre, pussent s'accoutumer au joug du Cardinal. Il irritoit sur-tout le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont, auxquels se joignoit le Comte de Horn, (20) homme également fier & téméraire. Le Comte de Horn étoit Amiral de Flandre; le Prince d'Orange, Gouverneur de Hollande, de Zélande, d'Utrecht & du Comté de Bourgogne; le Comte d'Egmont,

---

vigilance, l'ambition, le faste, l'avarice & toutes les autres qualités bonnes & mauvaises furent extrêmes, s'en arrogea l'autorité. *Interim Belgicæ moderamen vocabulo penès Margaritam, vi penès Granvellam fuit, in quo industria, vigilantia, ambitio, luxus, avaritia, bona malaque omnia excellabant.* Bentivoglio ménageant un peu plus ses expressions, ne donne pas une meilleure idée de Granvelle que Grotius. Strada, Jésuite, dont le témoignage ne doit pas être ici suspect, s'étend beaucoup sur ses talents, & garde un profond silence sur ses vertus. Il ne peut s'empêcher d'avouer qu'il étoit avide, envieux, & qu'il n'avoit jamais cessé de fomenter l'inimitié couverte qui divisoit le Roi d'Espagne & les Flamands. *Animum avidum invidumque ac similitates inter Principem & populos occultè foventem.*

(20) Philippe de Montmorenci, Comte de Horn, alors chef du nom & des armes de Montmorenci, Amiral de Flandre.

Gouverneur de la Province propre de Flandre & de l'Artois ; tous les trois Membres du Conseil d'Etat. Indignés de voir qu'on leur cachoit les affaires les plus importantes, & qu'elles se décidioient dans les Conseils secrets, ils se répandoient de tous côtés en plaintes amères.

„ Telle est donc, disoient-ils, la ré-  
 „ compense de nos services & le prix  
 „ de nos travaux. Le Roi, sous le  
 „ nom de la Duchesse de Parme, veut  
 „ nous soumettre, non à l'autorité,  
 „ mais au despotisme du Cardinal de  
 „ Granvelle. Lui seul a sa confiance  
 „ & connoît ses volontés. Nos places  
 „ dans le Conseil, nos emplois dans  
 „ les Provinces ne sont que de vains  
 „ noms. Ce qu'il y a de plus important  
 „ se traite à l'insu du Conseil d'Etat.  
 „ La Flandre est réduite à recevoir  
 „ des loix d'un Bourguignon impé-  
 „ rieux, d'un homme nouveau, dont  
 „ la basse origine lui permettroit à  
 „ peine d'aspirer à l'honneur de nous  
 „ servir. Bientôt nous serons livrés au  
 „ pouvoir de l'Inquisition. Bientôt on  
 „ introduira en Flandre le Gouver-  
 „ nement de l'Espagne & de l'Italie,  
 „ & l'on y asservira les consciences

„ comme les personnes. Le moindre  
 „ indice , le plus simple rapport , ou  
 „ faux ou hafardé , ferviront de pré-  
 „ texte légitime pour foumettre les  
 „ biens , la vie & l'honneur des plus  
 „ innocents aux rigueurs d'un Tribu-  
 „ nal horrible , dont l'établiffement  
 „ fera le fruit des confeils du Cardinal.  
 „ Que l'Espagne , fi mêlée de nations  
 „ Maures ; que l'Italie , fi fouvent la  
 „ proie des Barbares , gémiffent dans  
 „ un vil esclavage ; les Flamands , dont  
 „ le fang toujours pur n'a jamais été  
 „ altéré par aucun mélange , font ac-  
 „ coutumés à des loix modérées qu'ils  
 „ fe font impofées eux-mêmes. De-  
 „ venus Catholiques par choix , ils  
 „ fauront toujours fe maintenir fans  
 „ contrainte dans leur Religion. „

Ce n'étoit pas feulement parmi la  
 Nobleffe , mais aux oreilles du Peuple  
 qu'on faisoit retentir de pareils dif-  
 cours. Il eft difficile d'exprimer l'im-  
 preffion qu'ils firent. Toucher aux pri-  
 vilèges du Pays , c'étoit le frapper par  
 l'endroit le plus fenfible , & rien ne  
 lui étoit plus odieux que l'Inquifition.  
 Quel que pût être l'effet de leurs plain-  
 tes , ils n'en expofoient pas moins à  
 la Ducheffe elle-même toute leur fen-

fibilité sur les objets qui les faisoient naître. Egale-  
ment combattue par les ordres précis d'Espagne & par la crainte  
des suites qui pouvoient résulter de leur mécontentement & de leur ai-  
greur, cette Princesse ne pouvoit donner que des réponses modérées, & les  
flatter par l'espérance qu'on prendroit toutes les mesures possibles pour dissi-  
per les sujets de leurs alarmes. La proposition que faisoit le Prince d'Orange  
de la convocation des Etats-Généraux, comme le remède le plus efficace qu'on  
pût apporter aux maux dont la Flandre étoit menacée par rapport à la Religion,  
la jettoit sur-tout dans la plus étrange perplexité. Ce Prince insinuoit, avec  
toutes les démonstrations du zèle le plus ardent pour ce grand objet, &  
pour le service du Roi, qu'il ne seroit pas impossible de faire goûter l'Inqui-  
sition avec quelques modifications approuvées par le consentement général  
des Provinces, ou de la remplacer par des moyens plus doux, qui seroient  
avoués par la Nation, & n'en auroient pas moins de force. Mais on ne pou-  
voit se fier aux conseils d'un Prince suspect, dont on connoissoit la politi-  
que artificieuse & l'ambition démesu-

LIVRE I. rée ; on présuinoit qu'il ne cherchoit qu'à s'attirer la bienveillance du peuple, afin que si on prenoit le parti de convoquer l'Assemblée, il pût disposer à son gré des suffrages, & la faire servir à ses projets.

Dans ces conjonctures le Cardinal s'efforçoit d'inspirer ses soupçons au Roi, & de ruiner dans son esprit le Prince d'Orange & tous ceux qui, comme lui, étoient contraires aux vues de ce Ministre, & vouloient traverser ses opérations. Il ne cessoit de lui représenter combien la convocation des Etats-Généraux seroit préjudiciable à ses intérêts. En tout temps, disoit-il, il étoit sage d'éviter de pareilles Assemblées, dont les membres épars sembloient ne se réunir que pour mieux connoître leurs forces & diminuer celles du Souverain ; mais les circonstances rendoient encore cette convocation plus dangereuse. Un esprit de vertige étoit répandu dans tous les Ordres de l'Etat ; l'aigreur se faisoit sentir par-tout. Sa Majesté devoit être convaincue que les Abbés ne pouvoient être en de plus mauvaises dispositions ; que la Noblesse inférieure étoit à moitié séduite par les Grands ;

que le peuple, avide de nouveautés, seroit plus soumis aux volontés de ses représentants, & de ceux qui auroient surpris sa confiance, qu'au Roi, à la Gouvernante, & à tout le Ministère; qu'au-lieu de permettre l'Assemblée, il valoit mieux prendre un tempérament entre la rigueur & l'indulgence, & laisser au temps à détruire tous ces penchans à la fermentation; & qu'enfin on pourroit se flatter que le Prince d'Orange renonceroit au projet de convoquer les Etats en perdant l'espérance d'y réussir.

Le Roi étoit très-éloigné de cette convocation, & aucune des raisons qui s'y opposoient ne lui étoient échappées. Les lettres de la Gouvernante & du Cardinal le fortifièrent encore dans ses sentimens; mais si d'un côté ce Prince persistoit dans la volonté de faire exécuter les Edits à l'égard desquels il renouvelloit souvent ses ordres à la Duchesse; de l'autre, les Magistrats y trouvoient chaque jour des obstacles plus insurmontables, & il étoit ordinaire de voir leurs jugemens, ou éludés, ou méprisés. L'hérésie avoit jeté des racines trop profondes; la li-

berté de ses dogmes avoit corrompu de plus en plus les sentiments du peuple, & avoit disposé les esprits à s'écarter ouvertement de l'obéissance due aux Magistrats & aux Loix. Tous les jours on voyoit se répandre des Libelles opposés aux Ordonnances. Ce n'étoit d'abord que des manuscrits; bientôt on les fit imprimer; & loin de s'en tenir, comme dans les commencements, à y traiter des matières de Religion, on osa y agiter des questions critiques, qui sembloient annoncer à la Nation des projets d'altérer la forme du Gouvernement.

Les mêmes manœuvres qui se tra- moient en France éclatoient dans les Provinces Wallones, & particulière- ment à Tournai & à Valenciennes. C'étoit dans cette partie que les Huguenots faisoient sentir la funeste influence de leur voisinage. Du côté de l'Allemagne, les Sectaires répandoient leur poison dans la Frise & dans toutes des contrées de l'intérieur du Pays, qui sont à la proximité de l'Empire. Mais la contagion portée en Hollande & en Zélande par le moyen du commerce & de la navigation, faisoit des progrès

bien plus déplorables. Elle tiroit son ~~origine~~ LIVRE I.  
 origine de la relation intime & continue des Villes de la Mer Baltique avec celles d'Amsterdam, de Middelbourg, & quelques autres Villes des plus commerçantes de ces deux Provinces. L'Angleterre, dont les Négociants venoient plus souvent en Flandre, contribuoit encore davantage à y étendre le fléau de l'hérésie. Les Ministres hérétiques se glissoient de toutes parts sous le nom de Marchands, & accompagnant leurs écrits séditieux de discours plus séditieux encore, ils reprochoient aux Flamands la pusillanimité, qui leur faisoit supporter le joug imposé à leurs consciences. Ils publioient que l'Allemagne avoit secoué ce joug sous leurs yeux, malgré la puissance de Charles-Quint; que l'Angleterre avoit heureusement suivi le même exemple; que la Religion Réformée faisoit tous les jours de nouveaux progrès en France; & qu'eux-mêmes devroient apprendre à connoître leurs forces & à s'en servir. “ La

” Gouvernante, ajoutoient-ils, est une  
 ” femme dont il est facile de s'assurer;  
 ” Granvelle est un étranger odieux

LIVRE I. „ à la Nation; le Roi est éloigné, &  
„ il y'a très-peu lieu de croire qu'il  
„ puisse revenir à Bruxelles. N'oubliez  
„ pas que l'autorité du Prince, quand  
„ elle est désarmée, doit inspirer plus  
„ de mépris que de terreur.

C'étoit par ces discours que les Ministres gravoient dans l'ame des Flamands des sentiments coupables de sédition & d'impiété. On découvrit dans la suite que le Prince d'Orange n'avoit cessé d'entretenir une correspondance particulière avec l'Amiral de Coligny; leur intimité devint si grande, que la fatale catastrophe de ce Seigneur n'empêcha pas ce Prince d'épouser en quatrième noces une des filles de Coligny. L'intelligence qui étoit entre ces deux hommes prenoit sa source dans la ressemblance de leurs caractères. Egale-ment dévorés d'ambition, artificieux, avides de fonder leur fortune particulière sur les débris des fortunes publiques, & nés pour le malheur de leur patrie, ils devinrent par leur fin tragique, des exemples mémorables des châtimens que Dieu réserve à ceux qui, sans égard à sa majesté & à celle des Loix, lèvent audacieusement des

autels à l'ambition, à l'impiété, & ~~à toutes les passions les plus criminelles.~~ LIVRE I.  
nelles. (21)

La France se trouvoit alors agitée par les plus grands troubles. A François II avoit succédé Charles IX, âgé de dix ans. Catherine de Médicis sa mère, retenoit auprès de lui la même autorité que son frère lui avoit laissé prendre; mais toujours au milieu des écueils & des ambitieux desseins des Catholiques & des Huguenots, elle ne pouvoit conserver cette autorité précaire sans

---

(21) Cette vive sortie sur le Prince d'Orange & sur l'Amiral de Coligny, n'est point inspirée à l'Auteur de cette Histoire par la partialité. Quoique Catholique & Cardinal, il pèse dans la même balance les Catholiques & les Protestants, & il avoit très-mauvaise opinion des motifs qui conduisoient les uns & les autres au milieu des troubles de Religion. Grotius ne pensoit pas plus avantageusement des partisans & des adversaires du Cardinal de Granvelle. Les uns, dit-il, prétextent la soumission & le devoir, les autres le danger & les droits de la Nation; tous se couvrant du voile de la vertu, ne combattoient en effet que pour leur agrandissement. *Ita modestiam hinc & obsequium, providentiam inde periculorum, & avita jura, virtutum vocabula, simulantes, pro sua quisque magnitudine certabant.*

## LIVRE I.

la partager alternativement avec les uns & les autres. La France n'éprouva jamais de temps plus orageux; le parti huguenot y devenoit chaque jour plus puissant, & il n'est pas étonnant qu'il profita des circonstances pour exciter en Flandre une révolte déclarée, qu'il avoit auparavant préparée par de sourdes insinuations.

Environnée de tant d'embûches étrangères, & trouvant à chaque pas mille obstacles domestiques, la Gouvernante ne savoit plus comment conduire les affaires de Religion. D'une part, Granvelle l'animoit à ne pas se relâcher sur l'exécution des Edits; de l'autre, les Gouverneurs s'excusoient de s'y prêter sur le trop grand nombre des hérétiques, qui avoient séduit les Magistrats même en plusieurs endroits. Soit desir que ces désordres tournassent à la honte de Granvelle, soit espérance d'obliger le Roi à se servir d'eux pour y remédier, ceux-ci ne faisoient pas à cet égard tout ce qui dépendoit d'eux, & ils n'avoient pu le cacher à la Duchesse.

Cependant, leurs plaintes continuoient contre le Cardinal, & ils ne se contraignoient plus sur la haine &

le mépris qu'ils lui portoient. Il en reçut une preuve bien manifeste, dans une occasion singulière. Le Comte d'Egmont, le Marquis de Bergh, Gouverneur du Hainaut, (22) le Seigneur de Montigny, frère du Comte de Horn, étant rassemblés dans un repas (23) avec plusieurs de leurs amis, le discours, soit à dessein, soit par hasard, tomba sur les livrées des Courtisans :

„ Que n'en adoptons-nous une, s'écria l'un d'entr'eux, en se levant, afin de montrer par la conformité de nos couleurs, celle de nos sentiments & de nos pensées ? „ La proposition fut

LIVRE I.  
An. 1563.

(22) Henri de Glimes, Marquis de Bergop-zoom. Florent de Montmorenci, Seigneur de Montigny.

(23) Ce fut au mois de Décembre 1563 que Gaspard Schets, Seigneur de Grobendonck donna ce fameux repas aux Seigneurs dont il est ici question. Il est très-probable que la plaisanterie amère, qui outragea si cruellement le Cardinal de Granvelle, fut préméditée. Il sembleroit par la narration du Cardinal Bentivoglio, que le Comte d'Egmont inventa dans cette occasion un habillement de livrée d'une forme nouvelle; il n'en supprima que les couleurs, & imagina tout simplement de vêtir les domestiques de noir, & d'orner la manche de leurs manteaux d'une marotte couverte d'un capuchon brodé à l'aiguille.

applaudie; & le sort ayant fait tomber  
LIVRE I. sur le Comte d'Egmont le soin de l'i-  
An. 1563. maginer, il en choisit une où entroient  
certains capuchons grotesques, sembla-  
bles à ceux dont se servoient les Bala-  
dins & les Bouffons de Flandre pour  
se déguiser. Cette ridicule livrée plut  
à un grand nombre de Seigneurs de  
la Cour, & pendant long-temps on  
ne travailloit à autre chose à Bruxelles.  
La Duchesse fut très-irritée de cette  
aventure: outre qu'il paroissoit évident  
qu'on avoit voulu donner à cet habil-  
lement bisarre une espèce de rapport  
avec celui de Cardinal, & risquer cette  
plaisanterie pour couvrir Granvelle de  
ridicule, on pouvoit craindre encore  
que ce ne fût le signal d'une ligue for-  
mée à la Cour, & qui se feroit bien-  
tôt des partisans dans les Provinces.  
Marguerite en fit une réprimande sé-  
vère au Comte d'Egmont, qui s'en  
excusa comme d'un événement que le  
hasard avoit fait naître, & assura qu'on  
n'avoit point eu intention d'offenser  
le Ministre, ni de préjudicier au ser-  
vice du Roi: effectivement on se  
lassa bientôt de ces capuchons; mais  
on y substitua un faisceau de flèches  
liées ensemble, empreinte ordinaire

des monnoies du Pays. En vain les ennemis de Granvelle voulurent persuader que c'étoit le symbole de leur union pour le service du Souverain, on n'y vit que celui de leur concert dans la défense des privilèges publics, & de leur confédération contre ce Ministre.

LIVRE I.

An, 1563.

Cette confédération ne tarda pas à éclater. Le Cardinal n'ayant jamais pu se réduire à dissimuler, & y étant encore moins porté, dans un temps où il se voyoit si vivement provoqué, les esprits ne firent que s'aigrir davantage. Enfin, le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horn ayant ouvertement conjuré la perte de Granvelle, avec beaucoup d'autres des principaux de la Nation, se déterminèrent tous les trois à écrire au Roi la Lettre suivante. (24)

S I R E,

„ Notre fidélité inviolable, & les  
 „ graces dont il a plu à Votre Majesté  
 „ de la récompenser avec tant de bonté,

---

(24) Cette Lettre précéda de près de dix mois l'aventure du repas chez M. de Groben-  
 slonck.

font des garants assurés de notre dé-  
vouement sans réserve au bien de  
son service dans ces Provinces. C'est  
ce zèle même qui nous fait aujour-  
d'hui, peut-être, passer les bornes du  
respect qui vous est dû, pour ne pas  
manquer au devoir qu'il nous im-  
pose. Votre Majesté a confié le Gou-  
vernement de ce Pays à Madame la  
Duchesse de Parme, Princesse dont  
les vertus & les grandes qualités ont  
pleinement justifié votre choix. Nous  
avons cru que vous aviez laissé au-  
près d'elle le Cardinal de Granvelle,  
pour être le Ministre de ses volon-  
tés dans les Conseils, & non pour  
être l'arbitre de son administration;  
mais ce Prélat s'arrogeant le droit  
de disposer de toutes les affaires,  
& ne laissant à la Gouvernante qu'un  
vain nom, gouverne les Provinces  
comme sa propre maison. Sa volonté  
est la règle universelle. Il agit; il  
prend les plus importantes résolu-  
tions sans la participation du Con-  
seil d'Etat, & avec une hauteur si  
déplacée, avec un mépris si marqué  
de la Noblesse, que ses manières sont  
encore plus insupportables que sa  
conduite. S'il n'en résulteroit d'autre

„ effet que de nous offenser, nous fe-                       
 „ rions le sacrifice de notre ressenti- LIVRE I.  
 „ ment; mais l'expérience nous ayant An. 1563.  
 „ prouvé combien le bonheur public  
 „ y est intéressé, nous craignons les  
 „ suites d'un mal, qui, de la Cour,  
 „ a pénétré dans les Provinces. Le dé-  
 „ sordre augmente de plus en plus,  
 „ & croîtra infailliblement tant que le  
 „ Cardinal sera en Flandre; & parce  
 „ que les choses pourroient être por-  
 „ tées à un point, qu'il seroit trop  
 „ tard ensuite pour s'y opposer, nous  
 „ avons cru que la foi que nous avons  
 „ jurée à Votre Majesté, nous prescri-  
 „ voit l'obligation de l'en prévenir,  
 „ pour qu'Elle daigne y apporter le re-  
 „ mède nécessaire. Nous ne doutons  
 „ pas que le plus simple & le plus  
 „ efficace seroit le rappel du Cardi-  
 „ nal : c'est le sentiment unanime des  
 „ Grands & de toute la Nation. En  
 „ vain ce Prélat se vanteroit de desirer  
 „ plus que nous la conservation de la  
 „ Foi Catholique dans ces Provinces;  
 „ nous nous devons la justice de nous  
 „ glorifier auprès de Votre Majesté,  
 „ que, sans nous, son culte auroit  
 „ éprouvé de plus grandes atteintes. „  
 Les Seigneurs qui écrivirent cette

LIVRE I.          Lettre au mois de Mars 1563, savoient  
 An. 1563. très-bien que le Cardinal n'avoit rien  
 fait que par les ordres du Roi, & que  
 leurs plaintes retomboient entièrement  
 sur le Monarque. Cependant Philippe,  
 après avoir différé quelques mois, ne  
 laissa pas de leur faire cette réponse.  
 „ J'ai attribué à votre zèle pour le bien  
 „ de mon service, ce que vous m'avez  
 „ écrit tous les trois touchant le Car-  
 „ dinal de Granvelle. Je n'ai pas cou-  
 „ tume de déplacer mes Ministres sur  
 „ les plaintes qu'on porte contr'eux,  
 „ sans les avoir entendus. La justice  
 „ exige que dans des occurrences sem-  
 „ blables on ne se borne point à des  
 „ accusations générales, & qu'on ex-  
 „ pose les griefs en détail, afin que,  
 „ si le coupable ne peut se justifier,  
 „ il soit rigoureusement puni ; mais  
 „ parce que des affaires de cette na-  
 „ ture se traitent toujours mieux de  
 „ vive voix, que par écrit, je pense  
 „ qu'il seroit plus convenable que quel-  
 „ qu'un d'entre vous se transportât au-  
 „ près de moi, pour discuter en ma  
 „ présence l'affaire que vous me défé-  
 „ rez aujourd'hui ; il peut être sûr qu'il  
 „ y sera accueilli avec honneur, &  
 „ écouté avec bonté. „

Cette réponse étonna, & ne satisfit point le Prince d'Orange & ses associés. Encore plus aigris qu'auparavant, ils repliquerent au Roi, & se plainquirent dans une Lettre beaucoup plus longue que la première, du peu d'attention qu'il avoit fait à leur zèle. Ils lui firent remarquer qu'ils ne lui avoient point écrit contre le Cardinal comme accusateurs de ce Prélat, mais comme membres de son Conseil, obligés par le devoir de leur charge de lui représenter ce qui étoit du bien de son service; qu'au surplus, ils ne desiroient en aucune manière de préjudicier au Cardinal; qu'au contraire ils lui souhaitoient, hors de Flandre, les plus brillants avantages; mais que son séjour y étoit dangereux, par les raisons qu'ils avoient déjà exposées, & qui étoient d'autant plus fortes, qu'elles étoient universellement senties & approuvées: ils ajoutèrent, qu'au reste, ils n'estimoient point assez le Cardinal pour faire, par rapport à lui, un voyage exprès en Espagne; & que puisque le Roi leur témoignoit si peu de confiance, ils supplioient Sa Majesté d'agréer leur retraite du Conseil, où ils se trouvoient compromis sans pouvoir lui être utiles.

LIVRE I.

An. 1563.

Telle étoit en abrégé cette seconde  
LIVRE I. Lettre, à laquelle le Roi différa encore  
An. 1563. pendant quelque temps de répondre.  
Il leur écrivit enfin, qu'il penseroit à  
ce qu'il convenoit de faire, par rap-  
port au Cardinal; mais que pour eux  
ils eussent à continuer les services qu'il  
attendoit de leur zèle dans le Conseil,  
& dans les autres emplois confiés à  
leurs soins; & qu'ils fussent assurés  
qu'il les récompenseroit par les témoi-  
gnages les plus marqués de sa bien-  
veillance.

Il se passa plus d'un an dans l'inter-  
valle de ces différentes Lettres. La har-  
dieffe du Prince d'Orange, du Comte  
d'Egmont & de leurs Partisans ne fai-  
toit que s'accroître de jour en jour;  
mais sentant parfaitement que leurs  
instances seroient inutiles, ils prirent  
le parti d'accabler le Cardinal de Gran-  
velle de tant d'insultes, qu'il desirât  
lui-même de se retirer. En conséquen-  
ce, ils affectoient de ne lui point parler,  
ou ils lui parloient très-peu: ils assis-  
toient rarement au Conseil, pour l'évi-  
ter; ils appelloient ses partisans Car-  
dinalistes: il étoit l'objet de leurs plai-  
santeries dans les assemblées, dans les  
repas: plusieurs même en vinrent au

point de proposer sa mort, comme le moyen le plus facile d'en délivrer la Flandre. Le mépris & l'animosité furent portés si loin, que le Cardinal, qui ne pouvoit plus servir utilement le Roi dans ce Pays, ni se mettre à couvert des dangers qui menaçoient sa vie, sollicita lui-même la permission de le quitter. Le Roi eut beaucoup de peine à y consentir : les intérêts de sa gloire sembloient s'y opposer; cependant, ne pouvant alors prendre une résolution plus vigoureuse, il céda à la nécessité; le Cardinal fut rappelé : mais cette offense resta profondément gravée dans le cœur de Philippe, qui fut en tirer une vengeance éclatante.

Granvelle sortit de Flandre au mois de Mars 1564. S'étant rendu en Franche-Comté pour régler ses affaires domestiques, il passa de là en Espagne, où il fut appelé par le Roi, qui lui donna une place dans son Conseil d'Etat, & l'admit dans le secret des plus importantes affaires de sa Couronne. Quelques-uns pensèrent que son départ ne déplut point à la Duchesse de Parme, à qui sa trop grande autorité faisoit ombrage. Il est cependant vrai

LIVRE I.

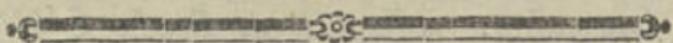
An. 1563.

An. 1564.

**LIVRE I.**  
**An. 1564.**  
 qu'elle se montra très-sensible (25) à la perte d'un Ministre si exercé dans les affaires de son Gouvernement, & qui, dans les événements fâcheux qui suivirent en foule sa retraite, auroit pu la justifier auprès du Roi, & lui épargner les accusations injustes qu'elle esfuya tant de fois dans le Conseil d'Espagne.

(25) Il ne paroît pas que la Gouvernante ait été si sensible au départ de Granvelle, puisque Strada assure qu'elle avoit dépêché en Espagne Thomas d'Armentières, pour engager le Roi à rappeler le Cardinal, & qu'il y réussit. Granvelle partit le 10 Mars 1564.





## LIVRE II.

## SOMMAIRE.

*JOIE des Flamands au départ du Cardinal de Granvelle. Sentiments de Viglius & de Berlaymont conformes à ceux du Cardinal. Le Roi veut faire recevoir le Concile de Trente en Flandre. Il y trouve beaucoup de difficultés. Le Prince d'Orange sur-tout s'y oppose. Ce Prince propose des projets de réforme dans les Conseils. Le Comte d'Egmont ne les approuve point, & Viglius les combat. Désunion dans le Conseil d'Etat. Les difficultés augmentent par rapport à l'exécution des Edits. Le Comte d'Egmont passe en Espagne. Le Roi ne change point de résolution. Retour du Comte d'Egmont, & mariage du Prince de Parme. Conférence à Bruxelles touchant la Religion. Son résultat. Le Roi la désapprouve. Nouvel Edit de la Gouvernante sur les affaires de Religion. Confédération & compromis. Le compromis devient public. On le souscrit. Inquiétudes de la Gouvernante à cette*

1564.  
1565.  
1566.

occasion. *Assemblée de Breda & de Hochstrate. Les Confédérés se rendent à Bruxelles. Henri, Seigneur de Brederoode se met à leur tête. Discours qu'il tient aux Confédérés. Réflexions sur ce discours. L'Inquisition a des partisans en Flandre. Leurs raisons. Les Confédérés sont admis à l'audience de la Gouvernante. Leur Requête. Réponse de la Gouvernante. Les Confédérés prennent le nom de Gueux. Pourquoi. Le Marquis de Bergh & le Seigneur de Montigni envoyés en Espagne. L'hérésie éclate. Ses progrès. Nouvel Edit contre les hérétiques. Il est sans effet. Le Marquis de Bergh & Montigni sont mal reçus en Espagne. Assemblée de Saint-Trond. La Gouvernante veut en vain rompre cette Assemblée. Troubles d'Anvers & dans plusieurs autres Villes. La Gouvernante pense à quitter Bruxelles. Arrangement en faveur des Confédérés. L'audace des hérétiques augmente. Nouveaux soupçons contre le Prince d'Orange.*

---

**L**E départ du Cardinal de Granvelle  
 LIVRE II. **L**ôta au Prince d'Orange & à ses  
 An. 1564. adhérents les prétextes de se plaindre,  
 sans leur en ôter la volonté. Ils té-

moignèrent néanmoins la plus vive satisfaction de la résolution que le Roi LIVRE II.  
avoit prise de le rappeler; & ils en An. 1564.  
firent, en quelque sorte, des réjouissances publiques. “ Enfin, disoient-ils,  
,, la Nation est affranchie du joug de  
,, son oppresseur; le Conseil est réta-  
,, bli dans ses droits, & la Gouver-  
,, nante va jouir de l'autorité qui lui est  
,, due. Que cet homme nouveau, l'en-  
,, nemi de la Flandre le plus cruel, &  
,, le détracteur le plus acharné de la  
,, Noblesse, porte ailleurs son faste &  
,, son arrogance: Qu'il choisisse, pour  
,, étaler son orgueil, des lieux où l'ob-  
,, scurité de sa naissance est ignorée, &  
,, où l'on prise moins celle de ses ad-  
,, versaires. „ C'est par ces invectives  
sanglantes qu'ils le poursuivoient en-  
core dans sa retraite, qui n'avoit point  
encore rassasié leur haine. D'ailleurs,  
ils s'empressèrent de donner à la Gou-  
vernante toutes les marques possibles  
de soumission & de respect: ils ne man-  
quèrent plus de se trouver au Conseil;  
& ils ne laissèrent échapper aucune oc-  
casion de se concilier ses bonnes gra-  
ces & sa faveur auprès du Roi.

Viglius, Président du Conseil, & le  
Seigneur de Berlaymont s'étoient tou-

jours pliés aux volontés du Cardinal,  
LIVRE II. dans les affaires du Gouvernement.

An. 1564. Flatté de leur déférence, ce Prélat avoit donné au Roi & au Conseil d'Espagne la plus grande idée de leur prudence & de leur fidélité. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir, après son départ, qu'ils possédoient, exclusivement à tous les autres Membres du Conseil, la confiance de la Duchesse de Parme. On en conclut qu'elle avoit reçu des ordres précis de Philippe de la leur accorder; & que malgré l'éloignement de Granvelle, l'on continueroit de gouverner la Flandre selon ses maximes. Viglius étoit un homme de la plus grande droiture, aussi zélé Catholique que fidèle Sujet, plus ferme & plus vigoureux contre l'ambition des Grands, qu'on ne l'auroit attendu de sa naissance & de son état. Dépositaire, en quelque sorte, de l'ame du Cardinal de Granvelle; encouragé par l'estime avec laquelle on accueilloit ses avis en Espagne, il ne cessoit de rappeler à la Gouvernante le peu de confiance que méritoient les Grands, dont les vues ne tendoient qu'à leur propre élévation, & dont l'autorité ne pouvoit s'accroître qu'aux dépens

de celle du Roi. Il lui représentoit, LIVRE II.  
An. 1564.  
qu'ayant toujours les yeux tournés du côté de la France, ils n'avoient d'autre but, à l'exemple des Novateurs de ce Royaume, que d'exciter en Flandre des troubles semblables & des factions aussi funestes; & après l'avoir dévastée à l'envi, de se disputer le malheureux avantage de s'approprier la plus riche partie de ses dépouilles.

„ Eh! qui pourroit douter, disoit-il,  
 „ que leurs accusations contre le Cardinal ne soient des prétextes? Quelle injure ont-ils reçue de lui, à moins qu'ils ne se soient crus offensés de son zèle pour le service du Roi, qu'il n'a pas cessé de maintenir avec une fidélité inviolable, & un courage invincible, en dépit de leurs plaintes & de leurs menaces? Vous éprouverez dans peu la vérité de ce que je vous annonce, ajoutoit-il : Vous verrez qu'à défaut d'un prétexte, ils sauront en trouver mille; & qu'après avoir attaqué le Ministre, ils oseront déclarer la guerre au Roi lui-même. „

L'événement justifia bientôt la prédiction de Viglius. Le Prince d'Orange & ses adhérents ne tardèrent pas à sai-

~~\_\_\_\_\_~~  
LIVRE II. An. 1564. fir une occasion nouvelle de se plaindre : c'étoit encore par rapport aux affaires de Religion : le Concile de Trente venoit d'être publié. Les controverses agitées entre les Catholiques & les Protestants sur les points de Foi qui les divisoient, y avoient été décidées par les Oracles de l'Eglise ; & on y avoit aussi réglé avec beaucoup de sagesse, plusieurs objets concernant la réformation de la discipline. Le Roi d'Espagne, qui s'étoit particulièrement distingué par son zèle à procurer à cette religieuse Assemblée un heureux succès, ne s'étoit jamais départi de la volonté ferme de maintenir l'orthodoxie de la Foi dans tous ses Etats, & d'en exclure les opinions qui y sont contraires. Il étoit convaincu que l'uniformité du Culte étoit un des meilleurs moyens de retenir dans le devoir tant de sujets, dont la plupart étoient si éloignés de lui, & qu'elle deviendroit, en quelque sorte, le lien commun de leur fidélité. Le Concile ayant donc été terminé, le Roi avoit résolu de le faire recevoir & observer dans tous ses Etats, sur tous les points qui dépendroient de son autorité ; & il avoit donné les ordres nécessaires, à

cet effet, pour la Flandre, à la Duchesse de Parme.

LIVRE II.

An. 1564.

La proposition que cette Princesse en fit au Conseil d'Etat, éprouva aussitôt des oppositions. On y observa que le Concile de Trente donnoit atteinte, en bien des articles, aux privilèges des Provinces; qu'il attribuoit à la Jurisdiction ecclésiastique une autorité qui étoit incompatible avec la liberté de la Nation; que les Princes Catholiques avoient refusé de le recevoir, & qu'il rencontroit en France les mêmes contradictions. Ces difficultés étoient, sur-tout, appuyées par le Prince d'Orange. Quoique le Concile ne pût jamais préjudicier à la Nation, ainsi que l'expérience l'a montré, il les faisoit valoir, afin de ne manquer aucune des occasions de faire briller son zèle, & le vif intérêt qu'il prenoit au bonheur public. On commençoit dès-lors à craindre qu'il n'abandonnât la foi de ses Pères. Il venoit d'épouser en secondes noces, depuis deux ans, contre le gré du Roi & l'avis de la Gouvernante & du Cardinal de Granvelle, Anne, fille de Maurice, Electeur de Saxe, qui professoit la religion Luthérienne. L'ayant amenée à Bruxelles, il

LIVRE II.

An. 1564.

avoit permis dans son Palais l'exercice du Luthéranisme, non-seulement à cette Princesse, mais à plusieurs autres personnes, sous prétexte qu'elles étoient attachées à son service. Il avoit même reçu chez lui quelques-unes des Princesses ses sœurs, qui vivoient auprès d'elle dans la même religion. Le Prince d'Orange s'excusoit de cette condescendance sur la liberté de conscience dont on jouissoit dans l'Empire, & sur les conditions de son mariage; mais quelles que fussent ses opinions sur les dogmes controversés, on ne doutoit pas qu'il ne se fût allié avec tant d'empressement à un Prince d'une si haute considération en Allemagne, que pour ajouter, par cette alliance, un nouvel éclat à l'ancienne & illustre Maison de Nassau, afin de s'en prévaloir dans toutes les circonstances qui seroient favorables à ses intérêts & à son agrandissement. (1)

Il s'opposoit donc, autant qu'il pouvoit, à la réception du Concile de

---

(1) La suite de cette Histoire prouvera que le Cardinal Bentivoglio n'impute pas témérairement au Prince d'Orange des motifs d'intérêt.

Trente. Quelle que fût la sincérité de son zèle à cet égard, peut-être auroit-il moins offensé la Cour d'Espagne, s'il n'eût pas voulu aller plus loin : mais l'ambition dévorait l'ame de ce Prince ; & pour en cacher les projets, sous les apparences spécieuses du service du Roi & du bien de la Flandre, il proposa différents objets de réforme dans le Gouvernement. Il auroit sur-tout souhaité qu'on eût attribué au Conseil d'Etat la connoissance de toutes les affaires qui étoient du ressort du Conseil privé, & celui des Finances. Afin de persuader que ses vues ne tendoient qu'à la liberté publique, il insinuoit que les décisions de ces divers Conseils se contredisoient souvent, & que la distribution des matieres, dont la compétence pouvoit appartenir à chacun d'eux, donnoit lieu communément à des longueurs & à des difficultés interminables. Il ajoutoit que le Conseil d'Etat, qui avoit la prééminence sur les deux autres, devoit être regardé, pour ainsi dire, comme l'œil du Prince qui veille sans cesse au bonheur de ses sujets, & que par conséquent l'étendue de son ressort devoit répondre à sa dignité. Pour ne pas accabler néan-

LIVRE II. moins de tout le poids du Gouverne-  
An. 1564. ment un seul Conseil, il ouvroit l'a-  
vis de charger un certain nombre de  
Ministres subalternes des objets d'une  
moindre conséquence, qui se traitoient  
au Conseil-privé & au Conseil des Fi-  
nances. Enfin, il prétendoit que la réu-  
nion des trois Conseils en un seul, dont  
les Membres seroient choisis parmi les  
sujets de la capacité la plus reconnue,  
& l'attribution qui seroit faite à ce Con-  
seil unique des affaires les plus impor-  
tantes, procureroit les plus grands avan-  
tages, & notamment une célérité dans  
les opérations, qu'on ne pouvoit trop  
desirer.

Cependant, les vues de ce Prince  
ne furent adoptées d'aucun des Mem-  
bres du Conseil. Le Comte d'Egmont,  
en particulier, quoique le Prince d'O-  
range, par l'avantage que la ruse ob-  
tient toujours sur la franchise, fut très-  
souvent l'attirer à ses opinions, déclara  
ouvertement qu'il n'approuvoit point  
les innovations proposées par rapport  
aux Conseils. Ce Seigneur n'étoit pas  
même éloigné de la réception du Con-  
cile de Trente; il la regardoit comme  
une affaire digne de toute l'attention  
du Gouvernement, & dans laquelle

il exigeoit seulement qu'on cherchât LIVRE II.  
 les moyens de concilier l'exécution des An. 1564.  
 ordres du Roi avec les intérêts des Pro-  
 vinces. Quelque sage que fût ce sen-  
 timent, Viglius étoit d'avis qu'on ne  
 devoit pas différer la publication du  
 Concile; & il ne cessoit d'y exciter  
 le Conseil par toutes les raisons qu'il  
 croyoit les plus propres à le convain-  
 cre. Il représentoit que l'Eglise avoit  
 conservé, dans tous les siècles, la pu-  
 reté de ses dogmes, & maintenu l'or-  
 dre de sa discipline par le moyen des  
 Conciles, & que ce puissant remède  
 devoit être, sur-tout, très-salutaire  
 aux maux qui désoloient & menaçoient  
 de plus en plus la Flandre. Il conve-  
 noit que si le Concile préjudicioit aux  
 privilèges de quelques Provinces, il  
 falloit en prévenir les inconvénients;  
 mais il ajoutoit, qu'au surplus le Roi  
 ne devoit pas être réduit à la nécessité  
 de se prescrire le même plan de con-  
 duite que ses voisins; qu'il n'avoit pas  
 les mêmes vues, & que, s'étant tou-  
 jours fait un point d'honneur de n'a-  
 voir que des intentions conformes aux  
 principes de la raison, & aux règles  
 de la Foi, il avoit tout lieu d'espérer  
 qu'elles seroient avouées par la pru-

LIVRE II. dence & par la religion. Il ne combat-  
 AN. 1564. toit pas, avec moins de force, le pro-  
 jet d'unir ensemble les trois Conseils. Il démontroit que cette opération jetteroit de la confusion dans les affaires, bien-loin d'y apporter aucun ordre; qu'elles étoient si multipliées & si importantes, & qu'elles exigeoient tant de travail, qu'elles ne pouvoient être suffisamment discutées que dans chaque Conseil en particulier. Il faisoit observer que la division de ces Conseils n'étoit point nouvelle, & que l'expérience en avoit manifesté l'utilité depuis un si grand nombre d'années, qu'il étoit de la plus grande conséquence de n'en point altérer la forme. Animant ensuite la Duchesse contre l'ambition du Prince d'Orange, il lui découvroit tout le danger des propositions que ce Prince avoit hasardées, qui tendoient visiblement à la ruine de l'autorité du Roi, & de la sienne propre, & à rendre le Conseil d'Etat supérieur à l'un & à l'autre.

Berlaymont appuyoit les représentations de Viglius; c'étoient ces deux hommes d'Etat, & quelques autres Membres du Conseil, qui pensoient comme eux, que le Prince d'Orange

& les ennemis de Granvelle appelloient les Cardinalistes. (2) Ils ne pouvoient voir sans indignation, que son esprit dominât encore en Flandre, d'où ils l'avoient forcé de s'éloigner. Le Conseil n'étoit plus que le théâtre d'altercations & de disputes continuelles, d'autant plus fâcheuses, que le même esprit de division se répandoit dans les Provinces. Les Edits y rencontroient les plus grands obstacles : la populace d'Anvers avoit osé y empêcher l'exécution d'un hérétique qu'on avoit condamné au feu : pareil événement étoit arrivé à Valenciennes; & l'on en avoit craint un semblable à Tournay. On entendoit dans ces villes & dans plusieurs autres, les sectateurs de l'héré-

LIVRE II.

An. 1564.

---

(2) Ce surnom leur est aussi donné par Strada. Il leur étoit dû par leur attachement pour Granvelle, qui étoit encore en Franche-Comté. La Duchesse de Parme, qui désapprouva les liaisons qu'ils ne cessoient d'entretenir avec lui, engagea le Roi à l'éloigner davantage des Pays-Bas. Comme elle craignoit son retour, qu'ils sembloient desirer, elle s'y opposa; & pour l'empêcher, elle remplit les Lettres qu'elle écrivit au Roi, des accusations les plus graves sur l'irrégularité de ses mœurs & de sa conduite. *Sed Gubernatrix obstabat iteratis ad Regem litteris, vitæque Granvelli non parca perstricta.* Strada.

~~.....~~  
LIVRE II. An. 1564. sie, chanter hardiment, pendant la nuit, au milieu des rues, les Pseaumes en langue vulgaire. On les voyoit en plusieurs lieux, & en plein jour, faire l'exercice de leur religion; & ils sembloient menacer ouvertement de s'en procurer la liberté par force, si on refusoit de la leur accorder.

La Gouvernante flottoit entre les dangers d'une exécution trop rigoureuse des Edits, & les inconvénients d'une indulgence, qui sembleroit une sorte de connivence à l'exercice de l'hérésie. Dans ces extrémités, elle jugea convenable d'envoyer en Espagne le Comte d'Egmont, pour instruire le Roi, de vive voix, des circonstances critiques dans lesquelles se trouvoit la Flandre, & des coups qu'on y portoit à la Religion, & pour solliciter les remedes nécessaires à ses maux. Cette députation fut approuvée du Conseil; mais comme il parut au Prince d'Orange, que dans les instructions dont on vouloit charger le Comte d'Egmont, on ne faisoit point une peinture exacte & assez forte des grands défordres que l'on reprochoit aux sectateurs des opinions nouvelles, il en fit l'observation, & s'adressant en parti-

culier à Viglius, dont ces instructions étoient l'ouvrage, il s'expliqua en plein Conseil sur cet article, d'une manière qui fit honneur à sa prudence. " Ce  
" seroit nous tromper nous-mêmes,  
" dit-il, & tromper le Roi, que de  
" vouloir affoiblir le récit de ces mal-  
" heurs, qui sont bien au-dessus de  
" ce qu'on le veut faire croire à Sa  
" Majesté. Découvrons-lui, au con-  
" traire, toute la profondeur des plaies  
" de la Nation, afin que les connois-  
" sant mieux, il puisse les guérir plus  
" efficacement. Ne lui cachons pas  
" que les hérétiques, infiniment mul-  
" tipliés dans ces Provinces, violent  
" hardiment les Edits, & méprisent  
" l'autorité des Magistrats, chargés de  
" les faire exécuter. Ne dissimulons  
" rien, afin que le Roi puisse se con-  
" vaincre que la Flandre est incapa-  
" ble de se plier au joug de l'Inquisi-  
" tion, & que persister à y maintenir  
" ce Tribunal, c'est employer un re-  
" mede plus funeste que le mal mê-  
" me. Je suis bon Catholique, & fidèle  
" sujet du Roi, ajouta-t-il; mais les  
" exemples de l'Allemagne & de la  
" France, sont des preuves assez for-  
" tes, qu'on doit persuader les con-

„ sciences, & non les contraindre, &  
 LIVRE II. „ qu'on défarme plus facilement l'hé-  
 An. 1564. „ résie par la douceur, qu'on ne par-  
 „ vient à la dompter par la force. „  
 Enfin, ayant renouvelé ses difficultés  
 sur le Concile de Trente, ses repré-  
 sentations sur l'avantage de la réforme  
 des Conseils, il ne cessa de parler qu'a-  
 près s'être étendu longuement & avec  
 force sur ces importants objets. La  
 Duchesse, sans rien laisser connoître  
 des impressions que lui faisoit le dis-  
 cours du Prince d'Orange, appella le  
 Comte d'Egmont en particulier, & lui  
 donna les instructions qu'elle crut con-  
 venables : enfin, après lui avoir fait  
 sentir combien sa mission demandoit  
 d'habileté, pour ménager en même  
 temps les intérêts du Roi, ceux de  
 la Nation, & les siens propres, & lui  
 avoir mis sous les yeux les grandes  
 espérances qui devoient l'animer dans  
 ce voyage, elle l'envoya en Espagne.  
 Philippe avoit approuvé l'ambassade  
 du Comte : il connoissoit ce Seigneur,  
 dont le caractère étoit naturellement  
 bon & facile : il espéroit de le gagner,  
 & de se l'attacher par les graces qu'il  
 lui accorderoit : il comptoit que les  
 mécontents, ayant perdu un homme

de cette importance, & si universel-  
 lement aimé, n'oseroient tenter leurs  
 projets, ou du moins qu'ils ne pour-  
 roient pas si aisément les exécuter.

LIVRE II.

An. 1565.

Le Comte partit dans les premiers  
 jours de l'année 1565. A son arrivée  
 à Madrid il fut reçu du Roi & de toute  
 la Cour avec la plus grande distinction ;  
 mais sa négociation n'eut pas plus de  
 succès que n'en avoient eu les plaintes  
 ou les prières des Flamands. Inébran-  
 lable dans le parti qu'il avoit pris  
 d'établir l'Inquisition en Flandre, &  
 d'y faire observer rigoureusement les  
 Edits, le Monarque Espagnol ne vou-  
 lut point se prêter à la plus légère to-  
 lérance. (3) Bien éloigné de se laisser

---

(3) Strada rapporte un trait singulier du zèle  
 que Philippe II affectoit pour la Religion Ca-  
 tholique. Il assure qu'ayant appelé des Théol-  
 ogiens pour les consulter, s'il pouvoit ac-  
 corder la liberté de conscience, que la Flandre  
 lui demandoit par la bouche du Comte d'E-  
 gmont, ces Théologiens, qui craignirent de  
 plus grands maux, furent d'avis qu'il le pou-  
 voit. Le Roi leur ayant répliqué qu'il ne les  
 avoit pas assemblés pour apprendre d'eux  
 s'il le pouvoit, mais s'il y étoit obligé ; les  
 Théologiens répondirent, qu'aucune loi ne  
 le lui prescrivait. Aussi-tôt le Roi se jeta à  
 genoux aux pieds d'un crucifix, & y fit une

**LIVRE II.**  
**AN. 1565.**  
 fléchir, il étoit convaincu, avec tout son Conseil, que les maux de ces Provinces n'étoient que l'effet de la foiblesse, & peut-être de la connivence de ceux à qui il avoit confié l'exécution de ses volontés & le glaive de sa puissance. Les changements proposés par le Prince d'Orange, par rapport aux Conseils, ne furent pas mieux accueillis. Le Roi en regarda la proposition comme une preuve de son ambition & de son inquiétude, qui commençoient à se manifester. Il ne voulut rien écouter à cet égard, ni faire aucune attention aux difficultés qu'on opposoit à la reception du Concile de Trente. Il renvoya néanmoins le Comte d'Egmont, en le flattant des plus belles espérances, (4) & après l'avoir persuadé

---

forte de serment de traiter désormais comme des rebelles à son autorité, tous ceux qui se seroient révoltés contre l'Eglise.

(4) De Thou assure, avec un grand nombre d'Historiens, que le Roi avoit effectivement amusé le Comte d'Egmont; & que pendant qu'il lui faisoit les plus belles promesses, il ordonnoit, à son insu, à la Duchesse de Parme d'exécuter ses Edits dans toute leur rigueur. Strada semble détruire cette assertion; si on l'en croit, le Comte d'Egmont ne put être trompé sur les desseins du Roi. Les instruc-

qu'il retourneroit lui-même bientôt en Flandre, & qu'il y pourvoiroit en personne aux besoins de la Nation. Le Roi le combla d'ailleurs des marques les plus flatteuses de sa bienveillance. Il lui accorda une gratification de cinquante mille florins, qu'il lui fit payer en Flandre; lui promit de contribuer à l'établissement de ses filles, qui étoient en grand nombre, & enfin l'assura que lui & toute sa Maison pouvoient toujours compter sur sa protection la plus déclarée.

Le Comte revint très-satisfait de la Cour d'Espagne, exaltant la bonté du Roi, son affection pour les Flamands, ses bonnes intentions pour la Noblesse,

---

tions dont il fut chargé, enjoignoient expressément à cette Princesse de former une assemblée d'Evêques & de Théologiens, où, sous prétexte d'y traiter de la réception du Concile de Trente, on prendroit les mesures les plus propres pour punir les hérétiques du dernier supplice, sans augmenter les troubles, & sans qu'ils pussent s'en glorifier comme d'un martyre. Comment le Comte d'Egmont se feroit-il abusé sur les projets & la politique de Philippe II, en lisant une instruction semblable, qui lui étoit nommément adressée? Quoi qu'en dise de Thou, les ordres nouveaux envoyés de Madrid en Flandre pouvoient ajouter très-peu à la sévérité de ceux dont il fut porteur.

& le ferme dessein dans lequel il l'avoit  
 LIVRE II. laissé de revenir bientôt en Flandre.  
 AN. 1565. Mais le Prince d'Orange ajouta peu de  
 foi à ses discours, & ne se laissa point  
 éblouir par de si flatteuses espérances,  
 dont il sentoit l'exagération. Il en vint  
 jusqu'à reprocher au Comte, d'un ton  
 moqueur & amer, dans une Assemblée  
 nombreuse, qu'il étoit la dupe des ar-  
 tifices espagnols, & que s'étant laissé  
 prendre en Espagne à l'appât présenté  
 à son intérêt particulier, il y avoit né-  
 gligé le bien public.

Dans le même temps, Alexandre  
 Farnèse, Prince de Parme, revint d'Es-  
 pagne en Flandre, à l'occasion de son  
 mariage avec Marie, Princesse de Por-  
 tugal. C'est ce même Prince qui depuis  
 gouverna si glorieusement les Pays-  
 Bas pendant quinze ans, & qui jouera  
 un rôle si important & si brillant dans  
 cette Histoire. Son mariage devant s'ac-  
 complir à Bruxelles, le Comte Pierre  
 Ernest de Mansfeld, Gouverneur du  
 Luxembourg, étoit parti pour aller  
 chercher la Princesse avec un cortège  
 nombreux. Elle y arriva enfin après  
 une navigation périlleuse. Les noces  
 furent célébrées avec magnificence en  
 présence d'Octave Farnèse, Duc de

Parme, qui étoit venu d'Italie pour voir sa femme, & honorer de sa présence le mariage de son fils.

LIVRE II.

An. 1565.

Mais reprenons le détail des affaires qui avoient été l'objet des négociations du Comte d'Egmont. La Duchesse jugea à propos qu'il en rendît compte lui-même au Conseil d'Etat. Il y fut entendu, & l'on y prit la résolution d'assembler à Bruxelles des Evêques, des Théologiens & des Jurisconsultes, pour examiner avec la plus grande attention la manière d'exécuter les ordres du Roi, relativement aux affaires de Religion, qui souffroient tant de difficultés. (5) La Gouvernante choisit les Evêques d'Arras, d'Ypres & de Namur, qui avoient assisté au Concile de Trente, Ravestein & Jansenius, (6) Théologiens des plus estimés des Pays-Bas, les Présidents des Conseils Provinciaux de Flandre & d'Utrecht, &

---

(5) Si cette Assemblée ne fut réellement convoquée que pour remplir les intentions de Philippe II, elle y répondit très-mal.

(6) Le Jansenius dont il est ici question, fut depuis Evêque de Gand, & mourut en 1576. On ne doit pas le confondre avec le fameux Cornelius Jansenius, Evêque d'Ypres, qui naquit en 1585.

deux Conseillers , l'un du Conseil de  
LIVRE II. Malines, & l'autre de celui de Brabant.

AN. 1565. Le résultat de leur conférence fut très-modéré ; on s'y réduisit à recommander de veiller sans relâche pour maintenir en Flandre la Foi Catholique dans sa pureté primitive , d'instituer dans cette vue des Séminaires dans les Villes, & de petites Ecoles dans les lieux moins considérables, & de travailler à la réforme des mœurs & de la conduite des Ecclésiastiques. A l'égard des Hérétiques, on crut devoir céder à la nécessité des circonstances, & prendre le parti de l'indulgence, puisque la sévérité n'avoit servi jusqu'alors qu'à confirmer les sectateurs de l'hérésie dans la plus furieuse opiniâtreté.

Juillet.

La Duchesse s'empressa de rendre compte au Roi des suites de cette Assemblée. Il n'y répondit que par une déclaration nouvelle & expresse de ne se départir jamais des résolutions auxquelles il s'étoit mûrement fixé par rapport aux Edits, à l'Inquisition, au Concile de Trente, & à toutes les affaires qui concernoient la Religion. Sa réponse exprimoit vivement combien il étoit indigné qu'on eût osé met-

tre en délibération des objets sur lesquels il avoit manifesté sa volonté, se plaignant de ses propres Ministres, & n'imputant qu'à leur connivence les désordres dont les hérétiques se rendoient coupables; il ordonnoit de priver de leurs places ceux d'entr'eux qui manqueroient de zèle ou de courage. Pour animer la Gouvernante, il lui observoit que les périls qu'on redoutoit de l'observation des Edits, & de l'exercice d'une Inquisition si mitigée, étoient infiniment moins terribles, que ceux qu'on avoit à craindre de la part des Sectaires, lorsqu'on ne mettroit aucun frein à leur fureur & à leur audace. Il finissoit, en l'assurant qu'elle ne pouvoit lui rendre un service plus signalé qu'en maintenant l'union de la Flandre à ses autres Etats, dont l'Eglise étoit le centre; que l'obéissance à cette Mère commune assureroit celle qui étoit due à sa Couronne; & que si la Flandre étoit fidelle à ses devoirs envers l'un & l'autre, il lui conserveroit non-seulement ses privilèges, mais il la combleroit encore de ses bienfaits.

Après des ordres si précis, la Duchesse de Parme crut ne devoir plus être incertaine dans sa conduite. Elle fit aussi-

**LIVRE II.** **AN. 1565.** tôt publier un nouvel Edit, confirmatif des précédents, & elle écrivit en même temps à tous les Gouverneurs & à tous les Conseils des Provinces de se conformer à ses dispositions. Pour s'assurer davantage de leur obéissance, elle envoya dans chaque Province un Commissaire, chargé de l'instruire tous les trois mois de l'état de la Religion, & de la manière dont on y observoit le Concile de Trente. (7) L'ambassade du

---

(7) Le Concile de Trente fut effectivement publié & reçu dans les Synodes de chaque Diocèse, en vertu d'un Edit du mois de Juillet de cette année 1565. On y prit toutes les précautions nécessaires pour qu'aucun hérétique ne pût échapper à la vigilance des Curés, & pour les forcer à rentrer dans le sein de l'Eglise. Ce qui paroît d'abord étonnant, c'est que Viglius, qui prévint enfin les maux que la sévérité alloit produire, s'opposa dans le Conseil à l'exécution des Edits & à la réception du Concile, qu'il avoit jusqu'alors vivement sollicitée; & que le Prince d'Orange, au contraire, opina pour qu'on obéît à cet égard aux ordres du Roi, qui ne laissant, selon lui, aucun lieu aux subterfuges, exigeoient une soumission, qu'on ne pouvoit refuser sans se rendre coupable de désobéissance. Mais les intentions de l'un & de l'autre ne furent plus équivoques, quand on vit depuis le Prince d'Orange ne vouloir pas concourir à l'exécution

du Comte d'Egmont avoit fait espérer en Flandre que le Roi modéreroit la rigueur de ses Edits & aboliroit l'Inquisition ; mais quand on vit qu'il n'y avoit plus à espérer, & que cet établissement alloit prendre de nouveaux accroissements, le mécontentement devint excessif. Tout aussi-tôt se développèrent les germes sans nombre des troubles affreux qui étoient sur le point d'éclater. Le nouvel Edit ayant renouvelé dans tous les esprits la terreur qu'inspiroit l'Inquisition, les malintentionnés l'augmentèrent encore par leurs discours ; & ce fut alors qu'on osa former cette confédération fameuse par laquelle on s'engageoit, de la manière la plus étroite, à s'opposer par tous les moyens possibles à l'établissement de ce Tribunal.

On croit que son premier auteur fut Philippe de Marnix, Seigneur de Ste. Aldegonde, Gentilhomme de beaucoup d'esprit, qu'on soupçonnoit alors d'attachement à l'hérésie, & qui depuis fut l'un des partisans les plus ardents

---

tion des Edits auxquels il avoit accordé son suffrage. *Grot. Vanlon. Hist. Métal. des Pays-Bas.*

de la faction qu'il embrassa. Il fit donc  
**LIVRE II.** dresser & répandre de toutes parts une  
**An. 1565.** formule d'association. Elle fut bientôt  
souscrite par un grand nombre de  
mécontents; & les promesses récipro-  
ques qu'elle contenoit, lui firent don-  
ner le nom de compromis. Telle étoit  
sa teneur : on y disoit que le Roi,  
trompé sous le prétexte de la Religion  
par quelques traîtres, plus sensibles aux  
impressions d'un vil intérêt que dociles  
à la voix de l'honneur, de la justice  
& de l'amour de la patrie, avoit voulu  
établir en Flandre l'Inquisition dans la  
même forme qu'en Espagne. On y pré-  
sentoit, sous les traits les plus effrayants,  
les funestes inconvénients de l'autorité  
que ce Tribunal s'arrogeoit, & les ca-  
lamités qu'il devoit produire. On ne  
craignoit pas d'y assurer, qu'il appar-  
tenoit sur-tout à la Noblesse de les  
prévenir, & d'y remédier; & que le  
moyen le plus sûr, étoit l'union intime  
de ce corps entier, & sa résolution  
ferme d'empêcher, à quelque prix que  
ce fût, l'établissement d'une Jurisdic-  
tion si odieuse. On s'efforçoit de montrer  
combien une nouveauté de cette nature  
seroit pernicieuse à tous les Citoyens,  
& contraire aux privilèges de la Na-

tion. Enfin les Confédérés se promettoient, sous le sceau de la plus inviolable fidélité, de rester à jamais unis, & de ne point souffrir, sous quelque nom que ce pût être, de visite ou de commission, ou en vertu de quelque Edit qu'on dût publier de nouveau, l'exercice de l'Inquisition; prenant Dieu à témoin de la droiture de leurs intentions, & demandant spécialement les graces de l'Esprit Saint, afin de pouvoir conduire leur projet à un heureux terme.

Tel fut le compromis dont il est tant parlé dans tous les Ecrivains des affaires de Flandre; (8) ce fut comme la première étincelle de l'incendie terrible qui embrasa ce Pays, & le fit gémir dans les horreurs d'une guerre longue & atroce. Cet acte ne tarda pas

LIVRE II.

An. 1565.

---

(8) Les Historiens des Guerres de Flandre ne s'accordent point sur le lieu où l'on dressa le Compromis. Strada, qui nomme les neuf premières personnes qui le signèrent, assure que ce fut à Breda. Philippe de Marnix de Ste. Aldegonde est le seul de ces neuf premiers Confédérés qui se soit rendu célèbre. Il étoit né à Bruxelles, de parents nobles, originaires de Franche-Comté. Il mourut à Leyde en 1598.

à être divulgué par-tout. Les premiers  
LIVRE II. Confédérés, se trouvant répandus dans  
An. 1565. les Villes principales, ne négligeoient  
rien pour le faire souscrire par tous  
ceux qu'il leur étoit possible de ga-  
gner ; ils répandoient que cette asso-  
ciation avoit été concertée avec les  
Seigneurs les plus qualifiés ; que le  
Prince d'Orange, le Comte d'Egmont,  
le Marquis de Bergh, & plusieurs au-  
tres des principaux membres de la No-  
blesse, en étoient les auteurs secrets ;  
quoiqu'ils ne voulussent se découvrir  
que dans le temps où ils le pourroient  
avec plus d'utilité pour la cause com-  
mune. Ainsi, tous à l'envi, Catholi-  
ques, Protestants, Nobles, Roturiers,  
Négociants, gens du peuple, gens de  
toute qualité & de toute profession,  
couroient s'engager dans la Confédéra-  
tion. On en parloit comme d'un chef-  
d'œuvre de sagesse, & on donnoit  
les plus grands éloges à ceux qui en  
avoient formé le plan. C'étoit sur-tout  
dans la chaleur du vin & dans la li-  
berté des repas que le zèle de ses par-  
tisans s'enflammoit. On s'y déchaînoit  
en invectives contre l'Inquisition. La  
contagion faisoit à chaque instant des  
progrès plus rapides ; ce n'étoit plus

un poison qui s'insinuoit insensiblement, & faisoit des ravages secrets, c'étoit un torrent débordé qui entraînoit tout dans son cours; tant la frayeur domine les hommes, & agit plus fortement sur les esprits que le mal même. La seule idée de l'Inquisition jettoit partout l'épouvante. On distribuoit d'ailleurs dans les grandes Villes des écrits séditieux pour augmenter les alarmes. On publioit qu'Henri, Duc de Brunswick, arrivoit avec une armée d'Allemands au secours des Inquisiteurs; que le Roi d'Espagne avoit fait déjà remettre les deniers nécessaires pour cette expédition; qu'il avoit fait partir des Inquisiteurs Espagnols, & qu'un certain Alphonse del Canto étoit déjà en Flandre.

La Duchesse de Parme n'étoit pas peu embarrassée dans de pareilles circonstances, & ne savoit comment détourner l'orage qui menaçoit la Flandre. Elle voyoit bien que ce n'étoit pas le moment de reculer, & qu'il eût fallu, au contraire, agir avec plus de vigueur; mais d'un autre côté, comment faire sans le secours de la force? En vain elle donneroit de nouveaux ordres & de nouveaux Edits, si elle

LIVRE II. ne pouvoit les appuyer ; quel autre  
 An. 1565. effet produiroient-ils que celui d'avilir  
 l'autorité du Gouvernement , & de  
 donner encore aux peuples plus de  
 hardiessè à le mépriser ? Dans cette agi-  
 tation de pensées , Marguerite étoit  
 encore incertaine si les plus grands Sei-  
 gneurs avoient eu quelque part au com-  
 promis , lorsqu'elle fut avertie que  
 plusieurs d'entr'eux s'étoient assemblés  
 à Breda, chez le Prince d'Orange, avec  
 beaucoup d'autres personnes d'une no-  
 blessè distinguée. Il est vrai que c'étoit  
 en apparence pour saluer le Comte de  
 Schwartzembourg , Prince d'Allema-  
 gne , marié à une des sœurs de la Prin-  
 cesse d'Orange , & qui étoit sur le  
 point de partir pour retourner en ses  
 Etats. Le Comte Louis de Nassau, frère  
 du Prince d'Orange, homme turbulent  
 & hardi , s'y étoit trouvé avec les  
 Comtes de Horn , d'Hochstrate , (9)  
 de Megue , & plusieurs autres des pre-

---

(9) Antoine de Lalain, Comte d'Hochstrate.  
 Charles de Brimeu, Comte de Megue. Il pa-  
 roît , par le récit de Strada, que le Comte de  
 Megue n'assilloit aux assemblées des Confédé-  
 rés, ou de leurs partisans secrets, que pour les  
 épier, & instruire la Gouvernante de leurs ré-  
 solutions.

miers de la Noblesse, qui avoient souffert le compromis. Le Comte d'Égmont & le Marquis de Bergh n'avoient pu se rendre à Breda; mais ayant été invités tous les deux, avec ces autres Seigneurs, à un grand souper que le Comte d'Hochstrate devoit donner le lendemain à sa Terre, ils s'y rendirent de Bruxelles, toujours sous prétexte d'y visiter l'allié du Prince d'Orange avant son départ.

Il fut beaucoup question à Breda, & ensuite à Hochstrate, du compromis. Le Prince d'Orange sur-tout, après avoir fait beaucoup de plaintes contre les Membres du Conseil, qu'il appelloit les Cardinalistes, représenta qu'il étoit du devoir de ceux qui avoient séance au Conseil d'Etat & des Chevaliers de la Toison d'Or, d'apporter les remèdes nécessaires aux maux survenus, par un soulèvement si considérable, dans le sein de la Nation. Ayant exposé que le nombre des Confédérés étoit très-grand, il fit entendre que la Noblesse avoit principalement contribué à le grossir, & qu'il approuvoit la confédération. Son frère parut entrer dans toutes ses vues : c'étoit un bruit commun qu'il avoit abandonné

la Foi de l'Eglise Romaine ; soit qu'en  
LIVRE II. effet il eût embrassé l'hérésie , soit par  
An. 1565. complaisance pour le Prince d'Orange ,  
qui regardoit comme important au suc-  
cès de ses desseins secrets , que son frère  
fût en crédit auprès des Protestants ,  
le Comte Louis ne trouvoit pas mau-  
vais qu'on eût de lui cette opinion :  
mais son exemple n'entraîna point les  
autres. Le Comte d'Egmont & le Mar-  
quis de Bergh ne montrèrent aucune  
disposition à se prêter aux desirs du  
Prince d'Orange. Le Comte de Megue ,  
plus éloigné encore de ses sentiments ,  
ne dissimula point ce qu'il en pensoit ,  
& blâma hautement la confédération.  
Les Comtes de Horn & de Hochstrate  
ne se décidèrent point , & l'assemblée  
se termina sans qu'on y eût pris aucune  
résolution. La Gouvernante fut aussitôt  
instruite de ce qui s'étoit passé. Les  
Comtes d'Egmont & de Megue l'en  
avertirent eux-mêmes ; & s'étant joints  
à Berlaymont & à Viglius , ils furent  
d'avis qu'on devoit rassembler quel-  
ques troupes ; la nécessité en faisoit  
une loi. Chaque jour on apprenoit  
que le nombre de Confédérés augmen-  
toit considérablement , & il devenoit  
de plus en plus à craindre qu'ils

ne se portassent à quelque entreprise hardie.

LIVRE II.

An. 1565.

Ils ne tardèrent pas à justifier ces craintes ; fiers de leur nombre , les Confédérés s'approchèrent de Bruxelles, & firent demander à la Gouvernante la permission de lui proposer une affaire importante, qui ne touchoit pas moins le service du Roi que leurs propres intérêts. Il y eut beaucoup d'incertitude dans les avis qu'on donna à Marguerite sur une demande de cette espèce. (10) Les uns étoient d'avis de la rejeter absolument ; deux ou trois pensoient, au contraire, qu'il falloit entendre les Confédérés. A la fin la plupart se rangèrent par nécessité à cette dernière opinion, puisqu'il n'étoit pas possible de prendre la plus utile. On permit donc aux Confédérés d'entrer à

---

(10) Le Conseil où l'on délibéra sur la réponse que la Gouvernante donneroit aux Confédérés, se tint le 27 Mars. Le Duc d'Archoch, les Comtes de Mansfeld, de Berlaymont, d'Aremberg & de Megue, ne furent point favorables à leur demande, contre l'avis du Prince d'Orange & du Comte d'Egmont. Les autres Conseillers d'Etats ne s'expliquèrent clairement que sur l'horreur que l'Inquisition leur inspiroit.

Bruxelles. Ceux qui ne voyoient pas  
 LIVRE II. leur entreprise de mauvais œil, avoient  
 An. 1565. tâché de se couvrir du prétexte qu'il  
 ne convenoit pas d'aigrir par un refus  
 tant de Noblesse, sur-tout lorsqu'elle  
 n'employoit que les prières, & qu'elle  
 témoignoit par-là sa soumission.

Henri de Brederode, Seigneur de  
 Viane, en Hollande, passoit pour le  
 chef des Confédérés qui avoient souf-  
 crit le compromis. L'estime particu-  
 lière qu'on avoit dans cette Province  
 pour la noblesse de son sang, lui avoit  
 attiré également la considération du  
 reste des Pays-Bas. Professant haute-  
 ment l'hérésie, séditionnaire par caractère,  
 plus séditionnaire encore par ses discours,  
 il aimoit naturellement les nouveau-  
 tés, & il s'y livroit alors avec d'autant  
 plus de chaleur, qu'il vouloit répon-  
 dre à l'honneur que lui avoit fait la  
 Noblesse en le choisissant pour être à  
 sa tête. Il entra donc à Bruxelles avec  
 une nombreuse suite, au commence-  
 ment d'Avril 1566. Il y fut suivi par  
 le Comte Louis de Nassau, & par les  
 Comtes de Culembourg & de Trasem-  
 berg, également bien accompagnés :  
 c'étoient alors les principaux d'entre les  
 Confédérés. Ils s'assemblèrent à l'Hôtel

                      
 An. 1566.

3 Avril.

de Culembourg, le même qui fut depuis rasé par le Duc d'Albe, en mémoire de cet attentat. Ils étoient, au rapport de quelques-uns, au nombre de deux cents; & suivant d'autres, trois cents, & même cinq cents. (11)

Quoi qu'il en soit, la Duchesse de Parme, qui avoit déjà tenté plusieurs moyens de ramener les Confédérés à de meilleurs conseils, se conduisit avec toute la prudence possible. Elle cherchoit sur-tout à les désunir, & elle en vint jusqu'à leur faire craindre que plusieurs d'entr'eux ne se laissassent gagner. Ce fut alors que Brederode, flatté de la première place qu'ils lui avoient donnée, & plus glorieux de se l'assurer par la hardiesse de ses projets que par l'éclat de sa naissance, leur tint, dans une de leurs assemblées, le discours qui suit:

„ Généreux Compagnons, si jamais  
 „ quelque entreprise dut rencontrer  
 „ de grands obstacles, c'est sans doute  
 „ l'entreprise difficile de nous réunir

---

(11) Ils étoient deux cents, suivant Strada; trois cents, suivant l'Auteur de l'Hist. Métallique de Hollande; quatre cents environ, suivant Grotius & de Thou.

NOTA PROPRIA  
LIVRE II.  
AN. 1566.

„ malgré la distance des lieux qui nous  
„ séparoient, & de nous rassembler  
„ en si grand nombre dans cette Ville,  
„ Puisque nous en sommes heureuse-  
„ ment venus à bout, espérons que  
„ la Gouvernante ne pourra nous re-  
„ fuser la juste satisfaction que nous  
„ nous sommes proposés d'obtenir par  
„ cette démarche éclatante. A la droi-  
„ ture de nos intentions, nous avons  
„ joint les prières. Si elles étoient re-  
„ jettées, si la Gouvernante persistoit,  
„ en obéissant aux ordres d'Espagne,  
„ à maintenir la rigueur des Edits, &  
„ l'odieux Tribunal de l'Inquisition,  
„ y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne  
„ soit prêt de sacrifier sa fortune & sa  
„ vie pour briser des chaînes trop pe-  
„ santes, & pour se délivrer, lui, &  
„ tout ce qu'il a de plus cher au mon-  
„ de, d'un joug accablant? Jettons un  
„ moment les yeux sur la nature de  
„ nos maux, afin de nous convaincre  
„ de la justice de nos demandes. Peut-  
„ on en concevoir de plus terrible que  
„ le funeste état de ces tristes victimes  
„ livrées tous les jours à la fureur de  
„ l'Inquisition, sous le prétexte d'hé-  
„ résie? Quelles scènes la rage de ce  
„ Tribunal offre à nos yeux! Des

„ infortunés expirant sous sa cruelle  
„ épée, ou périssant dans des cachots, LIVRE II.  
„ expatriés, dépouillés de leurs biens, An. 1566.  
„ & tant de fois consumés par les  
„ flammes? Au moindre indice & sur  
„ l'accusation la plus frivole, l'innocence tombe sous les coups de la calomnie; le secret est banni de l'intérieur des maisons, les sentiments de l'amitié sont étouffés parmi les Citoyens, les droits les plus sacrés de la nature & du sang sont outragés dans le sein même des familles. Tels sont néanmoins les fruits empoisonnés, tels sont les mortels effets de l'Inquisition.

„ Mais ces maux sont légers, si on  
„ les compare à ceux qui menacent  
„ nos têtes. Qui de vous ignore l'arrivée de ce terrible Inquisiteur, Alphonse del Canto, & les ordres barbares dont il est chargé? Déjà je le vois faire élever des prisons nouvelles, forger de nouveaux fers, imaginer de nouveaux tourments, & exercer son génie à la cruauté. Le deuil, les gémissements, la plus extrême misère, le désespoir marchent à sa suite. Notre ruine est consommée. On va asservir au plus dur

„ esclavage un peuple accoutumé aux  
 LIVRE II. „ charmes d'une douce liberté, dont  
 An. 1566. „ le laissoit jouir le Gouvernement  
 „ paternel de ses anciens Maîtres.  
 „ Comment l'Inquisition nous épar-  
 „ gneroit-elle ! Les Rois, vous en  
 „ avez frémi, sont sujets à ses loix.  
 „ C'est peu, qu'à la honte de leurs  
 „ sceptres, ils courbent une tête ser-  
 „ vile sous le poids de sa puissance,  
 „ il faut qu'ils subissent l'ignominie  
 „ de ses châtimens. Grand Empe-  
 „ reur, Empereur d'éternelle mémoi-  
 „ re, étoit-ce vous qui deviez nous  
 „ en fournir un exemple si révoltant !  
 „ Oui, Messieurs, je ne puis le rap-  
 „ porter sans horreur, ce Vainqueur  
 „ de l'Europe, ce Souverain d'un nou-  
 „ veau monde, aussi vaste que le monde  
 „ que nous habitons, ce Prince plus  
 „ glorieux d'avoir abdiqué tant de  
 „ Couronnes, que de les avoir portées  
 „ avec tant d'éclat, a été soumis lui-  
 „ même, à son retour en Espagne, à  
 „ une punition humiliante, ordonnée  
 „ par des Prêtres audacieux ; & pour  
 „ expier le crime prétendu des rela-  
 „ tions forcées qu'il avoit eues avec  
 „ les Luthériens dans les guerres qu'il  
 „ avoit faites en Allemagne, il a subi

„ la honte & les rigueurs d'une pénitence publique.

LIVRE II.

„ Maintenant si les dangers de l'Inquisition sont si terribles, si les Espagnols, si les Italiens, malgré leur adresse & leur prévoyance, ont de la peine à les éviter, pourrons-nous n'y pas succomber, nous habitants de la Flandre, dont le caractère est la franchise, qui nous livrons avec tant de simplicité aux douceurs de la société, & qui croirions manquer aux devoirs de la bienveillance & de l'amitié, si nous craignons d'épancher nos cœurs au milieu de la liberté des plaisirs les plus innocents? La moindre parole indiscrete ou légère, échappée à la gaieté, va devenir un crime énorme, & nous être imputée comme une preuve de l'incrédulité la plus coupable. N'en doutons pas, l'Inquisition bannira bientôt de nos Provinces les délassements nécessaires à nos travaux; nos mœurs deviendront sauvages; nos peuples, détestant leurs foyers, s'exileront loin de nos Villes; la plus triste solitude régnera sur nos campagnes, & le com-

An. 1566.

„ merce, qui ne se fait qu'au moyen  
 LIVRE II. „ des relations faciles que nous avons  
 An. 1566. „ avec ces heureux étrangers, dont la  
 „ conscience est indépendante, & qui  
 „ abhorrent jusqu'au nom de l'Inqui-  
 „ sition, se hâtera d'abandonner à ja-  
 „ mais ce malheureux Pays. Ainsi la  
 „ Flandre n'étalera plus aux yeux de  
 „ l'Univers que sa désolation & les dé-  
 „ bris de son opulence. Ainsi nos Pro-  
 „ vinces, jadis si fortunées, & dont le  
 „ bonheur excitoit l'envie des autres  
 „ Nations, n'offriront plus à l'Europe  
 „ que le triste tableau des plus déplo-  
 „ rables calamités.  
 „ L'excès de tant de maux justifie  
 „ les efforts que nous ferons pour nous  
 „ en garantir. Le Roi a fait serment  
 „ de maintenir les privilèges de notre  
 „ Patrie; l'Inquisition les détruit; la  
 „ rigueur des Edits est contraire à nos  
 „ usages. C'est en vain qu'on veut in-  
 „ troduire en Flandre le gouverne-  
 „ ment des Espagnols; quelle contra-  
 „ diction entre leurs loix & les nôtres,  
 „ entre leurs mœurs & celles de notre  
 „ Nation! Quelle différence encore  
 „ plus frappante dans l'avilissement qui  
 „ leur fait baiser avec respect des chaî-

„ nes honteuses , & dans l'horreur                       
 „ qu'elles nous inspirent ! L'empire des LIVRE II.  
 „ Rois ne s'étend pas sur les loix de An. 1566.  
 „ la nature ; ils lui doivent , au con-  
 „ traire , le même respect que leurs su-  
 „ jets. Que l'Espagne , que l'Italie se  
 „ plaisent à porter les fers de l'Inqui-  
 „ sition , leur bassesse nous importe  
 „ peu ; mais si ce Tribunal de sang  
 „ est établi parmi nous , c'est la force  
 „ qui l'y a introduit ; & nous sommes  
 „ résolus de nous délivrer de sa ty-  
 „ rannie.

„ Je fais que les confidens les plus  
 „ intimes de la Duchesse de Parme ,  
 „ ces compatriotes dénaturés , vendus  
 „ à nos oppresseurs , espèrent de nous  
 „ diviser par leurs artifices , de nous  
 „ séduire & de nous faire partager la  
 „ honte de leur perfidie. Mais qui  
 „ d'entre nous manqueroit à sa foi ?  
 „ qui seroit assez lâche pour trahir  
 „ son sang , son honneur , sa patrie  
 „ & lui-même ? A Dieu ne plaise  
 „ que je puisse seulement en conce-  
 „ voir le soupçon. Rappelions le sou-  
 „ venir de la gloire des Belges , nos  
 „ ancêtres , & songeons à les imiter.  
 „ Ils nous ont transmis leurs vertus

LIVRE II. „ avec leurs noms ; soyons les héri-  
An. 1566. „ tiers & même les rivaux de leur  
„ courage.

„ J'exposerai donc avec soumission  
„ à la Gouvernante , illustres Compa-  
„ gnons , la grandeur de nos maux  
„ & la nécessité d'y remédier. Mais si  
„ nos instances respectueuses & nos  
„ puissantes raisons n'ont pas un suc-  
„ cès plus heureux que celui qu'elles  
„ ont obtenu jusqu'à présent , que  
„ nous restera-t-il , qu'à chercher  
„ dans le désespoir les secours qu'il  
„ fournit contre la violence ? Je mar-  
„ cherai à votre tête ; je serai le pre-  
„ mier à prodiguer ma vie ; je l'im-  
„ molerai , s'il le faut , à la cause com-  
„ mune , avec autant de zèle que je lui  
„ consacre aujourd'hui ma foible élo-  
„ quence. Nos sentiments animent les  
„ plus grands Seigneurs du Conseil :  
„ leur silence même est aussi énergique  
„ que nos discours. Espérons que la  
„ Nation entière concourra avec la  
„ plus grande ardeur à nos résolutions.  
„ La nécessité qui nous force de les  
„ prendre , est le garant de leur justice. „  
C'est ainsi que Brederode s'enflam-  
moit lui-même en excitant l'ardeur des

Conjurés contre l'Inquisition. (12) Il n'étoit pas vrai néanmoins que le Roi eût intention de l'introduire en Flandre dans toute sa rigueur. La nouvelle de l'arrivée d'Alphonse del Canto étoit fautive, ainsi que tout ce que Brederode avoit rapporté dans ses discours sur la pénitence publique de l'Empereur Charles-Quint. Si ce grand Prince, qui joignoit à la piété, héréditaire dans sa Maison, les plus grandes vertus, avoit eu quelques relations avec les hérétiques d'Allemagne, il y avoit été forcé, & il avoit eu toujours pour but de les rappeler à leur devoir par ses négociations, ou de les y soumettre par la force de ses armes.

Cependant quoique la Nation en général eût en horreur l'Inquisition, il ne laissoit pas d'y avoir plusieurs particuliers zélés pour ses intérêts, & qui convaincus des avantages que l'Italie & l'Espagne retiroient de cet établissement, tâchoient de persuader qu'il pourroit aussi devenir utile aux Pays-Bas, si la sagesse & la modération en

---

(12) Brederode leur fit faire un nouveau serment d'être fidèles à la Confédération.

~~.....~~  
LIVRE II. Tribunal n'avoit que l'extérieur de la  
An. 1566. sévérité; que l'exercice de son autorité étoit très-modéré, & qu'il n'y en avoit aucun où l'on employât des moyens plus équitables & moins obliques de conserver l'honneur & la pureté de la Foi; que son nom étoit saint; que ses fonctions étoient sacrées; que, si l'on respectoit les loix civiles, qui veillent autour des Trônes pour défendre la majesté des Rois, on devoit, à plus forte raison, respecter celles qui s'arment en faveur de la Religion, & punissent les attentats contre la Majesté divine; qu'en protégeant la Foi, on affermissoit l'autorité des Souverains; que tous ceux qui ne s'en laissoient pas imposer par la calomnie, convenoient également de deux choses; savoir, que l'Inquisition étoit un rempart impénétrable à l'hérésie, & que l'hérésie étoit un fléau qui bouleversoit les Etats, dont il séduisoit les peuples, y excitoit les factions les plus dangereuses, y enfantoit les guerres civiles & étrangères, & les plongeoit enfin dans les calamités les plus déplorables. Ils en concluient, que la Flandre devoit appréhender de faire de si

terribles épreuves ; & , pour donner plus de force à leurs discours, ils s'é-tendoient sur les funestes scènes dont l'Allemagne & la France étoient le théâtre , & sur les révolutions affligeantes que l'hérésie avoit occasionnées par-tout où elle avoit ouvert ses écoles & déployé les enseignes de sa rébellion. Ils parloient ensuite de la paix profonde dont l'Italie & l'Espagne jouissoient , & remarquoient que ces deux régions fortunées devoient plus le bonheur de leur tranquillité à l'unité catholique & aux boulevarts de l'Inquisition , qui défendoient cette unité, qu'aux montagnes énormes & aux mers profondes qui les rendoient inaccessibles. (13) C'est de cette manière que les partisans de l'Inquisition, qui connoissoient mieux ce Tribunal , s'efforçoient d'en donner aux autres de meilleures idées. Marguerite avoit déjà fait insinuer ces sentimens , afin de modérer l'impétuosité & ralentir le zèle de la Noblesse rassemblée à Bruxelles ; mais ses efforts furent impuif-

LIVRE II.

An. 1566.

---

(13) On n'a peut-être jamais rien écrit de plus faux que cette apologie de l'Inquisition.

fants sur des esprits aveugles & opi-  
 LIVRE II. niâtres.

An. 1566. Le Discours de Brederode avoit, au contraire, été reçu avec une sorte de frémissement favorable; & pour témoigner leur fermeté, tous les assistants s'étoient écriés unanimement: „ Que celui qui sera assez infidèle pour „ abandonner la cause commune, soit „ détesté comme un traître! „ Peu de temps après, ils furent admis à l'audience de la Duchesse, qui commanda à tous les Membres du Conseil, & à tous les Chevaliers de la Toison-d'Or, qui se trouvoient alors à Bruxelles, d'y être présents. (14) Les Confédérés partirent de l'Hôtel de Culembourg deux à deux, en forme de procession, pour se rendre au Palais de la Gouvernante. Le Comte Louis de Nassau & Brederode fermoient la marche: ce dernier porta la parole. Il commença son discours par se plaindre des rapports

---

(14) Strada prétend que la nuit du jour de l'arrivée des Confédérés, le Comte de Horn s'étant rendu chez le Prince d'Orange avec le Comte de Mansfeld, leur proposâ de renvoyer au Roi le collier de la Toison d'Or. Mansfeld l'ayant refusé, il n'osa pas insister davantage.

odieux qu'il prétendoit avoir été faits au Roi & à la Gouvernante contre les Confédérés. Après avoir assuré que la nécessité les avoit forcés à la démarche qu'ils faisoient, il présenta une requête à la Princesse, en leur nom commun; & il la pria d'en ordonner la lecture.

LIVRE II.

An. 1566.

Cet écrit contenoit d'abord les plus grands éloges du zèle qui avoit engagé l'Empereur Charles-Quint & Philippe à pourvoir aux périls que la Religion Catholique pouvoit courir en Flandre; mais on y exposoit, aussi-tôt, que l'expérience, qui est la règle sûre de toutes choses, avoit démontré que les remèdes qu'on avoit employés, n'avoient fait qu'irriter le mal, au-lieu de le guérir. On ajoutoit que, le Roi persistant néanmoins dans ses premières volontés, & les désordres allant toujours en augmentant, la Noblesse n'avoit pu s'empêcher de faire des représentations; que c'étoit son devoir; que l'obligation lui en étoit imposée par les prérogatives de son rang, & par les loix d'une fidélité encore plus inviolable que celle du peuple; que d'ailleurs ses intérêts particuliers ne lui permettoient pas d'être tranquille dans

de pareilles circonstances ; que la No-  
 LIVRE II. blessé habitoit les campagnes, où ses  
 An. 1566. Terres étoient répandues, & qu'elle  
 seroit la première à éprouver les dé-  
 fastres affreux qu'entraîneroient les ré-  
 voltes, dont on étoit menacé ; qu'il  
 étoit donc nécessaire de détruire les  
 causes funestes qui alloient produire  
 des effets si effrayants, que c'étoient  
 l'Inquisition & les Edits qui avoient  
 soulevé la Nation, & qui l'avoient jet-  
 tée dans le désespoir ; qu'ils supplioient  
 humblement la Duchesse d'en avertir  
 le Roi, de lui envoyer quelque per-  
 sonne de considération, pour traiter  
 de cette importante affaire avec Sa Ma-  
 jesté, & en attendant, de suspendre  
 l'exercice d'un Tribunal qui étoit en  
 horreur à la Nation, & d'adoucir la  
 rigueur des loix qui le maintenoient.  
 On proposoit d'assembler les Etats-Gé-  
 néraux, comme plus à portée que le  
 Prince, de connoître les plaies de la  
 Religion, & de lui indiquer les remè-  
 des propres à les fermer : enfin, les  
 Confédérés terminoient ainsi leur re-  
 quête. " Si nos respectueuses instan-  
 „ ces, qui n'expriment que le dévoue-  
 „ ment le plus entier au service du  
 „ Roi & au bien de la Religion, n'ont  
 „ aucune

„ aucune force ; nous prenons à té-  
 „ moin le souverain Maître de tous LIVRE II.  
 „ les hommes, vous-même, illustre An. 1566.  
 „ Princesse, & tous les Seigneurs qui  
 „ font ici présents, que nous nous  
 „ sommes acquittés des obligations  
 „ que nous imposoit la qualité de bons  
 „ & fidèles sujets, dans une occasion  
 „ de cette importance, & qu'on nous  
 „ imputeroit injustement les maux qui  
 „ pourroient, dans la suite, ébranler  
 „ la Religion, & déchirer la Flan-  
 „ dre. (15) „

La réponse de la Gouvernante fut  
 courte : elle se contenta de les assurer,  
 qu'elle s'étoit occupée plus sérieuse-  
 ment qu'eux-mêmes, des objets impor-  
 tants qu'ils lui propofoient. Elle leur  
 donna ensuite une seconde réponse par  
 écrit, où elle leur promet de se prê-  
 ter à leurs desirs, en députant au Roi  
 un Ministre, chargé de lui présenter  
 leurs vœux. Elle ajoutoit que les loix  
 étoient le fondement des Etats, & que  
 les plus favorables à la Religion étoient  
 les plus nécessaires ; que néanmoins,  
 pour entrer dans leurs vues, elle n'exé-

---

(15) Les Confédérés demandèrent encore la suppression des nouveaux Evêchés. *De Thou*

**LIVRE II.**  
**An. 1566.**  
 cuteroit les dispositions des Edits, qu'en se conformant aux règles que la modération lui prescriroit; qu'ils étoient instruits des intentions du Roi; qu'elle étoit déterminée à leur accorder ses bons offices auprès de lui; mais qu'elle espéroit, qu'en reconnoissance, ils se feroient un devoir étroit d'éviter toute innovation dans les grandes matières qui les avoient réunis. Les Confédérés ne furent point satisfaits de cette réponse: (16) ils auroient désiré que la Duchesse se fût expliquée d'une manière plus précise sur la suspension de l'Inquisition, & sur la modification des Edits. Plusieurs interprétèrent en mauvaise part, les expressions dont elle s'étoit servie; & il n'y en eut aucun qui n'en fit ouvertement des plaintes amères.

Ils se portèrent ensuite à toutes sortes d'extravagances. On les vit en grand nombre s'habiller d'une étoffe

---

(16) Cette réponse ne leur fut donnée que le lendemain du jour qu'ils présentèrent leur Requête. Ils obtinrent une seconde audience deux jours après, où ils vinrent faire des protestations de fidélité, qui furent reçues très-froidement par la Gouvernante.

très-grossière, d'une couleur tirant sur le gris, & se montrer par-tout avec ce singulier uniforme. La Gouvernante les apperçut un jour ainsi vêtus; & l'on assure que Berlaymont, qui l'accompagnoit, en prit occasion de lui dire : " Quelle peur pouvez-vous avoir, Madame, de ces gueux? „ (17) Si l'on en croit néanmoins plusieurs autres Ecrivains, cette injurieuse dénomination leur avoit été donnée, quand ils allèrent présenter leur requête à la Duchesse de Parme; & ce fut, disent-ils, par cette raison qu'ils se déterminèrent à prendre l'habillement des malheureux qu'elle désignoit, & à s'en parer aux yeux du public.

---

(17) Il paroît convenu que ce fut à l'occasion du propos que le Comte de Berlaymont tint à la Gouvernante, que les Confédérés prirent le nom de Gueux. Mais ce propos a-t-il été tenu avant leur audience, ou le jour même qu'ils l'obtinrent? Il paroît par la relation de de Thou qu'ils y allèrent parés de leurs besaces, &c. Cependant Strada & Vanloon assurent que ce ne fut que le lendemain, 6 Avril, qu'ils adoptèrent ce surnom injurieux, au grand dîner que Brederode leur donna à l'Hôtel de Culembourg, & dont le Cardinal Benivoglio raconte ici les excès.

LIVRE II. An. 1566. Non contents de le porter, ils attachèrent à leurs chapeaux les meubles les plus vils d'entre ceux qui composent l'équipage des mendiants : ils adoptèrent à l'envi le nom de gueux : ils l'avoient sans cesse à la bouche, & ils s'en glorifioient dans toutes les occasions ; mais principalement lorsqu'ils se livroient aux faillies qu'inspire la licence des repas. Un jour, entr'autres, qu'ils se trouvoient rassemblés en grand nombre chez le Comte de Culembourg, ils se provoquèrent à qui pourroit mieux célébrer le nom de gueux. On se hâta de présenter le vin ; on le verse à la ronde dans de larges tasses : les défis se multiplient ; on se fait apporter des vases d'une grandeur démesurée : quelques-uns des convives montent sur leurs sièges pour boire ; d'autres, sur la table : la fureur de l'ivresse suggère mille folies : on s'écrie à chaque coup : Vive le Roi ; vivent les gueux : la maison entière retentit de ces clameurs insensées ; & on fait prêter, tour-à-tour, un serment ridicule, analogue au lieu & à la circonstance, qu'on prononçoit en François, & dans ces deux mauvais vers :

Par ce pain, par ce sel, & par cette besace, (18)  
 Gueux ne changeront point, quelque chose  
 qu'on fasse.

LIVRE II.

An. 1566.

Prolongeant en quelque sorte cette étrange scène, les Confédérés portoient tous, dans Bruxelles, une médaille à leurs ceintures; les uns, d'argent; les autres, d'un autre métal, où étoient gravées deux mains jointes tenant une besace, avec une légende en François, qui contenoit ces mots: FIDÈLES AU ROI JUSQU'À LA BESACE. Ce fut ainsi que les Confédérés triomphèrent du nom de Gueux, nom funeste à la Flandre, qui commença, dès-lors, à perdre la tranquillité heureuse dont elle jouissoit. (19)

---

(18) On en faisoit courir une de main en main.

(19) Le Duc d'Archeot tenta en quelque sorte d'opposer un parti à la faction des Gueux. Ayant fait le pèlerinage de Halle, en Brabant, où l'on révère une Image de la sainte Vierge, que ses ancêtres avoient donnée à l'Eglise de cette Ville, il attacha à son chapeau des médailles qui la représentoient, & en fit prendre à ses domestiques & à plusieurs Gentiilshommes qui l'accompagnoient. Mais cette espece d'association, qui n'eut aucun effet, dégénéra

LIVRE II. Il ne dépendit pas de la Gouver-  
 An. 1566. nante que cette tranquillité ne s'y  
 conservât long-temps. Les instances  
 des Confédérés se réduisoient prin-  
 cipalement à deux points; l'un con-  
 cernoit l'envoi d'un Député en Espa-  
 gne; l'autre, la suspension de l'Inqui-  
 sition, & l'adoucissement de la rigueur  
 des Edits. Marguerite eut égard à l'un  
 & à l'autre de ces deux objets. Elle  
 députa au Roi d'Espagne le Marquis  
 de Bergh & Montigni, frère du Comte  
 de Horn, que les Confédérés eux-mé-  
 mes avoient désignés pour cette am-  
 bassade; & elle envoya les Gouver-  
 neurs de chaque Province y porter le  
 projet d'un nouvel Edit, (20) qui,

---

en quelque sorte en Confrairie, à laquelle le  
 Pape Pie V accorda des Indulgences. C'est  
 de là que s'est introduit dans les Pays-Bas l'u-  
 sage de porter des médailles à son chapeau,  
 qui s'est étendu dans plusieurs autres Etats  
 Catholiques.

(20) Les dispositions de ce nouvel Edit,  
 par lequel on prétendoit adoucir les anciens,  
 furent universellement tournées en ridicule.  
 On se moqua d'une indulgence prétendue,  
 par laquelle, au-lieu de décerner la peine du  
 feu contre les Prédicants, ceux qui les rece-  
 vroient chez eux, & les séditieux qui cause-  
 roient des troubles, on les condamnoit à être

ne suspendant ni les Edits précédents ni l'Inquisition, en tempéroit du moins la sévérité en quelques parties.

LIVRE II.

An. 1566.

Malgré cette condescendance, la Flandre étoit inondée d'écrits séditieux, introduits ou fabriqués dans le pays, par lesquels on excitoit de plus en plus les Confédérés à persister dans leurs demandes. On cherchoit, sur-tout, à enflammer leur courage, en leur proposant l'exemple séduisants de la liberté de conscience, dont jouissoient les pays voisins, aussi-bien que celui de la haute Allemagne, avec laquelle on assuroit que diverses Provinces de l'Allemagne inférieure s'étoient confédérées. On les exhortoit à ne pas se retirer, qu'ils n'eussent obtenu l'exercice de la Confession d'Ausbourg, en Flandre, tel qu'il étoit toléré dans l'Empire. Aussi le feu ne tarda-t-il pas à s'allumer. Pendant que la Duchesse

---

pendus; on condamnoit les relaps à être décapités, & les Catholiques qui embrasseroient l'hérésie, au bannissement. Il n'y eut que l'Artois, le Hainaut & le Comté de Namur qui s'y soumirent. Il fut simplement publié en Flandre & en Brabant; mais on n'eut garde de le proposer aux Provinces de Hollande, de Zélande & de Frise, qui l'auroient rejeté.

de Parme, incertaine de l'effet que  
 LIVRE II. produiroit dans les Provinces le pro-  
 jet de son nouvel Edit, & encore plus  
 An. 1566. inquiète de la manière dont il seroit  
 accueilli par le Roi, ne se prêtoit,  
 qu'en tremblant, à l'accorder; les Con-  
 fédérés répandoient par-tout que la  
 Gouvernante leur en avoit accordé un  
 tel qu'ils le desiroient; & firent même  
 courir dans le public un faux Edit,  
 rédigé suivant leurs vues : (21) un tor-  
 rent ne se déborde pas avec plus de  
 rapidité, que ce bruit ne s'accrédita.  
 On avoit imaginé cet expédient, afin  
 de forcer le Roi à ne pas refuser la re-  
 quête des Confédérés; & il fit sur le  
 peuple une impression si vive, que l'on  
 ouvrit aussi-tôt, en différents endroits,  
 des prêches publics. Ce fut dans les  
 principaux Bourgs de la Province pro-  
 prement dite de Flandre, où les hérési-

---

(21) Ce ne fut pas un Edit qu'ils répandi-  
 rent dans le Public, si l'on en croit Strada, ce  
 fut une promesse, qui parut sous le nom des  
 Chevaliers de la Toison d'Or, par laquelle ils  
 se faisoient garants envers les Confédérés, que  
 les Inquisiteurs ne puniroient personne de mort,  
 de prison & d'exil, jusqu'à ce que le Roi en  
 eût autrement ordonné, du consentement des  
 Etats-Généraux.

ques n'avoient point à craindre, comme dans les villes, la résistance des Magistrats, qu'on vit les premiers exemples de cette audace. Plusieurs villages considérables du Brabant les imitèrent, & la contagion fit en peu de temps de si grands progrès, qu'elle infecta la plus grande partie des Provinces. Le Luxembourg, le Hainaut, l'Artois & le Comté de Namur en furent seuls préservés. La licence des hérétiques éclata sur-tout avec moins de ménagement dans les villes de Tournay & de Valenciennes, qui se montrèrent les plus empressées à les recevoir, & à les protéger. De tous côtés on voyoit arriver en foule dans les Pays-Bas, des Luthériens, des Calvinistes, des Anabaptistes; chacun d'eux élevant sa secte au dessus des autres sectes ses rivales: le peuple les suivoit, & applaudissoit aux nouvelles doctrines. Quoique ce ne fussent pas les plus doctes, mais les plus effrontés, qui dans ces premiers temps osoient usurper le ministère de la parole, on écoutoit tous les Prédicants, dans l'aveugle persuasion qu'il n'y avoit personne qui ne fût capable, non-seulement d'annoncer la parole de Dieu, mais d'en donner des

LEÇONS  
 LIVRE II. An. 1566. leçons; les femmes même les plus méprisables avoient la hardiesse, sinon de prêcher, du moins de s'introduire & de parler dans les conférences. On se rendoit en armes aux assemblées, pour en imposer aux Magistrats qui auroient voulu les empêcher : déjà la révolte avoit éclaté par-tout.

Marguerite ne songea plus alors à modérer l'Inquisition & les Edits; elle fit, au contraire, publier un nouvel Edit, qui prononçoit les peines les plus rigoureuses contre les Prédicants & leurs Auditeurs, & proscrivoit toute assemblée. Cette loi suffit, en quelque sorte, pour contenir les peuples dans les villes; mais elle fut impuissante pour réprimer la licence dans les campagnes. La Duchesse se plaignoit des Gouverneurs des Provinces; ceux-ci lui reprochoient qu'elle devoit s'imputer à elle-même l'embarras où elle se trouvoit, & que, pour s'être trop asservie aux volontés du Conseil d'Espagne, elle ne s'étoit point assez vigoureusement opposée aux entreprises de l'Inquisition, & n'avoit pas obvié, comme elle l'auroit pu, aux mauvais effets des Edits. N'avoient-ils pas prévu les maux qui se manifestoit? n'en

avoient-ils pas indiqué le remede? n'avoit-on pas toujours cru Granvelle préférablement à eux; & depuis son départ, n'étoient-ce pas tous les partisans, qui, en se parant du masque d'une plus grande fidélité, n'en étoient réellement que plus mauvais serviteurs du Roi & de la Patrie, qu'on avoit écoutés? On en venoit à ces récriminations, en présence de la Gouvernante, en plein Conseil. Le Prince d'Orange, le Comte d'Egmont & les autres Seigneurs de leur parti accufoient, en face, des désordres de la Flandre, Berlaymont, Viglius & le Seigneur d'Assonville, autre Ministre très-employé dans le Gouvernement, & étroitement uni avec les deux premiers. Toutefois on n'avoit pas encore prêché publiquement l'hérésie dans les Villes: cela étoit fort à craindre, surtout à Anvers, où le péril sembloit prochain à cause de la population de cette ville, & de la liberté du commerce, qui attiroit dans son port un grand nombre d'étrangers, infectés d'hérésie. Pour prévenir ce malheur, Marguerite y envoya le Comte de Megue, & le chargea de disposer le Magistrat de cette ville à recevoir garni-

LIVRE II. son dans ses murs : mais le voyage de  
 An. 1566. ce Seigneur fut inutile ; (22) & sous  
 prétexte des inconvénients qui résulte-  
 roient du mélange des négociants &  
 des soldats, on refusa constamment d'ac-  
 cepter ses propositions.

Pendant que ces événements se pas-  
 soient dans les Pays-Bas, le Marquis  
 de Bergh, & le Seigneur de Montigni  
 étoient arrivés en Espagne ; & quoi-  
 qu'ils fussent à Madrid, depuis un  
 temps considérable, ils n'avoient pu  
 obtenir audience du Roi. On savoit  
 qu'ils venoient renouveler les deman-  
 des de ceux qui avoient signé la re-  
 quête, & qu'ils étoient beaucoup plus  
 leurs Députés, que ceux de la Gou-  
 vernante. Philippe, prenant le parti  
 de dissimuler, avoit déjà écrit aux  
 Gouverneurs des Provinces. En leur

---

(22) Ce voyage fut plus qu'inutile. Le  
 Comte de Megue étoit suspect aux Protec-  
 tants, qui craignoient qu'il ne fit entrer dans  
 la Ville un corps de troupes qui s'en étoit ap-  
 proché de trop près. Anvers se seroit ouverte-  
 ment révoltée, si la Gouvernante ne l'eût rap-  
 pellé & envoyé à sa place le Prince d'Orange.  
 Il fut reçu avec des acclamations si extraordi-  
 naires, qu'il se crut obligé de témoigner au  
 Peuple qu'elles l'offensoient.

donnant les plus fortes assurances de la confiance qu'il avoit en eux, il les exhortoit à remédier, avec tout le zèle dont ils étoient capables, aux désordres qui étoient survenus; & il ajoutoit, que son intention étoit de se rendre en personne en Flandre; que les besoins de son Royaume n'avoient que différé son projet, sans le changer; qu'alors il fatisferoit pleinement les vœux des Provinces, & que dans l'intervalle, ils fissent leur possible pour appaiser les troubles, & empêcher toute espèce de nouveauté en matière de religion.

La Gouvernante écrivit, de son côté, aux principaux de ceux qui avoient présenté la requête, & qui s'étoient déjà retirés de Bruxelles, mécontents de ce qu'elle ne leur avoit pas donné sur-le-champ une réponse précise. Elle s'excusa sur la discussion longue & sérieuse que les objets de leurs demandes exigeoient; mais ne leur dissimulant pas qu'elle les soupçonnoit d'avoir favorisé l'audace de ceux qui avoient osé introduire l'exercice public du culte hétérodoxe par-tout où il s'étoit établi, elle leur faisoit toutes les représentations nécessaires, pour

les engager à remédier à toutes les in-  
 novations dont elle avoit à se plain-  
 dre à cet égard. Ceux-ci, méprisant  
 ses bontés, ou se méfiant d'elle, ne  
 se rendirent point à ses instances. Plus  
 animés encore de l'esprit de révolte  
 qu'auparavant, ils résolurent de s'as-  
 sembler de nouveau à Saint-Trond,  
 ville du Diocèse de Liège. Ils s'y trou-  
 vèrent, en grand nombre, dans le  
 courant du mois d'Août : il y eut beau-  
 coup de variété dans les opinions ;  
 mais les plus séditieux furent les plus  
 écoutés. Les uns vouloient qu'on se  
 révoltât ouvertement, & qu'on se  
 procurât par la force ce qu'on n'avoit  
 pu obtenir par les prières ; d'autres  
 proposoient d'assembler les États-Gé-  
 néraux, indépendamment de la con-  
 vocation du Roi, & d'y supprimer  
 l'Inquisition & les Edits : quelques-uns  
 furent d'avis de réclamer les conseils  
 & les secours des Princes voisins. Il  
 y eut cependant des avis plus modé-  
 rés ; & plusieurs pensèrent qu'il falloit  
 mettre moins de précipitation & d'ar-  
 deur dans les délibérations, s'abste-  
 nir de prendre une résolution défini-  
 tive, jusqu'à ce qu'on fût instruit du  
 succès de l'Ambassade qu'on avoit en-

voyée en Espagne, & du parti que prendroit la Gouvernante : mais les avis les plus violents ayant prévalu, il fut arrêté qu'on se procureroit la liberté de conscience par tous les moyens qu'il seroit possible d'employer, soit au dedans, soit au dehors de la Flandre. (23)

La nouvelle de cette seconde assemblée à Saint-Trond inquiéta beaucoup la Gouvernante, qui mit aussi-tôt tout en œuvre pour la rompre. Elle fit partir dans ce dessein le Prince d'Orange; d'autres disent le Duc d'Arſchot, & le Comte d'Egmont pour Duffel, petite ville proche d'Anvers, & peu éloignée de Saint-Trond; & elle les chargea d'appaiser les Confédérés, en les assurant de nouveau d'une satisfaction entière de sa part, & de celle du Roi. Cette démarche fit qu'ils députè-

---

(23) Strada assure que l'Assemblée de Saint-Trond commença le 14 Juillet, & finit les derniers jours du même mois, sans qu'on y eût pris aucune résolution.

(24) Philippe de Croy, Duc d'Arſchot, Chevalier de la Toison d'Or. Ce ne fut point lui que la Gouvernante dépêcha aux Confédérés avec le Comte d'Egmont : ce fut effectivement le Prince d'Orange.

rent quelques-uns d'entr'eux à Duffel.

LIVRE II. Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont leur proposèrent divers moyens de les contenter. Ayant exposé que la Duchesse obtiendrait certainement du Roi la convocation des Etats-Généraux, ils leur promirent qu'on y procéderait avec tant de douceur dans les affaires de Religion, que la Gouvernante seroit forcée d'oublier les désordres dont elle étoit si vivement offensée. Ils leur donnèrent même jusqu'à l'espérance de la liberté des prêches, pourvu qu'on s'y rendît sans armes. Les Députés répondirent par leurs plaintes ordinaires, plus que par des raisons; & il parut évidemment qu'ils ne vouloient rien moins qu'obtenir la satisfaction qu'ils demandoient. Ainsi, bien décidés à la rébellion, ils se retirèrent, plus résolus que jamais de se procurer une liberté de conscience sans réserve & sans bornes, & refusèrent même d'attendre la réponse de la Cour d'Espagne, & de consulter davantage les différentes Provinces. Ils furent d'autant plus inébranlables, qu'ils entendoient publier par-tout, qu'on n'éprouveroit de la part du Roi que des lenteurs artificieuses; & de la

part de la Gouvernante, des décisions ambiguës. On ne laissa pas de continuer diverses négociations : on chercha les moyens les plus propres, pour mettre les Confédérés à l'abri des recherches que l'on pourroit faire de leur conduite par rapport aux événements passés, & pour leur donner à l'avenir quelque satisfaction sur la liberté des prêches. On s'occupoit principalement à leur faire prendre quelque confiance dans les propositions qu'on leur faisoit; & on leur promettoit toutes les sûretés nécessaires. On eût voulu, en même temps, tranquilliser l'esprit de la Duchesse, en tirant d'eux une promesse solennelle de ne plus favoriser les troubles déjà commencés; mais tous ces pourparlers n'eurent aucune suite.

Ce fut alors que les maux qui affligoient la Flandre, s'étant aigris de plus en plus, produisirent tout-à-coup les effets les plus funestes. Des prédications, qui n'avoient été faites jusqu'alors qu'en pleine campagne, on passa aux plus grandes violences contre les Eglises des villages voisins. On en enleva les ornemens consacrés par la piété des fidèles, & on y commit les plus horribles impiétés. Ces attentats commen-

**LIVRE II.** cèrent encore par la Flandre, malgré  
**An. 1566.** la présence du Comte d'Egmont, qui  
étoit Gouverneur de cette Province, &  
qui, peut-être, ne fut pas proportion-  
ner sa vigilance au besoin, & se ser-  
vir assez habilement de son autorité  
pour en imposer à l'audace. Il ne man-  
quoit pas de raisons pour excuser sa  
conduite : tous ceux qui voyoient la  
rébellion se porter aux mêmes excès  
dans les Provinces où ils comman-  
doient, s'excusoient comme lui; mais  
le mal n'y faisoit pas moins les progrès  
les plus rapides & les plus affreux.  
Anvers donna sur-tout un spectacle  
horrible d'impiété & de sacrilège. On  
fait chaque année dans cette ville, le  
jour de l'Assomption, une procession  
solemnelle, dans laquelle on porte la  
statue de la Mère de Dieu, avec une  
singulière dévotion; & l'on ne rentre  
dans la Cathédrale qu'après avoir fait  
un long trajet. Ce jour même, les hé-  
rétiques vomirent de toutes parts mille  
blasphêmes contre l'image de la Vier-  
ge, & accablèrent d'injures les Ecclé-  
siastiques qui assistoient à cette cérémo-  
nie. Leur audace fit craindre qu'ils ne  
se portassent à des excès plus criminels:  
on réussit cependant à les contenir;

mais le 20 du même mois, transportés de leur propre fureur, ou poussés par des instigations étrangères, ils prennent le chemin de la Cathédrale, l'une des plus remarquables de l'Europe par la beauté de son édifice, & des plus richement décorées. Là, après avoir exactement fermé les portes, ils commencent par insulter la figure de la Vierge, & toutes celles des Saints qu'on y honoroit. Bientôt leurs dérisions se changeant en rage, & leur insolence dégénérant en frénésie, ils se jettent sur les statues, & les mettent en pièces. S'étant tournés ensuite contre le Crucifix, qui étoit fort élevé, & qui étoit un chef-d'œuvre de sculpture, ils ne cessent de le tirer avec des cordes, qu'ils ne l'aient abattu; & après l'avoir brisé en mille morceaux, ils le foulent aux pieds avec exécration. Ils démolissent en même temps les Autels, déchirent les tableaux, & profanent ce Temple célèbre, par toutes les espèces d'impiétés que l'enfer peut leur suggérer. N'y trouvant plus rien qui n'eût été l'objet de leurs attentats, ils courent les renouveler dans les autres Eglises. Ils forcent les Monastères: leur fureur s'acharne principalement

LIVRE II.

An. 1566.

**LIVRE II.** contre les Couvents de Religieuses. La consternation s'emparant des vierges sacrées qui y étoient renfermées, elles coururent chercher un asyle dans le sein de leurs familles : cependant cette troupe de forcenés s'anime de plus en plus ; leur méchanceté augmente à chaque instant ; ils ne parcourent aucun lieu où ils ne laissent d'affreux vestiges de pillage, de profanation, d'atrocité. Enfin, plutôt las que rassasiés de toutes ces horreurs, ils se dispersèrent d'eux-mêmes, & rentrèrent dans leurs maisons. (25)

Ces abominations eussent mérité la plus sérieuse attention, & par leur énormité & à cause de l'éclat qu'elles avoient fait : mais quoiqu'elles ne fussent l'ouvrage que d'un petit nombre de fu-

---

(25) Cette affreuse émeute dura trois jours. Le Cardinal Bentivoglio épargne aux ames pieuses bien des détails d'horribles profanations que l'on trouve dans Strada. Ce fut le crime de la plus vile populace. Les principaux Bourgeois d'Anvers, qui craignirent enfin que ces furieux ne se jettassent sur leurs maisons, après avoir pillé les Eglises, s'armèrent & parvinrent à les dissiper. La perte que la Cathédrale d'Anvers souffrit dans cette triste circonstance, fut estimée 400000 écus d'or. *Strada & de Thou.*

rieux, il parut qu'ils n'avoient fait que remplir les vœux d'un plus grand nombre d'habitants, & que tous approuvoient tacitement leur conduite. La populace d'Anvers, ville-très peuplée, & où le commerce le plus florissant sembloit se réunir de toutes les parties de l'Europe, étoit généralement infectée d'hérésie. Les premiers citoyens de la ville, ceux même qui témoignent le plus de zèle pour la Religion Catholique, abhorroient l'Inquisition, & les Edits publiés pour la maintenir. Personne ne doutoit qu'ils mettroient infailliblement les plus fortes entraves à la liberté du commerce, & on eût vu, avec la plus grande joie, tout ce qui pouvoit contraindre le Roi d'accorder ce qu'on n'avoit pu jusqu'alors, ou ce qu'on n'espéroit plus obtenir de sa bonne volonté. Cependant, ce qui s'étoit passé à Anvers fut comme le signal de nouvelles émeutes aussi horribles, qui éclatèrent dans les plus grandes villes de presque toutes les autres Provinces. (26) Il n'y eut que

LIVRE II.

An. 1566.

---

(26) Ypres donna le premier exemple de ces profanations le jour même de l'Assomption de la sainte Vierge. Bientôt après Saint-Omer,

**LIVRE II.**  
**An. 1566.** les Provinces Walonnes qui ne s'en rendirent pas coupables, à l'exception pourtant de Tournay & de Valenciennes, villes très-commerçantes & très-peuplées, dont la plus grande partie des habitants avoient quitté l'ancienne Religion.

A la vue d'une fermentation si subite & si universelle, la Duchesse soupçonna que les Gouverneurs des Pro-

---

Menin, Comines, Vervich, Lille, Gand, Tenremonde, Alost, Oudenarde, Breda, Bois-le-Duc, Berg-op-zoom, Mastrecht, Amsterdam, La Haye, Dordrecht, Harlem, la Brille, Leyde, Utrecht, Middeibourg, la Vere, Fleffingue, Campen, Zwol, Deventer, Groningue, Lewarde, Hardewich, Venlo, Arnhem, Ruremonde, Nimegue, s'abandonnèrent avec une fureur incroyable aux plus coupables excès. On ne se borna pas à briser les Images, piller les Eglises, profaner les choses saintes; on brûla les Bibliothèques, on viola les tombeaux, on en dispersa les cendres, on détruisit, autant que l'on put, tous les monuments de l'ancienne Foi. Il se passa dans plusieurs de ces Villes des événements singuliers. A Delft ce furent des femmes qui pillèrent & détruisirent le Couvent des Cordeliers. D'autres femmes sauvèrent à Amsterdam une Eglise célèbre, par une dévotion particulière au saint Sacrement, de la rage des profanateurs, & vinrent à bout de les en chasser. *Strada.*

vinces toléroient l'audace des coupables, & l'autorisoient peut-être secrètement. Craignant de n'être pas en sûreté à Bruxelles, où l'hérésie n'avoit pas moins de partisans, elle songea à s'en éloigner, & à se retirer à Mons, capitale du Hainaut. (27) Le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont s'opposèrent, de concert, à ce dessein. Ils tâchèrent de lui persuader que les tumultes excités dans les autres villes s'apaiseroient, & que d'ailleurs la fureur des séditieux respecteroit le lieu de sa résidence. Ils lui promirent que si sa présence n'étoit pas capable de leur en imposer, ils sacrifieroient eux-mêmes jusqu'à leur propre vie pour les repousser. Orange & Egmont n'avoient pourtant en vue, au milieu de ces vives instances, que leur propre intérêt. Ils sentoient que si la Duchesse se retiroit, ou plutôt étoit obligée de s'enfuir, on auroit droit de les rendre responsables de l'outrage qu'elle recevroit. Quel effet cette nouvelle pro-

LIVRE II.

An. 1566.

---

(27) La Duchesse de Parme alloit effectivement quitter Bruxelles, si Viglius ne l'eût instruite que les Bourgeois, qui soupçonnoient son dessein, avoient fermé les portes pour l'en empêcher.

**LIVRE II.** An. 1566. duiroit-elle en Espagne? Combien le Roi en seroit-il offensé? Quelle tache pour leur nom? Comment pourroient-ils se justifier de n'être pas les véritables auteurs d'une violence de cette espèce, opérée sous leurs yeux par la plus vile populace? Leurs sollicitations furent si pressantes, que la Gouvernante s'y rendit, & prit le parti de rester à Bruxelles, en ordonnant néanmoins au Comte de Mansfeld d'assembler des troupes pour prévenir les séditions dans la capitale, & pourvoir à la sûreté de sa personne.

Après toutes ces précautions, le Conseil d'Etat s'occupa ensuite des moyens de remédier aux désordres qui étoient survenus de tous les côtés. Il jugea à propos de renouer les négociations avec les Confédérés. Il s'agissoit, sur-tout, de les satisfaire, de rompre l'union d'un Corps si considérable de la Noblesse du pays, d'enlever au peuple son appui, & de procurer au Roi la facilité de prendre des résolutions vigoureuses, & à la Gouvernante celle de les exécuter. On envoya à cet effet quelques Membres du Conseil pour s'aboucher avec des Députés de la Confédération. Enfin, après bien des débats

bats, on conclut un arrangement tel que le prescrivoit la nécessité des conjonctures. La Duchesse fit publier un nouvel Edit, en forme de réponse à la requête du mois d'Avril précédent: elle y abolissoit l'Inquisition en Flandre: elle y accordoit la modération des Edits, aux desirs de toutes les Provinces; une amnistie aux Confédérés pour le passé, & la liberté des prêches à l'avenir, dans les endroits seulement où ils étoient déjà établis, & sous la condition qu'ils se feroient sans tumulte, & qu'on n'apporteroit aucuns troubles à l'exercice de la Religion Catholique. Quelque avantageux que fût cet Edit, les considérations qui l'avoient arraché à la Duchesse de Parme, n'empêcherent pas cette Princesse d'en donner aussi-tôt un second au nom du Roi, où elle prononçoit les peines les plus rigoureuses contre les profanateurs des Eglises.

Mais, plus la Gouvernante perdoit de son autorité, plus on voyoit croître l'audace des Confédérés & de leurs partisans. Les hérétiques d'Anvers, que l'impunité rendoit toujours plus insolents, continuoient d'insulter les Catholiques, & les forçoient à tenir leurs

**LIVRE II.** **AN. 1566.** Eglises fermées. Irrités de ne pouvoir réussir dans le projet qu'ils avoient de s'emparer de quelques-unes de ces Eglises, & de les convertir à l'usage de leurs prêches, ils s'assembloient en foule dans les places publiques de la Cité neuve pour entendre leurs Ministres. Là on voyoit les Luthériens & les Calvinistes dogmatifer chacun de leur côté, & un vil amas d'autres sectaires s'enhardir par leur exemple, & débiter leurs différentes opinions; mais toutes ces sectes ennemies les unes des autres, se réunissoient dans les sentimens d'une rage commune contre la Foi Catholique. L'hérésie y devint enfin si redoutable, qu'il fallut, pour ainsi dire, capituler avec elle, & lui accorder, presque sans réserve, l'exercice public de son culte. Ses sectateurs ayant obtenu la permission de bâtir un Temple, ils y travaillèrent tous, sans distinction de sexe & de condition; & l'ouvrage fut presque aussi-tôt achevé que permis.

Aux Gouvernemens de Hollande, de Zélande & de Franche-Comté, le Prince d'Orange joignoit celui d'Anvers. Ce Seigneur, depuis la naissance des troubles dont cette ville avoit

été agitée, vouloit en vain persuader qu'il avoit fait tous ses efforts pour les appaiser. Il s'y étoit rendu, à la vérité, plusieurs fois en personne; & quand il ne l'avoit pas pu, le Comte d'Hochstrate l'avoit remplacé: mais comme le Prince jouissoit d'un crédit immense dans la ville d'Anvers, peu de gens crurent qu'il eût fait tout ce qui avoit dépendu de lui; & sa liaison intime avec le Comte d'Hochstrate, donna même lieu de soupçonner que ce dernier n'avoit pas été de meilleure foi, & n'avoit pas été plus zélé pour le bien de la Religion & de l'Etat. (28) Le Prince d'Orange s'étoit encore transporté en Hollande & en Zélande, afin d'y réprimer les troubles de Religion qui étoient survenus dans ces Provinces, presque en même temps qu'à Anvers; mais ses démarches n'y eurent pas plus d'effet, soit que la difficulté des conjonctures s'y opposât, soit qu'il ne voulût pas sincèrement se pro-

LIVRE II.

An. 1566.

---

(28) Le Prince d'Orange lui-même en fit pendre quelques-uns des séditieux les plus coupables à Anvers, & depuis son départ le Comte d'Hochstrate en punit six autres du même supplice.

LIVRE II. curer un succès contraire à ses des-  
seins. (29)

An. 1566. En Flandre le soulèvement de Gand avoit été très-considérable, les hérétiques y avoient introduit, avec une insolence étrange, l'exercice de leur culte, ainsi que dans les principales villes de la Province. Le Comte d'Egmont, qui en étoit Gouverneur, étoit allé s'opposer lui-même à leurs entreprises; mais sa présence n'ayant pas opéré le bien qu'il sembloit se proposer, on avoit conçu de lui les mêmes soupçons que du Prince d'Orange. Quelques personnes remarquèrent, cependant, que dans la Province de Groningue, où commandoit le Comte d'Arem-

---

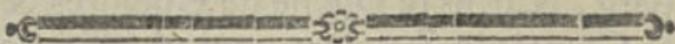
(29) Ce Prince, qui plus que probablement avoit déjà ses vues, ne fit pas en cette occasion tout ce qui dépendoit de lui. Bien éloigné de permettre qu'on traitât sévèrement les Hollandois & les Zélandois, dit Grotius, il empêcha que la Gouvernante ne mît garnison dans leurs Places; & en faisant goûter à ces peuples courageux & redoutables par la bonté de leur position, les avantages de la liberté, il les excitoit à ne se les pas laisser enlever. *Sævitiâ vêtens, etiam provisò, ne earum regionum munimenta milite insiderentur, populos fortes & ipso soli ingenio validos libertatis dulcedine excitabat.*

berg, & dans le Duché de Gueldres & le Comté de Zutphen, qui obéissoient au Comte de Megue, tous deux Catholiques zélés & fidèles sujets du Roi, on avoit vu éclater des émeutes aussi violentes, & qu'il n'avoit pas été moins difficile d'y remédier. Cette remarque pouvoit servir à justifier le Prince d'Orange & le Comte d'Egmont; mais ils avoient dans l'Etat une autorité si supérieure à celle des autres Grands de la Nation, qu'ils parurent seuls inexcusables; c'étoit même à leur connivence aux factions qui s'étoient élevées dans leur Gouvernement, qu'on imputoit les troubles survenus dans les autres Gouvernements, & la difficulté de les appaiser. Enfin, malgré tout ce qu'ils avoient fait en apparence pour contenir les Rébelles, ils n'en furent pas moins soupçonnés de les favoriser.

LIVRE II.

An. 1566.





## LIVRE III.

## SOMMAIRE.

1566. *COLÈRE du Roi à l'occasion des troubles de la Flandre. La Gouvernante fait prendre les armes. Diversité d'avis & inquiétude des Confédérés au sujet de cet armement. Lettre de Montigni au Comte de Horn. Le Prince d'Orange veut se retirer; ses correspondances; ses projets. On craint que le Roi ne vienne en Flandre, ou du moins qu'il n'y envoie une armée. Assemblée de Tenremonde. Avis du Prince d'Orange. Avis du Comte d'Egmont. Inutilité de cette Assemblée. La Gouvernante veut s'assurer de Valenciennes. Défaite des Huguenots venus au secours de cette Ville. Soumission de Tournai. Prise de Valenciennes. Les troubles s'appaisent. Nouvelles entreprises de Brederode sans succès. Situation de la ville d'Anvers. Sa soumission. La tranquillité est rétablie en Flandre. On délibère en Espagne si le Roi fera un voyage dans cette Province. Le Roi en est détourné. Il balance ensuite s'il prendra le parti*
- 1567.

*de la sévérité ou de la douceur. Le Duc de Feria se déclare pour l'indulgence. Opinion du Duc d'Albe pour la rigueur. Incertitude du Roi qui enfin se détermine à envoyer une armée en Flandre. Il en donne le commandement au Duc d'Albe. Le Roi persiste dans son dessein, malgré la pacification de la Flandre. Départ du Duc & arrivée de son armée dans le Luxembourg. Retraite du Prince d'Orange; ses motifs. Le Duc d'Albe fait arrêter les Comtes d'Egmont & de Horn. Mécontentement de la Duchesse de Parme, de ce qu'on lui avoit caché cette résolution. La Duchesse quitte la Flandre. Son éloge.*

**T**EL étoit le cours des affaires de LIV. III.  
 Flandre lorsque la nouvelle de ces An. 1566.  
 événements étranges arriva en Espagne. Elle jetta le Roi & son Conseil dans un trouble inexprimable, & empêcha que le Marquis de Bergh & le Seigneur de Montigni n'obtinsent l'audience qu'ils sollicitoient. Le Monarque Espagnol, loin d'approuver les tempéraments auxquels la Duchesse de Parme s'étoit prêtée, au préjudice de la Religion, & au mépris de sa propre autori-



commandement à des Chefs dignes de sa confiance.

LIV. III.

An. 1566.

L'Allemagne étoit le pays étranger le plus voisin, & où il étoit possible de faire plus promptement des levées de troupes, ainsi que dans les Provinces Wallones. On a déjà remarqué que les Provinces qui s'étendoient le long des frontières de la France, & qui bornoient l'Allemagne en quelque partie, étoient appellées Provinces Wallones, & que presque par-tout on y avoit conservé la pureté de la Foi Catholique. La Gouvernante n'avoit eu jusqu'alors d'autres forces sur piéd que le peu de soldats qu'elle avoit rassemblés pour la sûreté de Bruxelles, & pour la sienne propre, au nombre de cinq cents fantassins Wallons, & cent arquebusiers à cheval, sous le commandement du Comte Pierre Ernest de Mansfeld. Elle donna donc sans délai les ordres nécessaires pour lever promptement, suivant les vues du Roi, les troupes qu'elle étoit en état de payer; savoir, en Basse-Allemagne, deux régiments, qu'elle donna aux Comtes d'Aremberg & de Megue; & dans l'Allemagne supérieure, deux autres, dont elle confia le commandement au Comte

LIV. III. d'Herbestein & au Baron de Schaumbourg. Les Wallons furent partagés en trois régiments, dont elle choisit pour An. 1566. Colonels le Comte Charles de Mansfeld, fils du Comte Pierre Ernest; le Comte de Roeux, & le Seigneur d'Hierges. A cette infanterie elle joignit un corps de cavalerie proportionné. (1)

Le projet de cet armement fut très-diversément reçu dans le Conseil d'Etat, & n'y réunit pas, à beaucoup près, tous les suffrages. Les plus distingués de ses Membres le rejettoient, sous prétexte qu'on alloit par-là augmenter les soupçons & la défiance, qu'il étoit bien plus important de dissiper; mais tous les autres furent d'avis qu'il étoit indispensable d'en venir à ce parti, &

---

(1) La Gouvernante exigea de ces Capitaines le serment de traiter en ennemis tous ceux que le Roi désigneroit, sans aucune exception. Elle l'exigea de même de tous les grands Seigneurs des Pays-Bas. Le Comte d'Egmont, le Duc d'Arschot, les Comtes de Berlaymont, de Mansfeld, de Megue, d'Artemberg, &c. le firent. Mais le Prince d'Orange, les Comtes de Horn, d'Hochstrate, de Bergh, de Culembourg, Brederode, le Comte Louis de Nassau, & les autres principaux chefs des Confédérés le refusèrent.

d'essayer de la fermeté & de la force, après avoir épuisé inutilement les voies de l'indulgence & de la douceur. Marguerite fut de ce dernier sentiment, & montra qu'on devoit d'autant plus s'y attacher, qu'elle avoit découvert que les Confédérés songeoient eux-mêmes à prendre les armes, & qu'ils entretenoient, à cet effet, des correspondances en France & en Allemagne. Les préparatifs de la Duchesse donnèrent beaucoup à penser à ceux qui pouvoient craindre d'en être l'objet. La terreur s'empara d'abord des hérétiques, qui s'étoient livrés à des excès si criminels : tous ceux d'entre les Nobles qui avoient signé la requête, & ceux de leur ordre qui s'étoient permis tant de licence, ne furent pas moins effrayés. Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horn, qui tous les trois, plus qu'aucun des Grands de la Flandre, avoient été soupçonnés d'avoir fomenté les désordres, n'étoient pas exempts d'inquiétude. On les accusoit publiquement en Espagne de révolte & de perfidie : on en accusoit la Flandre entière ; & l'on avoit appris par diverses Lettres du Marquis de Bergh & du Seigneur de Montigni,

Liv. III. que ces sentiments universellement ré-  
 An. 1566. pandus à Madrid, étoient ceux du Roi  
 & de sa Cour. Montigni écrivit, en-  
 tr'autres, au Comte de Horn, son frere,  
 une Lettre dont la teneur est remarqua-  
 ble. " Nous vous avons déjà instruit par  
 " nos Lettres précédentes, le Marquis  
 " de Bergh & moi, que notre Am-  
 " bassade est ici l'objet de l'exécration  
 " publique. Pouvant aujourd'hui m'en  
 " expliquer avec vous plus ouverte-  
 " ment, je vous révélerai bien des  
 " particularités, qu'il étoit prudent de  
 " taire dans nos premières dépêches :  
 " Les affaires de Flandre sont toujours  
 " envisagées en Espagne du plus mau-  
 " vais œil ; le Roi refuse constam-  
 " ment de nous donner audience ; ses  
 " Ministres se prêtent rarement à né-  
 " gocier avec nous ; leurs réponses  
 " deviennent de jour en jour plus am-  
 " biguës, ou, pour mieux dire, plus  
 " défavorables à la cause que nous  
 " sommes venus défendre. On traite  
 " sans détour le compromis de conf-  
 " piration : on regarde la requête qui  
 " a été présentée à la Duchesse de  
 " Parme, comme le signal d'une conju-  
 " ration formelle, & les émeutes po-  
 " pulaires comme un soulèvement ma-

„ nifeste. Nous ne doutons plus qu'on  
 „ ne pense à s'en venger d'une ma-  
 „ nière éclatante. L'on arme aujour-  
 „ d'hui la Flandre contre elle-même;  
 „ mais on se propose d'y envoyer  
 „ bientôt des troupes étrangères, &  
 „ sur-tout une armée d'Espagnols na-  
 „ turels : c'est contre les plus grands  
 „ Seigneurs qu'on est le plus irrité;  
 „ parce qu'on leur impute d'avoir,  
 „ plus que personne, aigri les es-  
 „ prits & fomenté la révolte. Gran-  
 „ velle triomphe des mouvements de  
 „ la Flandre, & se vante qu'il les eût  
 „ prévenus, si on ne l'en eût retiré. Il  
 „ régnoit d'abord une grande confu-  
 „ sion dans les Conseils : on semble  
 „ s'y disputer maintenant à qui ouvrira  
 „ l'avis le plus violent. On exhorte le  
 „ Roi à passer en Flandre à la tête  
 „ d'une armée, ou du moins à y en-  
 „ voyer une armée commandée par  
 „ un Chef expérimenté. C'est le mo-  
 „ ment, dit-on, de dompter les Fla-  
 „ mands; il ne faut pas perdre une si  
 „ belle occasion de les dépouiller de  
 „ leurs privilèges : quand une fois on  
 „ les aura contraints de recevoir le  
 „ joug, il faudra prendre garde de les  
 „ y tenir à jamais asservis; ces propo-

LIV. III.

An. 1566.

\_\_\_\_\_  
 Liv. III. „ fitions font favorablement écoutées.  
 An. 1566. „ Vous connoiffez la fierté Espagnole ;  
 „ cette impérieufe nation , qui voit la  
 „ supériorité que nos prérogatives af-  
 „ furent à notre Gouvernement fur le  
 „ sien , envie notre liberté ; & jaloufe  
 „ de nous voir réduits , s'il est possi-  
 „ ble , au même esclavage sous lequel  
 „ elle est assujettie , elle voudroit qu'on  
 „ employât la violence , comme le seul  
 „ moyen d'amener les choses à ce  
 „ point. En un mot , des nuages af-  
 „ freux menacent la patrie : l'orage  
 „ éclatera tout d'un coup ; je le pré-  
 „ vois , & je vous en avertis. C'est  
 „ à ceux qui en font instruits de se  
 „ déterminer à l'attendre avec cou-  
 „ rage , ou à l'éviter avec prudence.  
 „ Quant à ce qui nous regarde , Dieu  
 „ veuille que notre retour ne soit pas  
 „ encore plus malheureux que notre  
 „ arrivée. „

Cette Lettre répandit l'alarme parmi  
 les Confédérés. Les derniers mots mon-  
 trent que Montigni pressentoit déjà le  
 tragique traitement que le Marquis de  
 Bergh & lui éprouvèrent dans la suite.  
 Le Prince d'Orange avoit plusieurs fois  
 sollicité avec instance la permission de  
 se démettre de ses emplois & de se re-

tirer. Il alléguoit l'impossibilité où il se trouvoit d'allier dans ces conjonctures difficiles, le bien du service du Roi & celui de la Nation. Mais au fond il n'avoit pas d'autres motifs que de quitter la Flandre avec l'agrément du Roi, & de se sauver de l'imputation des intrigues qu'on y avoit tissées, & dont on auroit pu l'accuser avec plus de fondement, s'il fût sorti du Pays d'une manière moins convenable. La Gouvernante lui avoit refusé constamment de l'appuyer de ses bons offices à la Cour de Madrid; & elle l'avoit toujours exhorté, au contraire, de redoubler de zèle pour les affaires du Roi, & de ne pas se retirer dans un temps où ses services pouvoient être plus utiles; sachant, suivant les circonstances, dissimuler les justes sujets de mécontentement qu'il lui avoit donnés, & même le flatter par des louanges dans toutes les occasions où il pouvoit le mériter, elle l'avoit toujours employé dans les plus importants détails du Gouvernement. Le Roi, à qui il s'étoit adressé, lui avoit témoigné les mêmes sentimens de confiance & de bonté; mais ces belles démonstrations ne détruisirent point sa défiance. Les avis de

---

 LIV. III.

An. 1566.

**—————**  
Liv. III. Bergh & de Montigni, qui lui furent  
An. 1566. confirmés de plusieurs endroits, lui fai-  
soient faire les réflexions les plus sérieu-  
ses. D'ailleurs, on dit que l'Amiral de  
Coligni l'instruisoit d'un grand nombre  
de particularités capables de lui rendre  
de plus en plus suspectes les délibéra-  
tions du Conseil d'Espagne sur ce qui re-  
gardoit les Pays-Bas. Divisé au-dedans  
de lui-même, & agité de diverses pas-  
sions, il s'efforçoit néanmoins de don-  
ner chaque jour de nouvelles preuves  
de son zèle; mais il paroissoit toujours  
enclin à fomenter, comme auparavant,  
les inquiétudes & l'aigreur du peuple.  
Le Comte Louis de Nassau, son frère,  
laissoit échapper, plus que personne,  
des traits séditieux d'arrogance. C'étoit  
lui qui avoit eu la principale part aux  
désordres & au tumulte; & l'union  
intime qui régnoit entre les deux frè-  
res, avoit donné lieu de croire que le  
Comte Louis n'avoit fait que prêter  
son nom, & qu'il n'étoit en effet que  
l'instrument des vues ambitieuses de  
son frère. Tous les deux entretenoient  
des correspondances en Allemagne. Ils  
cherchoient à profiter des liaisons de  
leur parenté avec les Princes de leur  
Maison, & de leur alliance avec

celle de l'Electeur de Saxe, beau-  
 père du Prince d'Orange, pour s'y  
 faire des appuis. Le nombre de leurs  
 partisans étoit prodigieux en Flandre,  
 & encore plus en Hollande & en Zé-  
 lande. Le Prince d'Orange étoit Gou-  
 verneur de ces deux Provinces. L'une  
 & l'autre réunissoient dans leurs ports  
 le commerce le plus étendu. L'une &  
 l'autre environnées de la mer & de  
 grands fleuves qui les arrosent, se trou-  
 voient dans la position la plus heu-  
 reuse, & il étoit aisé au Prince de  
 prévoir que fiers de ces avantages, les  
 peuples de ces Provinces n'en auroient  
 que plus d'ardeur & de fermeté pour  
 conserver leur liberté, ou pour la re-  
 prendre, par tous les moyens possi-  
 bles, des mains qui la leur auroient  
 enlevée.

LIV. III.

An. 1566.

La résolution que la Gouvernante  
 avoit prise de lever des troupes, avoit  
 donc extrêmement déplu au Prince  
 d'Orange; mais il couroit un bruit  
 d'une plus grande conséquence. On  
 répandoit par-tout, que le Roi alloit  
 venir lui-même avec une armée qu'il  
 commanderoit en personne, ou dont  
 il confieroit le commandement à quel-  
 que grand Capitaine. L'on préparoit

LIV. III.

An. 1566.

dans les ports de Biscaie un grand nombre de bâtimens, & on disoit qu'ils devoient servir pour le passage du Roi en Flandre. Quoique les difficultés qui s'opposoient à ce voyage parussent insurmontables, cependant la nouvelle de l'arrivée d'une armée étrangère avoit jetté la consternation dans tous les esprits. Les Grands de la Nation sur-tout étoient très-alarmés. La terreur du Prince d'Orange & de tous ceux de son parti fut encore augmentée par une Lettre qu'on intercepta dans le même temps, (on croit cependant que ce fut une fable inventée par le Prince d'Orange lui-même.) Cette Lettre étoit écrite à la Duchesse de Parme par François d'Alava, Ambassadeur d'Espagne en France. (2) Elle contenoit les mêmes détails que la Lettre de Montigni à son frère sur l'impression que les troubles des Pays-Bas avoient faite en Espagne. L'Ambassadeur exhortoit la Gouvernante à dissimuler, & confirmoit les bruits répan-

---

(2) Strada n'affirme ni ne nie rien par rapport aux Lettres prétendues écrites par Alava. Il dit seulement que la Gouvernante écrivit au Roi qu'elles étoient fausses.

dus en Flandre sur l'arrivée du Roi, ~~ou sur l'envoi d'une armée dans ce~~  
 ou sur l'envoi d'une armée dans ce pays; & il ajoutoit que la colère de ce Prince étoit si forte, qu'il étoit résolu de risquer jusqu'à la dernière de ses immenses possessions, plutôt que de laisser impunis les attentats énormes & multipliés dont les Flamands s'étoient rendus coupables.

Cette Lettre étant devenue publique, le Prince d'Orange, le Comte Louis de Nassau son frère, les Comtes de Horn, d'Egmont & d'Hochstrate furent effrayés du péril dont ils étoient menacés. Ils prirent aussi-tôt la résolution de se rassembler de nouveau, afin de se concerter sur leurs intérêts communs. Ce fut à Tenremonde, ville peu éloignée d'Anvers, que se tint leur assemblée. Les avis s'y trouvèrent partagés. Le Comte de Horn & le Comte Louis de Nassau, qui se ressembloient beaucoup par la fierté & la témérité de leur caractère, ouvrirent tous les deux un même avis; c'étoit de soulever les peuples; de leur faire prendre les armes; d'appeller au secours de la Flandre des forces étrangères; de faire tête aux troupes de la Gouvernante, & de se mettre en état

LIV. III.

AN. 1566.

5 Octobre.

de résister à l'armée qu'elle attendoit  
 LIV. III. d'Espagne.

AN. 1566. Cette résolution de prendre les armes ainsi précipitamment, ne fut point approuvée par le Prince d'Orange. Il étoit bien d'avis qu'on s'y préparât, & il y engageoit les Confédérés; mais il leur représentoit, qu'ils ne pouvoient ni ne devoient porter les premiers coups. “ Nous ne le pouvons pas, di-  
 „ soit-il, parce que nous sommes en-  
 „ core trop foibles; nous ne le devons  
 „ pas, parce que nous n'avons point  
 „ de prétexte assez spécieux pour justi-  
 „ fier une démarche si délicate & si im-  
 „ portante. L'Inquisition est suppri-  
 „ mée, les Edits sont en quelque sorte  
 „ abolis : nous jouissons d'une liberté  
 „ de conscience qui doit suffire à nos  
 „ vœux. D'ailleurs les émeutes vio-  
 „ lentes & prématurées du peuple ont  
 „ forcé la Gouvernante de lever des  
 „ troupes, & nous-mêmes nous avons  
 „ été contraints de nous y prêter. Au  
 „ surplus cette milice, qui n'est com-  
 „ posée, pour ainsi dire, que de trou-  
 „ pes nationales, ne doit point nous  
 „ intimider. Il seroit donc plus prudent  
 „ d'attendre des occasions légitimes de  
 „ soulever le peuple & de lui faire

„ prendre les armes. Elles naîtront  
 „ infailliblement; déjà même elles se Liv. III.  
 „ présentent. Le superbe Espagnol ne Ann. 1566.  
 „ respecte rien; son faste, son arro-  
 „ gance sont incapables de modéra-  
 „ tion. Il cherche à introduire en Flan-  
 „ dre le despotisme qui subjugué l'Es-  
 „ pagne. Granvelle, le Duc d'Albe,  
 „ tous les Ministres appuient auprès  
 „ du Roi ce funeste projet; bientôt nos  
 „ campagnes seront couvertes d'ar-  
 „ mées étrangères; ce sera alors le  
 „ moment d'éclater & d'opposer nos  
 „ forces & le secours de nos voisins  
 „ à l'invasion de nos ennemis. En at-  
 „ tendant, songeons seulement à nous  
 „ ménager des ressources. D'un côté,  
 „ insinuons aux peuples qu'on va réta-  
 „ blir l'Inquisition, renouveler la ri-  
 „ gueur des Edits, & les asservir au  
 „ gouvernement tyrannique de l'Espa-  
 „ gne. De l'autre, tâchons d'inspirer  
 „ à nos voisins de la jalousie contre  
 „ cette puissance; & en leur montrant  
 „ que l'humiliation de la Flandre sera  
 „ le premier degré de ses conquêtes, &  
 „ le garant de ses succès, intéressons-  
 „ les à notre défense. Soyons en garde  
 „ sur-tout contre toutes les démarches  
 „ de la Cour d'Espagne. Le courroux

LIV. III.

An. 1566.

„ des Princes est d'autant plus redou-  
 „ table, qu'ils cherchent à le cacher.  
 „ En vain le Roi dissimule, profitons  
 „ des lumières qu'on nous donne; c'est  
 „ d'un Espagnol, d'un Ambassadeur,  
 „ d'un Ministre initié dans les secrets  
 „ les plus intimes de son Maître, que  
 „ nous avons appris les dangers dont  
 „ nous sommes menacés. Que sa Let-  
 „ tre, qui respire la vengeance, la rui-  
 „ ne de la Patrie, & particulièrement  
 „ la perte de ceux qui y sont distingués  
 „ par les prérogatives de leur rang &  
 „ de leur naissance, fixe notre atten-  
 „ tion. Ne nous endormons point dans  
 „ une folle sécurité. Gardons-nous de  
 „ perdre de vue les grands objets de  
 „ nos premières conférences, & les  
 „ puissants intérêts que nous agitions  
 „ aujourd'hui; & attendons-nous que  
 „ nos précautions les plus justes seront  
 „ taxées de révolte & de félonie, &  
 „ qu'on nous fera un crime d'avoir  
 „ songé seulement à les prendre. „

Le Comte d'Hochstrate suivoit pres-  
 que toujours les sentiments du Prince  
 d'Orange, & on ne doutoit pas que  
 le Comte d'Egmont ne les approuvât  
 dans cette occasion. Mais ce Seigneur,  
 contre l'attente universelle, se déclara

ouvertement contre le projet de prendre les armes. “ Quelle témérité est la

LIV. III.

„ nôtre, s'écria-t-il, de former de pa-

An. 1566.

„ reilles entreprises ? Où sont nos

„ troupes ? Où sont nos finances ?

„ Quel espoir avons-nous de nous en

„ procurer ; une Noblesse indigente

„ nous ouvrira-t-elle des bourses épui-

„ sées ? Aurons-nous recours à cette

„ vile populace, qui a si indignement

„ profané nos Autels & pillé nos Tem-

„ ples ? Car nous ne pouvons nous le

„ dissimuler, ces crimes ne sont pas

„ ceux de la portion respectable du

„ peuple. Jamais les principaux habi-

„ tants des grandes Villes ne se laisse-

„ ront précipiter dans les horreurs de

„ la guerre civile. Ce fera donc la

„ multitude qui nous offrira des res-

„ sources ? Mais ne savons-nous pas

„ combien elle est inconstante, & que

„ toujours forcée de céder aux diver-

„ ses passions qui l'agitent, elle ne

„ prend conseil que d'une audace té-

„ méraire, ou d'une lâche pusillani-

„ mité ? Ne comptons pas davantage

„ sur les Puissances voisines, elles ne

„ s'occupent que de leurs intérêts ; &

„ elles craindront beaucoup plus les

„ forces de l'Espagne, qu'elles n'ose-

---

LIV. III.

AN. 1566.

„ ront les provoquer. Il seroit plus  
„ sage d'appaier, s'il se peut, la co-  
„ lère du Roi, & de chercher à effa-  
„ cer de sa mémoire les désordres dont  
„ il est irrité, & à y rappeler son an-  
„ cienne affection pour le Pays, & ses  
„ premières bontés à notre égard. Je  
„ le dirai, sans que personne puisse  
„ me défavouer, le Roi a droit d'être  
„ offensé des nouveautés survenues  
„ en Flandre. Si on doit les imputer  
„ aux malheurs des temps, toutefois  
„ on ne peut nier que la Noblesse ne  
„ se soit permise des licences coupables.  
„ On doit convenir en particulier,  
„ que les affreux excès auxquels  
„ le Peuple s'est porté en dernier lieu  
„ contre les Eglises sont inexcusables,  
„ & je ne suis point surpris qu'on ait  
„ cru à la Cour, que la volonté de les  
„ réprimer nous avoit plus manqué  
„ que le pouvoir. Le Roi a donc de  
„ trop justes motifs de vengeance;  
„ mais qu'il la confie à des armées  
„ étrangères, qu'il prétende nous as-  
„ servir par la force aux loix du gou-  
„ vernement Espagnol, c'est ce que  
„ je ne faurois croire. Le bien de son  
„ service s'y oppose. Son intérêt pro-  
„ pre, encore plus que le nôtre, main-  
„ tiendra

„ tiendra notre liberté. Les Princes                       
 „ sages ne s'exposent point à perdre Liv. III.  
 „ par la rigueur, les heureux fruits que An. 1566.  
 „ la modération produit. J'ai été à por-  
 „ tée de connoître, lorsque j'étois en  
 „ Espagne, les sentiments dont le Roi  
 „ étoit pénétré pour nous; & je doute  
 „ que nos ennemis soient parvenus à  
 „ les détruire. En vain Granvelle, en  
 „ vain le Duc d'Albe, se seroient-ils  
 „ efforcés de nous perdre dans son es-  
 „ prit. J'ai de la peine à croire que  
 „ leur méchanceté eût pu réussir jus-  
 „ qu'à ce point; & je présume même  
 „ que ce n'est que d'après la connois-  
 „ sance qu'il a de leurs dispositions  
 „ particulières, qu'Avala a cru pouvoir  
 „ mander de Paris les nouvelles dont  
 „ nous sommes effrayés. La Lettre de  
 „ Montigni ne m'en impose pas da-  
 „ vantage: ou je me trompe, ou je  
 „ découvre dans les menaces qu'elle  
 „ contient, plus d'apparence que de  
 „ réalité. Je suis donc convaincu,  
 „ qu'au-lieu de nous livrer à des pro-  
 „ jets téméraires & coupables, nous  
 „ devrions faire tous nos efforts pour  
 „ rétablir l'heureuse tranquillité dont  
 „ la Flandre jouissoit depuis si long-  
 „ temps. C'est l'avantage du Roi, de

„ la Patrie, de tous les Grands. C'est le  
 Liv. III. „ moyen d'éloigner les armées étran-  
 An. 1566. „ gères, & de garantir nos Loix des  
 „ atteintes qu'on pourroit leur porter.  
 „ On connoît en Espagne l'esprit de  
 „ notre Gouvernement, & les Minis-  
 „ tres les plus aveuglés par leur haine  
 „ n'ignorent pas que dans un Etat  
 „ comme le nôtre, il faut, pour ainsi  
 „ dire, cacher les ordres sous la forme  
 „ des prières, & qu'on n'y obéit que  
 „ volontairement. „

Toute l'Assemblée resta confondue  
 de ce discours. On croyoit que le  
 Comte d'Egmont ne balanceroit pas à  
 se réunir à tous ceux qui la compo-  
 soient, & qu'il adopteroit le projet  
 commun d'augmenter les troubles en  
 Flandre, & de s'élever sur la ruine  
 publique : mais soit que le Comte se  
 fût laissé gagner par Marguerite, ou  
 qu'il s'abandonnât à la bonté naturelle  
 de son ame, soit qu'il craignît de ris-  
 quer la perte d'une nombreuse famille,  
 ou qu'il ne voulût pas chercher à éta-  
 blir son élévation parmi des précipices  
 effrayants, il étoit déjà déterminé à  
 remplir les intentions du Roi & à se  
 plier aux volontés de la Gouvernante.  
 Mesurant d'ailleurs ses fautes avec ses

services, il ne pouvoit penser qu'elles Liv. III.  
 pussent en effacer le mérite. On tâcha An. 1566.  
 de le ramener par des repliques fortes  
 sur les différents points de son discours;  
 mais il fut inébranlable, &, au grand  
 regret du Prince d'Orange & de tous  
 ceux de son parti, l'Assemblée de Ten-  
 remonde se sépara sans avoir pris au-  
 cune résolution.

Cette contrariété de sentiments pro-  
 duisit du moins un bon effet. Le Com-  
 te d'Egmont, & tous ceux qui s'é-  
 toient trouvés à l'Assemblée, témoi-  
 gnèrent le plus grand empressement  
 pour rétablir le calme dans les Pro-  
 vinces. Le Comte agissoit de bonne  
 foi; mais les autres Seigneurs avoient  
 pris le parti de dissimuler, jusqu'à ce  
 que le temps & les circonstances leur  
 fournissent des occasions d'éclater. La  
 Gouvernante résolut alors de faire agir  
 ses troupes, & de les employer dans les  
 endroits où les châtimens sembloient  
 plus nécessaires. Son courroux se tour-  
 na d'abord contre la ville de Valen-  
 ciennes. Le peuple y étoit perverti  
 plus qu'en aucun autre canton des  
 Pays-Bas. Cette Ville étoit sur-tout  
 devenue suspecte par ses dispositions  
 à la révolte, dont elle laissoit échapp

per des indices frappants, & encore plus parce qu'elle étoit à portée d'être puissamment secourue par les Huguenots de France. Marguerite ordonna donc au Seigneur de Noircarmes, qui commandoit dans le Hainaut en l'absence du Marquis de Bergh, Gouverneur de cette Province, d'établir, à quelque prix que ce fût, une garnison suffisante dans Valenciennes, pour y contenir l'audace des Bourgeois, & y remettre l'ordre. Noircarmes se mit en devoir d'exécuter ses volontés. Mais aussi incertain de pouvoir réussir qu'ils l'étoient eux-mêmes de pouvoir s'y opposer, il convint avec eux, avant de s'approcher de Valenciennes, de ne rien entreprendre si l'on y proscrivoit l'exercice public de l'hérésie. Le peuple y consentit, & se rétracta dans le même instant. Noircarmes s'étant présenté sans suite pour entrer dans la Ville & terminer l'accord qu'on avoit arrêté, un homme de la populace eut la hardiesse de lui en fermer la porte avec insolence & de l'éloigner à coups d'arquebuse. La Duchesse indignée, commanda à Noircarmes de faire entrer à toute force sa garnison; mais on refusa absolument

de la recevoir ; & il fallut que la Duchesse , après avoir déclaré rébelle cette Ville téméraire , fit les préparatifs nécessaires pour l'assiéger.

Cette nouvelle fut bientôt répandue parmi les hérétiques qui étoient en correspondance avec les révoltés. Aussitôt accoururent à leur secours, des frontières de France, quelques huguenots en petit nombre, mais qui furent suivis de trois mille hommes de pied & de quelque cavalerie que l'on ramassa dans les cantons les plus voisins de la Flandre. Ces troupes pourvues de plusieurs pièces de canon, & assez fortes pour assurer Valenciennes contre les entreprises de Noircarmes, s'avancèrent, sous les ordres de Jean Soréas, Capitaine d'une naissance inconnue, qui les avoit réunies entre Lisle & Tournai. Noircarmes en ayant été informé, rassembla sur le champ quelques compagnies d'Infanterie, avec tout ce qu'il put trouver de chevaux, se joignit au Seigneur de Rassenghiem, Gouverneur de Lisle, (3) & partit

---

(3) Suivant Strada, Rassenghiem ne joignit point Noircarmes, & ne contribua en rien à son succès. Ses coureurs ayant rencontré de

**LIV. III.** sans délai pour aller chercher cette  
**AN. 1567.** espèce de milice sans discipline, & ra-  
 1 Janvier. massée au hasard. Sa défaite fut l'ou-  
 702.1.11A vrage d'un moment. Soréas périt dans  
 l'action. On fit un grand massacre des  
 soldats. Une partie tenta en vain de se  
 sauver dans Tournai. Les Paysans des  
 environs les poursuivirent & les diffi-  
 pèrent.

Noircarmes, profitant de l'occasion, marche à Tournai, y entre par la Ci-  
 tadelle, & raffermir dans l'obéissance  
 cette Ville, quel'exemple de Valenciennes  
 faisoit pencher à la révolte; il y  
 fit punir un grand nombre de coupables,  
 & condamner à mort quelques  
 Prédicants hérétiques, qui s'efforçoient  
 de séduire & de soulever le peuple.  
 Après avoir réparé les maux que l'im-  
 punité avoit produits, il conduisit ses  
 troupes à Valenciennes, pour en faire

---

nuire ceux de Noircarmes, qui alloient à la dé-  
 couverte, ils se fusillèrent sans se connoître.  
 Rasselghiem suspendit sa marche, & pendant  
 qu'il hésitoit, Noircarmes battit les Rébelles.  
 Noircarmes ne perdit que six hommes, &  
 prit neuf drapeaux & vingt canons. Le récit  
 du Président de Thou est conforme à celui de  
 Bentivoglio.

le siège, & forcer cette Ville à l'obéissance. Liv. III.

La Duchesse de Parme voulut tenter encore auparavant, s'il ne seroit pas possible, par des moyens plus doux, de faire rentrer les mutins dans leur devoir. Le Comte d'Egmont & le Duc d'Arschot furent chargés en conséquence, de se transporter à Valenciennes, & d'y employer leur crédit & leurs bons offices pour gagner les esprits. Mais leur négociation ayant été sans succès, (4) Noircarmes se disposa sérieusement à faire le siège de cette Ville. Déjà il avoit établi une batterie redoutable. Les assiégés trompés par de vaines espérances de secours, songeoient toujours à se défendre; mais bientôt le découragement succéda à la témérité; privés des secours qu'ils attendoient, & sentant l'impuissance où ils étoient de se soutenir par leurs propres forces, à peine eurent-ils essayé

---

(4) Le bruit faussement répandu que le Seigneur de Thoulouse, qui commandoit un corps de Rébelle, avoit battu les troupes de la Gouvernante, les empêcha de se rendre aux invitations du Comte d'Egmont & du Duc d'Arschot.

LIV. III.  
 An. 1567.  
 24 Mars.

le premier feu du canon, qu'ils se rendirent à discrétion. Noircarmes entra dans la Ville, lui imposa les loix qu'il plut à la Gouvernante de prescrire par rapport à la Religion, & prit toutes les mesures nécessaires pour contenir cette Ville dans le devoir. Il y laissa une forte garnison, y confia l'autorité à des Magistrats Catholiques, & la purgea des hérétiques les plus séditieux, & de tous leurs Ministres. Pour faire un exemple éclatant, ceux qui s'étoient rendu coupables des plus grands excès dans les troubles passés, furent condamnés aux derniers supplices, & on ne fit aucun quartier aux huguenots qui s'étoient jettés dans la place pour la défendre.

Il est d'une grande importance de bien établir la réputation de ses armes dans le commencement d'une guerre, & souvent il ne faut que la gloire d'une première conquête pour s'assurer les plus brillants succès. Celui du siège de Valenciennes se répandit en un instant, & imprima par-tout la terreur du pouvoir de la Gouvernante. Dans ce même temps on avoit reçu les nouvelles de plusieurs soulèvements dans diverses Provinces, prin-

cipalement à Cateau-Cambresis, sur les ~~frontières de France~~ Liv. III. An. 1567. frontières de France; à Bois-le-Duc, grosse ville du Brabant, & à Mafrecht, place importante à cause de son pont sur la Meuse, qui ouvre le passage le plus sûr & le plus facile pour entrer en Allemagne. On employa à la fois dans tous ces lieux la négociation & la force, & en peu de jours on y rétablit la tranquillité & l'obéissance. La Religion même reprit son autorité à mesure que la cause du Roi prospéroit & que ses armes la faisoient respecter. (5)

Ces succès ébranlèrent beaucoup les Confédérés. Quelques-uns se refroidirent, d'autres se retirèrent; un grand nombre abjurant la révolte, s'efforcèrent de rentrer en grace auprès de la Gouvernante, qui de son côté ne négligeoit rien pour dissiper entièrement la confédération. Brederode, leur chef, ne fut point déconcerté; plus attaché que jamais à l'hérésie, & devenu plus opiniâtre dans sa rébellion, il employoit tous les moyens possibles pour resserrer l'union de la Noblesse, qui

---

(5) Toutes ces Places se soumirent dans le même temps à peu près qu'Anvers.

L'IV. III. An 1567. avoit signé la Requête, & pour rallumer le feu de la sédition parmi le peuple. Il semoit par-tout les plus faux bruits sur l'inobservation des promesses de la Gouvernante au sujet de la Religion. Il publioit qu'on restreignoit tous les jours la liberté de conscience, & qu'on punissoit ceux qui osoient en jouir. Que manquoit-il au rétablissement de l'Inquisition & des Edits? Les armes de la Gouvernante n'étoient pas ce que le peuple avoit le plus à redouter, il devoit craindre sur-tout ce joug accablant qu'on lui préparoit en Espagne, & sous lequel on le verroit sans doute bientôt succomber. Brederode exhaloit toutes ces plaintes dans plusieurs requêtes qu'il faisoit présenter à la Duchesse. La première parut sous le nom du peuple; elle contenoit les plus vives instances pour obtenir une liberté sans bornes en matière de Religion; & on offroit même pour cela trois millions de florins. Cette requête fut mal reçue. Marguerite, qui savoit qu'elle étoit l'ouvrage de Brederode, & d'un petit nombre de ses partisans, la rejetta avec indignation, comme un nouvel attentat de leur audace & de leur perfidie. Brede-

rode ne se rebuta point, il donna une ~~seconde~~ seconde requête (6) au nom de plu- Liv. III.

An. 1567.

(6) Le Cardinal Bentivoglio omet ici quelques faits assez importants, que je suppléerai par cette Note. Les principaux d'entre les Confédérés, probablement peu satisfaits de l'assemblée de Tenremonde, en tinrent une nouvelle à Amsterdam, dont le Prince d'Orange, qui étoit en Hollande, n'eut ou feignit de n'avoir aucune connoissance. Si ce que Strada assure est vrai, il y fut question des plus grands projets. Il prétend qu'on y prit la résolution de recourir à l'Empereur & au Collège Electoral pour empêcher le Roi d'envoyer une armée en Flandre; de prendre les armes; de traiter avec les Suisses, avec les Princes Protestants d'Allemagne, avec le Turc même, par le moyen d'un Juif favori de Selim II; de jeter le trouble en Espagne en y portant des Livres hérétiques, & en y introduisant les nouvelles opinions; de lever de l'argent; & afin de marcher plus sûrement au même but, d'établir par toutes les Villes des espèces de Sénats, qui seroient le lien commun de l'union générale, &c. Malgré l'importance de ces objets, les délibérations de cette assemblée ne produisirent presque aucun effet, & la Gouvernante n'en donna pas moins, de l'avis de tous les Membres de son Conseil, excepté du Comte d'Egmont, un Edit sévère contre les hérétiques. Les Confédérés se rassemblèrent quelque temps après à Breda, & ce fut alors que, probablement pour amuser la Gouvernante, Brederode fit présenter la seconde Requête, dont parle l'Auteur de cette

~~\_\_\_\_\_~~  
 Liv. III. An. 1567. sieurs Gentilshommes qu'il avoit gagnés, où il demandoit avec chaleur qu'on les reçût encore à Bruxelles, & qu'on leur donnât audience comme on l'avoit déjà fait. Cette seconde requête n'eut pas plus de succès que la première. Ce fut alors que Brederode, s'abandonnant à la hardiesse de ses projets, n'imagina d'autre ressource que de prendre les armes. Sur le champ il part pour la Hollande, où il fit tous ses efforts pour soulever le peuple, & sur-tout celui d'Amsterdam, qui étoit alors, après Anvers, la ville la plus commerçante des Pays-Bas. Cette démarche effraya la Duchesse; elle étoit instruite, avec toute la Flandre, que le Prince d'Orange avoit toujours appuyé Brederode, & elle craignoit qu'il ne vînt à bout d'exciter dans cette Province un soulèvement considérable. Mais si la présence de Brederode causa quelque altération dans les esprits, les soins

---

Histoire; car il paroît par de Thou qu'il ne présenta que cette Requête dans cette circonstance; & par Strada, que l'offre de trois millions de florins ne fut faite qu'au nom de la ville d'Anvers seule, par le Comte d'Hochstrate.

de Marguerite arrêterent presque aussi-tôt le désordre. Brederode étant sorti d'Amsterdam, d'où on alloit le chasser, se retira à Viane, petite ville qui lui appartenoit, la fortifia, & s'y renferma avec quelques soldats. Il ne conserva pas long-temps cette retraite; les Comtes de Megue & d'Aremberg, qui gouvernoient les Provinces voisines, & Noircarmes qui s'étoit joint à eux, l'obligèrent à l'abandonner. Ainsi, forcé de retraite en retraite, cet homme trop fameux par les troubles dont il avoit été l'artisan, n'eut d'autre parti à prendre que de fuir dans la partie de l'Allemagne la plus prochaine. Il s'arrêta à Embden, ville maritime, capitale de l'Ostfrise : & peu après il y termina misérablement ses jours. (7)

La Gouvernante, dont le courage se ranimoit de plus en plus, après avoir dissipé le fléau de la confédération, pensa aussi-tôt à rétablir l'ordre à Anvers. L'exemple de cette Ville devoit faire d'autant plus d'impression sur les

---

(7) Brederode ne mourut pas à Embden. Il se rendit de cette ville à Brème, & de Brème il revint en Westphalie, où il mourut le 13 Février 1568.

autres villes de Flandre, qu'elle étoit  
Liv. III. plus recommandable par sa situation,  
An. 1567. son commerce, sa population, & le  
concours continuel d'étrangers qui s'y  
rendoient de toutes parts. Marguerite  
fut allier à propos dans cette entreprise  
la douceur & la fermeté. Elle fut se-  
condée par le Prince d'Orange & le  
Comte d'Hochstrate. Quoiqu'ils n'ap-  
prouvassent pas le dessein où elle étoit  
d'y établir une garnison redoutable,  
ils firent néanmoins tout ce qui dépen-  
doit d'eux pour ramener les habitants  
à leur devoir. Les excès affreux aux-  
quels on s'y étoit porté en profanant  
les Eglises, en enlevant les choses sain-  
tes, & en outrageant les Catholiques,  
avoient été suivis de plusieurs autres  
excès moins considérables. A peine y  
avoit-on appaisé une sédition, que les  
hérétiques, avides de plus en plus de  
se procurer de nouveaux avantages,  
excitoient de nouvelles fermentations.  
Toujours mécontents, ils étoient sur-  
tout indignés de n'avoir pu obtenir les  
Temples qu'ils croyoient nécessaires à  
leur culte. On comptoit à Anvers une  
infinité de sectes différentes, qui toutes  
se réunissoient pour y entretenir la ré-  
bellion. Les habitants avoient des cor-

respondances avec les étrangers dont ils vouloient se procurer l'appui, & faisoient de grandes provisions d'armes & de munitions. Un nommé Thoulouse, (8) un de ces esprits audacieux & turbulents, dont l'activité anime les partis, se distinguoit entre les plus féditieux. Il avoit osé lever des troupes, & il en avoit rassemblé un corps assez nombreux au-delà de l'Escaut, dans le village d'Ostével, éloigné d'Anvers d'une lieue. La Duchesse en ayant été instruite, le fit attaquer & dissipa aisément ce corps de troupes. Thoulouse, qui avoit voulu se sauver dans une maison, y fut brûlé. Ceux de ses compagnons qui ne purent échapper par la fuite, furent tués ou noyés dans le fleuve. Leur défaite produisit une révolution étonnante à Anvers. Les hérétiques étoient furieux de cette perte, (9)

Liv. III.

An. 1567.

---

(8) Jacques de Marnix, Sieur de Thoulouse. Il fut un des neuf premiers qui signèrent le Compromis. Il étoit probablement parent de Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde.

(9) Les Calvinistes, excités par la femme de Thoulouse, voulurent aller le secourir. Les Luthériens soutinrent dans cette occasion les

Liv. III. les Catholiques vouloient s'en préva-  
 An. 1567. loir; les uns & les autres furent sur le  
 point de se charger au dedans de la  
 Ville; mais le Prince d'Orange, le  
 Comte d'Hochstrate, & plusieurs au-  
 tres personnes dont l'autorité étoit res-  
 pectée, ménagèrent si bien les esprits,  
 qu'on prévint le désordre dont on étoit  
 26 Avril. menacé, par un nouvel accord sur la  
 Religion: il ressembloit beaucoup aux  
 précédents. On y régla de plus quel-  
 ques articles concernant le gouverne-  
 ment municipal, par lesquels on se pro-  
 posoit d'empêcher de nouveaux trou-  
 bles. En conséquence la Ville se char-  
 gea d'entretenir plusieurs Enseignes de  
 gens de pied & quelques barques ar-  
 mées pour garder, où il en seroit be-  
 soin, les bords de l'Escaut. Mais quel-  
 ques précautions que l'on eût prises,  
 aucun des moyens imaginés pour y  
 maintenir la paix n'eut son exécution,  
 ou un effet durable. Comment établir  
 un concert de soumission dans un peu-  
 ple divisé de croyance! La nouvelle

---

Catholiques, qu'ils mirent en état d'intimider  
 leurs adversaires, & d'assurer le succès des  
 soins du Prince d'Orange.

pacification eut le sort de toutes les autres. Liv. III.

La Gouvernante profita de ces troubles pour établir dans la Ville une garnison qui la fît respecter. Jusques-là elle n'avoit point osé tenter cette entreprise, qu'elle croyoit prématurée. Mais lorsqu'elle eut préparé toutes choses, & qu'elle eut rendu la supériorité au parti Catholique, elle sut habilement faire tourner, suivant ses vues, les délibérations qu'on y prit à ce sujet. Elle appella d'abord à Bruxelles ceux d'entre les citoyens d'Anvers qui lui furent députés : elle concerta avec eux les moyens de rétablir la règle dans le gouvernement municipal. Le maintien de la Religion Catholique & des droits du Souverain furent sur-tout l'objet de son attention. Enfin elle se conduisit avec tant de sagesse & d'habileté, que, loin de recevoir la loi, elle leur prescrivit toutes les conditions d'un arrangement auquel la Ville promit de se conformer. On y interdit l'exercice du culte hérétique, avec défense aux Sectaires de construire de nouveaux Temples; on en chassa les Prédicants; l'on fit rétablir les Eglises qu'ils avoient profa-

An. 1567.

nées; on créa un Magistrat Catho-  
 Liv. III. que, dont le zèle pour la Foi & l'at-  
 An. 1567. tachment pour le service du Roi n'é-  
 toient pas suspects: On exigea des trou-  
 pes destinées à la garde de la Ville,  
 le serment d'une fidélité à toute épreu-  
 ve envers Sa Majesté, & une pro-  
 messe solennelle de veiller à l'exécu-  
 tion de tous les articles dont on étoit  
 convenu. Pour donner ensuite à ces  
 Réglements toute la force dont ils  
 étoient susceptibles, & pour montrer  
 qu'elle ne se contenteroit plus défor-  
 mais d'exercer une autorité précaire,  
 la Gouvernante envoya à Anvers le  
 Comte Charles de Mansfeld avec son  
 régiment de Wallons. Ce Seigneur qui  
 avoit pris toutes ses mesures pour em-  
 pêcher les hérétiques de remuer, &  
 pour contenir ses soldats, y entra en  
 bon ordre, & y fut reçu sans aucune  
 difficulté. La garnison étoit à peine éta-  
 blie à Anvers, que la Gouvernante crut  
 pouvoir se montrer dans cette Ville  
 sans se compromettre. Elle partit de  
 Bruxelles avec la plus brillante suite.  
 Son entrée fut une espèce de triom-  
 phe; & quoique les hérétiques fussent  
 indignés de l'état d'humiliation où ils  
 se voyoient réduits, elle n'eut rien à

desirer de ce qui pouvoit concourir à en relever l'éclat. Elle ne resta à Anvers (10) que le temps nécessaire pour affermir les esprits dans la soumission due à l'Eglise & au Roi; elle joignit à la sévérité plusieurs traits de clémence : enfin, après avoir heureusement terminé toutes choses, suivant ses vues, elle revint à Bruxelles.

LIV. III.

AN. 1567.

On ne peut exprimer les bons effets que produisit l'exemple de soumission donné par la ville d'Anvers; on vit aussi-tôt après l'agitation des Provinces se calmer insensiblement; on rebâtit les Eglises; on rendit aux Autels leurs premiers ornemens; le culte sacré fut rétabli dans sa splendeur; l'autorité des Magistrats fut respectée; les plus grands Seigneurs se piquèrent à l'envi de témoigner le plus grand zèle pour la Religion & pour le service du Roi. (11)

---

(10) Elle assista à la procession de la Fête-Dieu, qui n'avoit jamais été solennisée à Anvers avec tant de pompe.

(11) Ils avoient fait serment de traiter en ennemis tous ceux que le Roi leur désigneroit, ainsi qu'il est dit Note première de ce Livre. Les Comtes d'Horn & d'Hochstrate, qui avoient d'abord refusé de le faire, s'y étoient résolus. Le Prince d'Orange persista dans son refus,

LIV. III.  
An. 1567. Ils eurent pour la Duchesse le plus grand respect, & restèrent à Bruxelles, afin de lui en donner des preuves & de lui faire la cour avec plus d'assiduité. Tout annonçoit le rétablissement d'une tranquillité parfaite; l'hérésie paroissoit, sinon anéantie, du moins abattue. La ferveur de l'ancienne piété sembloit devoir renaître avec le dévouement & la fidélité des Flamands envers leur Prince. (12)

---

quoique la Gouvernante lui eût dépêché Bertius, son Secrétaire, pour l'y déterminer, & qu'il eût consenti de conférer à ce sujet à Villebroech avec le Comte d'Egmont. Ce fut alors qu'il prédit à ce Seigneur infortuné le triste sort qui le menaçoit, & qu'il subit.

(12) Il est incroyable combien fut rapide la révolution qui se fit alors dans les esprits en Flandre. Le peuple répara, autant qu'il put, les maux qu'il avoit faits, rétablit les Eglises, détruisit les Prêches qu'ils avoient construits, chassa les Ministres avec un zèle qui dut étonner la Gouvernante. Un grand Temple de Luthériens fut rasé, à Gand, en une heure. On eût dit que ç'eussent été d'autres villes & d'autres hommes, dit Strada; ils vouloient renverser jusqu'au dernier monument de leurs crimes, & en effacer les moindres vestiges, ajoute le même Auteur; ils élevoient avec les poutres abattues des Temples de l'erreur, des gibets pour y suspendre ceux qui les avoient

Pendant que les affaires de Flandre 

---

prenoient un tour aussi favorable , on LIV. III.  
déliéeroit en Espagne sur les moyens de An. 1567.  
remédier aux désordres qui y étoient  
survenus. Il s'agissoit, sur-tout, de dé-  
terminer si le Roi se transporterait en  
personne dans les Pays-Bas, ou y en-  
verroit un Général habile , capable d'y  
faire respecter l'autorité qui lui seroit  
confiée. On assuroit que la présence du  
Monarque étoit absolument nécessaire :  
on le prouvoit par plusieurs exemples,  
qui montroient combien la présence  
des Princes a de pouvoir sur le peu-  
ple ; & l'on alléguoit , en particulier,  
l'exemple de l'Empereur , père de Phi-  
lippe II , qui , par la majesté seule de  
ses regards , avoit fait rentrer les Gan-  
tois dans le devoir. D'ailleurs c'étoit  
l'unique remède que la Gouvernante  
proposoit ; & elle ne doutoit pas qu'à  
l'arrivée du Roi on ne vît tous les trou-  
bles cesser , & la Flandre reprendre sa  
première tranquillité. Bergh & Mon-

---

bâti , & qui respectoient encore le culte qu'on  
y professoit. *Culparum vestigia & monumenta  
delebant eo processu , ut ex trabibus decidentium  
Templorum infelicia conformarent patibula , ex  
quibus ipsi Templorum fabri cultoresque pen-  
derent.*

LIV. III. tigni tenoient le même langage à Ma-  
 An. 1567. drid. Soit qu'ils desirassent de bonne  
 foi le voyage du Roi en Flandre,  
 soit qu'ils connussent toutes les diffi-  
 cultés qui s'y opposoient, & qu'ils  
 pensassent qu'un simple Général qui  
 s'y rendroit, à la tête d'une armée  
 étrangère, y rencontreroit les plus  
 grands obstacles; ils protestoient que  
 le Roi n'y trouveroit que de l'obéis-  
 sance. Ils excusoient, autant qu'il leur  
 étoit possible, le compromis & la re-  
 quête, & tâchoient de diminuer l'hor-  
 reur des criminels excès auxquels le  
 peuple s'étoit porté, en les imputant  
 moins à l'esprit d'impiété & de révol-  
 te, qu'à son ignorance & à sa légè-  
 reté. " Que le Roi se rende en personne  
 „ en Flandre, disoient-ils, sa présence  
 „ fera plus que les armes de ses sol-  
 „ dats: Qu'il laisse agir sa bonté natu-  
 „ relle, & qu'il répande ses bienfaits  
 „ sur les Flamands, ainsi que son père  
 „ & son aïeul, ils y répondront par  
 „ une reconnoissance sans bornes, &  
 „ un dévouement sans mesure. „ Le  
 Roi lui-même avoit entretenu pendant  
 long-temps l'opinion de son départ  
 pour la Flandre: elle étoit si répan-  
 due en Espagne, & l'on construisoit

avec tant d'activité les vaisseaux qui étoient, disoit-on, destinés à le transporter dans les Pays-Bas, que l'Europe entière en étoit persuadée. (13)

LIV. III.

An. 1567.

Mais il n'arrive que trop souvent qu'on est contraint d'abandonner les conseils que donne la prudence. Quelque fortes que fussent les raisons qui rendoient nécessaire le voyage du Roi en Flandre, il fut retenu par des considérations de la plus grande conséquence. Les mêmes motifs qui l'avoient engagé de quitter la Flandre pour venir en Espagne, & pour fixer sa résidence dans ce Royaume, qui étoit comme le centre de ses autres Etats, l'empêchoient de s'en éloigner. Les Maures répandus dans le Royaume, étoient encore redoutables, l'hérésie pouvoit y pénétrer de toutes parts. D'ailleurs, en supposant que le Roi pût entreprendre ce voyage, il s'agissoit de déterminer comment il se rendroit dans les Pays-Bas. Iroit-il par mer ou par terre? Y conduiroit-il une armée, ou y arriveroit-il accompagné seulement de la majesté de son nom & des

---

(13) Ce ne fut qu'une feinte de la part du Roi, dont tous les Historiens conviennent.

droits de sa Couronne ? Le voyage par mer exposoit sa Personne aux hasards des vents & des tempêtes : Philippe n'avoit pas oublié le danger qu'il avoit couru , il y avoit peu d'années , à son retour de Flandre en Espagne. L'impression du naufrage d'une partie de sa flotte , dont il avoit été témoin , lui restoit encore. On ajoutoit à cet exemple celui du Roi son aïeul , qui avoit été jetté par la fureur des flots sur les côtes d'Angleterre , où il avoit été forcé de rester long-temps. Il est vrai qu'il avoit reçu de Henri VII l'accueil le plus favorable ; mais Philippe avoit-il lieu d'espérer le même traitement de la part d'Elisabeth , qui conspiroit sa perte , de concert avec tous les ennemis de sa Puissance ? D'un autre côté , le voyage par terre ne présentoit pas moins de difficultés. Il falloit que le Roi traversât les Etats de différents Princes , & se mît à la merci de leur volonté & de leurs passions. On pouvoit présumer que le Roi de France lui accorderoit le passage par son Royaume , & le recevroit avec les mêmes marques d'amitié , dont François I avoit comblé l'Empereur Charles-Quint ; mais il avoit beaucoup à craindre

craindre de la part des hérétiques, qui infestoient ce Royaume de toutes parts. Il restoit donc à s'embarquer pour l'Italie ; & après avoir pris la route de Savoie, de se rendre ensuite en Flandre par la Franche-Comté & la Lorraine. Ce chemin eût été préférable, si on n'y eût pas trouvé les mêmes inconvénients : c'étoit toujours traverser des Pays d'une domination étrangère, & s'approcher assez de la France & de l'Allemagne, pour redouter mille accidents fâcheux de la part de ces deux Empires. Qu'on ajoute à toutes ces difficultés celle de conduire avec lui une armée redoutable, que les circonstances rendoient nécessaire; la crainte qu'une marche semblable ne devînt celle d'un conquérant, pouvoit exciter la jalousie de tous les Etats, & leur faire prendre les armes.

Toutes ces raisons ayant déterminé le Roi à renoncer au projet d'un voyage en Flandre, il ne restoit alors que deux partis à prendre, ou d'y envoyer un Général expérimenté, à la tête d'une armée, pour réduire par la force des sujets rebelles, ou d'employer les voies de la douceur & de la clémence. Le Roi étoit prodigieusement com-

battu sur le choix : son inclination le  
Liv. III. portoit au repos : il aimoit les Fla-  
An. 1567. mands ; & convaincu que l'autorité  
d'un Prince est plus sûrement conser-  
vée par l'amour de ses sujets , que par  
la force de ses armes , & par les rem-  
parts de ses forteresses , il desiroit beau-  
coup plus de se les attacher , que de  
s'en faire craindre. Il sentoit d'ailleurs  
combien les événements étoient incer-  
tains : les projets de la force pouvoient  
échouer contre des peuples courageux ,  
éloignés de ses autres Etats , & environ-  
nés de toutes parts de nations enne-  
mies , ou jalouses de sa puissance : mais  
le parti de la clémence étoit balancé  
dans son ame , par le souvenir du peu  
d'effet qu'avoient produit les ménage-  
ments qu'il avoit eus pour les Flamands.  
Ils avoient abusé de sa bonté ; & ac-  
corder aux auteurs des troubles l'im-  
punité de leurs fautes , n'étoit-ce pas  
les enhardir à en susciter de nouveaux  
& de plus dangereux ? Sa perplexité  
étoit encore augmentée par la différence  
de sentiments des Membres de son Con-  
seil. Il étoit alors composé d'un grand  
nombre de sujets d'un mérite éminent :  
ceux , entr'autres , que le Roi distin-  
guoit le plus , étoient Ferdinand de

Toledo, Duc d'Albe, & Gomès de Figueroa, Comte de Feria, que Sa Majesté venoit de faire Duc, & dont la Cour approuvoit l'élévation. Figueroa étoit plus instruit dans la science du Gouvernement ; mais il le cédoit à Toledo pour les talents & les connoissances dans l'art militaire : celui-ci étoit même si supérieur à tous les Généraux Espagnols, que sa nation le regardoit comme le plus grand Capitaine de son siècle. Ces deux Ministres étoient d'un avis très-différent sur la conduite qu'on devoit tenir par rapport aux Flamands. Feria étoit persuadé que la douceur seule étoit capable de les rappeler à leur devoir : le Duc d'Albe pensoit, au contraire, qu'il falloit les réduire par la sévérité.

Cette contrariété de sentiments parut sur-tout dans le dernier Conseil (14) que le Roi tint, pour pren-

---

(14) Strada nomme ceux qui composoient ce Conseil. C'étoient le Duc d'Albe, le Prince d'Eboli, le Cardinal Spinosa, grand Inquisiteur & Président du Conseil de Castille ; le Duc de Feria, Dom Juan Manrique de Lara, Dom Antoine de Toledo, grand Prieur de Léon, de l'Ordre de Malthe ; le P. Bernard

dre à ce sujet une résolution défini-  
 Liv. III. tive. Le Duc de Feria s'exprima ainsi:  
 An. 1567. „ Pour guérir une maladie, grand Roi,  
 „ il faut la connoître: Les Villes, les  
 „ Monarchies naissent, s'éteignent,  
 „ contractent des infirmités, & se ré-  
 „ tablissent comme le corps humain.  
 „ On ne peut donc remédier aux mal-  
 „ heurs qui affligent la Flandre, sans  
 „ en discerner la cause: cherchons-la  
 „ dans la terreur de l'Inquisition & des  
 „ Edits. Les Flamands ont toujours  
 „ craint, & redoutent plus que jamais  
 „ l'affervissement de leurs consciences:  
 „ c'est cette crainte qui les a précipi-  
 „ tés dans les excès dont ils se sont  
 „ rendus coupables. L'inquiétude &  
 „ l'ambition des Grands ont fomenté  
 „ les alarmes; & le peuple, égaré par  
 „ son désespoir, n'a plus reconnu au-  
 „ cun frein. Dans ces tristes circonf-  
 „ tances, où il seroit si nécessaire d'é-  
 „ teindre le feu de la rébellion, la  
 „ prudence peut-elle conseiller de l'at-  
 „ tiser encore davantage? Si le nom  
 „ seul d'une Inquisition, presque sans

---

Fresneda, Franciscain, Confesseur du Roi,  
 & le fameux Antonio Perez, Secrétaire  
 d'Etat.

„ exercice , a soulevé les Pays-Bas ;                       
 „ s'il a fallu en supprimer jusqu'à l'om- Liv. III.  
 „ bre , quelle impression doit donc An. 1567.  
 „ faire sur les esprits l'arrivée d'une  
 „ armée étrangère ! Quelle consterna-  
 „ tion, quelle horreur doit-elle répan-  
 „ dre par-tout ! Le rétablissement de  
 „ l'Inquisition leur paroîtra le moindre  
 „ des malheurs qu'ils auront à en  
 „ redouter. Ils croiront voir bientôt  
 „ la force substituer le Gouvernement  
 „ Espagnol aux loix de leur adminis-  
 „ tration, abolir leurs privilèges, vio-  
 „ ler leurs usages, punir leurs fautes  
 „ par les plus cruels châtimens , &  
 „ élever enfin des citadelles redouta-  
 „ bles pour assurer leur esclavage.  
 „ D'ailleurs, si on prend le parti  
 „ d'envoyer une armée en Flandre,  
 „ qui nous en assurera le passage, qui  
 „ nous en garantira l'entrée dans ce  
 „ Pays ? Est-il impossible que les Fla-  
 „ mands, réduits au désespoir, ne lui  
 „ opposent la plus forte résistance ?  
 „ Je ne parle pas de cette Noblesse,  
 „ qui cache ses intentions sous le voile  
 „ du compromis & de la requête, ni  
 „ de cette vile populace, dont la fu-  
 „ reur n'excite que des émeutes passa-  
 „ gères. Non, ce sera la Nation en-

„ tière qui déployera l'étendart de la  
 Liv. III. „ révolte. Si elle manquoit de har-  
 An. 1567. „ dieffe, ses voisins & nos ennemis  
 „ prendront eux-mêmes le soin de  
 „ l'encourager. Car pourrions-nous  
 „ nous dissimuler l'épouvante affreuse  
 „ que semera de tous côtés en Fran-  
 „ ce, en Allemagne & en Angleterre,  
 „ une armée d'Espagnols introduite  
 „ en Flandre.

„ Mais, je veux que cette armée  
 „ pénètre dans ce Pays : Quelles en  
 „ seront les suites ? Il faudra employer  
 „ les supplices pour contenir le peu-  
 „ ple, & soutenir les effets de la force  
 „ par la force même. C'est à la vue  
 „ de ces terribles scènes que le déses-  
 „ poir éclatera avec plus de violence,  
 „ & que prodiguant les noms odieux  
 „ d'oppression & de tyrannie, à ceux  
 „ qui voudront faire respecter leur au-  
 „ torité, il s'abandonnera aux plus  
 „ funestes emportemens : Déjà je vois  
 „ la guerre allumée, & la Flandre en  
 „ feu.

„ Sera-t-il alors aussi facile d'arrê-  
 „ ter les horreurs d'une guerre civile,  
 „ qu'il est aisé maintenant de les pré-  
 „ venir ? La nature combattra pour ces  
 „ peuples protégés par la mer & par

„ les fleuves qui environnent leur pays : LIV. III.  
 „ ils combattront eux-mêmes avec le An. 1567.  
 „ plus opiniâtre acharnement pour dé-  
 „ fendre leurs femmes, leurs enfants,  
 „ leurs biens, leur liberté, leur pro-  
 „ pre vie. L'opulence de leur pays  
 „ les mettra en état de lever de puis-  
 „ santes troupes : leurs voisins s'arme-  
 „ ront pour leur défense. Qu'oppose-  
 „ rez-vous, grand Roi, à tant de for-  
 „ ces réunies ? des secours également  
 „ tardifs & dispendieux ; des soldats  
 „ fatigués & épuisés avant que d'être  
 „ arrivés ? De plus, les succès de la  
 „ guerre ne sont-ils pas toujours dou-  
 „ teux ? La fortune, qui semble ne  
 „ maîtriser qu'en partie les événements  
 „ ordinaires, n'exerce-t-elle pas un  
 „ empire jaloux & absolu sur les révo-  
 „ lutions des armes ? Quand même  
 „ elle vous seroit favorable, votre  
 „ victoire n'en sera pas moins souil-  
 „ lée du sang de vos sujets. Mais  
 „ si elle abandonne vos drapeaux,  
 „ écartons ce funeste présage ; en  
 „ perdant vos troupes, vous per-  
 „ drez une portion considérable de  
 „ vos Etats. La religion que vous pro-  
 „ fessez, & que vous voulez faire ré-  
 „ gner dans la Flandre, y sera bientôt

„ anéantie. Instruit , mais trop tard ,  
 Liv. III. „ par une déplorable expérience , que  
 An. 1567. „ vous servira-t-il de connoître que la  
 „ clémence eût plus sûrement soumis  
 „ les peuples de cette Province , que  
 „ l'excessive rigueur.  
 „ Suivez , grand Prince , le pen-  
 „ chant de votre cœur ; pardonnez.  
 „ Tout Etat a une constitution qui  
 „ lui est propre : vous le savez mieux  
 „ qu'un autre , vous , dont le sceptre  
 „ régit des mondes nouveaux , qui  
 „ n'ont été découverts que pour subir  
 „ vos loix , & dont la Monarchie n'a  
 „ d'autres bornes que celles du cours  
 „ du soleil. L'Espagne , les Indes , l'I-  
 „ talie , tant d'Etats épars qui compo-  
 „ sent le vaste corps de votre Empire ,  
 „ exigent une administration différen-  
 „ te. Il seroit à desirer qu'une seule  
 „ & même Religion y éclairât les es-  
 „ prits ; mais pour y parvenir , ne fau-  
 „ droit-il pas éviter d'employer des  
 „ moyens trop violents , de peur de  
 „ les aliéner , & d'envelopper dans  
 „ une perte commune l'obéissance qui  
 „ est due à l'Eglise , & la soumission  
 „ qu'on doit au Souverain ? Que n'a  
 „ pas tenté Pierre de Toledé , Vice-  
 „ Roi de Naples , pour établir l'Inqui-

„ sition dans ce Royaume, sous le rè-                       
 „ gne de l'Empereur votre père? Quel Liv. III.  
 „ soulèvement cette entreprise n'occa- An. 1567.  
 „ sionna-t-elle pas? Ne fallut-il pas  
 „ bientôt ôter le funeste sujet des trou-  
 „ bles qui bouleversoient l'Etat?  
 „ Laissez donc aux Flamands leur  
 „ ancien gouvernement : écarterez tout  
 „ soupçon d'Inquisition, d'armées  
 „ étrangères, & de toutes les vio-  
 „ lences qu'ils redoutent : dissipez la  
 „ terreur des esprits : calmez l'agita-  
 „ tion des peuples. On réprime bien  
 „ mieux l'hérésie au sein de la paix,  
 „ que dans le tumulte des armes : c'est  
 „ au milieu de la guerre que ses pro-  
 „ grès, en Allemagne & en France,  
 „ ont été si rapides. Si les Flamands  
 „ sont si coupables, que les raisons d'E-  
 „ tat exigent que leurs fautes ne soient  
 „ pas entièrement impunies, qu'un pe-  
 „ tit nombre de châtimens ménagés  
 „ avec prudence, serve d'exemple à  
 „ la multitude. La clémence est la  
 „ vertu des Princes, la seule qui ne  
 „ pouvant leur être commune avec  
 „ leurs sujets, est leur prérogative la  
 „ plus honorable. (15)

---

(15) Strada & de Thou font ouvrir l'avis

LIV. III. Cet avis modéré fut aussi-tôt com-  
 An. 1567. battu par le Duc d'Albe; tel fut son  
 discours. " Je commencerai , grand  
 " Prince, par où le Duc de Feria a  
 " fini ; & j'ose avancer , avec une  
 " liberté que la vérité m'inspire , que  
 " votre Majesté ne doit pas suivre les  
 " mouvements de sa clémence. Cette  
 " vertu , poussée trop loin , devient  
 " une foiblesse ; elle cause la ruine des  
 " Empires. Jusqu'à quand recevrez-  
 " vous en Flandre la loi que vous y  
 " devriez prescrire ? Ces peuples in-  
 " dociles , qui prétendent concilier  
 " leur indépendance avec la qualité de  
 " sujets, se sont révoltés contre l'Egli-

---

qui conseilloit le parti de la douceur, par le Prince d'Eboli. Il fut embrassé par le P. Confesseur & Antonio Perez. L'avis contraire du Duc d'Albe eut le suffrage du Cardinal Spinosa. Le Duc de Feria ne parla que le troisième, suivant Strada, & conformément au Prince d'Eboli, à peu de chose près. De Thou ajoute qu'il revint depuis à l'opinion du Duc d'Albe, à laquelle le Prince d'Eboli parut lui-même se rendre, pour se débarrasser d'un rival dans la faveur du Roi, & mettre ce Prince dans le cas de se repentir d'avoir suivi ses violents conseils. Il paroît encore par Strada, que Dom Juan Manrique de Lara insinua d'envoyer en Flandre le Prince Dom Carlos.

„ se , & bientôt ils voudront se souf-  
 „ traire à votre obéissance. Ils se pro- LIV. III.  
 „ posent sans doute de suivre l'exem- An. 1567.  
 „ ple des Suisses , qui se sont affran-  
 „ chis de l'empire de votre Maison en  
 „ Allemagne , & de former , au sein  
 „ de leurs Provinces , une République  
 „ nouvelle ; ou plutôt Orange , Eg-  
 „ mont , & les criminels complices de  
 „ tant de nouveautés odieuses , s'atten-  
 „ dent , qu'après avoir opprimé la li-  
 „ berté de la nation , sous le prétexte  
 „ de la défendre , ils pourront ensuite  
 „ partager audacieusement vos Etats ,  
 „ & en devenir les tyrans.

„ Oui , nous verrons tant d'excès  
 „ affreux , tant de projets insolents ,  
 „ & l'on parlera de pardon ! & vous  
 „ laisserez enlever à l'Eglise , sous  
 „ vos yeux , tant de sujets fidèles ,  
 „ & à votre Couronne le pays le plus  
 „ opulent ! O forfait ! l'hérésie triom-  
 „ phe par-tout ; sa fureur se porte à  
 „ mille impiétés horribles. Par-tout  
 „ votre autorité est attaquée par un  
 „ compromis , une requête , & par  
 „ tant d'autres attentats chaque jour  
 „ plus criminels. Qui ne se repro-  
 „ cheroit dans de pareilles circonstan-  
 „ ces , de condescendre à tant de cri-

LIV. III. „ mes par une lâche indulgence ! Ne  
 An. 1567. „ voyons-nous pas que la patience &  
 „ la dissimulation n'ont servi qu'à au-  
 „ gmenter le désordre & enhârdir les  
 „ coupables ?  
 „ Plût à Dieu, sans doute, qu'il vous  
 „ fût possible, grand Prince, de pas-  
 „ ser en Flandre ! Vous savez ce que  
 „ produisit la présence de l'Empereur  
 „ votre pere dans la révolte des Gan-  
 „ tois ; mais ce grand Monarque né  
 „ en Flandre, dans les murs de Gand,  
 „ & qui n'avoit à dompter que cette  
 „ ville superbe au sein d'un vaste pays,  
 „ par-tout ailleurs soumis à ses loix,  
 „ voulut-il la quitter sans y avoir conf-  
 „ truit une citadelle redoutable, & y  
 „ avoir établi une bonne garnison ?  
 „ En vain les Gantois s'échappèrent en  
 „ plaintes vives, & réclamèrent les  
 „ privilèges de la Nation ! Le joug en  
 „ fut-il moins imposé sur leurs têtes  
 „ rebelles ? L'Empereur n'avoit cepend-  
 „ ant qu'à soumettre une ville parti-  
 „ culière. Aujourd'hui la rébellion em-  
 „ brassé des Provinces entières : L'hé-  
 „ résie la précède & irrite ses empor-  
 „ tements. Que pourra votre présence  
 „ seule sur des peuples furieux & fa-  
 „ natiques ! Rendez-vous en personne

„ dans les Pays-Bas, si ce voyage est                       
 „ nécessaire; mais allez-y faire respec- LIV. III.  
 „ ter vos ordres, & non y attendre An. 1567.  
 „ l'effet de vos prières & de vos bon-  
 „ tés. Que la terreur vous accompa-  
 „ gne; n'abandonnez ce pays, qu'a-  
 „ près y avoir assuré votre autorité par  
 „ de fortes citadelles & de nombreu-  
 „ ses garnisons; & que le Flamand,  
 „ accablé du poids de votre vengean-  
 „ ce, n'ose plus à l'avenir offenser un  
 „ Roi qui fait si bien faire respecter  
 „ les droits de sa Couronne.

„ Je le répète; il seroit à desirer que  
 „ vous puissiez vous-même en personne  
 „ aller réparer les désordres de la Flan-  
 „ dre; mais puisque des nécessités plus  
 „ urgentes vous retiennent au centre  
 „ de votre Empire, envoyez, sans  
 „ délai, une armée dans ces Provin-  
 „ ces, & choisissez pour la comman-  
 „ der un Chef habile. Ne doutez pas  
 „ un instant de la facilité de sa mar-  
 „ che dans les différents Etats par où  
 „ elle sera obligée de passer, ni de  
 „ la facilité de son entrée en Flandre.  
 „ Le Duc de Savoie, si intimement uni  
 „ à votre Couronne par les liens du  
 „ sang, & encore plus par ceux de  
 „ l'intérêt, ne refusera pas le passage

„ par ses Etats. Si vous préférez la  
 Liv. III. „ route de la Suisse, les Cantons Ca-  
 An. 1567. „ tholiques, vos Confédérés, s'em-  
 „ presseront de vous donner des mar-  
 „ ques de leur bonne volonté; delà  
 „ votre armée entrera dans la Bour-  
 „ gogne, qui vous appartient; & la  
 „ Lorraine ne voudra, ni ne pourra  
 „ s'opposer à sa marche. Arrivée aux  
 „ confins du Luxembourg, qui l'em-  
 „ pêchera d'entrer en Flandre? Les  
 „ Flamands peut-être. Mais leur est-  
 „ il aussi facile de lever des armées,  
 „ que de tramer des conjurations? Une  
 „ vile populace est-elle aussi prompte  
 „ à combattre des escadrons aguerris,  
 „ qu'à renverser des statues insensibles  
 „ & des autels sans défense? Les  
 „ Princes voisins? Mais la France est  
 „ consumée du feu de la guerre civile;  
 „ l'Angleterre obéit à une femme,  
 „ l'Allemagne, divisée en un si grand  
 „ nombre de Principautés ennemies,  
 „ ne laisse rien à redouter.  
 „ D'ailleurs, vous défendez ici la  
 „ cause de tous les Princes: ils sont  
 „ tous intéressés à voir punir la désobéissance  
 „ des sujets envers leurs Souverains.  
 „ Vos armées entreront donc  
 „ en Flandre; elles y seront reçues,

„ & s'y établiront sans difficulté : elles  
 „ y imprimeront la terreur de votre Liv. III.  
 „ Puissance ; elles y assureront les droits An. 1567.  
 „ de Dieu & les vôtres. S'il faut em-  
 „ ployer les supplices, ils seront pro-  
 „ portionnés aux fautes. Ne nous abu-  
 „ sons pas ; la perfidie , & non une  
 „ frayeur aveugle , a plongé les Fla-  
 „ mands dans une rébellion manifeste.  
 „ S'ils persistent, ils doivent éprouver  
 „ tout le pouvoir de vos armes : elles  
 „ sont justes ; elles seront puissantes  
 „ contre des troupes méprisables, ras-  
 „ semblées à la hâte : elles triomphe-  
 „ ront sur des peuples rebelles à Dieu  
 „ & à leur Prince. Comptez sur des  
 „ succès d'autant plus heureux, que  
 „ votre cause est plus juste, votre Em-  
 „ pire plus puissant ; & que Dieu , en  
 „ vous établissant le maître de cet Em-  
 „ pire immense, qui embrasse plusieurs  
 „ mondes, semble avoir moins voulu  
 „ vous couvrir de gloire , que vous  
 „ avoir destiné pour maintenir & au-  
 „ gmenter l'honneur de son culte.  
 „ Mais, il faudra des secours, &  
 „ peut-être manqueront-ils au besoin ?  
 „ vaine inquiétude ! Ils parviendront  
 „ par la Savoie , par la Suisse , & plus  
 „ facilement encore par la mer. Mais

vos troupes auront-elles des secours  
 à defirer? Le moment de leur entrée  
 en Flandre verra éteindre la révol-  
 te : les citadelles, les garnifons l'em-  
 pêcheront de renaître encore. Et  
 quelle plus favorable occasion d'in-  
 troduire une armée dans les Pays-  
 Bas, pour y établir le foyer de la  
 puissance de votre Empire; & du  
 fein de ces Provinces, comme du  
 centre de l'Europe, faire la desti-  
 née des Etats, affermir l'autorité  
 de l'Eglise, & rendre votre nom  
 glorieux & immortel!  
 Je conviens que les divers Gou-  
 vernemens ne jouissent pas d'une  
 constitution uniforme; mais en est-  
 il aucun où des fujets puissent refu-  
 ser l'obéiffance qu'ils doivent à leur  
 Souverain? Ils naiffent fousmis à  
 cette loi; en la violant, ils man-  
 quent à leur devoir; & les y con-  
 traindre, ce n'est point donner at-  
 teinte à leurs droits particuliers: tel  
 est l'état de la Flandre, où l'on foule  
 aux pieds, fans diftinction, les loix  
 divines & humaines. Votre Majesté  
 doit employer la force pour répri-  
 mer ces attentats. Après avoir épuifé  
 inutilement les voies de la douceur,

„ peut-elle se faire un scrupule d'em-  
 „ ployer la rigueur & la sévérité? „

LIV. III.

Ces différents avis, appuyés l'un & l'autre par des raisons si fortes & si puissantes, augmentoient plus l'incertitude du Roi, qu'elles ne servoient à le décider. Le Cardinal de Granvelle soutenoit le sentiment du Duc d'Albe; & quoiqu'il fût suspect, à cause de son inimitié contre les Flamands, l'expérience consommée qu'il avoit dans leurs affaires donnoit du poids à son opinion. Le Prince d'Eboli se déclara, au contraire, pour le sentiment du Duc de Feria : tout le Conseil étoit partagé entre ces différents avis. Mais, lorsque le Roi balançoit à se déterminer pour l'un des deux, il apprit les nouveautés survenues en Flandre, les violences exercées contre les Eglises, & tous les excès d'une licence effrénée, auxquels les hérétiques s'étoient portés. Ces nouvelles finirent son irrésolution. Non-seulement il pensa qu'il falloit envoyer une armée, & employer la force contre les Flamands, mais il crut qu'il n'y avoit pas à différer plus long-temps.

An. 1567.

Les Princes commettent ordinairement, autant qu'ils le peuvent, l'exé-

Liv. III.    cution de leurs projets à ceux qui les  
 An. 1567.    ont conseillés. Ce fut par cette raison  
               que Philippe choisit, pour commander  
               les troupes qu'il destinoit pour la Flan-  
               dre, le Duc d'Albe, qui étoit d'ailleurs  
               le Général de toute l'Espagne qui eût  
               le plus de réputation. (16) Du reste,  
               c'étoit un homme d'un caractère aussi  
               dur que sa physionomie étoit austère,  
               altier dans le sein de la paix, encore  
               plus superbe au milieu des armes,  
               nourri dans les camps dès sa jeunesse,  
               & qui regardoit la guerre & le com-  
               mandement des armées comme un  
               avantage personnel. On se hâta donc  
               de donner les ordres nécessaires pour  
               lever en Espagne des troupes nouvel-  
               les, & pour remplacer les vieux ré-  
               giments qu'on feroit passer d'Italie en  
               Flandre. Les Espagnols devoient faire

---

(16) Le Roi n'envoya pas le Duc d'Albe en Flandre pour en appaiser les troubles; il étoit déjà instruit par les Lettres de la Gouvernante, rapportées par Strada, qu'elle les avoit elle-même appaisés. Ainsi il semble que les Historiens Protestants des Provinces-unies ont raison d'affirmer que Philippe II voulut profiter de l'occasion des troubles pour abolir les privilèges des Flamands, & traiter ces Provinces en Pays de conquête.

la principale force de l'infanterie de cette armée, dont la cavalerie fut composée d'Italiens, de Franc-Comtois & d'Allemands. On y ajouta encore plusieurs régiments d'infanterie formés en Allemagne.

LIV. III.

An. 1567.

Pendant qu'on faisoit tous ces préparatifs, les armes de la Duchesse de Parme avoient obtenu les plus heureux succès en Flandre. Sa fermeté avoit rappelé les peuples à l'obéissance du Roi. L'Eglise avoit recouvré ses droits, & le Pays son ancienne tranquillité. On se flattoit donc que le Roi, changeant de résolution, révoqueroit ses ordres pour le départ de son armée; mais soit qu'il pensât que le feu des troubles étoit plutôt assoupi qu'éteint, soit qu'il ne voulût pas laisser échapper l'occasion d'affermir plus solidement son autorité dans ces Provinces, entourées de voisins qui lui étoient suspects, ce Prince persista dans son projet.

Le Duc d'Albe partit donc d'Espagne; & après avoir débarqué à Gènes, il rassembla toutes ses troupes, dont le nombre se montoit à près de 8000 hommes de pied, & à quinze cents de cavalerie, presque tous Italiens, mé-

LIV. III. An. 1567.           lés de quelques Espagnols, auxquels on joignit depuis trois cents Franco-Comtois. Alphonse d'Ulloa commandoit le régiment de Naples; Julien Romero, celui de Sicile: les régiments de Lombardie & de Sardaigne étoient aux ordres de Sanche de Lodogno & de Gonfalve de Bracamonté: Ferdinand de Toledé, fils naturel du Duc d'Albe, fut placé à la tête de la cavalerie. Enfin, ces troupes furent jointes par un corps de troupes, le seul qu'on leva alors en Allemagne, composé de quatre mille fantassins, & commandé par le Comte Alberic de Lodron. Outre ces excellents Officiers, dont le mérite étoit reconnu, le Duc s'attacha encore quelques Seigneurs Espagnols, capables de partager avec lui les soins du commandement, & parmi lesquels on doit distinguer Sanche d'Avila, Gouverneur de Pavie, qui fut élevé dans la suite aux premiers emplois en Flandre. Le Marquis Chiappin Vitelli, & Gabriel Serbelloni, Grand Prieur de Hongrie dans l'Ordre de Malte, furent les principaux d'entre les Officiers Italiens qui le suivirent. Ils avoient long-temps servi dans les guerres d'Italie, & ils s'y étoient fait

une grande réputation. Vitelli fut nommé ~~\_\_\_\_\_~~ Mestre-de-Camp-Général, & le commandement de l'artillerie fut confié à Serbelloni. (17) Ces dispositions faites, le Duc passa son armée en revue, & la conduisit ensuite dans le meilleur ordre jusques dans le Duché de Luxembourg, sans que la France ni l'Allemagne fissent aucun mouvement pour l'en empêcher. Delà ayant envoyé en avant quelques régiments d'infanterie, qu'il posta dans les endroits les plus propres à mieux assurer son entrée en Flandre, il partit aussi-tôt pour se rendre en personne auprès de la Duchesse de Parme. (18)

LIV. III.  
An. 1567.

Les Flamands, qui d'abord avoient été étonnés des premiers bruits de la marche de cette armée, furent confondus en apprenant son arrivée. Beaucoup d'entr'eux ne pouvant plus douter de l'appareil formidable qui accompagnoit le Duc d'Albe, s'étoient déjà retirés; le Prince d'Orange en avoit le premier donné l'exemple, & s'étoit

---

(17) L'Ingénieur en chef étoit le Comte François Paciotto, très-connu dans les guerres de ce siècle.

(18) Le Duc d'Albe arriva à Bruxelles le 22 d'Août.

LIV. III. An. 1567. réfugié en Allemagne. Il favoit com-  
 bien sa conduite étoit suspecte à la  
 Cour de Madrid; & il craignoit que  
 le Duc d'Albe ne le voulût forcer de  
 lui en rendre compte. Il se seroit cru  
 déshonoré d'obéir à un simple Grand  
 d'Espagne, lui Prince Souverain, dont  
 la Maison puissante jouissoit des préro-  
 gatives les plus distinguées dans l'Em-  
 pire. Il voyoit avec indignation qu'on  
 donnât de pareils maîtres à la Flan-  
 dre, qui avoit toujours été gouvernée  
 jusqu'alors par des Princes du Sang de  
 ses Rois, ou qui étoient étroitement  
 alliés à leur Maison. Le Comte Louis  
 de Nassau, frère du Prince d'Orange,  
 & le Comte d'Hochstrate le suivirent;  
 il pressa en vain le Comte d'Egmont  
 de prendre le même parti : enfin, ne  
 pouvant le persuader, „ Vous vous en  
 „ repentirez trop tard, „ lui dit le  
 Prince; & il le quitta, en lui prédi-  
 11 Avril. fant tous les malheurs qu'il devoit es-  
 fuyer. (19)

---

(19) Le Prince d'Orange partit pour l'Alle-  
 magne le 11 Avril, peu de jours après la con-  
 férence qu'il avoit eue à Villebroeck avec le  
 Comte d'Egmont, & quatre mois avant l'ar-  
 rivée du Duc d'Albe. Voyez la Note 11. La nar-  
 ration du Cardinal Bentivoglio semble indi-

En effet, le Duc fut à peine établi à Bruxelles, non dans le Palais de la Gouvernante, mais dans un Hôtel voisin, qu'il signala le premier acte de son autorité par l'emprisonnement des Comtes d'Egmont & de Horn. Voici comment il s'y prit. Ils étoient tous les deux Membres du Conseil d'Etat. Feignant de vouloir les consulter sur les citadelles qu'il projettoit, & particulièrement sur celle qu'on alloit construire à Anvers, le Duc les attira chez lui avec quelques autres Membres du Conseil. Le Conseil étant levé, il trouva moyen de les séparer l'un de l'autre, en les faisant passer, sous des prétextes spécieux, dans divers appartements, où ils furent arrêtés. (20) 9 Septemb.

Liv. III.

An. 1567.

---

quer que l'entrevue de ces deux Seigneurs se passa peu de temps avant que le Duc eût conduit en Flandre l'armée qui effraya le Prince d'Orange.

(20) Le Comte d'Egmont avoit déjà eu un pressentiment de son malheur à Tillemont, où il étoit allé saluer le Duc d'Albe à son arrivée. Celui-ci en le voyant venir, dit à ceux qui l'accompagnoient, assez haut pour que le Comte l'entendit : voilà un grand hérétique; & quoiqu'il l'eût rassuré en feignant de plaisanter, le Comte ne laissa pas d'en recevoir une impression fâcheuse contre l'impitoyable

LIV. III. Dans le même temps on se faisit, hors  
 An. 1567. de Bruxelles, d'Antoine Strale, qui  
 avoit été plusieurs fois Bourguemestre  
 d'Anvers : c'étoit un factieux déclaré,  
 & on le regardoit comme un des prin-  
 cipaux auteurs des émeutes arrivées  
 dans cette ville. On arrêta aussi Jean  
 Kaatsembrod, Seigneur de Bakersel,  
 Secrétaire de confiance du Comte  
 d'Egmont. Le Duc espéroit se procu-  
 rer par leur moyen la connoissance,  
 non-seulement des particularités im-  
 portantes qui concernoient les Comtes  
 d'Egmont & de Horn, mais encore de  
 toutes les intrigues & des manœuvres  
 diverses qui avoient été la cause des  
 révoltes

---

Espagnol. Strada prétend que le Duc lui de-  
 manda lui-même son épée, & que le Comte  
 en la lui rendant, lui dit : qu'elle avoit toujours  
 bien servi le Roi. Ferdinand de Toledé, fils  
 naturel du Duc, arrêta le Comte de Horn,  
 qui, suivant de Thou, ayant appris que le  
 Comte d'Egmont éprouvoit le même sort,  
 avoua qu'il méritoit de le partager pour avoir  
 eu la foiblesse de suivre son conseil. On trouve  
 dans l'Hist. Métallique des Pays-Bas la formule  
 singulière d'une nouvelle confédération for-  
 mée par Bréderode, qui vivoit encore, &  
 quelques autres Flamands réfugiés en Allema-  
 gne, dont l'occasion fut l'emprisonnement du  
 Comte d'Egmont.

révoltes passées. On n'eut pas plutôt ~~appris~~ appris à Madrid la nouvelle de l'em- Liv. III. prisonnement de ces deux Seigneurs, An. 1567. qu'on fit arrêter le Seigneur de Montigni : il étoit resté seul en Espagne des Députés de la Flandre. (21) Le Marquis de Bergh étoit mort depuis deux mois, & on croyoit communément dans les Pays-Bas qu'il avoit été empoisonné.

Le Duc d'Albe avoit exécuté son entreprise sans en avoir instruit la Duchesse de Parme; elle en fut très-mécontente. Le Roi, en envoyant le Duc en Flandre, avoit déclaré qu'il ne lui confioit d'autorité que pour ce qui regardoit le militaire, & qu'il laissoit toutes les autres parties de l'administration entre les mains de la Gouvernante. Le Duc lui-même en arrivant s'étoit expliqué de même sur la commission dont il étoit chargé : mais la Gouvernante avoit pénétré que ses pouvoirs étoient plus étendus qu'il ne le disoit; elle n'auroit jamais cru cependant qu'il eût osé s'assurer de la per-

---

(21) Le Marquis de Bergh mourut le 21 Mai. Montigni fut enfermé au Château de Ségovie.

femme des Comtes sans sa participation.  
 Liv. III. Elle sentit alors que le Roi n'avoit  
 An. 1567. plus de confiance en elle, & qu'ajou-  
 tant foi aux accusations portées con-  
 tr'elle, il croyoit sans doute que c'é-  
 toit à sa foiblesse qu'il falloit imputer  
 tout ce qui s'étoit passé en Flandre.  
 Elle jugea donc qu'elle ne pouvoit plus  
 conserver avec honneur le Gouverne-  
 ment de la Flandre. D'ailleurs comme  
 elle avoit toujours désapprouvé les  
 projets cruels du Duc d'Albe dans tout  
 ce qui regardoit la Flandre, elle fit  
 tout ce qu'elle put pour obtenir la per-  
 mission de se retirer; & après quel-  
 ques instances réitérées, elle l'obtint.

         Le Roi lui témoigna la plus grande  
 An. 1568. satisfaction de son administration. Il la  
 combla d'honneurs; il lui assigna une  
 augmentation considérable de pension,  
 & voulut qu'elle passât à sa postérité,  
 outre les fonds qui lui avoient été  
 constitués pour sa dot dans le Royau-  
 me de Naples. La Duchesse de Parme  
 partit de Bruxelles au commencement  
 de l'année 1568, (22) emportant avec

---

(22) La Gouvernante quitta Bruxelles le  
 premier Février, suivant Strada; & le 10 Avril,  
 si l'on en croit de Thou. Elle écrivit au Roi,

elle les regrets inexprimables des Flamands. Elle étoit née parmi eux; elle avoit adopté leurs mœurs. Bienfaitante, affable, modérée, elle joignoit à ces qualités aimables un courage mâle, & une fermeté vigoureuse. Quoique exposée pendant très-long-temps aux horribles tempêtes qui troublèrent son Gouvernement, elle osa entreprendre de les appaiser, & elle y réussit.

LIV. III.

An. 1568.

---

avant de partir, une Lettre également ferme & respectueuse, que rapporte Strada, où elle lui donne très-librement son avis sur le parti qu'on avoit pris en Espagne de traiter la Flandre avec rigueur. Le dernier Edit qu'elle publia, exposant que les Pays-Bas étoient pacifiés long-temps avant l'arrivée du Duc d'Albe, lui laisse la conséquence à tirer que les troubles qui y régnoient alors étoient l'effet de sa mauvaise conduite. Le Monarque & son Général méritoient à tous égards cette leçon.



## LIVRE IV.

## SOMMAIRE.

*LE Duc d'Albe Gouverneur de Flandre. Premier acte de sa rigueur. Citadelles construites. Terreur des Flamands. Réponse du Prince d'Orange à la citation du Duc d'Albe. Ce Prince tâche de susciter des ennemis au Roi d'Espagne. Dispositions d'Elisabeth, Reine d'Angleterre; des Huguenots de France & des Protestants d'Allemagne. Assemblée des Princes de cette Religion. Discours du Prince d'Orange. Il persuade la Diète. Projets d'invasion en Flandre. Entreprise sur Ruremonde sans succès. Défaite des Rébelles à Dalem. Entrée du Comte Louis de Nassau en Frise. Vues du Comte sur Groningue. Les soldats Espagnols forcent le Comte d'Aremberg à combattre. Discours du Comte Louis à ses Soldats avant l'action. Combat d'Héligerlée. Situation difficile du Duc d'Albe. Il fait exécuter les Comtes d'Egmont & de Horn. Impression que fait leur mort. Préparatifs du Duc d'Albe con-*

*tre Louis de Nassau. Premiers succès de Vitelli sur le Comte Louis. Arrivée du Duc d'Albe à son armée. Discours qu'il lui fait. Ses maximes sur l'art de la guerre. Dessenin du Comte Louis. Sa retraite. Il est poursuivi par le Duc. Il espère se maintenir dans l'Ost-Frise. Projets du Duc d'Albe pour l'en chasser. Bataille de Gemminghen, où le Comte Louis est défait.*

**L**E Duc d'Albe étant resté seul en possession du Gouvernement de Flandre, ne songea plus qu'à suivre le plan de rigueur qu'il s'étoit tracé pour punir les Flamands. (1) Peu de temps

LIV. IV.

AN. 1568.

(1) Le Duc d'Albe étoit odieux aux Flamands dès le règne de l'Empereur Charles-Quint. Strada rapporte que ce Prince l'ayant consulté sur le châtimeut que méritoit la révolte des Gantois, il lui avoit conseillé de détruire de fond en comble son ingrante patrie; que l'Empereur, offensé de ce conseil, conduisit le Duc sur une Tour élevée, d'où il lui fit considérer l'étendue de cette grande Ville, & qu'il lui demanda ironiquement, combien il faudroit de peaux d'Espagne pour refaire un tel Gand. Cette historiette, vraie ou fausse, qui fut répandue avec affectation par les Gantois par toute la Flandre, est le premier fondement de la haine violente que ses peuples lui ont toujours portée.

**Liv. IV.**  
**An. 1568.** avant l'emprisonnement des Comtes d'Egmont & de Horn, il les avoit fait transférer au Château de Gand bien escortés. Il y avoit fait entrer avec eux une garnison de troupes Allemandes, & en avoit retiré les Wallons qui le gardoient. Il manifesta de plus en plus ses terribles desseins par l'érection d'un nouveau Tribunal de Justice, qui résida toujours auprès de sa personne, Il l'appella le Conseil des troubles, & lui attribua la connoissance de la cause de ces Seigneurs & de toutes les causes de la même espèce. Il choisit pour composer ce Conseil de sang, un certain nombre de gens affidés, & qui lui parurent devoir entrer plus sûrement dans l'exécution de ses vues; il y admit deux Jurisconsultes, l'un Espagnol & l'autre Francomtois, & lui-même s'en déclara le chef. Ensuite, pour donner une idée formidable de sa puissance, il fit publier une Ordonnance terrible, où il déclara crime de lèze-majesté divine & humaine tout ce qui s'étoit passé dans les fameuses affaires du compromis, & de la requête, ainsi que toutes les violences qu'on avoit exercées contre l'Eglise & la Foi Catho-

que. (2) A l'effroi des menaces il joignit bientôt la terreur des châtimens. Il fit citer le Prince d'Orange, le Comte Louis de Nassau son frere, les Comtes d'Hochstrate & de Culembourg, le Seigneur de Brederode, & les principaux de ceux qui s'étoient expatriés; il leur enjoignit de comparoître devant lui dans un terme préfix, sous peine d'être regardés comme coupables de rébellion, & d'être punis par la confiscation de leurs biens. On arrêta aussi-tôt après, par ses ordres, dans toutes les Provinces, un grand nombre de personnes de toutes conditions, qui avoient eu part dans les émeutes passées; les prisons en

LIV. IV.

An. 1568.

---

(2) C'étoit en vertu d'un Décret de l'Inquisition d'Espagne, donné le 16 Février 1568, qui déclaroit criminels de lèze-majesté divine & humaine, tous les peuples des dix-sept Provinces, à l'exception d'un petit nombre de personnes, dont les noms étoient spécifiés. Les Catholiques y étoient compris comme les Hérétiques; ceux-ci, comme coupables des troubles & des profanations; & les premiers, pour ne s'y être pas opposés. *Heretici fraxerunt Tempia*, disoit en mauvais latin Vargas, Président du Conseil du sang, sous le Duc d'Albe, suivant les Historiens Hollandois, *Catholici nihil fecerunt contra, ergo debent omnes patibulari.*

Liv. IV. furent remplies : mais leur captivité ne  
 An. 1568. dura pas long-temps. Le Duc qui vou-  
 loit faire des exemples , & imprimer  
 plus profondément la consternation  
 dans les esprits , bâta leur supplice , &  
 rendit leurs exécutions publiques.

Il donna ensuite ses soins à faire  
 construire des citadelles dans les villes  
 où la situation du lieu , & la disposition  
 des habitants sembloient l'exiger. An-  
 vers , cette ville célèbre , que l'on pou-  
 voit regarder comme la capitale des  
 Provinces de Flandre , à cause des  
 prérogatives dont elle étoit décorée ,  
 vit élever sur les bords de l'Escaut la  
 première Citadelle , qui fut composée  
 de cinq bastions. L'importance de cette  
 Ville la rendoit suspecte au Duc , & il  
 s'y rendit lui-même en personne pour  
 faire exécuter ses ordres. Il fit même  
 contribuer les habitants aux fraix de  
 la construction de cette Citadelle , en  
 leur donnant l'espérance d'en retirer le  
 régiment Allemand de Lodron aussi-tôt  
 qu'elle seroit en état de défense. On  
 travailla en même temps à bâtir des  
 forteresses semblables à Flessingue ,  
 qui est le port de la Zélande le plus  
 fréquenté , & le passage nécessaire pour  
 entrer dans l'Escaut ; à Groningue ,

ville considérable sur les confins de l'Al-  
 lemagne ; & à Valenciennes , place Liv. IV.  
 d'une conséquence extrême sur les fron- An. 1568.  
 tières de France ; mais , à l'exception  
 de la citadelle d'Anvers , rien ne fut  
 achevé. Les troubles qui survinrent de  
 tous côtés ne permirent pas de conti-  
 nuer. En attendant , le Duc garnit de  
 troupes les frontières , afin de les met-  
 tre à couvert des entreprises qu'on au-  
 roit pu tenter du dehors. Les villes les  
 plus suspectes dans l'intérieur du Pays  
 furent désarmées , & le reste des sol-  
 dats fut distribué par-tout où il falloit  
 contenir le peuple.

Cette conduite sema l'épouvante  
 dans tout le Pays , & fit prendre à  
 une infinité de personnes le parti d'en  
 fortir sur le champ. On en fait monter  
 le nombre jusqu'à trente mille hom-  
 mes de toute qualité. Ceux qui n'a-  
 voient eu aucune part aux troubles , &  
 dont l'innocence ne leur laissoit rien  
 à craindre pour eux-mêmes , ne pou-  
 voient voir sans horreur la sévérité  
 avec laquelle on traitoit les coupables ,  
 & s'indignoient de n'avoir sous les  
 yeux que l'appareil menaçant des ar-  
 mes , les fuites , les exils , les prisons ,  
 la confiscation des biens , le sang & la

mort. On se refugioit en France, en  
Liv. IV. Angleterre, en Allemagne : c'est sur-  
An. 1568. tout dans cette dernière contrée que se  
retirèrent les personnes les plus qua-  
lifiées, à l'invitation du Prince d'O-  
range, qui les avoit excitées à suivre  
son exemple & à courir sa fortune.

Ce Prince répondit par un mani-  
feste à la citation du Duc d'Albe. Il l'y  
recusoit comme juge suspect, & qui  
n'avoit pu être revêtu de l'autorité  
nécessaire à la dignité de sa cause. Il  
alléguoit sa qualité de Prince Souve-  
rain de l'Empire, qui l'en rendoit su-  
jet immédiat, & celle de Chevalier de  
la Toison-d'Or, par laquelle il avoit  
droit de réclamer le jugement du Roi  
en personne, comme chef & seul juge  
en même temps des Chevaliers de cet  
Ordre. La réponse du Comte d'Hoch-  
strate contenoit les mêmes raisons,  
fondées sur les mêmes titres, à l'ex-  
ception de celui de Feudataire de  
l'Empire.

La mère du Comte de Horn s'étoit  
déjà prévalue des privilèges que son  
fils tenoit des fiefs qu'il possédoit en  
Allemagne. Aussi-tôt après son empri-  
sonnement, elle avoit eu recours à  
l'Empereur, & elle avoit obtenu ses

bons offices auprès du Roi & du Duc d'Albe. Plusieurs Princes Catholiques d'Allemagne avoient aussi employé leur crédit en faveur du Prince d'Orange & de ceux de son parti. Unis à cet égard aux Protestants, tous les Princes de cet Empire, sans distinction de communion, détestoient la cruauté du Duc d'Albe, & voyoient avec douleur bouleverser le Gouvernement d'un Pays voisin, dont les mœurs, la langue & les loix étoient si conformes à celles de leurs Etats. Le Roi promit de traiter favorablement ceux qui obéiroient à la citation, mais aucun d'eux n'osa se fier à la parole de Philippe. Les délais étant expirés, le Duc fit prononcer la condamnation des coupables, & exécuter ceux qu'il avoit en sa puissance. L'Hôtel de Culembourg fut rasé jusqu'aux fondements; (3) on éleva

Liv. IV.

An. 1568.

---

(3) Toutes ces sentences furent portées au mois de Mai 1568. L'Hôtel de Culembourg fut rasé..... à cause du souvenir exécrable de la conjuration qui y a été tramée contre le culte de l'Eglise Catholique Romaine, contre la Majesté Royale, & contre ces Provinces même.... Telles sont les expressions françoises de cette inscription, gravées en quatre langues sur les quatre côtés de ce monument.

~~\_\_\_\_\_~~  
 LIV. IV. sur son emplacement un monument de  
 Ann. 1568. marbre pour configner la cause de cette  
 démolition, & renouveler à jamais  
 l'horreur des intrigues séditiones qu'on  
 avoit tramées dans cet Hôtel. Les gran-  
 des & belles terres que le Prince d'O-  
 range possédoit dans les diverses Pro-  
 vinces de Flandre & dans le Comté de  
 Bourgogne, furent confisquées. Le Duc  
 voulant sur-tout s'assurer de Breda, siez  
 considérable & place très-importante  
 décorée d'un château superbe, y éta-  
 blit une garnison. Mais il mit le sceau  
 à sa haine contre le Prince, en faisant  
 enlever le Comte de Buren, son fils  
 aîné, âgé de douze ans, qui étudioit à  
 Louvain, & en l'envoyant en Espagne  
 avec une bonne escorte, sous prétexte  
 que le Roi vouloit lui faire continuer  
 ses études dans l'Université d'Alcala.

Le Prince d'Orange, ses partisans &  
 toute la Noblesse, que la terreur de la  
 puissance Espagnole, & sur-tout les  
 cruautés du Duc d'Albe, avoient forcés  
 de quitter la Flandre, ne respiroient  
 que la vengeance, & se propoioient  
 de rentrer dans leur Pays les armes à  
 la main. Ils comptoient sur le zèle de  
 la Nation, & se flattoient que se ran-  
 geant autour de leurs drapeaux, elle

s'empreseroit de seconder leurs entreprises de toutes ses forces. Leurs partisans attisoient par-tout le feu des esprits, & ils avoient inspiré dans toutes les Provinces, au plus haut degré, l'horreur du Gouvernement du Duc.

---

 LIV. IV.

AN. 1568.

On sollicitoit par-tout la protection & les secours des Princes étrangers. La Reine d'Angleterre avoit vu naître avec joie les troubles de la Flandre, & avoit cherché à les fomenter. Elle confidéroit que si la possession de ces riches Provinces étoit assurée à l'Espagne, la puissance de cette Couronne deviendroit trop formidable à l'Europe; que Philippe, qui pourroit alors aisément entretenir une puissante marine dans ses ports d'Espagne & des Pays-Bas, seroit sur-tout à craindre pour ses Etats; que ses flottes pourroient les envelopper, & y faire de grands ravages; & qu'enfin ce Monarque, qui étoit instruit de tout le mal qu'elle avoit tenté de lui faire, ne manqueroit pas de saisir toutes les occasions de s'en venger, lorsqu'il en auroit le pouvoir. Elisabeth ne se dissimuloit point d'ailleurs la situation intérieure de son Royaume & les périls domestiques auxquels il étoit exposé. Cette

---

LIV. IV.

An. 1568.

Princesse n'avoit pu encore venir à bout d'établir solidement l'hérésie dans ses Etats. L'Angleterre étoit remplie de Catholiques, l'Irlande presque entière étoit encore attachée à la vraie Foi; le Roi d'Espagne pouvoit y exciter des mouvements, & mettre en œuvre le zèle de la Religion pour soulever les peuples : ils devoient naturellement recourir à lui, & n'avoient pas de protection plus puissante à réclamer. Il étoit donc à desirer pour cette Reine, d'étendre l'hérésie dans les Pays voisins; la désobéissance à l'Eglise ameneroit infailliblement la révolte contre le Souverain, & elle parviendroit par-là à jeter la Flandre dans une si furieuse confusion, qu'occupé d'y rétablir la tranquillité, le Roi d'Espagne ne songeroit plus à troubler celle de ses Etats. C'étoit par ces raisons politiques qu'elle avoit favorisé en France, & qu'elle y favorisoit encore plus que jamais, la faction des Huguenots, dont elle voyoit les succès avec une vive satisfaction. Mais c'étoit sur-tout en Flandre qu'elle eût voulu fomenter les divisions. La proximité de ce Pays & les forces redoutables que le Duc d'Albe venoit d'y amener lui donnoient

le plus grand ombrage de la puissance d'Espagne. Elle accueilloit donc avec bonté tous les fugitifs de Flandre, elle entretenoit avec soin leurs mécontentemens & leur aversion pour les Espagnols. Non contente de leur accorder sa protection dans ses propres Etats, elle les en aidoit auprès des hérétiques de France & d'Allemagne : elle y avoit des correspondances intimes, & le crédit immense dont elle y jouissoit, les y servoit efficacement.

---

 Liv. IV.

An. 1568.

Les succès des huguenots étoient alors si brillants en France, qu'ils ne prétendoient rien moins que de fonder une République au milieu de ce Royaume, sur les ruines de la Monarchie. Tel étoit le gouvernement qu'ils avoient adopté par rapport à la Religion, & ils eussent voulu y conformer leur administration politique. Ils demandoient qu'on leur permît de convoquer des assemblées générales & particulières, pour y traiter entr'eux de leurs propres intérêts, ou, ce qui étoit la même chose, ils aspiroient à former un nouvel Etat dans le sein de l'Etat même. La minorité de Charles IX venoit d'expirer, & l'on commençoit à distinguer dans ce Prince des senti-



Prince d'Orange & l'Amiral de Coligni étoit devenue encore plus intime depuis la retraite du Prince en Allemagne, & l'un & l'autre sembloient se concerter réciproquement pour la perte de leur propre patrie. Les huguenots avoient très à cœur de voir s'élever dans la Flandre les mêmes troubles qui désoloient la France. Ils comptoient défendre avec plus de succès, à forces communes, les deux causes réunies, & diminuer la honte de leurs excès en se procurant des complices. Aussi Coligni & tous les chefs du parti huguenot mettoient-ils en œuvre tous les ressorts possibles pour exciter les Flamands réfugiés en France, à tenter au plutôt les mouvements dont ils desiroient si ardemment la naissance.

Tous les Princes Protestants d'Allemagne & les Villes Impériales de leur communion étoient animés des mêmes sentiments sur les affaires de Flandre. Antérieurement à Luther, les Princes & les Villes libres, qui avec l'Empereur constituent l'Empire Germanique, n'avoient vu qu'avec peine l'élévation de la Maison d'Autriche portée au plus haut point par l'acquisition de la Flandre, & presque aussi-

LIV. IV.

An. 1568.

tôt après par celle de l'Espagne. Ils  
Liv. IV. confidéroient dès-lors avec jalousie  
An. 1568. l'accroissement de sa fortune. Charles-  
Quint étant monté sur le Trône Im-  
périal, ils avoient craint qu'il ne fût  
tenté de se rendre le maître absolu  
d'un corps libre dont il n'étoit que le  
chef, & ils ne pouvoient se dissimu-  
ler qu'il ne fût assez puissant pour réa-  
liser les plus ambitieux projets. La  
naissance de l'hérésie en Allemagne  
avoit plutôt fortifié qu'affoibli leur  
crainte, & ils avoient redouté que,  
sous prétexte d'établir l'ordre dans la  
Religion, ce Prince n'eût dessein d'ac-  
croître son autorité dans l'Etat. Ces  
inquiétudes avoient donné lieu aux dif-  
férents troubles de l'Allemagne. Tant  
de diètes, tant d'arrangements multi-  
pliés en matière de Religion n'avoient  
pas eu d'autre origine. Quoique de-  
puis la mort de Charles-Quint la Mai-  
son d'Autriche se fût divisée en deux  
branches, que celle d'Allemagne fût la  
moins puissante, & que les Protestants  
de l'Empire pussent leur opposer des  
forces respectables, le voisinage de la  
Flandre leur inspiroit bien des soup-  
çons, & ils se défioient toujours que  
la maison entière ne vînt à se réunir

pour les subjuguier. La situation des Pays-Bas donnoit à la branche d'Allemagne les plus grands avantages pour s'assurer la possession de l'Empire. Ils frémissaient de voir, en quelque sorte, héréditaire dans la Maison d'Autriche le Trône Impérial, & de ce qu'à l'exclusion des Protestants, cette Couronne élective sembloit fixée sur une tête Catholique.

LIV. IV.

An. 1568.

Ces motifs avoient naturellement déterminé les Princes Protestants de l'Empire à favoriser les premiers troubles qui s'étoient élevés dans la Flandre sous le Gouvernement de la Duchesse de Parme. Ils avoient protégé l'hérésie, fomenté les séditions, aidé de leurs conseils ceux qui en étoient les chefs, & suscité de toutes manières un bouleversement dans ce Pays, afin de l'arracher, s'il étoit possible, à la puissance du Roi d'Espagne. Quelle que fut la raison pour laquelle ils appelloient la Flandre la basse Allemagne, soit voisinage, soit ressemblance presque entière de langage, de mœurs, soit relations de commerce ou communications de leurs rivières, du Rhin entr'autres, ce fleuve également utile par la longueur de son cours aux Pro-

LIV. IV. Provinces supérieures qu'il arrose, & aux  
An. 1568. son lit; ils la décoroient toujours de  
ce nom, & la regardoient comme incorporée à la haute Allemagne. Ils formoient des liaisons parmi les peuples, y cultivoient des amis, y cherchoient des alliances. Plusieurs des principales Maisons des Pays-Bas tiroient leur origine d'Allemagne; celle du Prince d'Orange, qui s'étoit encore marié dans la Maison de Saxe, étoit de ce nombre. C'étoit par toutes ces causes que les Princes Protestants de l'Empire entretenoient avec ce dernier la correspondance la plus étroite. La conformité de leurs sentimens les engageoit à ne lui rien cacher de leurs secrets les plus intimes sur les affaires de Flandre.

Retiré auprès d'eux, ce Prince ne cessoit de les animer à s'opposer à l'oppression dont l'impitoyable Espagnol accabloit les Flamands, & dont il dépeignoit les excès avec les couleurs les plus noires. Pour leur persuader que la cause de la Flandre étoit commune aux sujets de l'Empire, il confondoit les intérêts de la Religion & ceux de l'Etat, & il avoit l'adresse de leur faire envisager comme pro-

chains les dangers les plus éloignés. Liv. IV.  
An. 1568.  
 Il sollicitoit ceux de ces Princes à qui les armes de l'Espagne en Flandre faisoient plus d'ombrage, de s'assembler. La Reine d'Angleterre l'aïdoit en cela de son crédit, & les Huguenots de leurs négociations.

Il ne fut pas difficile de les y déterminer. Plusieurs Villes libres, celles sur-tout qui sont situées sur les bords du Rhin, & qui étoient les plus effrayées de la proximité des forces redoutables du Duc d'Albe, y envoyèrent leurs Députés. L'Electeur Palatin étoit le plus remarquable des Princes qui composoient cette diète; plus voisin de la Flandre, plus puissant qu'aucun d'eux, transfuge de l'hérésie de Luther dans celle de Calvin, il avoit beaucoup plus de relation avec Elisabeth & les Huguenots. Les autres étoient le Duc de Wirtemberg, le Landgrave de Hesse, le Marquis de Bade, celui de Dourlach, les Comtes de la Maison de Nassau, & quelques Comtes de ce voisinage; enfin le Roi de Dannemarck & les Princes de la Maison de Saxe, qui ne donnèrent pas peu d'éclat à cette diète en y envoyant leurs Ministres. Il est rare que les affai-

LIV. IV. An. 1568. res qui dépendent des révolutions du grand nombre, soient conduites avec l'activité qui seroit nécessaire; ou l'on est divisé dans les motifs, ou l'on est partagé sur les moyens, ou l'on tombe dans la confusion des avis. Mais rien n'égale en particulier la lenteur des Allemands dans leurs négociations; tout s'y agite beaucoup plus par écrit que de vive voix, & l'on y consume plus de temps à table qu'aux délibérations. La diète faisoit ainsi très-peu de progrès, & la variété des sentimens y multiplioit les difficultés. Le Prince d'Orange voulant inspirer à l'assemblée le zèle dont il étoit enflammé, y tint le discours suivant.

„ Nous traitons aujourd'hui une  
 „ cause commune aux deux Nations,  
 „ illustres Princes, respectables Députés.  
 „ L'union étroitement établie entre l'une & l'autre Allemagne par leur  
 „ situation, leur langage, leur nom,  
 „ leur commerce & leurs mœurs, est  
 „ la preuve de cette vérité. Nous faisons tous que dans les siècles précédents,  
 „ elles ne formoient qu'un même corps; qu'elles ont toujours  
 „ été, & qu'elles sont encore animées du même amour de la liberté.

„ Si dans l'une, la naissance donne au Prince  
 „ Prince l'autorité qu'il n'obtient dans Liv. IV.  
 „ l'autre que de la pluralité des suf- An. 1568.  
 „ frages, elles ont toutes deux ou des  
 „ diètes ou des Etats qui les distin-  
 „ guent respectivement. Combien de  
 „ fois ont-elles été forcées de com-  
 „ battre l'ambition de leurs Souve-  
 „ rains ? N'en cherchons point des  
 „ exemples dans les temps reculés,  
 „ nous en avons de frappants sous nos  
 „ yeux ; & , sans nous arrêter à ceux  
 „ que l'Allemagne fournit , considé-  
 „ rons le triste spectacle que présen-  
 „ tent les malheurs de la Flandre.

„ On n'ignore pas qu'après la mort  
 „ de l'Empereur Charles-Quint , le  
 „ Roi son fils s'empressa de quitter nos  
 „ Provinces pour fixer son séjour en  
 „ Espagne ; & qu'après avoir adopté  
 „ les sentiments & les usages de cette  
 „ Nation , il voulut transporter en  
 „ Flandre ses loix & la forme de son  
 „ Gouvernement. Quel Ministre plus  
 „ impérieux pouvoit-il laisser auprès  
 „ de la Duchesse de Parme , pour se-  
 „ conder ses vues, que le Cardinal de  
 „ Granvelle ; Ministre ! je me trom-  
 „ pe , quel Gouverneur plus absolu  
 „ pouvoit-il établir en Flandre ? Car

Liv. IV. „ la Duchesse n'avoit en effet que les  
 An. 1568. „ dehors de l'autorité, & étoit con-  
 „ trainte de lui en abandonner le pou-  
 „ voir. Vil Bourguignon! premier au-  
 „ teur des maux de la Flandre, & qui  
 „ devoit en porter toute la peine!  
 „ Ce fut lui qui, chargé tout-à-la-fois  
 „ de l'administration civile & ecclé-  
 „ siastique, voulut répondre à la con-  
 „ fiance de son Maître par l'abus le  
 „ plus odieux de son autorité. Mais  
 „ ce n'étoit pas assez que d'affervir  
 „ un peuple né avec l'amour de la li-  
 „ berté sous le joug le plus accablant;  
 „ la tyrannie ne pouvoit être consom-  
 „ mée qu'en enchaînant aussi les con-  
 „ sciences. Aussi-tôt on introduit en  
 „ Flandre l'Inquisition, appui du des-  
 „ potisme. Les Edits les plus rigoureux  
 „ sont publiés pour la maintenir, &  
 „ la sévérité avec laquelle on les fait  
 „ exécuter, répand par-tout l'inquié-  
 „ tude & les alarmes. En vain la No-  
 „ blesse porte ses plaintes au pied du  
 „ Trône; se plaindre, c'est être cou-  
 „ pable de trahison; de simples émo-  
 „ tions passent pour des actes de la ré-  
 „ volte la plus criminelle, & l'on re-  
 „ garde comme un soulèvement con-  
 „ certé par la Nation. les agitations  
 „ fortuites

„ fortuites & insensées de la popu-  
 „ lace.

LIV. IV.

„ N'étoit-il pas visible, d'après une  
 „ pareille conduite, que l'Espagne ne  
 „ cherchoit qu'un prétexte spécieux  
 „ pour réduire les Flamands à l'escla-  
 „ vage, & enchaîner ces peuples avec  
 „ les fers du despotisme? Pour des tu-  
 „ multes passagers, aussi-tôt apaisés  
 „ que connus, on nous déclare ré-  
 „ belles à Dieu & au Roi; on envoie  
 „ contre nous une armée d'étrangers.  
 „ Ne semble-t-il pas que Philippe,  
 „ non content des droits que sa nais-  
 „ sance lui donne, veuille acquérir sur  
 „ nous les droits d'un conquérant, &  
 „ traiter à sa discrétion un peuple sub-  
 „ jugué par ses armes?

An. 1568.

„ A qui pouvoit-il mieux confier  
 „ l'exécution de pareils projets qu'au  
 „ Duc d'Albe, l'homme d'Espagne  
 „ le plus orgueilleux, l'ennemi dé-  
 „ claré de la Flandre, & le Ministre  
 „ le plus jaloux d'opprimer cette Na-  
 „ tion, & d'y étouffer jusqu'au germe  
 „ de la liberté? Déjà, par ses ordres,  
 „ on a élevé dans les plus grandes Vil-  
 „ les d'immenses citadelles; ses garni-  
 „ sons en menacent de toutes parts les  
 „ habitants; déjà le sang d'un grand

**LIV. IV.** „ nombre de malheureuses victimes a  
**AN. 1568.** „ inondé les places publiques; déjà le  
„ cri des Loix nationales ne peut plus  
„ se faire entendre au milieu d'une  
„ foule de Loix étrangères. Les exils,  
„ les fuites, les cachots ont dépeuplé  
„ les Provinces, & n'y ont laissé que  
„ les plus affreuses calamités, l'afflic-  
„ tion & le désespoir. Heureuse l'Al-  
„ lemagne, dont la liberté n'a reçu au-  
„ cune atteinte, & qui détestant toute  
„ domination étrangère, ne connoît  
„ d'autre empire que celui des loix  
„ qu'elle s'est données à elle-même!  
„ Heureux moi-même de participer à  
„ ces avantages; car ma plus grande  
„ gloire est d'en tirer mon origine,  
„ & l'honneur d'être attaché à la sou-  
„ che de ma Maison est la première  
„ de mes prérogatives! Aussi est-ce  
„ parce que je conserve un cœur Al-  
„ lemand, & que les sentiments que  
„ j'y nourris ne me rendent point in-  
„ digne d'être issu d'une nation libre,  
„ que je suis principalement l'objet de  
„ la haine Espagnole. Ce peuple d'es-  
„ claves ne voit en moi qu'un chef  
„ coupable de conjurations odieuses;  
„ c'est moi que menace le courroux du  
„ Roi; mais on prétend en vain me

„ dépouiller de ma gloire, & me cou-  
 „ vrir d'infamie. Quelle gloire est plus Liv. IV.  
 „ brillante que celle que l'on acquiert An. 1568.  
 „ en défendant la liberté de sa pa-  
 „ trie, en préférant la mort à la fer-  
 „ vitude?

„ Oui, grands Princes, nobles Dé-  
 „ putés, je suis sujet de la Flandre &  
 „ de l'Empire; c'est à ce titre que  
 „ j'implore vos secours & votre pro-  
 „ tection contre des ennemis qui en  
 „ veulent à notre liberté. J'ose d'au-  
 „ tant plus me flatter de les obtenir,  
 „ que nos causes sont communes. Qui  
 „ pourroit en douter, s'il réfléchit un  
 „ peu sur les effets de l'ambition? Rien  
 „ ne peut assouvir sa cupidité insa-  
 „ tiable: les succès ne font que l'irri-  
 „ ter. Bientôt vous verrez l'Espagne,  
 „ non contente de donner des loix à  
 „ des mondes jusqu'ici inconnus, vou-  
 „ loir engloutir dans son empire im-  
 „ mense jusqu'au monde que nous con-  
 „ noissons. Cette fière Nation seroit  
 „ sur-tout jalouse de donner des fers  
 „ à l'Europe, & elle ne se donne pas  
 „ même le soin de cacher un projet  
 „ si orgueilleux. En cherchant à op-  
 „ primer la Flandre, n'est-il pas évi-  
 „ dent que les Espagnols se proposent

Liv. IV.

An. 1568.

„ de profiter de sa situation avanta-  
 „ geuse pour en faire une place d'ar-  
 „ mes? La Flandre assujettie leur ou-  
 „ vrira l'entrée de l'Allemagne. Ils  
 „ connoissent la puissance respectable  
 „ & le courage invincible de la Na-  
 „ tion Germanique, & ce sera contre  
 „ elle qu'ils tourneront d'abord tou-  
 „ tes leurs forces pour l'empêcher de  
 „ s'opposer à leurs entreprises.

„ Il faut donc nous réunir contre  
 „ les périls communs qui nous mena-  
 „ cent; joignez vos efforts à ceux  
 „ des Flamands, pour repousser un en-  
 „ nemi que vous avez également à re-  
 „ douter. Aux premières nouvelles de  
 „ votre armement la Flandre rassem-  
 „ blera ses forces; ses peuples, plutôt  
 „ étonnés qu'abattus par les violen-  
 „ ces qu'on exerce contr'eux, repren-  
 „ dront un nouveau courage. Eh!  
 „ que ne peut le désespoir? que n'ose-  
 „ t-il pas? La Frise & les autres Pro-  
 „ vinces au-delà du Rhin vous offri-  
 „ ront une entrée facile; le passage  
 „ du fleuve sera aisé; les grandes Vil-  
 „ les vous ouvriront leurs portes. La  
 „ Noblesse qui approuve mes desseins,  
 „ & le reste du Pays qui partage mes  
 „ sentiments, ne manqueront pas de

„ les seconder. Quelle gloire ne fera-  
 „ ce pas pour vous de combattre pour Liv. IV.  
 „ la liberté de la Flandre & de l'Al- An. 1568.  
 „ lemagne? Je dirai plus, pour celle  
 „ de toute l'Europe. Bientôt la Fran-  
 „ ce, l'Angleterre & le Nord entier,  
 „ intéressés comme nous à empêcher  
 „ l'agrandissement de la puissance de  
 „ l'Espagne, réuniront leurs armes  
 „ avec les nôtres; & nous ferons  
 „ éprouver à ces fiers oppresseurs, que  
 „ les projets de l'ambition tournent  
 „ souvent à la ruine de ceux qui les  
 „ ont formés. „

La Couronne d'Espagne n'eut ja-  
 mais d'ennemi plus acharné que le  
 Prince d'Orange. A ce discours, qu'il  
 fit au milieu de la Diète assemblée, il  
 en ajouta beaucoup d'autres dans les  
 conversations particulières, & ne né-  
 gligea rien pour échauffer les esprits  
 & leur inspirer ses passions. Il y réussit  
 si bien, que déjà tous les membres de  
 la Diète auroient voulu avoir délivré  
 la Flandre, & qu'on ne tarda pas à  
 prendre la résolution de lever les trou-  
 pes nécessaires à cette expédition.

Le Prince d'Orange s'empressâ d'en  
 instruire tous ses partisans en France  
 & en Angleterre. Leur projet com-

LIV. IV.      mun étoit de pénétrer en même temps  
An. 1568.    de plusieurs côtés dans les Pays-Bas.  
Une armée d'Allemands devoit d'abord  
entrer en Frise , où il sembloit très-  
facile de faire une invasion. Une au-  
tre armée devoit faire une seconde  
irruption dans le Brabant & la Guel-  
dres , qui sont entourés des Etats de  
Clèves & de Juliers , & de l'Evê-  
ché de Liège. Les Huguenots promet-  
toient d'attaquer les Provinces Walle-  
nes , & la Reine d'Angleterre d'em-  
ployer les secours qu'elle fourniroit ,  
sur les côtes de Hollande & de Zé-  
lande. Toutes ces dispositions ne tar-  
dèrent pas à s'exécuter. Les troupes  
nombreuses que le Comte Palatin Jean-  
Casimir avoit conduites en France au  
secours des Huguenots, retournoient  
alors en Allemagne. Une espèce de pa-  
cification , qui ne dura pas long-temps ,  
avoit désarmé les diverses factions qui  
infestoient ce Royaume. L'occasion  
parut favorable au Prince d'Orange &  
à son parti , & ils ne manquèrent pas  
de la saisir. Les Princes & les Villes ,  
dont la Diète étoit composée , avoient  
déjà levé quelques troupes dans leurs  
propres Etats. Ils les renforcèrent en  
prenant à leur solde les milices licen-

ciées par Casimir, & bientôt le Comte Louis fut en état d'entrer dans les Pays-Bas par la Frise, où il marcha. Liv. IV.  
An. 1568.

Les Seigneurs de Lumay & de Villiers prévinrent néanmoins les opérations de son armée. Ils étoient tous les deux de la principale noblesse des Pays-Bas, & avoient eu beaucoup de part au compromis, à la requête & aux révoltes excitées sous le gouvernement de la Duchesse de Parme. L'arrivée du Duc d'Albe les avoit fait sortir de Flandre, & ils vouloient y rentrer les armes à la main. Ils cherchoient à surprendre quelque place importante en Gueldres; la ville de Ruremonde, située sur la Meuse, leur parut d'autant plus propre à leurs desseins, qu'elle leur procuroit un passage sur cette rivière. Le Prince d'Orange étoit de cet avis; c'étoit de ce côté qu'il comptoit pénétrer dans les Pays-Bas à la tête d'une puissante armée, & s'y établir. Villiers & Lumay ayant donc ramassé à la hâte deux mille hommes de pied environ & quelque cavalerie, se mirent en marche; le succès leur paroissoit infaillible, parce qu'ils s'étoient ménagés des intelligences dans la Ville; mais le Duc qui eut bientôt deviné leur projet, fut

~~les prévenir.~~  
Liv. IV. les prévenir. Il fit partir promptement  
An. 1568. Lodogno, Mestre-de-Camp, avec  
quelques Enseignes Espagnols; il y  
joignit quelques compagnies Alleman-  
des & Wallones; & après avoir envoyé  
Sanche d'Avila avec trois cents che-  
vaux pour les renforcer, il commença  
par s'assurer de Mastrecht, qui est le  
principal passage d'Allemagne en Flan-  
dre. Cette Ville est inégalement par-  
tagée par la Meuse; le petit côté qui  
s'appelle Wich, & qui forme comme  
une espèce d'angle, est dépendant de  
l'Etat de Liège, tandis que le côté le  
plus considérable appartient à la Flan-  
dre; un pont de pierre les réunit, &  
les Liégeois contents du gouvernement  
civil qu'ils exercent dans Wich, laissent  
la Ville entière à la garde du Roi d'Espa-  
gne. Cependant les Rébelles s'étoient  
approchés de Ruremonde, & tâchoient  
de s'emparer d'une de ses portes; mais  
leurs efforts furent inutiles; les intel-  
ligences dont ils s'étoient flattés ne pro-  
duisirent aucun effet, & la Ville étoit  
plus en état de faire une bonne défense  
qu'ils ne l'avoient cru. Craignant alors  
d'être poursuivis par les troupes Espa-  
gnoles, s'ils s'arrêtoient dans les Etats  
du Roi, ils se retirèrent dans ceux de

Liège. Leur défiance n'étoit pas sans                       
 fondement, Lodogno & d'Avila s'é- LIV. IV.  
 toient effectivement avancés pour les An. 1568.  
 combattre.

Sur la nouvelle de leur retraite, Lodogno ne vouloit pas les suivre. “ Pour-  
 „ quoi irriter, disoit-il, les Peuples voi-  
 „ sins, quand notre propre Pays nous  
 „ est suspect; faisons un pont à l'ennemi  
 „ qui nous évite; l'avoir vu fuir, c'est  
 „ l'avoir vaincu. „ D'Avila fut d'une  
 opinion contraire, & soutint que, loin  
 d'offenser leurs voisins, ce seroit ren-  
 dre un service à l'Evêché de Liège que  
 de le défendre contre l'irruption d'une  
 armée ennemie. Ayant donc marché  
 en avant, les Espagnols eurent avis  
 que Lumay & Villiers se portoient sur  
 Dalem, petite ville très-foible, quoi-  
 qu'entourée de murs & de fossés. Ces  
 derniers ne s'attendoient pas que les  
 Espagnols osassent entrer dans un Etat  
 neutre; mais quand ils se virent pour-  
 suivis, ils se réfugièrent sous les murs  
 de cette bicoque, &, à la faveur d'un  
 ravelin & des charriots de leur bagage,  
 ils se préparèrent à la défense. Les Es-  
 pagnols, à peine arrivés, chargèrent  
 presque sans prendre haleine. Ayant  
 donné ordre aux Allemands & aux

LIV. IV.

AN. 1568.

Wallons qui les accompagnoient de se porter de l'autre côté de la Ville pour tourner les ennemis, ils les attaquèrent en même temps de front. Ils se battirent avec tant de valeur, qu'ils les rompirent aisément, & remportèrent une victoire complete. Un grand nombre des ennemis fut tué; le nombre des prisonniers, parmi lesquels on comptoit Villiers, ne fut pas moins considerable, le reste se dissipa; & c'est à cette malheureuse catastrophe qu'aboutit le projet des révoltés dans cette partie de la Flandre.

Quelquetemps après, une entreprise sur Grave n'eut pas un meilleur succès. Cette Ville, qui appartenoit au Prince d'Orange, est située sur la Meuse, aux confins du Brabant, & c'eût été un poste avantageux pour son parti. Quelques Flamands y étoient à peine entrés, à l'aide d'une intelligence qu'ils avoient dans cette ville, qu'instruits de la marche des troupes du Duc, ils s'en retirèrent. Il courut dans le même temps le bruit d'une conjuration tramée contre sa vie, & qui avoit manqué parce qu'elle avoit été découverte. On disoit que comme il traversoit souvent la forêt de Soignies,

près Bruxelles, pour aller à l'Abbaye de Gronendal, quelques Gentilshommes, bien accompagnés, avoient résolu de l'attaquer au milieu du bois, & qu'ils se proposoient, après l'avoir tué, de courir à Bruxelles, & d'y soulever le peuple. Mais soit que ce bruit fût faux, comme le plus grand nombre le crut, soit qu'en effet on ne pût exécuter ce projet, on n'en parla plus, & il ne parut rien dans la suite qui pût en faire présumer la vérité. (4)

Sur ces entrefaites le Comte Louis de Nassau étoit entré en Frise avec une armée bien pourvue de toutes sortes de munitions, & qu'on croyoit forte de dix mille hommes d'infanterie & de trois mille hommes de cavalerie. Le Prince d'Orange se préparoit en même temps à fondre d'un autre côté

---

(4) Il y eut effectivement une conjuration contre la vie du Duc d'Albe, que les Sieurs de Rifoire & de Carloo, frères, de la Maison de Vandernoot, s'étoient chargés d'exécuter. Rifoire devoit le prendre dans la forêt, où il l'attendoit avec 500 hommes; & s'il manquoit son coup, son frère, qui s'étoit caché dans l'Abbaye déguisé en Moine, sous prétexte de fuir la tyrannie du Duc, devoit l'y tuer.



l'hiver, ne permet l'entrée des habitations, qui y sont dispersées, que par le moyen des digues; mais lorsqu'elle est desséchée par les chaleurs de l'été, rien n'égale la bonté des excellents pâturages dont elle est remplie; enfin on diroit que, par un échange mutuel, la terre s'y convertit en mer & la mer en terre dans ces différentes saisons. On conçoit aisément qu'un pays si humide ne produit point de bois propre au chauffage, ni même presque aucune espèce d'arbres; il est nécessaire que l'industrie des habitants supplée à la nature; ils fouillent dans leurs marais une certaine qualité de terre qu'ils appellent tourbe, ils la réduisent en forme de briques, & après l'avoir fait sécher au soleil, ils s'en servent pour brûler: plusieurs parties de la Flandre sont dans le même cas.

Le Comte Louis vouloit se rendre maître de Groningue, & un grand nombre des habitants de cette Ville lui en promettoit la conquête. Il se campa dans les environs, & fortifia tous les postes les plus avantageux, & les plus propres à recevoir les renforts qu'il attendoit d'Allemagne. Mais le Duc avoit donné les ordres nécessaires

LIV. IV.

An. 1568.

LIV. IV. pour faire échouer cette entreprise. Le  
AN. 1568. Gouverneur de la Frise Flamande étoit alors le Comte d'Aremberg, l'un des plus grands Seigneurs de Flandre, Capitaine estimé, & qui venoit de conduire en France un corps considérable de cavalerie au secours de Charles IX, contre les hérétiques de ce Royaume. La paix ayant été faite, d'Aremberg étoit revenu en Flandre, & le Duc d'Albe l'avoit envoyé sur le champ dans la Frise. Il commandoit un régiment Allemand. Le Comte de Megue, Gouverneur de Gueldres & de Zutphen, Provinces voisines de la Frise, en avoit un second sous ses ordres. Le Duc opposa ces deux régiments au Comte Louis, & les fit joindre par le régiment Espagnol de Bracamonté, en y ajoutant plusieurs compagnies de cavalerie, & un train de six pièces d'artillerie de campagne.

Le Comte Louis fortifioit alors la ville de Dam, d'où part un canal qui conduit à Delzfiel; mais ses travaux furent interrompus par l'arrivée des Espagnols. (5) Il se hâta de quitter ce

---

(5) Les troupes du Comte d'Aremberg eurent quelques avantages la veille du combat

poste pour en choisir un meilleur au-  
 près de l'Abbaye voisine d'Heligerlée. Liv. IV.  
 Le terrain s'élève un peu dans cet en-  
 droit, & il étoit en partie couvert de An. 1568.  
 bois. Bien établi dans ce camp, le  
 Comte étoit incertain si les Espagnols  
 l'attaqueroient ou chercheroient à le  
 forcer de rentrer en Allemagne, en lui  
 coupant les vivres : c'eût été un grand  
 avantage pour lui de combattre dans  
 la position où il se trouvoit, d'autant  
 que pour marcher à lui, les ennemis  
 avoient à traverser des fondrières de  
 tourbe pleines d'eau & de bourbe. Il  
 craignoit beaucoup plus que la disette  
 de vivres ne le contraignît de se reti-  
 rer : mais ses incertitudes furent bien-  
 tôt dissipées.

Les Espagnols souffroient impatiem-  
 ment que le Comte d'Arèmborg eût  
 refusé d'attaquer l'ennemi aussi-tôt qu'il  
 l'avoit découvert : il ne le pouvoit  
 sans imprudence. Le Comte de Megue-  
 ne l'avoit pas encore joint; il atten-  
 doit un second renfort d'infanterie &  
 de cavalerie, & il s'en falloit beau-  
 coup qu'il fût assez fort pour faire tête

---

d'Heligerlée, & se saisirent de Dam après en  
 avoir chassé les soldats du Comte Louis.

LIV. IV. An. 1568. à l'ennemi. Mais sans égard à ses re-  
 présentations & à ses ordres, les Es-  
 pagnols, emportés par leur ardeur,  
 ne voulurent pas attendre davantage;  
 ils osèrent même l'insulter cruellement,  
 & le traiter de traître à l'Eglise & au  
 Roi; " Marchons, s'écria alors le  
 „ Comte indigné, non à la victoire,  
 „ mais à une défaite certaine; je ne  
 „ la crains pas des armes de nos enne-  
 „ mis, mais de celles que la nature  
 „ leur fournit contre nous. Que nous  
 „ soyons engloutis dans l'eau, dans  
 „ la boue, dans des fosses profondes,  
 „ avant même que nous puissions les  
 „ atteindre; que leur situation soit  
 „ inaccessible, qu'ils nous soient supé-  
 „ rieurs en nombre, n'importe; je  
 „ serai le premier à combattre & à  
 „ mourir à votre tête. Vous verrez,  
 „ imprudents que vous êtes, si j'ai  
 „ dégénéré de la valeur de mes an-  
 „ cêtres, & si je manque à mon Dieu  
 „ & à mon Roi. „

24 Mai. A peine eut-il cessé de parler qu'il  
 entama l'action: les Espagnols étoient  
 sur la première ligne; les Allemands  
 formoient la seconde. On avoit été  
 obligé, pour poster la cavalerie, de  
 choisir le terrain le plus propre, sans

considérer ce que prescrivait l'ordre de bataille. L'artillerie placée dans l'endroit le plus découvert, tiroit sur le flanc de l'ennemi.

LIV. IV.

An. 1568.

Encouragé par ses avantages, & rempli de joie, le Comte Louis s'empressa de disposer ses troupes; & pour les animer au combat, il leur tint ce discours. "Quelle victoire fut plus  
 „ certaine, braves soldats, que celle  
 „ qui va nous couronner! Les Espagnols s'approchent avec autant  
 „ d'arrogance que de témérité pour  
 „ nous attaquer. Croyent-ils trouver  
 „ parmi nous des lâches qui se rendront sans défense, pour être les  
 „ victimes de la cruauté du superbe  
 „ Gouverneur de la Flandre? Faisons-les repentir de leur audace.  
 „ Voici le jour qui peut rendre à la  
 „ Nation l'espérance de recouvrer son  
 „ ancienne liberté. Voyez leurs forces, les nôtres les surpassent du double:  
 „ la cause qu'ils défendent, c'est celle du plus affreux despotisme, qui déploie ses étendarts au milieu de leur  
 „ camp, lorsque nous suivons les enseignes de la justice & de la liberté: les troupes qu'ils emploient, ce sont des Allemands, ennemis de l'escla-

Liv. IV. „ vage, qui se tourneront contr'eux;  
 An. 1568. „ & combattront en notre faveur. Mais  
 „ quand ce seroient des Espagnols,  
 „ qu'ils seroient plus nombreux, qu'ils  
 „ soutiendroient encore une meilleure  
 „ cause, les seuls avantages du camp  
 „ que nous occupons, assurent leur  
 „ défaite. L'eau, la boue, les fondriè-  
 „ res nous les livreront vaincus, avant  
 „ même que nous ayons pu leur faire  
 „ reconnoître la supériorité de nos ar-  
 „ mes. Ce n'est point ici l'action de  
 „ Dalem, où un petit corps, dans une  
 „ sécurité trompeuse, au milieu du  
 „ pays de Liège, fut attaqué à l'im-  
 „ proviste, & dissipé presque sans com-  
 „ bat; tout, au contraire, anime en  
 „ nous l'espérance de leur faire payer  
 „ avec usure les malheurs de cet échec.  
 „ Courage, soldats, l'ennemi s'appro-  
 „ che; sa témérité le conduit à sa per-  
 „ te : nous marchons au butin, à la  
 „ vengeance & à la gloire. „

Tel étoit son plan de bataille. La  
 cavalerie, aux ordres du Comte Adol-  
 phe de Nassau, son frère, fut placée à  
 la droite, où il étoit plus facile de  
 manœuvrer. L'infanterie fut mise à la  
 gauche, & étoit défendue par une pe-  
 tite hauteur, que le Comte garnit d'un

bon corps de Mousquetaires. Le centre se trouvoit entre un bois qui étoit par derrière , & un marais qui étoit sur le devant. L'artillerie des Espagnols fit d'abord beaucoup de ravages. Les Mousquetaires , chargés de la défense de la colline , furent assaillis avec tant de vigueur , que les Espagnols espérèrent de s'en emparer. Déjà ils s'avançoient avec la plus grande intrépidité , lorsqu'ils s'apperçurent bientôt de leur erreur. Engagés au milieu de l'eau & de la boue , ils faisoient de vains efforts pour s'en arracher ; & ceux qui venoient les en tirer ne faisoient que s'y plonger eux-mêmes. Pendant ce temps l'infanterie des Rébélles frappoit sur eux à coup sûr , & en faisoit un grand carnage. Le Comte Louis les ayant fait alors tourner par sa cavalerie , les enferma de toutes parts , acheva de les rompre , & les mit sans peine en déroute. Six cents Espagnols perdirent la vie dans cette action , où il ne périt presque aucun Allemand ; le reste se rendit sans coup férir à la discrétion de l'ennemi , qui leur fit quartier , sous la condition qu'ils ne serviroient plus l'Espagne. D'Artemberg oubliant les devoirs d'un Com-

LIV. IV.

An. 1568.

~~mandant, se battit en soldat déterminé,~~  
LIV. IV. & fut tué dans le premier choc. L'ar-  
AN. 1568. tillerie, les bagages, la caisse militaire  
devinrent la proie du vainqueur. Le  
Comte Louis auroit eu la plus grande  
satisfaction d'avoir remporté une vic-  
toire complete, qui ne lui avoit pres-  
que rien coûté, sans la mort de son  
frère Adolphe, qui fut tué, selon quel-  
ques Ecrivains, de la main du Comte  
d'Artemberg, à qui il venoit de porter  
le coup fatal; & selon d'autres, massà-  
cré dans la mêlée. (6)

L'affaire étoit à peine terminée,  
qu'un corps de cavalerie, conduit par  
le Comte Curtio Martinengue & par  
André Salazar, & que le Comte de  
Megue avoit envoyé en avant, parut  
pour renforcer la cavalerie de l'armée  
royale. Leur arrivée servit à assurer  
la fuite de ceux qui s'étoient dispersés.  
Le Comte de Megue, qui ne tarda pas  
à les joindre, songea aussi-tôt à mettre

---

(6) Strada assure très-positivement que le  
Comte d'Artemberg, quoique blessé d'un coup  
de feu, attaquâ au plus fort de la mêlée le  
Comte Adolphe, déchargea sur lui son pisto-  
let, & le perça d'un coup d'épée; & qu'Adol-  
phe lui ayant porté plusieurs coups mortels,  
ils expirèrent l'un auprès de l'autre.

la ville de Groningue en sûreté, & il y entra après avoir rassemblé tout ce qu'il put de gens de guerre; (7) ainsi se passa le combat d'Heligerlée. En plaignant l'infortuné Général qui y fut tué, on ne pouvoit s'empêcher de remarquer le tort qu'il avoit eu d'en venir aux armes par un point d'honneur mal entendu. Avec un peu moins d'empchement il eût pu venir à bout d'amuser ses soldats, ou du moins il eût dû mépriser leurs insultes, jusqu'à ce que l'arrivée du Comte de Megue lui eût permis de donner l'essor à l'impétuosité de leur courage.

La nouvelle de cette perte jetta le Duc d'Albe dans une grande perplexité. Il considéroit que le Comte Louis avoit signalé son entrée en Frise par une victoire importante; que le Prince d'Orange, son frère, méditoit une seconde invasion avec des forces encore plus puissantes; que les Etats voisins en

---

(7) Charles de Briméu, Comte de Megue. Il fut blessé d'un coup de feu au cou, en voulant reprendre un Couvent, dont les troupes du Comte Louis s'étoient emparé, & il mourut presque aussitôt de sa blessure.

LIV. IV. seroient d'autant plus encouragés à les  
 An. 1568. secourir, & les Flamands plus dispo-  
 sés à se joindre à ceux qui s'armeroient  
 pour leur défense. Frappé de ces ré-  
 flexions, il auroit voulu pouvoir par-  
 tir sur le champ pour rassurer la Frise,  
 en chasser le Comte Louis, & s'oppo-  
 ser en même temps aux entreprises du  
 Prince d'Orange; mais d'un autre cô-  
 té, il voyoit que ses forces étoient in-  
 suffisantes pour attaquer à la fois l'en-  
 nemi & contenir le pays. D'ailleurs  
 les précautions qu'exigeoit la déten-  
 tion des Comtes d'Egmont & de Horn,  
 lui faisoient craindre de s'éloigner,  
 d'autant qu'il auroit été obligé de laisser  
 auprès d'eux une forte garde, qui auroit  
 affoibli son armée. Parmi tant de diffi-  
 cultés il prit néanmoins le parti de ne  
 pas laisser aux troupes victorieuses le  
 temps de faire des progrès. Il hâta ses  
 levées d'infanterie Allemande, Bour-  
 guignone & Wallone, & résolut de  
 marcher en Frise, pour délivrer cette  
 Province de l'armée du Comte Louis.

Mais en même temps il voulut s'ôter  
 toute inquiétude par rapport aux pri-  
 sonniers d'Etat, & s'occupa d'abord de  
 presser l'instruction de leurs procès. Le

Roi avoit déjà envoyé plusieurs fois           
 d'Espagne des commissions à ce su- LIV. IV.  
 jet, & son Conseil avoit été d'avis An. 1568.  
 qu'on devoit employer la sévérité des  
 châtimens contre des coupables qui  
 avoient offensé avec autant d'audace  
 l'Eglise & l'Etat. Les Comtes d'Eg-  
 mont & de Horn ayant été ramenés  
 de Gand à Bruxelles, après sept mois  
 de prison, on vit bientôt publier la  
 sentence qui les condamnoit à perdre  
 la tête, comme convaincus du crime  
 de Lèze-Majesté divine & humaine, &  
 prononçoit en même temps la confis-  
 cation de leurs biens. Leur exécution  
 fut précédée par le supplice de dix-huit  
 Rébelles, d'une condition moins illus-  
 tre, & par celui des Seigneurs de Duy  
 & de Villiers, qui éprouvèrent le mê-  
 me sort, en présence d'un peuple nom-  
 breux, au milieu de la place publique,  
 deux jours après. Le Duc qui craignoit  
 que la funeste catastrophe de deux hom-  
 mes d'un si haut rang, dont l'un étoit  
 si tendrement aimé des Flamands, n'ex-  
 citât quelque émotion parmi le peu-  
 ple, fit occuper, par un corps d'Espa-  
 gnols, la place où elle devoit se passer;  
 & les malheureux Comtes subirent la

honte & la rigueur de leur condam-  
 LIV. IV. nation. (8)

AN. 1568. La douleur dont la mort du Comte  
 d'Egmont pénétra la Nation, fut inex-  
 primable.

---

(8) L'Arrêt prononcé contre les Comtes d'Egmont & de Horn, les déclaroit coupables d'avoir participé aux troubles qu'on venoit d'assoupir; d'avoir souscrit au projet du Prince d'Orange d'abolir l'Inquisition; d'avoir pris sous leur protection la Noblesse confédérée, & d'avoir dissimulé les attentats des hérétiques contre l'Eglise, &c. de Thou. Grotius ajoute, qu'après les avoir accusés de tous les événements qui s'étoient passés, on leur imputa encore de s'être concertés avec le Prince d'Orange pour fermer à jamais au Roi l'entrée de la Flandre. Le Comte d'Egmont avoit épousé la Princesse Sabine de Bavière, de la branche Palatine, qu'il laissa mère de trois garçons & de huit filles. Le Comte de Horn n'eut point de postérité. Martin Rithove, Evêque d'Ypres, les assista à la mort, qu'ils subirent la veille de la Pentecôte, 5 de Juin. La plupart des Historiens attribuent la fatale catastrophe du Comte d'Egmont, qui n'avoit alors que 46 ans, à la jalousie du Duc d'Albe. Strada prétend néanmoins que cet impitoyable Espagnol ne laissa pas de représenter au Roi les conséquences funestes que pourroit avoir le châtement d'un Seigneur si cher aux Flamands; mais que le Roi, excité par le Cardinal Spinosa, qui étoit dans ce temps son principal Ministre, le blâma de son retardement, & lui ordonna de ne plus différer le supplice du Comte.

primable. Tous le plainrent; beaucoup jurèrent de le venger; un grand nombre porta la vénération jusqu'à recueillir son sang dans des linges: on auroit dit que la Flandre avoit été frappée du coup qui lui avoit tranché la tête, tant elle fut sensible à son supplice, tant les conséquences en devinrent fatales. Le Comte d'Egmont mourut dans les sentiments d'une piété sincère & avec un grand courage: le Comte de Horn ne montra pas moins d'intrépidité; mais il parut, qu'ayant fait le sacrifice de sa vie, il s'occupa peu d'ailleurs des soins que sa conscience exigeoit. La vengeance du Duc ne fut pas assouvie par ces actes sanglants. Strale, Bourguemestre d'Anvers, & qui étoit un des principaux auteurs des séditions qui s'étoient élevées dans cette ville, fut mis à mort à Vilvorde, ville distante de Bruxelles de deux lieues, où il étoit prisonnier. Kaatsembrod, Secrétaire du Comte d'Egmont, fut écartelé; & l'on fit brûler quatre hérétiques du nombre de ceux qui s'étoient plus criminellement signalés par la profanation & le pillage des Eglises: enfin, on fit exécuter dans le même temps, en divers lieux, une multitude

de Rébelles. Toutes ces exécutions  
 LIV. IV. causèrent tant d'horreur à la Nation,  
 An. 1568. & la remplirent d'une si grande épou-  
 vante, qu'on ne voyoit par-tout que  
 le spectacle de la plus profonde dou-  
 leur, & qu'on n'entendoit que les sou-  
 pirs & les gémissements les plus amers.  
 Le placard effrayant publié contre les  
 Flamands réfugiés dans les pays étran-  
 gers, par lequel on les réclamoit avec  
 menaces de confisquer tous leurs biens,  
 & la recherche scrupuleuse qu'on fit  
 en conséquence de tout ce qui leur  
 appartenoit, n'augmentèrent pas peu  
 le deuil public. Il reçut un nouvel  
 accroissement par la mort de Monti-  
 gni, frère du Comte de Horn, exécuté  
 à Madrid, où le Marquis de Bergh,  
 son collègue, étoit mort depuis quel-  
 ques mois.

Cependant le Duc d'Albe, délivré  
 des soins qu'exigeoient de lui les pri-  
 sonniers d'Etat, ne songea plus qu'à  
 chasser de Frise le Comte Louis de  
 Nassau. Il commença par envoyer dans  
 cette Province, au secours de la ville  
 de Groningue, le Marquis Chiapin  
 Vitelli avec un corps considérable de  
 troupes. Henri, l'un des Ducs de Brunf-  
 wick, leva par ses ordres quinze cents

cavaliers Allemands, Hansberne quatre cents arquebusiers à cheval de la même nation, & Noircarmes mille autres en Franche-Comté. Les régiments d'infanterie des Comtes de Megue, de Lodron & de Schaumbourg furent complétés. On mit sur pied trois nouveaux régiments, dont on donna le commandement au Comte de Rœux, à Gilles de Berlaymont, Seigneur d'Hierges, & à Gaspard de Robles, Sr. de Billy. Deventer, ville sur l'Issel, capitale de la Province d'Overissel, fut indiquée à ces troupes pour quartier d'assemblée. Le Duc promit lui-même de les y joindre promptement avec ses régiments Espagnols, dont il ne laissa que quelques compagnies dans les villes qu'il lui importoit davantage de conserver.

Vitelli se rendit en peu de jours à Groningue, où se trouvèrent avec lui le régiment d'infanterie de Megue, une partie de celui de Schaumbourg, & la cavalerie du Duc de Brunswick. Le Comte Louis n'ayant pas osé assiéger cette ville, s'étoit contenté de la bloquer. Plusieurs considérations l'avoient déterminé en faveur de ce parti. Ses troupes n'étoient pas assez nombreu-



ennemi. A peine y étoit-il établi, qu'un bruit répandu par une voix imprudente, que le poste enlevé par Vitelli étoit attaqué, lui donna l'alarme, & causa beaucoup de trouble & de confusion dans son armée. Le Duc s'étant avancé pour reconnoître ce qui se passoit, vit la fausseté de ce bruit ; (9)

LIV. IV.  
An. 1568.

(9) Strada rapporte la cause de cet événement, qui est plaisante. Les partis détachés pour aller à la découverte ayant entendu de loin des tambours, & distingué quatre drapeaux, qui venoient à eux, retournèrent annoncer que l'ennemi arrivoit. C'étoit, au lieu de l'ennemi, une nouvelle mariée, que des payfans conduisoient avec l'appareil d'une fête rustique. Les quatre drapeaux qu'ils avoient vus étoient attachés à des charriots, couverts d'une espèce de courtine de branches d'arbres, qui faisoient partie de la pompe nuptiale. Strada assure en même temps que le Duc, trompé par le rapport de ses coureurs, fit prendre lui-même les armes à son armée, qui ne les quitta point sans avoir fait une décharge générale pour saluer la noce, qu'elle vit défiler. Il paroît par le texte de cet Historien, que le Duc ne fit dans cette occasion que réprimander vivement les auteurs de la méprise. Cette historiette a passé en proverbe parmi les troupes Wallones, ajoute Strada; ils ne manquent jamais de demander à ceux qui arrivent de la découverte fort à la hâte, & en témoignant de la frayeur, s'ils ont vu la mariée.

LIV. IV. & le désordre, élevé sous ses yeux, lui  
 AN. 1568. ayant rappelé le souvenir du désastre  
 fâcheux arrivé par la faute des soldats,  
 il entra dans une vive colère, & les  
 harangua ainsi. “ Personne de vous  
 „ n’ignore de quelle manière j’ai con-  
 „ duit les armées dans les occasions  
 „ où j’ai commandé celles d’Espagne.  
 „ Quel est le soldat Espagnol qui n’ait  
 „ combattu sous moi, & qui ne s’y  
 „ soit formé à la discipline militaire ?  
 „ Quel doit donc être mon étonne-  
 „ ment en voyant aujourd’hui ces mê-  
 „ mes soldats qui connoissent la fer-  
 „ meté de mon commandement, &  
 „ dont j’ai si souvent éprouvé l’exacte  
 „ obéissance, s’agiter avec confusion,  
 „ & vouloir prévenir les ordres de  
 „ leur Général ? Je ne vois ici que les  
 „ aveugles emportements de la témé-  
 „ rité, plutôt que l’ardeur d’un géné-  
 „ reux courage. Qu’avez-vous fait  
 „ en forçant le Comte d’Aremberg à  
 „ combattre ? Vous avez mis dans les  
 „ mains des Rébelles une victoire qu’ils  
 „ n’auroient jamais osé espérer ! La  
 „ patience d’un ou deux jours nous  
 „ assuroit un plein succès. Le Comte  
 „ de Megue arrivoit en forces ; les  
 „ Rébelles étoient en petit nombre ;

„ leur Chef n'avoit ni argent ni vivres  
 „ pour contenir les Allemands prêts à LIV. IV.  
 „ se débander. Combattre par les dé- AN. 1568.  
 „ lais & sans tirer l'épée, c'en étoit  
 „ assez pour détruire des troupes ras-  
 „ semblées à la hâte, & dans la plus  
 „ grande confusion: tel étoit mon pro-  
 „ jet, que votre désobéissance a fait  
 „ échouer ! Combien les Révoltés,  
 „ maintenant au cœur de la Frise, ne se  
 „ font-ils pas prévalu de votre faute ?  
 „ Déjà ils se préparent à pénétrer dans  
 „ les autres Provinces des Pays-Bas,  
 „ & semblent ne plus redouter le fier  
 „ Espagnol, autrefois l'exemple des  
 „ nations par sa docilité & par sa dis-  
 „ cipline.  
 „ Mais plût à Dieu que cette faute,  
 „ si fatale au Comte d'Artemberg, Ca-  
 „ pitaine d'un mérite distingué, fût  
 „ la seule que j'eusse à vous repro-  
 „ cher. Que signifie encore ce tumulte  
 „ qui vient d'éclater sous mes yeux ?  
 „ Que veulent dire ces alarmes, ces  
 „ préparatifs d'un combat que rien  
 „ n'exige ? Ne voyez-vous pas le Duc  
 „ d'Albe à votre tête ; ne craignez-  
 „ vous plus de lui désobéir ? On im-  
 „ putera sans doute cette fausse ardeur  
 „ aux nouvelles levées ; mais ceux qui

„ les conduisent doivent avoir de l'ex-  
 Liv. IV. „ périence, & méritent d'être punis. Je  
 An. 1568. „ consens néanmoins que l'indulgence  
 „ en ce jour l'emporte sur la rigueur.  
 „ Epargnons à notre cause le triste  
 „ augure qu'on pourroit tirer en me  
 „ voyant punir mes soldats avant d'avoir  
 „ vengé le Roi de ses ennemis. Mais si  
 „ quelqu'un osoit encore s'écarter de  
 „ la discipline qui a toujours accompa-  
 „ gné mes drapeaux, je déclare que  
 „ je saurai la maintenir. Songez que  
 „ la témérité, toujours aveugle & pres-  
 „ que toujours malheureuse, est sur-  
 „ tout dangereuse & funeste dans les  
 „ expéditions militaires. Le temps pres-  
 „ crit quelquefois dans les actions or-  
 „ dinaires de la vie, de revenir sur de  
 „ mauvais conseils ou des démarches  
 „ imprudentes; mais dans la guerre les  
 „ fautes sont immédiatement suivies de  
 „ pertes irréparables.  
 „ Je viens exécuter moi-même ce  
 „ que j'avois prescrit au Comte d'A-  
 „ remberg pour chasser le Comte Louis  
 „ de Nassau. Je le renverrai couvert de  
 „ honte en Allemagne par le seul avan-  
 „ tage de mes campements & de ma  
 „ patience; ou s'il s'obstine à me te-  
 „ nir tête, je le chasserai à force ou-

„ verte. Le sang & les malheurs de  
 „ ses soldats feront le prix de sa résis- Liv. IV.  
 „ tance ; soyez prêts. Ou j'ai oublié An. 1568.  
 „ le métier de la guerre , ou vous  
 „ éprouverez dans peu l'effet de mes  
 „ promesses. „

Le Duc étoit alors le Capitaine le plus consommé dans la science des armes , & celui qui en abandonnoit moins le sort aux caprices de la fortune. Camper avantageusement , maintenir parmi ses soldats une discipline rigoureuse , fatiguer son ennemi , le ferrer de près , le vaincre le plus souvent sans combat , & combattre sans risquer ses soldats , & en causant beaucoup de perte à son adversaire ; tels étoient les rares talents de ce Général expérimenté. Nouveau Fabius, il montrait la plus grande sagesse dans sa manière de faire la guerre , & dans l'art de triompher.

Le Duc partit ensuite de Rolde , & craignant que le Comte Louis ne vînt au devant de lui entre cet endroit & Groningue , & ne le forçât à une action avant qu'il pût être joint par les troupes renfermées dans cette ville , il marcha dans le plus grand ordre. Le Comte Louis ne songeoit point à l'atta-

que ; il craignoit lui-même de se trou-  
LIV. IV. ver entre deux feux , & d'avoir à se  
An. 1568. défendre d'un côté contre les troupes  
du Duc , & de l'autre contre celles  
que ce Général attendoit de Gronin-  
gue. Il étoit resté en conséquence  
dans son camp , qu'il avoit très-bien  
fortifié. Il avoit devant lui la rivière ,  
qui en serpentant le couvroit de deux  
côtés ; le reste de son camp étoit dé-  
fendu par de bonnes tranchées , de  
bonnes lignes , & par l'Abbaye de Sal-  
veret : outre cela il avoit poussé en  
avant de la rivière , & en face des  
Espagnols , un large retranchement  
pour assurer la tête de deux ponts de  
bois qu'il avoit établis ; & il comptoit ,  
en se maintenant dans un si bon pos-  
te , occuper l'armée royale en Frise ,  
& faciliter à son frère l'entrée de la  
Flandre ; ou dans le cas que le Duc  
marchât contre le Prince d'Orange ,  
tenir en échec Groningue & toute la  
frontière. Mais le Duc avoit pénétré  
ses desseins , & étoit fermement résolu  
de le forcer , à quelque prix que ce  
fût , d'évacuer la Frise. Après s'être  
bien assuré que les ennemis ne faisoient  
aucun mouvement , il entra prompte-  
ment dans Groningue ; & ses troupes

s'y étant rafraîchies à la hâte , il en ~~sortit~~ fortit , & s'approcha du camp ennemi sans délai. (10) Ce que le Duc avoit prévu , arriva. Louis se voyant une armée en front , sentit le danger où il étoit de manquer de vivres , & de ne pouvoir s'éloigner quand il le voudroit. Il crut que le parti le plus sûr étoit de prévenir ces difficultés , en faisant retraite sur le champ. Il lui en coûta beaucoup de s'y déterminer ; mais en prenant ce parti , il songea à conserver ses soldats & sa réputation. Ce jour même , vers le soir , il envoya en avant ses bagages ; son infanterie marcha ensuite ; la cavalerie faisoit l'arrière-garde : enfin , pour empêcher les Espagnols de le suivre , il ordonna de rompre ses ponts. Le Duc soupçonna sa résolution ; & pour s'en assurer , il fit occuper par quatre cents Wallons , commandés par le Mestre-de-Camp Robles , une maison d'où l'on pouvoit découvrir la retraite des en-

Liv. IV.

An. 1568.

(10) Les deux armées étoient à peu près de la même force. Le Duc d'Albe avoit sous ses ordres douze mille hommes de pied & trois mille chevaux. Le Comte Louis étoit seulement plus foible en cavalerie.

**LIV. IV.**  
**An. 1568.** nemis. Lorsqu'il en fut bien certain, il ne perdit pas de temps, & com-  
 manda aussi-tôt quatre cents hommes du régiment de Naples pour insulter les retranchements de la tête des ponts. Ses ordres furent exécutés si vigoureusement, que ceux qui les défendoient furent forcés de se retirer, & repassèrent la rivière, après avoir mis le feu aux ponts. Cependant la nuit approchoit, & l'ennemi s'étoit déjà éloigné en assez bon ordre pour qu'il ne fût pas possible de lui causer un grand dommage. Plusieurs Espagnols & plusieurs Wallons ne laissèrent pas de traverser la rivière à gué; mais ils furent si bien reçus par la cavalerie du Comte Louis, & les chemins se trouvèrent si étroits & si difficiles, qu'ils ne tirèrent aucun avantage de leur poursuite. L'ennemi perdit peu dans cette rencontre; elle servit seulement à abattre son courage: l'attaque brusque & hardie du Duc, qui l'avoit forcé de déloger, le déconcerta.

Après cette retraite, le Comte Louis continua sa marche vers l'Ost-Frise. On conjecturoit qu'il avoit dessein de choisir un bon poste en deçà de l'Embs,

& le plus voisin qu'il lui seroit possible d'Embsden, où il pût se procurer facilement des vivres par le moyen du fleuve & la proximité du port, & où il fût à portée d'arrêter le Duc d'Albe, ou de l'inquiéter s'il vouloit s'opposer aux progrès du Prince d'Orange. C'étoit en effet le dessein du Comte. Il s'imaginoit que le Duc n'oseroit s'approcher de l'Allemagne, ni risquer à manquer de vivres dans un pays qui lui étoit manifestement opposé ; en tout cas il croyoit pouvoir se retrancher assez bien pour qu'il ne fût pas aussi facile de le débusquer que la première fois. Outre l'avantage de se couvrir d'un côté de l'Embs, il avoit encore celui du terrain, qui étoit si impraticable dans ce canton, que bien loin d'y pouvoir combattre, on pouvoit à peine marcher sur les digues. Il étoit d'ailleurs aisé de l'inonder dans les hautes marées par le moyen des écluses, qui coupant les digues en plusieurs endroits, s'ouvroient & se fermoient pour l'usage des habitants, suivant l'élévation de l'eau. Il s'établit enfin dans un gros village, en deçà de l'Embs, nommé Gemminghen. Il auroit pu d'abord s'arrêter à Rée-

Liv. IV.

An. 1568.

LIV. IV.

An. 1568.

den, (11) & s'y procurer un passage commode sur la rivière, en profitant d'un pont de bois qui en étoit proche; mais il vouloit rester en deçà & s'approcher davantage d'Embden, afin d'être plus à portée de profiter des différentes démarches du Duc.

Celui-ci ne s'écartoit point de son projet. Pour être plus libre de tourner ses forces contre le Prince d'Orange, il vouloit forcer le Comte à abandonner la Frise, & le renvoyer en Allemagne après l'avoir battu. Il fit marcher son armée dans ce dessein; & après avoir laissé à Groningue presque tout ce qu'il avoit de cavalerie nouvellement levée, qui lui étoit inutile dans un pays de cette nature, il vint se loger la première nuit dans le village de Schloteren. Comme il ne pouvoit être instruit des démarches

---

(11) Ce fut une grande faute du Comte Louis de n'avoir pas traversé l'Embs à Réeden pour s'établir sur la rive droite de cette rivière; il y auroit pu attendre sans risque les secours que le Prince d'Orange devoit lui envoyer d'Allemagne; & en y arrêtant le Duc d'Albe, donner à son frère la facilité de pénétrer dans la partie des Pays-Bas, où il se préparoit à faire une invasion.

de l'ennemi, ni se procurer commodément des vivres au milieu d'un Pays où il étoit détesté, il fut forcé de s'y arrêter pendant deux jours. Il igno-  
 roit encore si le Comte Louis s'étoit établi à Réeden, afin d'avoir l'avantage du pont qui en étoit voisin. Mais à peine eut-il appris que ce Prince avoit passé outre, que regardant cette faute comme un événement très-favorable à ses desseins, il crut ne pas devoir négliger une position qui lui assureroit le passage de l'Embs. Il s'établit donc à Réeden, & ce fut là qu'il reçut des avis certains que l'ennemi étoit campé à Gemminghen.

LIV. IV.  
 An. 1568.

Ce poste étoit d'ailleurs excellent. (12) Pour y arriver, le Duc avoit à parcourir une longue digue, qui s'étend depuis Gemminghen près de quatre lieues en remontant le long du fleuve, & qui sert à en arrêter les débordements, & à obvier aux crues

---

(12) Cette position étoit au fond du cul-de-sac formé par l'Embs & le Dollart. On appelle le Dollart un grand golfe qui rentre dans la Province de Groningue, très-proche de l'embouchure de l'Embs, sur la gauche de cette rivière, vis-a-vis d'Embden.

Liv. IV.

An. 1568.

que l'Océan y occasionne. Il n'eût pas été facile de trouver dans les environs un lieu plus propre pour attaquer l'ennemi. Le terrain étoit alors moins bas, à la vérité, & moins fangeux, parce qu'on se trouvoit au milieu de l'été; mais il étoit coupé d'un si grand nombre de canaux qui communiquoient au fleuve, & dont les bords étoient semés de maisons de payfans, & le cours traversé par une infinité de ponts à leur usage, qu'il étoit aussi difficile d'y pénétrer que de se rendre maître de la digue. Le camp du Comte étoit d'ailleurs bien défendu : il avoit derrière lui le village, l'Embs à gauche, à droite la campagne, bordée de bons retranchements par-tout où le sol le permettoit. Enfin, on ne pouvoit venir à lui de front que par la digue même, qui en cet endroit étoit un peu éloignée de la rivière, & qui, protégée de chaque côté par deux fortes redoutes, étoit hérissée d'artillerie dans l'intervalle qu'elles laissoient entr'elles. Dans une position si redoutable, le Comte Louis n'attendoit pas, ou craignoit peu le Duc d'Albe.

Cependant, le Duc bien déterminé

de faire tous ses efforts pour détruire ~~l'armée~~ l'armée de son ennemi & le chasser Liv. IV.  
 de la Province, résolut d'aller à lui. An. 1568.  
 Il commença par faire avancer un corps de cavalerie, sous les ordres de Ferdinand, son fils naturel, à qui il avoit confié le commandement de la cavalerie de son armée. Il lui enjoignit de s'emparer pied-à-pied de tous les ponts & de toutes les maisons qui se trouvoient sur sa route pour protéger sa retraite, s'il étoit forcé de la faire. De là il porta plus loin cinq cents arquebusiers Espagnols & cinquante chevaux, commandés par d'Avila, & suivis de deux détachements, chacun de six cents hommes de pied Espagnols, partie arquebusiers, partie mousquetaires, à la tête desquels il avoit mis les Mestres-de-camp Romero & Lodogno. Il les fit soutenir par les deux compagnies de gendarmes de César d'Avalos & de Curtio Martinengue : le reste de l'armée marchoit ensuite dans cet ordre. Les Espagnols formoient l'avant-garde, les Allemands le corps de bataille, & les Wallons l'arrière-garde, qui étoit fermée par le surplus de la cavalerie : toutes ces troupes étoient resserrées sur un front

fort étroit , parce qu'on ne pouvoit  
 Liv. IV. marcher commodément que sur la di-  
 An. 1568. gue.

21 Juillet.

D'Avila s'étoit déjà avancé ; il avoit rencontré d'abord un petit corps de troupes ennemies , qui , après avoir levé les écluses , inondoient la campagne , où l'eau étoit déjà entrée en grande quantité. (13) Après l'avoir aisément mis en fuite , il avoit fait fermer & garder les écluses avec les précautions nécessaires , lorsque le Duc lui-même , accompagné de Vitelli & de Noircarmes , & de quelques autres Officiers , arriva à la vue du camp ennemi : ce camp n'étoit pas sans désordre. Soit que l'approche de l'armée royale y répandît la terreur , soit que les troupes du Comte Louis , qui avoient

(13) Le Comte fut encore ici coupable d'une négligence grossière ; il fit couper trop tard les digues. S'il avoit commencé cette opération dès le grand matin , le Duc d'Albe n'auroit jamais pu le joindre ; car quelques soins que d'Avila se fût donné , il ne ferma pas assez tôt les coupures que les gens du Comte Louis avoient faites , pour que les soldats du Duc n'eussent pas de l'eau jusqu'au milieu du ventre en marchant à son adversaire.

été levées à la hâte, & qui étoient mal payées, fissent craindre un soulèvement, il y avoit une fermentation dans les esprits; & le Duc en avoit été informé par ses espions. (14) On jugea le moment favorable pour attirer l'ennemi au combat. Le Comte Louis ignoroit que l'armée entière fût déjà arrivée; & se flattant de dissiper sans peine les Espagnols qui s'étoient avancés, il ne tarda pas à rassembler ses troupes en deux gros bataillons, autant que le permettoit un terrain si étroit, & à les faire avancer brusquement contre les Espagnols. Ceux-ci les reçurent avec une égale valeur. L'avant-garde de l'armée royale s'étant alors approchée, elle anima les Espagnols autant qu'elle découragea les soldats du Comte. Ces derniers se battirent d'abord en retraite; ensuite se voyant vivement pressés, ils se mirent à fuir honteusement. Les Espagnols les poursui-

LIV. IV.

An. 1568.

---

(14) Il y avoit eu en effet deux jours devant l'action une émeute parmi les troupes Allemandes, qui demandoient leur paie, en se plaignant de n'avoir pas mangé de pain depuis deux jours, & en menaçant de passer sous les drapeaux du Duc d'Albe.

LIV. IV. virent avec tant d'ardeur, que tous  
An. 1568. entrèrent pêle-mêle dans le camp du  
Comte Louis. Les Royalistes n'y montrèrent pas moins de bravoure, ni les Rébelles plus de fermeté. Ces lâches ne pensant qu'à sauver leur vie, le désordre & la confusion furent extrêmes. Ce ne fut plus un combat, mais un carnage. Les Espagnols plus altérés de sang qu'avidés de butin, animés par le desir de venger le massacre de leurs compagnons dans le combat d'Heligerlée, passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontrèrent. Le nombre de ceux qui se noyèrent fut considérable. Les fuyards ne pouvant éviter autrement le fer victorieux, s'abandonnoient à l'impétuosité du fleuve, qui est très-large dans cet endroit, & dangereux par ses tourbillons. On prétend même que le Comte Louis le traversa à la nage avec la plus grande peine, & qu'il y perdit sept mille hommes; les autres se dispersèrent où ils purent; & la terreur fut si grande dans cette malheureuse armée, qu'on n'en revit presque aucun reste. L'armée royale fut peu maltraitée. Le succès de cette bataille fut si heureux, qu'il n'est presque pas d'exemple d'une

victoire où le vainqueur, avec une  
 perte si médiocre, ait causé un aussi  
 grand dommage au vaincu. (15)

Liv. IV.

An. 1568.

(15) On apprit à Groningue la victoire des Espagnols, par la quantité de chapeaux qu'on reconnut être ceux des Allemands qui s'étoient noyés dans le fleuve, que le flux fit entrer dans le Dollart, & porta dans la partie la plus proche de Groningue. Le Comte Louis, outre les sept mille hommes qu'il perdit, abandonna au vainqueur vingt étendarts, dix gros canons, six autres canons qu'on appelloit du nom des six notes de musique, qui avoient été pris dans le combat d'Heligerlée, & tout son bagage. Ce succès signalé ne coûta au Duc d'Albe que soixante-dix hommes, suivant Strada; que huit, si l'on en croit de Thou.



## LIVRE V.

## SOMMAIRE.

*SOINS du Duc d'Albe après la bataille de Gemminghen. Préparatifs du Prince d'Orange. Etat de son armée. Force de l'armée du Duc. Le Prince d'Orange tâche de s'emparer de Liège. Description de cet Etat. Il passe la Meuse à Stockhem ; le Duc le suit. Désavantages du Prince d'Orange. Son armée se débande malgré les secours des Huguenots. Gloire du Duc d'Albe. Efforts de la Reine d'Angleterre pour traverser ses succès. Elle s'empare d'une grosse somme d'argent destinée pour la Flandre. Le Duc use de représailles. Il songe à remplacer par des impôts l'argent qui lui manque. Etats-Généraux tenus à Bruxelles à cet effet. Répugnance des Etats. Plaintes des Peuples. Avis du Conseil d'Etat ; de Viglius en particulier. Le Duc établit le Centième Denier. Amnistie publique. Embarras du Duc à l'égard des impôts. La Reine d'Espagne passe par la Flandre. Le Duc pro-*

*pose le rachat du Dixième. Il se fait ériger une Statue. Nouveaux troubles. Le Duc exige les impositions. Nouvelles entreprises du Prince d'Orange. Surprise de la Brille. Description de la Hollande & de la Zélande. Le Duc d'Albe ne peut reprendre la Brille. Sac de Rotterdam. Manifeste du Prince d'Orange. Inquiétudes du Duc sur la Zélande. Flessingue se révolte. Siège de Middelbourg par les Rébelles. D'Avila fait lever le siège. Vaine entreprise des Huguenots sur Valenciennes. Surprise de Mons. Le Comte Louis de Nassau s'y maintient.*

**L**E Duc d'Albe revint à Groningue 

---

 aussi-tôt après sa victoire, & s'y arrêta plusieurs jours, afin de mettre cette ville à l'abri de tout danger. Il la pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue défense; & comme il étoit persuadé qu'elle avoit plus à craindre des intrigues du dedans que des attaques du dehors, il reprit son premier dessein, & y fit jeter les fondemens d'une citadelle, capable de contenir ses habitans. Il se rendit ensuite à Utrecht, capitale de la Province de ce nom, qui

LIV. V.  
An. 1568.

est presque enclavée dans la Hollande.  
 LIV. V. Il comptoit y rester quelque temps  
 AN. 1568. pour assurer la tranquillité de cette  
 dernière Province; mais les avis qu'il  
 reçut d'une invasion de la part du  
 Prince d'Orange l'en firent partir plu-  
 tôt qu'il n'eût voulu. Il passa donc à  
 Bois-le-Duc, y donna ses ordres pour  
 rassembler l'armée, recruter les régi-  
 ments Allemands & Wallons, & la  
 renforcer d'un nouveau régiment Wal-  
 lon, dont Christophe Mondragoné,  
 Espagnol, fut nommé Colonel. Il com-  
 manda en même temps à la gendar-  
 merie Flamande, qui formoit un corps  
 de deux mille chevaux, de se tenir  
 prête à tout événement. Cette milice,  
 divisée en plusieurs compagnies, étant  
 composée d'hommes-d'armes & d'ar-  
 chers, avoit eu autrefois la plus grande  
 réputation. On n'en donnoit le com-  
 mandement en chef qu'à un Capitaine  
 de la plus haute qualité, qui ne re-  
 connoissoit d'autre supérieur que le  
 Général de l'armée.

Pendant que le Duc se dispoisoit à  
 bien recevoir le Prince d'Orange, ce  
 dernier assembloit avec la même dili-  
 gence une puissante armée, & se pro-  
 posoit d'entrer en Flandre du côté qui  
 lui

lui promettoit plus de succès. Les Princes Allemands & les villes Impériales, dont il avoit réclamé la protection, lui avoient fourni beaucoup d'hommes, mais peu d'argent. Il avoit réuni sous ses drapeaux plusieurs Flamands expatriés, quelques Wallons, & un petit nombre de François qui étoient venus se joindre à lui. Ces troupes, dont une partie étoit payée par les Souverains qui les lui avoient données, & l'autre étoit à sa solde, campoient déjà sur les bords du Rhin, disposées à passer ce fleuve & à pénétrer en Flandre ou en Brabant, où il vouloit les établir. (1) Il lui étoit aisé de tra-

LIV. V.

AN. 1568.

(1) L'Electeur Palatin, le Duc de Wirtemberg & la ville de Strasbourg avoient promis de soudoyer l'infanterie Allemande de l'armée du Prince d'Orange pendant quatre mois. Un riche Marchand Espagnol, d'Anvers, devoit payer aux Flamands & aux François 1800 écus par mois. La cavalerie étoit aux charges du Prince d'Orange, des Princes Allemands qui l'avoient fournie, du Comte d'Hochstrate & des autres réfugiés. Il y avoit dans cette armée 4000 François, moitié infanterie, moitié cavalerie. Pour assurer le succès de son entreprise, le Prince fit répandre un manifeste assez adroit, où paroissant respecter l'autorité du Roi, il ne réclamoit le secours des peu-

**LIV. V.**  
**An. 1568.** verfer le Rhin fur le territoire d'un Prince ami; mais la Meufe, qui couloit par-tout dans les Etats du Roi d'Espagne, fi ce n'est du côté de Liège, pays Catholique, & qui étoit incorporé en quelque sorte dans les Provinces de la domination Espagnole, ne lui offroit pas la même facilité. Il espéroit cependant de s'emparer de quelque place importante fur les bords de cette rivière; il en avoit besoin pour s'en faciliter le passage, entrer en Flandre, & pour assurer sa retraite s'il étoit contraint de reculer. Ayant donc achevé, fur la fin du mois d'Août, de former son armée, forte de vingt mille hom-

---

ples des Pays-Bas que contre la tyrannie du Duc d'Albe. Il y prétendoit que les troubles de ces malheureuses Provinces étoient l'effet des mauvais conseils des Espagnols, & que le Gouverneur que le Roi leur avoit donné, abusoit de son autorité contre ses intentions; il y annonçoit que ce Prince, enfin détrompé, rendroit justice à ses Sujets, & maintiendrait leurs privilèges: au surplus il y justifioit ses démarches par les Loix du Brabant, qui, si l'on en croit Grotius, permettent aux peuples de ce Duché de refuser à leur Souverain, lorsqu'il viole leurs prérogatives, l'obéissance qui lui est due, jusqu'à ce qu'il ait réparé l'injure qu'il leur a faite.

mes de pied & de neuf mille chevaux,                       
 presque tous Allemands, il traversa                      Liv. V.  
 le Rhin au dessus de Cologne, & la                      An. 1568.  
 Moselle au dessous de Treves. Tour-  
 nant ensuite à droite, il gagna le pays  
 de Juliers, qui confine également aux  
 Duchés de Gueldres & de Limbourg,  
 & à l'Etat de Liège. Orange comman-  
 doit en chef : il étoit secondé par le  
 Comte Louis de Nassau son frère, le  
 Comte de Hochstrate, le Seigneur de  
 Lumai, quelques autres Flamands de  
 qualité, & plusieurs Capitaines Alle-  
 mandes d'une grande réputation. Mais  
 son armée, assez bien fournie d'artillerie  
 & de munitions de guerre, n'étoit pas  
 pourvue aussi abondamment de vivres  
 & d'argent. (2)

---

(2) Strada rapporte que quelqu'un exagé-  
 rant au Duc d'Albe la force de la Ligue que  
 le Prince d'Orange avoit formée, où entroient  
 un si grand nombre de Souverains de l'Em-  
 pire, le Roi de Dannemarck, & la Reine  
 d'Angleterre; ce Général leur répondit, que  
 celle dont il commandoit l'armée le rassuroit  
 sur l'événement, & que les Rois de Naples,  
 de Sicile, de Sardaigne, les Ducs de Milan  
 & de Bourgogne, le Souverain des dix-sept  
 Provinces, les Empereurs du Pérou, du Me-  
 xique & des Philippines, qui n'avoient tous  
 qu'une volonté uniforme & invariable en se-

**LIV. V.**  
**AN. 1568.** Le Duc d'Albe instruit des mouvements de l'ennemi, avoit porté son armée sur Mafrecht, où il comptoit établir son quartier. De toutes les villes situées sur la Meuse, celle-ci lui avoit paru le mettre plus à portée de marcher au Prince d'Orange par-tout où le besoin l'exigeroit. Il avoit reçu d'Espagne quatre cents mille écus & deux mille fantassins de nouvelle levée, tous Espagnols. Il les distribua dans les garnisons pour remplacer les vieux soldats, qu'il fit venir auprès de lui. Frédéric de Toledé, son fils aîné, arriva dans le même temps, & il lui donna le commandement de toute l'infanterie. L'armée royale, rassemblée à Mafrecht, se trouva composée de seize mille hommes de pied, dont six mille étoient Espagnols, le reste Allemands & Wallons, & d'un peu plus de six mille hommes de cavalerie Espagnols, Italiens, Allemands, Bourguignons & Wallons, parmi lesquels on compre-

---

endant les efforts du Roi d'Espagne, sauroient dissiper la première, dont la diversité des esprits & des intérêts des différentes Nations qui la composoit, annonçoit d'avance la dissolution.

noit la gendarmerie Flamande, qui étoit commandée par Charles-Philippe de Croy, Marquis d'Havré. Le Duc fit marcher son armée sur Haren, gros village peu éloigné de la Meuse, où elle campa. Il y fit construire un pont de bateaux, afin de passer cette rivière s'il le jugeoit à propos, & de se procurer des vivres avec plus de facilité.

Cette position le mettoit à une distance à peu près égale de Liège & de Ruremonde, les deux villes sur lesquelles le Prince pouvoit principalement tourner ses vues. Ruremonde, située dans la Province de Gueldres, sur la petite rivière de Roer à son embouchure dans la Meuse, étoit une place plus grande que peuplée, mais de beaucoup d'importance à cause de ces deux rivières. Liège est également situé sur la Meuse, mais plus au dessus : ce fleuve n'arrose pas de ville plus considérable par son étendue & par le nombre de ses habitants. Divisée en deux parties par la Meuse, cette ville est réunie par plusieurs ponts. L'Evêque, qui en est le Prince, y a l'administration spirituelle & temporelle; mais elle jouit de privilèges si étendus, que la forme de son Gouvernement paroît approcher

LIV. V.  
An. 1568.

davantage de l'état républicain , que de la Souveraineté d'un seul. Le Nord a peu de villes plus Catholiques , plus riches en biens ecclésiastiques , & plus dévouées au saint Siège. Le Prince d'Orange voulant fonder les dispositions de ses habitants , écrivit au Magistrat sans s'adresser à l'Evêque , qui étoit alors Gerard Grosbech , Prélat d'une grande vertu , qu'il croyoit trop attaché aux intérêts de la Religion Catholique & de l'Espagne. Le Magistrat ne se montra pas moins zélé pour de si grands intérêts ; & le Prince n'en reçut que cette réponse ferme : Que Liège n'avoit besoin pour se défendre que de ses propres forces , sans le secours de troupes étrangères.

Le Duc instruit de l'espèce de négociation que le Prince avoit voulu entamer avec les Liégeois , & de la route qu'il avoit fait prendre à son armée du côté de Liège , s'approcha de cette ville ; mais son séjour n'y fut pas long. Orange voyant ses démarches infructueuses par rapport aux habitants de Liège , ne songea pas même à tâter ceux de Ruremonde , & prit tout-à-coup le parti de passer la Meuse , dans l'endroit où il trouveroit le gué le plus facile.

La rivière étoit très-basse cette année à cause des sécheresses de l'été, qui pourtant y est ordinairement humide & pluvieux. Orange profitant d'un gué qu'on avoit découvert vis-à-vis de Stockhem, dans l'Etat de Liège, fit traverser la rivière à ses troupes pendant la nuit & avec le plus profond silence. Albe accourut sur l'avis qui lui en fut donné. Son dessein étoit différent de celui du Prince : celui-ci auroit voulu combattre. Dénué d'argent & de vivres, & se voyant à la tête de soldats peu soumis, dont il étoit souvent contraint de respecter les caprices, il ne pouvoit les entretenir long-temps ni les contenir. Personne n'avoit remué jusqu'alors en sa faveur ; & il sentoit que si le sort d'une bataille ne lui procuroit quelque avantage considérable, le pays n'oseroit se soulever à la vue d'une armée aussi puissante que celle du Duc d'Albe ; mais les mêmes raisons décidoient le Duc à ne pas se laisser engager à une action. Aussi pénétrant que le Prince, il voyoit à merveille que son adversaire, en perdant une bataille, ne perdoit que son armée, & que pour lui il risquoit encore avec la sienne le salut de la Flandre. Il ne s'appliqua

LIV. V.

An. 1568.

donc qu'à resserrer son ennemi au lieu de le combattre. Il espéroit qu'à force de le harceler il parviendroit à l'affoiblir insensiblement, & l'obligeroit à se dissiper de lui-même : c'étoit pour cela qu'il étoit venu camper près de lui.

Il n'avoit pas négligé cependant de pourvoir à la sûreté des places les plus exposées. Aussi-tôt qu'il avoit eu connoissance des vues du Prince sur le Brabant, il avoit donné les ordres nécessaires pour mettre en état de défense Tirlemont, Louvain & Bruxelles. Il veilloit sur tous les endroits où il pouvoit porter ses soupçons. De son côté, Orange ne perdoit point de temps. Les deux camps étoient à peine établis à portée l'un de l'autre, qu'il marcha pour s'emparer de Tongres, grosse ville de l'Etat de Liège, & pour s'y fournir de vivres. Le Duc le prévint. Le Prince n'ayant pas osé l'attaquer, tourna sur Saint-Trond, autre ville assez considérable du même pays, qui reçut ses troupes, & leur donna les munitions de bouche qu'elles demandoient. Cette ville ne tarda pas à s'en repentir; les excès que les Rébelles y commirent contre les Eglises & les choses saintes, furent tout le prix de ce service. Le

Prince ne s'y arrêta pas. Jugeant qu'il ne pourroit s'y soutenir, & plein d'espérance qu'à la vue de ses drapeaux, les mécontents oseroient alors se montrer, il vint camper sur les confins du Brabant; mais le Duc attaché à ses pas & le fatigant de toutes parts, ne lui laissoit pas un instant de repos. Vitelli étoit son Maréchal-Général-des-Logis: rien n'égaloit la promptitude avec laquelle il prenoit & fortifioit les camps de l'armée. Le Duc qui veilloit à tout avec une attention incroyable, ne permettoit jamais à ses soldats de quitter leurs rangs qu'ils ne fussent hors d'insulte. Il traînoit à sa suite un grand nombre de pionniers; & n'entroit dans aucun logement qu'il ne fût retranché.

La proximité du camp du Prince d'Orange occasionnoit souvent des escarmouches entre les soldats des deux armées, dans les différents campements, & sur-tout dans les fourrages. Jusqu'alors elles s'étoient terminées sans perte ni avantage de part & d'autre: enfin il en survint une plus meurtrière, qui devint une action très-sanglante. Diverses petites rivières dont le Brabant est arrosé, se jettent pres-

LIV. V. que toutes dans la Demer, qui se jette  
An. 1568. elle-même dans l'Escaut, après avoir  
traversé plusieurs villes : on distingue  
entre ces rivières la Gette. Le Prince  
étant entré dans le Brabant n'avoit pu  
la passer avec assez de vitesse & de  
précautions pour qu'une grande partie  
de son arrière-garde, séparée du reste  
de son armée, ne fût pas en danger d'être  
attaquée avec avantage par l'armée  
Royale. Les Espagnols saisirent l'occa-  
sion. Les Mestres-de-Camp Romero,  
Bracamonté & Billy se portèrent sur  
l'ennemi avec tant d'ardeur, qu'ils lui  
laissèrent à peine le temps de se bar-  
ricader à la hâte dans un village situé  
sur le bord de la rivière, & le rom-  
pirent presque sans combat. Partie se  
noya dans la Gette, le reste fut pris  
ou tué ; & le Comte d'Hochstrate,  
blessé dangereusement, mourut peu de  
jours après. (3)

---

(3) Ce fut lorsque le Prince d'Orange al-  
loit joindre Genlis, qui lui amenoit un se-  
cours d'Huguenots, que son arrière-garde fut  
battue. Si l'on en croit de Thou & Strada,  
le Duc auroit pu détruire son armée entière.  
Vitelli, qui s'en flattoit, le sollicita vivement

Cet échec acheva d'enlever au Prince d'Orange tout espoir de profiter des troubles de la Flandre, & aux mécontents d'en susciter de nouveaux. Il y fut d'autant plus sensible, que les avis qu'il avoit reçus de l'arrivée d'un secours considérable de Huguenots lui avoient fait concevoir des espérances plus flatteuses. Le Seigneur de Genlis conduisoit ce renfort. Dépêché par le Prince de Condé, il venoit remplir les vues des Calvinistes, qui, pour amener plus heureusement à leur terme les révolutions qu'ils préparoient en France, avoient intérêt de fomenter celles des Pays-Bas. Mais Orange ne pensoit plus alors qu'à se sauver; c'étoit tout l'avantage qu'il espéroit de ce secours. Ayant quitté le Brabant & parcouru le Comté de Namur & le Hainaut, à peine put-il joindre Genlis & assurer sa retraite. Ce Capitaine avoit avec lui quatre mille fantassins & quinze cents chevaux. Ils ne servirent qu'à remplacer les pertes du Prince, & ce que la désertion lui en-

Liv. V.  
An. 1568.

---

de l'attaquer; le Duc, qui ne vouloit rien risquer, se contenta de l'avantage qu'il venoit de remporter.

LIV. V.    levoit chaque jour : le reste mal payé,  
 An. 1568. mal nourri, menaçant ouvertement de  
 se mutiner, (4) il n'eut d'autre parti  
 à prendre que de retourner en Alle-  
 magne. Cette résolution souffrit des  
 obstacles insurmontables : la Meuse se  
 trouva très-grosse, les Liègeois s'op-  
 posèrent à sa marche plus vivement  
 qu'ils ne l'avoient fait au commence-  
 ment de son entreprise ; & il fallut  
 revenir dans le Hainaut ; (5) de là il  
 continua à se retirer du côté de la  
 France ; & après avoir inutilement  
 tenté Cateau-Cambresis, toujours sui-  
 vi, toujours pressé par le Duc, il fut  
 obligé d'évacuer totalement la Flan-  
 dre, & il ne s'arrêta qu'à Saint-Quen-  
 tin, à l'entrée de la Picardie. (6)

---

(4) Il y avoit eu une mutinerie dans l'ar-  
 mée du Prince d'Orange avant même le pas-  
 sage de la Meuse. Un Capitaine Allemand avoit  
 été tué à ses côtés, & il avoit pensé y périr  
 d'un coup de feu, dont la garde de son épée  
 para l'effet.

(5) Le Prince battit auprès du Quesnoi dix  
 Enseignes d'Allemands, huit d'Espagnols &  
 trois compagnies de chevaux-légers. Sanche  
 d'Avila y fut blessé.

(6) L'entrée des troupes du Prince d'O-  
 range en France, fut sur le point d'y causer

Ce fut en cet endroit que son armée se dispersa ; les François se débandèrent ; les Allemands , consumés de misère & de faim , retournèrent chez eux. Le Prince resta quelque temps en France pour resserrer les intelligences avec les chefs des Huguenots , & y laissa le Comte Louis son frère pour les entretenir.

LIV. V.  
An. 1568.

Le Duc d'Albe , après avoir ainsi fait échouer les projets des Rébelles , voyant que les mécontents n'osoient remuer , mit ses troupes en quartier , & rentra à Bruxelles sur la fin de l'année. Les services qu'il venoit de rendre à la Religion Catholique & au Roi l'avoient couvert de gloire. Le Pape lui donna un nouvel éclat , en lui envoyant l'Epée & le Chapeau bénis chaque année par les Souverains Pontifes ; présent destiné aux plus grands Princes , & sur-tout à ceux qui , par

---

beaucoup de désordre. Genlis saisit l'occasion pour l'engager à marcher au secours des Huguenots ; le Prince y avoit consenti. Mais Schomberg , que le Roi lui envoya , manœuvra avec tant de dextérité auprès de ses Allemands , qu'ils refusèrent de le suivre. Il les reconduisit néanmoins en corps d'armée , si l'on en croit de Thou , jusqu'à Strasbourg.

quelque action signalée, s'étoient rendus utiles à l'Eglise.

LIV. V.

AN. 1568.

La prospérité des armes de l'Espagne étoit envisagée d'un œil bien différent par la Reine d'Angleterre; elle n'avoit donné jusqu'alors que des encouragements secrets aux troubles de la Flandre. Mais lorsque le Prince d'Orange en eut été chassé, elle sentit combien la puissance de Philippe II alloit s'accroître, & elle en conçut le plus grand ombrage. Elle résolut donc de saisir toutes les occasions de brouiller les affaires d'Espagne; & sans s'embarasser de cacher ses mesures, elle se proposa de ne rien épargner de tout ce qui pourroit mieux servir sa jalousie. Elle avoit alors deux Ministres en qui elle avoit beaucoup de confiance; Robert Dudley, Comte de Leicester, Seigneur d'une Maison illustre, & fin politique; & Guillaume Cecil, Secrétaire d'Etat, homme nouveau, mais d'un esprit très-artificieux, que les manèges de Cour avoient porté au ministère, & qui avoit la plus grande autorité. L'un & l'autre avoient toujours conseillé à la Reine de protéger l'hérésie en Angleterre, & de faire à l'Eglise & à l'Espagne tout le mal

qu'elle pourroit. Animée par leurs con-  
seils, elle persécutoit cruellement ceux  
de ses sujets qui n'avoient pas abjuré  
la Religion Catholique ; elle épioit  
sur-tout les occasions de nuire à l'Es-  
pagne : il s'en présenta une de la plus  
grande importance.

LIV. V.  
AN. 1568.

Le Roi avoit emprunté de quelques  
négociants Genoïs une somme consi-  
dérable d'argent , qu'il destinoit aux  
besoins des Pays-Bas. Des vaisseaux  
qui en transportoient à Anvers quatre  
cents mille écus, ayant été poursui-  
vis par des corsaires, furent contraints  
de relâcher en Angleterre. (7) L'Am-

---

(7) Ces vaisseaux étoient poursuivis par des  
Corsaires autorisés à faire la course par l'Ami-  
ral de Coligni , suivant de Thou & Camb-  
den , qui prétendent encore que l'argent qu'ils  
portoient n'appartenoit point à l'Espagne. La  
Reine crut d'abord qu'il lui appartenoit ; mais  
elle en fut bientôt détrompée par le Cardinal  
de Chatillon & le Vidame de Chartres , qui  
étoient à Londres. Cambden ajoute qu'elle en  
fut plus particulièrement instruite par deux des  
propriétaires de ces sommes , qui les faisoient  
conduire dans les Pays-Bas , pour les y négo-  
cier , & qui sans doute avoient eu depuis des  
raisons de craindre que le Duc d'Albe ne s'en  
emparât. En vain le Duc , qui vit que les vio-  
lences exercées sur les Négociants Anglois n'a-

LIV. V.      An. 1568.                            
bassadeur d'Espagne, qui en avoit été  
averti, avoit obtenu de la Reine la  
permission de faire sortir cet argent,  
& de le renvoyer à sa destination.  
Mais Elisabeth, écoutant depuis les  
conseils de Leicester & de Cecil, ré-  
solut de se l'approprier; & fit savoir  
à l'Ambassadeur, qu'ayant appris que  
cet argent n'appartenoit point à l'Es-  
pagne, mais à des négociants Italiens,  
elle le gardoit pour le bien de ses af-  
faires, & qu'elle leur en payeroit l'in-  
térêt. En vain l'Ambassadeur voulut lui  
persuader que cet argent étoit au Roi,  
& qu'il étoit envoyé en Flandre par son  
ordre; en vain il représenta à cet ef-  
fet des lettres du Duc d'Albe. Cette  
Princesse, multipliant les difficultés,  
opposa tant de délais, qu'il fut aisé de  
se convaincre qu'elle ne vouloit pas  
le laisser passer en Flandre. Le Duc  
très-irrité de cette conduite, dépêcha  
à Londres d'Assonville, pour joindre

---

voient pas intimidé Elisabeth, lui envoya d'Assonville, un des Ministres subalternes du Gouvernement des Pays-Bas, & ensuite le Marquis Vitelli, il ne put engager la Reine à rendre l'argent qu'elle avoit retenu. Cette affaire ne fut arrangée que long-temps après.

ses instances à celles de l'Ambassadeur; ~~mais plus il découvroit le besoin qu'il~~ LIV. V.  
 avoit de cet argent par la chaleur avec An. 1568.  
 laquelle il le réclamoit, plus la Reine  
 imagina de prétextes pour le refuser.

Le Duc d'Albe incapable d'é luder les obstacles par adresse, auroit cru sa gloire intéressée à ne pas les surmonter à force ouverte. Emporté par son caractère, & se voyant joué, il eut recours aux représailles pour se venger de la Reine. Il ordonna donc d'arrêter tous les marchands Anglois qui trafiquoient en grand nombre dans les Pays-Bas, & de saisir leurs effets; & fit entendre à la Reine qu'on en agiroit de même à l'égard de ceux de ses sujets qu'on trouveroit dans les divers États de la Monarchie d'Espagne, jusqu'à ce qu'elle eût restitué les sommes qu'elle retenoit injustement en Angleterre. La Reine ne fut pas fâchée intérieurement de cet éclat. Autorisée à soutenir sa conduite, au-lieu de donner la satisfaction qu'on lui demandoit, elle se crut elle-même en droit d'en exiger, & porta au Roi les plaintes les plus vives contre le Duc d'Albe. Elle y ajouta des marques de son ressentiment, en faisant également arrêter

~~les marchands~~  
 LIV. V. les marchands Espagnols qui étoient en Angleterre. S'abandonnant ensuite à son courroux contre le Duc, elle le menaça ouvertement de traverser ses entreprises en Flandre.

An. 1569. Le Duc se trouvoit dans le plus grand embarras; toutes les négociations ne remédioient point au besoin extrême qu'il avoit d'argent; il étoit dû plusieurs montres à l'armée; les citadelles qu'il avoit commencées, & celle d'Anvers sur-tout qu'il avoit à cœur d'achever incessamment, l'avoient jetté dans des dépenses énormes. Craignant que le Prince d'Orange ne profitât de sa situation pour ranimer les troubles au-dedans & au-dehors de la Flandre, il n'imagina pas d'autres ressources que de recourir aux Flamands eux-mêmes, & d'établir de nouveaux impôts sur le Pays. Non-seulement il prit le parti d'y lever les sommes dont il ne pouvoit se passer dans la conjoncture difficile où il se trouvoit; mais pour n'être pas dans le cas de renouveler à chaque instant de pareilles demandes, qui causent toujours de la fermentation & du mécontentement, il voulut établir pour l'avenir un fonds solide & permanent de finances. Ce

projet n'étoit pas d'une exécution aisée. Pour le réaliser le Duc avoit besoin de subsides considérables. Il n'en fut pas néanmoins effrayé, & résolut de demander pour le présent le centième denier de tous les biens meubles & immeubles, dont on feroit une estimation exacte; & pour la suite le vingtième du prix de la vente des immeubles, & le dixième du prix de la vente des meubles, tant que les affaires de l'Etat l'exigeroient. (8)

Cette demande ne pouvoit lui être

---

(8) Le Duc vouloit établir ces impôts à l'exemple de ceux qu'on payoit depuis très-long-temps en Espagne. Ce sont les mêmes qui ont ruiné cette belle & riche Monarchie, suivant l'Auteur François des *Considérations sur les Finances d'Espagne*, & Dom Geronimo de Ustaris, à qui l'on doit le *Traité de la théorie & de la pratique du Commerce*, traduit de l'Espagnol par feu M. de Gournai, Intendant du Commerce. Ce droit de dix pour cent sur la vente des immeubles, auquel on a ajouté quatre pour cent en 1639, 1642, 1656 & 1664, s'appelle en Espagne le droit d'Alcavala. Strada rapporte que Charles-Quint, qui avoit voulu exiger le centième dans les Pays-Bas, ayant été instruit du préjudice que cet impôt causeroit à leur commerce, s'en étoit déisté.

accordée que par les Etats-Généraux.  
LIV. V. Il les convoqua à Bruxelles, & leur  
AN. 1569. notifia les intentions du Roi. Il leur  
I Mars. représenta que le trésor royal se trouvoit dans la plus grande disette d'argent; que la campagne qu'on venoit de terminer si glorieusement, avoit coûté des sommes prodigieuses; que la Reine d'Angleterre, sous des prétextes controuvés, qui déceloient de pernicious complots, retenoit au Roi quatre cents mille écus qu'on envoyoit d'Espagne en Flandre; que les troupes n'avoient pas touché leur solde depuis long-temps; que l'ardeur infatigable avec laquelle les ennemis du Roi tâchoient d'affoiblir sa puissance, & de soulever ses sujets, montrait la nécessité de s'opposer fortement à leurs manœuvres, & de prévenir les effets de leurs entreprises; qu'il n'y avoit pas des moyens plus sûrs de maintenir le repos des Provinces que d'y construire des citadelles, & de bien entretenir les garnisons qui seroient chargées de leur défense; que de ces précautions dépendoient la sûreté & le bonheur du Pays; & qu'ainsi chaque citoyen devoit faire avec plaisir le sacrifice d'une partie de sa fortune pour con-

courir au bien général. Après leur avoir  
 ensuite rappellé les devoirs de bons Liv. V.  
 & fidèles sujets envers leur Prince, An. 1569.  
 & l'affection dont le Roi avoit toujours  
 honoré la Flandre, il finit par leur faire  
 la demande de l'imposition qu'il avoit  
 projetée.

Il seroit difficile d'exprimer le trouble & la confusion où une demande si étonnante & d'une espèce si nouvelle jetta les Députés des Provinces. La Flandre n'avoit jamais supporté le poids des gabelles, ni payé aucun impôt dans la forme usitée en Espagne, en Italie, & dans les autres Etats de l'Europe. Le Souverain avoit demandé jusqu'alors à ses sujets de Flandre les subsides qui lui étoient nécessaires dans ses différens besoins; & ils s'étoient toujours maintenus dans la possession de les lever de la manière qui leur paroissoit la plus convenable. Souvent même la Nation, en lui en refusant, avoit témoigné qu'il ne tenoit que de sa libéralité ceux qu'elle vouloit bien lui accorder; & lorsqu'elle y avoit consenti, chaque Province s'imposoit elle-même, suivant ses facultés & les circonstances: ainsi les Princes ne demandoient que des contributions pas-



„ core, à des contributions volontai-  
 „ res, à des secours modérés, sub- LIV. V.  
 „ tituer, à main armée, des impôts An. 1569.  
 „ énormes & perpétuels. Ce n'est pas  
 „ nous qui avons appelé ces troupes  
 „ odieuses qui nous subjuguent, nous  
 „ les avons toujours eu en horreur;  
 „ cependant en avons-nous montré  
 „ moins de fidélité au Roi dans l'in-  
 „ vasion récemment tentée par le  
 „ Prince d'Orange? En avons-nous  
 „ moins secondé les opérations des  
 „ troupes du Roi, en y joignant les  
 „ nôtres? Veulent-elles être pour  
 „ nous des ennemis plus redoutables  
 „ que ceux que nous les avons aidés  
 „ à chasser; & comme si nous avons  
 „ allumé la guerre, nous obligera-  
 „ t-on d'en porter le poids? Le nom  
 „ seul d'impôt fait une impression hor-  
 „ rible aux Flamands. Quel effet pro-  
 „ duira la réalité, si ce n'est d'éloigner  
 „ les étrangers & d'anéantir le com-  
 „ merce le plus florissant! Mais si ce  
 „ soutien unique d'un peuple nom-  
 „ breux est renversé, que doit-on at-  
 „ tendre que la plus affreuse misère &  
 „ les calamités les plus déplorables?  
 „ Qu'est devenue la douceur du gou-  
 „ vernement de ces Princes que nous

LIV. V.

AN. 1569.

„ aimions comme nos pères? Com-  
 „ bien devons-nous regretter la bonté  
 „ de Charles-Quint, dont la mémoire  
 „ est encore si récente? Nous ne re-  
 „ trouvons point ces bontés dans son  
 „ fils; il semble qu'il ait puisé dans le  
 „ sang Espagnol les sentiments de ce  
 „ peuple destructeur. Les persécutions  
 „ qu'il nous fait souffrir ne nous lais-  
 „ sent plus lieu de douter qu'il n'a  
 „ d'autre but que d'effacer jusqu'aux  
 „ moindres traces de la liberté de la  
 „ Flandre, & de la réduire dans la  
 „ plus dure servitude. C'est pour y  
 „ parvenir qu'il a fait choix de l'im-  
 „ périeux, du cruel Duc d'Albe, venu  
 „ pour dévaster & non pour gouver-  
 „ ner les Pays-Bas. Mais c'est trop  
 „ souffrir, la patience poussée à bout  
 „ doit se changer en un généreux cou-  
 „ rage. Fidèles imitateurs de l'antique  
 „ vertu des Belges, nos ancêtres, ne  
 „ tardons plus à montrer que nous  
 „ serons dans la suite aussi fermes à re-  
 „ pousser la violence, que nous avons  
 „ été jusqu'à présent faciles à nous y  
 „ soumettre.

Les cris des Flamands se faisoient en-  
 tendre de tous côtés, & parvenoient  
 jusqu'aux oreilles du Duc. Celui-ci  
 flottant

flottant entre le desir d'arracher le consentement à l'impôt proposé, & la difficulté de le percevoir, il traitoit avec une vive sollicitude cette importante affaire dans le Conseil d'Etat, & cherchoit quelque moyen d'en surmonter les obstacles. Les avis y étoient partagés; plusieurs excitoient le Duc à ne pas fléchir, & le flattoient d'un heureux succès; ils lui conseilloient de commencer par l'imposition la plus facile, celle du centième denier, & lui persuadoient qu'elle ameneroit les Provinces à souffrir l'imposition du vingtième & du dixième; ils ajoutoient qu'il falloit négocier dans les endroits où l'on pourroit trouver les esprits plus favorablement disposés; que l'exemple d'une seule Province seroit d'un grand pouvoir sur les autres; qu'au surplus il faudroit employer l'autorité par-tout où l'on rencontreroit des obstacles. Mais ce sentiment fut combattu par le plus grand nombre; & Viglius, Président du Conseil-privé, Ministre d'une fidélité incorruptible dans le service du Roi, & d'une prudence consommée dans les affaires de Flandre, y étoit entièrement opposé.

LIV. V.

An. 1569.

LIV. V. An. 1569. Il représentoit que l'exaction seule du centième denier éprouveroit les contradictions les plus fortes; & rapportoit ce qui s'étoit passé quelques années auparavant dans une affaire de pareille nature. Le malheur des temps considérablement empirés, l'extrême répugnance de la Nation à se soumettre même aux tributs ordinaires, & la commotion violente que les troubles avoient excitée dans les esprits, lui donnoient lieu à plusieurs réflexions.

„ Peut-être, disoit-il, ne sera-t-il pas  
 „ absolument impossible d'établir le  
 „ centième denier, qui n'étoit pas  
 „ exorbitant, & qu'on ne demandoit  
 „ qu'une fois; „ mais il assuroit en même temps qu'à l'égard du dixième sur les meubles, & du vingtième sur les immeubles, rien ne pourroit vaincre la résistance inflexible de toute la Flandre à une charge si nouvelle, si pesante, si indéfinie, & qui y entraîneroit la ruine infaillible & irréparable de toute espèce de commerce. En faudroit-il davantage pour éloigner les négociants étrangers, dont ces droits gêneroient bientôt les opérations? Le prix des marchandises étant augmenté, celui des subsistances augmenteroit dans la

même proportion. Les pauvres en souffriroient, les riches en concevroient de nouveaux mécontentemens; les Marchands étrangers & nationaux ne verroient d'autre remède à ce fléau que leur retraite ou une fuite prochaine; ainsi s'appauvriroit d'hommes & d'argent la malheureuse Flandre; & quelle perte n'en résulteroit-il pas pour le Roi lui-même? Le recouvrement des impositions ordinaires deviendroit peut-être impossible, parce qu'on auroit voulu en établir d'extraordinaires. D'ailleurs, la Flandre avoit avec les peuples voisins des Traités de commerce, qui en assuroient la liberté & la franchise; & devoit-on compter pour rien leurs plaintes & leurs justes réclamations? Viglius appuyoit sur toutes ces considérations. Enfin, après avoir remarqué que les Rois n'étoient riches que de l'opulence de leurs sujets, & que l'avantage qu'ils en retiroient dans la tranquillité de la paix, se multiplioit dans les troubles de la guerre, il termina ainsi son avis: " Il faut renon-

„ cer à tout projet dont l'utilité ap-

„ parente n'est en effet que la source

„ d'un plus grand mal; & loin d'exci-

„ ter de nouveau l'aigreur des esprits,

LIV. V.

An. 1569.

„ on doit travailler de plus en plus à  
 Liv. V. „ les calmer. Autrement, je le pré-  
 An. 1569. „ vois, & je souhaite me tromper,  
 „ les pertes dont nous sommes mena-  
 „ cés au dedans, ne seront jamais com-  
 „ pensées par le fruit des victoires que  
 „ nous avons tout récemment rem-  
 „ portées au dehors. „

Toutes ces raisons étoient de la plus  
 grande force; cependant elles n'em-  
 pêchèrent pas le Duc de persister dans  
 son entreprise. Accoutumé dans les ex-  
 péditions militaires à se rendre supé-  
 rieur aux difficultés, il croyoit en-  
 core plus facile de surmonter celles  
 du Gouvernement. Il suivit donc avec  
 ardeur ses premières vues, & em-  
 ploya tour-à-tour les prières, l'auto-  
 rité, & plus souvent encore les me-  
 naces pour parvenir à son but. Il cher-  
 choit sur-tout à gagner chaque Pro-  
 vince en particulier, & n'omettoit rien  
 pour obtenir leur consentement. Les  
 Provinces Wallones étoient celles qui  
 étoient les plus attachées à la Foi Ca-  
 tholique & les moins commerçantes;  
 ce fut auprès de celles-ci qu'il négocia  
 d'abord avec plus de constance & de  
 succès. Elles consentirent au centième  
 denier, & leur exemple ne servit pas

peu à entraîner les autres, qui se déterminèrent enfin, après des difficultés infinies, à les imiter. (9)

LIV. V.

AN. 1570.

Après avoir conduit si heureusement une affaire si épineuse, Albé pensa alors à donner quelque satisfaction au peuple, & même, s'il étoit possible, à se concilier les esprits. Il commença par faire une sévère justice d'un nommé Jean Speel, Flamand, l'un de ces misérables dont il avoit souvent employé le ministère dans les procès criminels les plus iniques. Cet homme étoit universellement abhorré. Quoique la nature du travail dont il étoit chargé lui eût attiré nécessairement l'exécration publique, il s'étoit rendu encore plus odieux par ses concussions & la barbarie avec laquelle il avoit exercé sa commission. Il fut condamné à être pendu, & le Duc ordonna qu'il fût exécuté dans la place publique de Bruxelles. On bannit deux de ses complices, qui l'avoient le plus secondé dans ses malversations. Cet

---

(9) Les Provinces Wallones consentirent à payer le centième pendant deux années seulement; les autres Provinces le rachetèrent.

acte de justice fut suivi d'un acte de  
 LIV. V. clémence bien plus important. Le Duc  
 An. 1570. étoit muni d'un pardon général accordé par le Pape, & d'une amnistie où le Roi donnoit l'abolition de tous les crimes qui avoient été commis en Flandre contre son autorité & celle de l'Eglise. Le Duc avoit la permission de se servir de l'un & de l'autre, selon qu'il jugeroit les circonstances plus favorables. C'est dans cet esprit que la Bulle du Pontife & l'Edit du Roi avoient été conçus; on y exceptoit pourtant les délits les plus atroces contre la Majesté divine & celle du Roi, & ce Prince se réservoit encore de maintenir ou de supprimer les privilèges qui avoient servi de prétexte aux soulèvements. Le Duc se transporta donc à Anvers, qui par son commerce étoit la ville des Pays-Bas la plus fréquentée des Nations étrangères. Il fit dresser dans la place principale une sorte de théâtre très-élevé, & après s'être assis sur un trône, entouré de l'appareil le plus pompeux, il fit solennellement publier le pardon  
 16 Juillet. & l'amnistie. (10) Cette action d'éclat

(10) On excepta de l'amnistie les Prédi-

attira à Anvers un concours prodigieux de peuple. Bientôt le bruit en fut répandu dans toutes les Provinces. Enfin, pour rassurer les Flamands par des preuves encore plus marquées de son indulgence, & les convaincre de plus en plus du desir qu'il avoit de les satisfaire, le Duc réduisit le nombre des troupes, prit de nouvelles précautions pour ne pas rendre leurs logements incommodes, & s'occupa de rétablir l'ordre dans plusieurs parties de l'administration.

Mais il éprouva que quand un Gouvernement est devenu odieux, il est difficile d'effacer cette impression, quelques soins que l'on se donne. Le changement de sa conduite, & toutes les démonstrations de sa bienveillance, touchoient très-peu les Flamands. Au contraire, ceux qui étoient les moins pénétrants s'apperçurent que les exceptions & les réserves portées dans les deux actes de pardon, laissoient un prétexte pour rechercher & punir les

---

cants, ceux qui les avoient logés, ceux qui étoient coupables des profanations des Eglises, qui avoient pris les armes en faveur des Confédérés, & qui avoient signé le compromis.

LIV. V.    fautes passées, & les interprétèrent  
 An. 1570. en mauvaise part. On y remarquoit  
 sur-tout avec la plus grande peine, que  
 le Roi se propoisoit réellement d'abo-  
 lir les privilèges de la Nation, à cause  
 des révoltes précédentes. Les mal-in-  
 tionnés nourrissoient au-dedans &  
 au-dehors ces dispositions. Déjà l'on  
 procédoit au recouvrement du cen-  
 tième denier; & comme il causoit sans  
 cesse les discussions les plus embarras-  
 santes dans l'exécution, les Flamands,  
 peu affectionnés au service du Roi,  
 n'omettoient rien pour multiplier les  
 difficultés, & exhorter les peuples à  
 ne pas se laisser imposer ce joug. La  
 Hollande, la Zélande & les autres  
 Provinces situées sur le bord de la mer  
 monroient plus de résistance que les  
 Provinces de l'intérieur des terres, &  
 l'on voyoit clairement qu'il seroit im-  
 possible d'établir le dixième & le vin-  
 guème dans aucun canton des Pays-  
 Bas. On s'attendoit à une opposition  
 d'autant plus forte de la part des Pro-  
 vinces maritimes, que ces impositions  
 gêneroient davantage le commerce  
 qu'elles faisoient avec les Anglois &  
 les Villes anséatiques.

Cependant la situation du Gouver-

neur étoit chaque jour plus critique; le besoin d'argent augmentoit, les troupes sollicitoient leur payement, les finances étoient épuisées, & l'Espagne épuisée elle-même, ne pouvoit fournir aucun secours. Le Duc n'avoit pas eu peu de peine à appaiser une émeute du régiment Allemand de Lodron, qui s'étoit mutiné faute de solde: il avoit fallu punir sévèrement les chefs de la sédition; mais il étoit toujours à craindre que les autres Nations qui composoient l'armée n'osassent aussi se soulever.

Sur ces entrefaites Anne d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien II, étoit partie d'Allemagne pour aller épouser le Roi Catholique. Elle avoit pris son chemin par les Pays-Bas, afin de s'embarquer en Zélande, & d'arriver plus promptement en Espagne. Le Duc fut à sa rencontre sur les frontières, l'accompagna jusqu'au lieu de son embarquement, & ne la quitta qu'à son départ. (II) La Princesse se rendit en

---

(II) Les dix-sept Provinces firent à cette Princesse un présent de 200000 florins à son passage à Nimegue. Le Roi d'Espagne, qui en fut très-fatisfait, leur écrivit pour les en remercier.

**LIV. V.**  
**AN. 1570.**

peu de jours à la Cour de Philippe, avec les Archiducs Albert & Venceslas, ses deux frères, qui l'avoient suivie. Le second y mourut quelque temps après. Le premier, qui y fit un long séjour, est ce même Prince qui avoit été d'abord destiné à l'état ecclésiastique, & revêtu de la Pourpre; & qui, après avoir été ensuite Viceroy de Portugal, vint en Flandre pour la gouverner: c'est lui qui ayant rendu son chapeau de Cardinal, & épousé l'Infante Isabelle, fille aînée du Roi, eut ces Provinces en dot; de Gouverneur devint Souverain, & régna de longues années avec cette Princesse dans la plus grande union. Tous les deux joignirent à une piété & à une Religion exemplaires les plus éminentes vertus. On verra par la suite de cette Histoire combien leur nom mérite d'y être consacré.

Le Duc avoit saisi l'occasion du passage de la nouvelle Reine pour demander au Roi la permission de quitter le Gouvernement de la Flandre; & Philippe avoit choisi le Duc de Médina-Célli, alors Viceroy de Sicile, (12) pour

---

(12) Jean de la Cerda, cinquième Duc de

le remplacer. Néanmoins son départ n'eut pas lieu; on n'en fut pas précisément la cause. Peut-être le Roi crut-il que la Flandre n'étoit pas encore assez à l'abri du danger de nouveaux troubles pour retirer le Duc d'Albe; mais celui-ci, qui les prévoyoit, eut souhaité sans doute d'en voir fondre l'orage sur son Successeur. Il se conforma à la volonté de son Maître, & revint à Bruxelles après avoir rendu à la Princesse les honneurs qui lui étoient dus. Il se livra alors tout entier à l'importante affaire de l'imposition; celle du dixième & du vingtième éprouvoit de jour en jour la plus forte résistance, Désespérant enfin de l'établir, il essaya d'en faire accepter le rachat aux Provinces par un seul payement de six millions d'écus, qu'il réduisit ensuite

Liv. V.

An. 1570.

---

Médina-Céli, d'une des plus illustres Maisons d'Espagne, qui descend par les mâles de la Maison de Foix, & par les femmes de la Maison royale de Castille. Strada assure sur la foi du Comte de Mansfeld, que le Roi d'Espagne avoit révoqué le Duc d'Albe, parce qu'il étoit mécontent de quelques fautes de son administration, & sur-tout de ce qu'il n'avoit pas publié l'amnistie dans la forme qui lui avoit été prescrite.

LIV. V.    à quatre ; mais cette somme ayant  
An. 1570. encore paru excessive , il lui fut im-  
possible de tirer d'elles aucune résolu-  
tion favorable. Les Provinces auroient  
consenti plus volontiers à se charger  
des fraix de la construction des cita-  
delles, & l'on en fit l'ouverture ; mais  
le Duc craignant de compromettre sa  
grandeur & sa sûreté, s'il laissoit un  
ouvrage de cette conséquence à la dis-  
position des Flamands, ne voulut ja-  
mais le permettre. On dit qu'on cher-  
cha à fléchir sa rigueur & à l'intéresser  
par l'offre d'un don de cent mille écus ;  
mais qu'aussi éloigné de se déshonorer  
& d'avilir son autorité, que de four-  
nir à ses ennemis de justes raisons de  
l'accuser à la Cour d'Espagne, il le re-  
fusa avec non moins de sagesse que de  
générosité.

                      
An. 1571. Ce fut dans ces circonstances qu'il  
se laissa emporter à une action étran-  
ge, qui offensa la Nation jusqu'au vif,  
& ranima de nouveau la haine la plus  
violente contre lui. La citadelle d'An-  
vers étoit déjà en état de défense, &  
le Duc hâtoit les travaux nécessaires  
pour la conduire à sa perfection. Il  
étoit flatté de perpétuer sa mémoire  
dans les Pays-Bas par ce monument,

qu'il croyoit lui avoir servi de frein pour les contenir dans l'obéissance qu'ils devoient au Roi. Non content de cela, il se fit ériger au milieu de la citadelle même, une Statue de bronze qui le représentoit au naturel. C'étoit l'ouvrage d'un Allemand, appelé Jongeling, un des plus célèbres sculpteurs de l'Europe. Le Duc y paroïssoit revêtu d'une armure complete ; il fouloit aux pieds une figure monstrueuse également de bronze, qui avoit deux têtes, six bras, & portoit divers symboles mystérieux, & qui avoient rapport aux événements passés, au compromis, à la requête & à la révolte. Ce trophée étoit placé sur un piédestal de marbre à quatre faces. Sur celle qui regardoit la Ville, on ne voyoit que quelques lettres séparées par des points, sans autre expression des mots qu'elles désignoient ; mais le sens qu'on leur donnoit communément renfermoit un éloge du Duc, sur ce qu'il avoit conservé la Flandre à l'Eglise & au Roi, & y avoit rétabli l'ordre & la tranquillité. Des bas-reliefs allégoriques à la louange de son Gouvernement remplissoient les deux faces latérales. Le nom seul du Sculp-

---

 LIV. V.

AN. 1571.

19 Mai.

teur étoit sur la quatrième face. (13)  
 LIV. V. Les Flamands regardèrent ce monu-  
 An. 1571. ment comme le plus sanglant outrage,  
 & leur vive sensibilité éclatoit de toutes parts par les plaintes les plus amè-

---

(13) Le monstre que le Duc érafoit de son pied droit n'avoit que deux têtes & quatre bras. Il tenoit d'une de ses mains un écrit, des trois autres une torche, une hache & un marteau brisé; il avoit à ses oreilles des calebasses & des écuelles, au cou une besace, d'où sortoient des serpents. Le Duc fouloit de son pied gauche un masque & une masse d'armes. Telle étoit l'inscription de ce monument fameux : FERDINANDO ALVARÈS À TOLEDO ALBA-e DUCI PHILIPPI II Hispaniarum APUD BELGAS PRÆFEC-to, QUOD EXTINGTA SEDIT-ione REBELLIB-us PULSIS, RELIG-ione PROCUR-atâ, JUSTIT-ia CULTA PROVINC-iarum PACEM FIRMAR-it REGIS OPTIMI MINISTRO FIDELIS-simo POSITUM. La seconde Inscription ne contenoit que ces mots : JONGELINGI OPUS EX ÆRE CAPTIVO. Cet Artiste Allemand avoit en effet employé à cet ouvrage six canons pris au combat de Gemminghem, où le Comte Louis avoit été défait. Le dessein de ce monument odieux, les emblèmes & les inscriptions étoient de la composition de Benoit Arias Montanus, fameux Théologien Espagnol. Le Roi d'Espagne fut très-mécontent de cet excès intolérable de l'orgueil du Duc d'Albe. Ce monument a été gravé : on le trouve dans l'Histoire métallique de Hollande.

res. Ils étoient indignés de voir que le Gouverneur affectât de se montrer avec l'appareil d'un superbe tyran qui marchoit sur leurs têtes ; & que non content de les avoir réduits au plus dur esclavage, il voulût encore triompher de leur ignominie : l'indignation alluma bientôt de nouveaux feux, & fit renaître de nouveaux troubles.

Dans l'invasion qu'Orange & Nassau avoient voulu faire en Flandre, ils avoient éprouvé toute la difficulté de s'y établir sans s'être auparavant assurés de quelque place de retraite sur les frontières & sur les fleuves qui traversent le Pays. Comme ils avoient encore de grandes espérances de rassembler de nouvelles forces en Allemagne, & de reprendre leur premier projet, les partisans du Prince épiaient les conjonctures, cherchoient à s'emparer de quelque poste important sur la basse Meuse. Ce fleuve après avoir jetté un de ses bras dans le Vahal, forme l'isle de Bommel, qui est d'un circuit considérable. Cette isle est d'une conséquence extrême, à cause de la proximité du Rhin & de Bois-le-Duc, grande ville située sur les confins du Brabant, très-peuplée, & l'une des

---

 LIV. V.

AN. 1571.

LIV. V.

An. 1571.

viles des Pays-Bas les plus fortifiées par l'art & la nature. Herman Reiter, qui y avoit pris naissance, bon Officier, très-attaché au Prince d'Orange, & jaloux de se distinguer en lui rendant un service d'éclat, tourna ses vues sur ce canton. Le petit château de Louvestein occupe la pointe inférieure de l'isle de Bommel. Reiter s'étant avancé avec quelques soldats, le surprit, & y fit entrer environ cinquante hommes. Rodrigue de Toledé, qui étoit en garnison à Bois-le-Duc avec quelques enseignes d'Espagnols, eut bientôt nouvelle de ce coup de main. Cet Officier dépêcha, sans perdre de temps, deux cents hommes sous les ordres de Laurent Perea, Capitaine de la même Nation, & lui ordonna de rentrer, à quelque prix que ce fût, dans la place. Ceux qui s'en étoient emparés n'avoient pas compté sur une attaque si brusque; & n'ayant ni le pouvoir de résister par leurs propres forces, ni le temps d'attendre des secours, ils se rendirent à Perea. Ils avoient fait néanmoins quelque défense, & Reiter y fut tué. Ainsi le château de Louvestein fut aussi-tôt recouvré que perdu. Cet événement, si mince en ap-

parence, étonna le Duc d'Albe; remontant à la cause qui l'avoit produit, il craignoit que quelque ennemi plus entreprenant & plus heureux ne couvât des desseins plus funestes & plus importants : la suite fit voir que son inquiétude étoit fondée.

LIV. V.

AN. 1571.

L'opposition au payement du centième continuoit, & jusqu'alors il avoit été impossible d'y assujettir les Provinces maritimes. Irrité de cette résistance, & furieux d'ailleurs à cause de l'entreprise de Louvestein, le Duc prit la résolution de ne plus rien ménager, & d'établir par toutes sortes de moyens, non-seulement le centième, mais encore le dixième & le vingtième. Il notifia à cet effet les ordres du Roi; & après avoir combiné l'imposition, de manière qu'elle tomboit plus sur les étrangers que sur les nationaux, il voulut en commencer la perception; mais s'il n'épargna rien pour le faire avec succès, les peuples, malgré le tempérament dont il avoit prétendu adoucir l'impôt, n'eurent pas moins de fermeté à ne point s'y soumettre. On se porta aux dernières extrémités en plusieurs endroits; on n'y amena plus de vivres, & l'on n'y

exposa plus en vente aucunes mar-  
 Liv. V. chandises. (14) Cette fermentation,  
 An. 1571.                     

(14) Les différentes Provinces qui s'étoient assujetties au centième, ou qui s'y étoient abonnées, ne s'étant soumises à cette charge que pendant deux ans, le Duc recommença ses instances à l'expiration de ce terme. Leurs Représentants à l'Assemblée des Etats-Généraux, qui se laissèrent intimider, consentirent avec quelques réserves à toutes ses demandes. L'Artois, le Hainaut, le Comté de Namur ne les désavouèrent pas; mais les autres Provinces ne ménagèrent rien, & les désavouèrent hautement. Les Provinces d'Utrecht, de Hollande & de Brabant se distinguèrent entre les autres par la vivacité de leurs réclamations. Le Duc contraint en quelque sorte par le Conseil d'Etat, se prêta d'abord à consulter le Roi d'Espagne sur le parti qu'il avoit à prendre sur leurs oppositions. Mais ayant rappelé presque aussitôt les Députés qu'il avoit envoyés en Cour, & qui n'en continuèrent pas moins leur voyage, il fit publier, sans en attendre l'effet, un Edit pour établir les impôts que les Provinces refusoient; &, après quelques délais, il se prépara à le faire exécuter sous ses yeux, à Bruxelles, par la force. Sur le champ les boutiques furent fermées, les marchés déserts, & l'on fut un jour entier sans y rien vendre. Le Duc incroyablement irrité, alloit faire pendre aux portes de leurs maisons les Doyens des Corps de métiers: déjà les sentences étoient dressées, & les bourreaux prêts, lorsque la surprise de la

commencée en 1570, éclata sur-tout en 1571 : (15) c'est cette année mal-heureuse qui est l'époque de la guerre la plus affreuse; la Flandre en conservera toujours le souvenir funeste.

LIV. V.

An. 1571.

Le Prince d'Orange & le Comte Louis son frère, après avoir été chassés de Flandre, s'étoient retirés en Picardie; le Prince étoit ensuite rentré en Allemagne, & avoit laissé le Comte en France. Leurs troupes, qu'ils n'avoient pu entretenir, s'étoient presque entièrement débandées; mais le corps d'infanterie & de cavalerie que Genlis avoit amené à leur secours étoit encore sur pied. Les chefs du parti huguenot n'avoient pas perdu l'espérance d'exciter enfin quelque révolution dans les Pays-Bas. (16) Ils desi-

---

Brille confondit, comme par miracle, ce projet sanguinaire, qu'il n'osa mettre à exécution.

(15) Il y a ici du moins une faute d'impression & une erreur d'un an; ce n'est point de l'année 1571 dont il doit être ici question, mais de l'année 1572 : la suite de l'Histoire en fournit la preuve.

(16) Il n'y avoit guères que les Huguenots sur qui le Prince d'Orange pût alors compter. Il se flattoit d'autant plus d'en obtenir du se-

roient sur-tout de s'emparer de quel-  
 LIV. V. que place considérable des Provinces  
 An. 1571. Wallones, voisines des frontières de  
 France; & ils étoient attentivement  
 les conjonctures qui pouvoient favo-  
 riser leurs vues. Orange de son côté,  
 vouloit tenter une seconde irruption  
 dans les Pays-Bas, & sollicitoit avec  
 ardeur les Princes Allemands, ses  
 amis & ses alliés, de lui accorder de  
 nouveaux secours. Il tâchoit d'excuser  
 les malheurs de la première invasion,  
 & leur promettoit pour l'avenir les  
 succès les plus brillants. Il appuyoit  
 ses espérances sur l'éloignement que  
 les Flamands avoient toujours eu pour  
 le Gouvernement Espagnol, & sur la  
 haine violente qu'ils portoient au Duc,  
 qui vouloit leur imposer des charges  
 nouvelles & accablantes. En même  
 An. 1572. temps il négocioit & faisoit agir ses  
 correspondants de France auprès de la  
 Reine d'Angleterre. C'étoit sur la pro-  
 tection de cette Princesse qu'il comp-

---

cours, que l'Amiral de Coligni sembloit avoir  
 plus de crédit auprès de Charles IX. La Reine  
 d'Angleterre, qui ferma dans ce temps ses  
 Ports aux réfugiés Flamands, parut les abandon-  
 ner.

toit principalement; il connoissoit les puissants motifs qui devoient la déterminer à soutenir sa cause; & il se proposoit, au moyen des secours qu'il pourroit en obtenir, de débarquer en Hollande ou en Zélande. Déjà, afin d'exciter quelques soulèvements dans ces Provinces, & de se dédommager d'ailleurs par quelques prises de la perte des biens qu'on lui avoit confisqués, plusieurs Flamands expatriés avoient armé des vaisseaux en course.

Ce fut en effet de ce côté-là que l'orage éclata. Le Seigneur de Lumai, sorti de l'illustre Maison des Comtes de la Marck, & l'un des plus qualifiés d'entre les bannis, conduisit l'entreprise. Après avoir rassemblé vingt-cinq vaisseaux, dont quelques-uns étoient montés par des Flamands qui partageoient son sort, & les autres étoient des corsaires Anglois, secrètement favorisés par Elisabeth, il fit voile, sur la fin de Mars, vers la Hollande; & par le moyen d'une intelligence qu'il s'étoit ménagée dans la Brille, il s'empara de cette Place. (17)

LIV. V.

AN. 1572.

1 Avril.

---

(17) Plusieurs des Confédérés, Lumai à leur tête, tâchoient de se dédommager de la

**LIV. V.** Elle est située dans la petite Isle de  
**An. 1572.** Woorn, que forment la Meuse & l'Océan, sur la côte occidentale de la Hollande, & en occupe l'extrémité vers la mer. Elle passe pour une des clefs les plus importantes des côtes de la Hollande & de la Zélande.

La guerre ne tarda pas alors à s'allumer dans ces Provinces; & comme elles furent le théâtre des actions les plus mémorables, il est à propos de les faire connoître. Elles sont au Nord-Ouest des autres Provinces-unies. Le Rhin & la Meuse se jettent dans la mer en Hollande, & l'Escaut en Zélande. L'embouchure de ces fleuves est si profonde & si large, qu'ils semblent alors de nouvelles mers qui se réunissent à l'ancienne. L'Océan au contraire, après avoir baigné pendant un long espace

---

confiscation de leurs biens, en exerçant la piraterie contre les Espagnols: on les appelloit les Oies de mer. La Reine d'Angleterre les ayant chassés de ses Ports malgré elle, pour ne pas rompre ouvertement avec l'Espagne, ils cherchoient à tenter quelques entreprises sur la Nort-Hollande, lorsque le vent contraire & la disette les forcèrent de relâcher à la Brille. Ils prirent cette Ville d'emblée le Dimanche des Rameaux.

les côtes des mêmes Provinces , sem-  
 ble se convertir en fleuve , & péné-  
 trant dans chacune d'elles par une mul-  
 titude de canaux , paroît s'y perdre  
 dans une infinité de golfes. C'est ainsi  
 que se joignant aux rivières , & cou-  
 pant la Zélande en plusieurs parties ,  
 la mer y forme plusieurs isles , & fait  
 de la Hollande une péninsule. Cette  
 dernière Province , outre les fleuves  
 dont on a parlé , est d'ailleurs arrosée  
 d'un grand nombre de rivières moins  
 considérables , & est divisée par tant  
 de lacs , d'étangs & de canaux creusés  
 de main d'homme , que l'art & la na-  
 ture semblent s'y disputer l'avantage de  
 contribuer le plus à l'utilité des habi-  
 tants. Enfin , lorsque l'on considère la  
 situation de l'une & de l'autre Pro-  
 vince , on croiroit que la terre y est  
 sortie du sein de la mer. Cette sin-  
 gularité n'est pas la seule qui distin-  
 gue ce Pays des autres contrées de  
 l'Europe. On peut dire encore , sui-  
 vant le point de vue sous lequel on  
 l'envisage , qu'elle est dépourvue ou  
 qu'elle régorge de toutes les commo-  
 dités ordinaires de la vie. La nature de  
 son sol lui refuse le bled , le vin , l'huile ,  
 les laines , le bois , le chanvre ,

---

 LIV. V.

An. 1572.

LIV. V.

An. 1572.

le lin, & tout ce qui produit l'aifance & les délices dont jouissent les pays plus tempérés & plus secs; cependant nulle Contrée, non-seulement du Nord, mais de l'Europe entière, n'est plus abondamment pourvue de toutes ces choses & des productions qui sont encore moins nécessaires aux besoins de l'humanité. Ces grands avantages sont dus au commerce que lui facilitent ses rivières & le voisinage de la mer. Celui qu'elle fait dans l'Inde a sur-tout augmenté à un point inexprimable ses richesses & sa population, qui est prodigieuse dans les villes & même dans de simples villages. La mer, les lacs & les canaux y sont couverts de bâtimens de toute espèce. Le plus grand nombre de ses habitans y est dévoué à la navigation; leurs navires sont leurs maisons & leurs écoles; ils y naissent & s'y instruisent dans leur profession. Les courses fréquentes & hardies que les gens de mer de cette Nation font d'un pôle à l'autre jusqu'aux bornes de l'Univers, les exercent à tel point & les rendent si habiles, que si quelque nation peut les égaler, ils ne peuvent être surpassés par aucune. Au reste, ces peuples aiment

ment généralement le commerce, & LIV. V.  
 montrent la plus grande industrie dans An. 1572.  
 les manufactures & les arts mécani-  
 ques. Leur plus grand plaisir est celui  
 de la table; c'est ainsi qu'ils égai-  
 ent la tristesse de leurs hivers, plus longs  
 que rudes, & dans lesquels la gelée  
 règne beaucoup moins que la pluie.  
 Ils sont pour la plupart bien faits, d'un  
 teint blond, qui semble désigner la  
 candeur de leur caractère; doux dans  
 la paix, mais terribles dans la rébel-  
 lion, & beaucoup meilleurs marins  
 que bons soldats. Leur nourriture la  
 plus commune est le laitage & le pois-  
 son, dont le Pays abonde. Attachés  
 à leurs anciens usages & extrêmement  
 jaloux de leur liberté, les hérétiques  
 eurent peu de peine à les soulever &  
 à les soustraire à l'obéissance envers  
 l'Eglise & envers le Roi.

La Hollande est semée de grandes  
 villes, de gros bourgs, & de villages  
 sans nombre. Amsterdam a toujours  
 été la principale ville de cette Province.  
 Elle tire cet avantage du grand con-  
 cours d'étrangers qui fréquentent son  
 port, & de sa nombreuse population.  
 Du temps même qu'Anvers jouissoit  
 d'un commerce florissant, celui d'Amf-

terdam étoit déjà considérable; mais  
LIV. V. depuis que les troubles de la guerre  
An. 1572. ont détruit presque tout le commerce  
de la ville d'Anvers, cette dernière  
s'est enrichie de ses pertes, & est de-  
venue la plus commerçante, non-seu-  
lement de toute la Hollande, mais du  
Nord entier. Middelbourg est la plus  
grande ville de la Zélande & la plus  
marchande. Cette Province ne peut  
néanmoins, à beaucoup près, se com-  
parer à la Hollande pour l'étendue, la  
population & l'opulence. L'une & l'autre  
sont presque inexpugnables; envi-  
ronnées de toutes parts, ou par la mer,  
ou par des fleuves, ou par des lacs, ou  
par un terrain fangeux, qu'il est aisé  
d'inonder, on ne pourroit les attaquer  
qu'avec des difficultés extrêmes. C'est  
ce rempart puissant, que fournit la na-  
ture à ces Provinces, qui fait leur dé-  
fense; c'est la confiance qu'elles avoient  
dans leur situation qui leur fit prendre  
les armes & les rendit si fermes dans  
leur résolution.

Mais reprenons le fil des événe-  
ments. Lumai ne doutoit pas que le Duc  
d'Albe ne fît partir sur le champ des  
troupes pour le chasser de la Brille.  
Aussi à peine y fut-il entré qu'il donna

principalement ses soins à s'y bien fortifier. Ce Seigneur professoit ouvertement l'hérésie. Il trouva dans cette ville beaucoup de citoyens imbus des mêmes sentiments, & il s'y abandonna aux plus coupables profanations contre les lieux sacrés, & à de grandes violences contre les Ecclésiastiques. Maximilien, Comte de Bossu, nouveau Gouverneur de Hollande, instruit que Lumai étoit dans la Brille, en fit avertir le Duc en toute diligence. Le trouble où cet avis le jetta fut extrême. Il avoit appris qu'on travailloit avec chaleur en Allemagne, en France & en Angleterre à susciter de nouveau la guerre en Flandre, & que le péril le plus prochain menaçoit les côtes maritimes. Il ordonna aussi-tôt à Bossu de tirer promptement des garnisons voisines les troupes qui lui étoient nécessaires pour rentrer dans la Brille, & de chasser Lumai de toute l'Isle. Ferdinand de Tolède, Mestre-de-Camp d'un régiment Espagnol, rassembla aussi tout ce qu'il put du Corps qu'il commandoit, & se porta de ce côté. Il traversa Rotterdam, une des villes les plus grandes & les plus marchandes de la Hollande, qui est située sur la petite

---

 Liv. V.

An. 1572.

**Liv. V.**  
**An. 1572.** rivière de Roter, dont elle tire son nom, & qui touche presque à l'embouchure de la Meuse, qui dans cette partie est d'une largeur immense. Il rencontra le Comte de Bossu à Wlardingén, lieu situé sur le même bras de la rivière, à peu de distance de la Brille, & on les transporta dans l'Isle sur des barques. Il étoit trop tard. Lumai prévenu de cet armement, avoit si bien pris ses précautions, que ceux-ci, bien loin d'effectuer leur projet, eurent beaucoup de peine à se retirer. (18)

Déjà l'opinion étoit universellement répandue par l'artifice des hérétiques, que les soldats du Roi venoient pour contraindre au paiement des impôts.

---

(18) Le Comte de Bossu échoua, parce qu'un soldat de la Brille eut l'attention de lever les écluses, & que quelques autres de ses camarades avertis, disent les Espagnols, par le Commandant de Wlardingén, furent brûler les vaisseaux qui avoient amené leurs ennemis. Cet incendie & la difficulté de traverser l'inondation effrayèrent les troupes du Comte, & elles se retirèrent en désordre sans être attaquées ni poursuivies. La porte de Dordrecht leur ayant été refusée, elles se réfugièrent à Rotterdam.

Les Hollandois prévenus de cette idée, Liv. V.  
laissent éclater des dispositions très-An. 1572.  
prochaines à se soulever; & les Espagnols ne furent pas reçus sans difficultés à Rotterdam; ils y entrèrent néanmoins. Il s'éleva peu après une querelle très-vive entr'eux & les habitants: des injures on en vint aux armes. La fureur des soldats s'étant enflammée au dernier excès, la ville fut saccagée avec toutes les horreurs que la licence militaire peut entraîner. Cet événement malheureux eut les plus terribles suites. Toutes les villes de Hollande se croyoient déjà menacées du même sort que celle de Rotterdam. Bientôt la révolte gagna successivement des unes aux autres, & se répandit ensuite dans toutes les Provinces. Cependant la tranquillité se rétablit à Rotterdam par les soins du Comte de Bossu. Lumai, enhardi par le succès de sa première entreprise, & renforcé de nouvelles bandes de rebelles, avoit fait quelques mouvements pour s'étendre dans les environs. Il desiroit sur-tout de s'assurer de quelques places sur la Meuse; mais les troupes royales firent échouer toutes ses tentatives.

Le Prince d'Orange se préparoit à

LIV. V.

AN. 1572.

une nouvelle irruption. Il étoit à Dilembourg, l'une des villes de son domaine, peu éloignée du Rhin, & tâchoit d'engager les Princes de son voisinage à embrasser sa cause. Animé par la surprise de la Brille, & se félicitant déjà de voir la fortune sourire à ses desseins, il crut les circonstances propres à augmenter le nombre de ses partisans : ce fut dans cette vue qu'il fit répandre en son nom & à celui de son frère, un manifeste, où s'efforçant de donner à leur conduite les plus belles couleurs, ils invitoient les peuples à les imiter. Ils assuroient que le Roi, trompé par ses Ministres, ne pouvoit remédier à des maux qu'on lui cachoit. Ils réunissoient sous un même point de vue, avec les plus vives exagérations, les malheurs passés, les calamités présentes, le gouvernement sanglant du Duc d'Albe, & les impôts odieux & inouis auxquels il vouloit assujettir la Flandre. Ils représentoient que dans des temps si malheureux, leur rang & leur amour pour la patrie leur faisoient un devoir de soulager au moins son oppression. Ils se couvroient habilement des prétextes les plus spécieux, & même de celui du service du Roi pour

exciter la nation à seconder leurs efforts. Afin de mettre dans leur parti, jusqu'aux Catholiques, ils promettoient la sûreté la plus inviolable pour le culte de leur Religion. Enfin, ils terminoient leur écrit par éloigner de leurs démarches tout soupçon d'intérêt & d'agrandissement, & donnoient les plus fortes assurances de la pureté de leur zèle pour le bien public.

A la vue d'une révolution qui s'annonçoit de toutes parts, le Duc d'Albe ne tarda pas à lever de nouvelles troupes. Il ordonna d'enrôler six mille fantassins Wallons, qu'on distribua en trois régiments, dont le commandement fut donné aux Seigneurs de Capres, de Liques & de Beauvoir; & expédia plusieurs autres ordres. Le Duc étoit particulièrement inquiet sur la Zélande, où le Prince d'Orange avoit des correspondances intimes, & où il possédoit en propriété plusieurs places très-importantes. Parmi le grand nombre des ports qu'on trouve dans cette Province, celui de Flessingue est le plus considérable. Cette ville, par sa situation, commande l'embouchure du canal intérieur de l'Escaut, qui en baigne les murs. Le Duc avoit tâché

LIV. V.  
An. 1572.

de s'assurer de cette clef des Pays-Bas par une citadelle qu'on y bâtissoit ; mais elle n'étoit pas encore en état de défense. Le Duc y envoya le Capitaine Oforio-d'Angulo avec trois compagnies d'infanterie Espagnole , pour se rendre maître de la ville , & fit bien fortifier le petit château de Ramekens , qui en est très-proche.

Sur la nouvelle de l'arrivée d'Oforio , les habitants prirent la résolution de refuser à ses troupes l'entrée de leur ville , & l'exécutèrent hardiment. (19) Le 8 Avril. peuple furieux , & craignant , comme on en avoit répandu le bruit , qu'elles ne fussent envoyées pour forcer au paiement des nouveaux impôts , & en cas de refus , saccager la ville , prit les armes , courut en foule aux portes , & les ferma. Non contents de n'avoir pas voulu recevoir les troupes du Roi , ils arrêtèrent le Capitaine Pacheco , Espagnol , que le Duc avoit chargé de la construction de la citadelle ; & après

---

(19) Ce fut le Curé même qui , le jour de Pâques , en disant la Messe , exhorta les Flessinguois à chasser leur garnison , & à ne pas recevoir les Espagnols , qui venoient la ren-  
forcer.

l'avoit insulté de diverses manières, ils ~~l'avoient~~ lui firent trancher la tête au milieu de la place. Ce soulèvement, accompagné de circonstances si horribles, contraignit Otorio à se retirer, & à aller attendre dans un lieu sûr les ordres du Gouverneur, qui fut consterné de cet événement. Au contraire, la joie du Prince d'Orange & de ses partisans fut inexprimable. Ils firent passer sur le champ des troupes à Flessingue; & dans peu de jours cette ville se trouva pourvue d'un corps nombreux de soldats Allemands & François, & de quelques Anglois qu'Elisabeth y envoya secrètement. Enfin, Jérôme, Seigneur de Seraz, en ayant été établi Gouverneur par le Prince d'Orange, & y ayant rassemblé jusqu'à trois mille hommes de pied, le parti de la révolte y fut irrévocablement décidé.

Liv. V.

An. 1572.

Les Rébelles encouragés par leurs succès, marchèrent à Armuiden & à la Vere, villes considérables, & proches de celle de Flessingue; ils s'en furent bientôt rendus les maîtres. L'isle de Valcheren tomba par-là presque entière en leur possession; & il n'y resta plus dans l'obéissance du Roi que la capitale & le petit château de Rame-

~~scripsit~~  
LIV. V. Middelbourg; & à l'aide des renforts  
Ann. 1572. qui leur arrivoient successivement, ils  
en commencèrent le siège. Le Duc  
craignit que la perte de cette ville ne  
fuivît celle de Flessingue. La garnison  
en étoit foible; les dispositions d'un  
grand nombre de ses habitants étoient  
très-peu favorables. Il se hâta d'y en-  
voyer du secours; & Beauvoir, dont le  
régiment n'étoit pas encore formé, par-  
tit sur le champ avec quatre cents fan-  
tassins Wallons de vieilles troupes. Il  
fut reçu dans la ville. En même temps  
le Duc avoit donné des ordres pour  
y faire passer d'autres troupes & des  
munitions. On fréta dans le port d'An-  
vers un grand nombre de bâtiments:  
on ramassa un corps de troupes Espa-  
gnoles & Wallones aussi considérable  
qu'il fut possible. Le Duc avoit or-  
donné qu'on les rassemblât à Berg-op-  
zoom, qui n'est éloignée d'Anvers que  
de quelques lieues, & envoya son  
fils Frédéric, accompagné de Noircar-  
mes, afin de hâter le départ de ces  
troupes.

Sur ces entrefaites on apprit que le  
danger de perdre Middelbourg deve-  
noit pressant. Albe, sans plus attendre,

fit partir les troupes dont on put disposer, sous la conduite de Dom Sanchez d'Avila, Gouverneur du château d'Anvers, dont il estimoit beaucoup la valeur. Les Rébelles qui avoient été instruits des préparatifs du Duc, s'étoient occupés de leur côté de les rendre inutiles. Ils se retranchèrent par-tout où ils présumoient que les Espagnols tenteroient leur débarquement; & après s'être pourvus d'un grand nombre de vaisseaux, ils projetèrent même d'aller au devant de la petite flotte qui venoit au secours de Middelbourg, & de la dissiper. D'Avila s'étoit embarqué vers la fin d'Avril: il avoit rassemblé cinq cents hommes de pied, tous Espagnols & soldats choisis, commandés par les Capitaines Osorio-d'Angulo, Gonsalve d'Ovalla, Ferdinand d'Aguaasco, Ignace de Mediniglia & Jean d'Avila. On y avoit joint autant de Wallons vieux guerriers, qui étoient aux ordres des Seigneurs de Liques, de Glimes & du Capitaine Torrès. Un grand nombre d'Officiers réformés & plusieurs volontaires, presque tous Espagnols & Gens de qualité, étoient venus aussi les renforcer, & vouloient partager la

LIV. V.

An. 1572.

gloire d'une entreprise aussi périlleuse.  
 Liv. V. D'Avila prit le temps de la basse marée  
 An. 1572. pour descendre d'abord dans l'Escaut,  
 afin de profiter du reflux, & se porta  
 ensuite dans la partie intérieure du ca-  
 nal qui baigne l'isle de Valcheren. Il  
 auroit voulu y débarquer ses troupes;  
 mais ayant trouvé l'ennemi bien re-  
 tranché dans cet endroit, il fallut qu'il  
 prît le parti de les conduire du côté  
 opposé qui regarde la pleine mer. On  
 ne s'attendoit pas qu'il voulût y tenter  
 une descente, d'autant que l'abordage  
 y étoit très-difficile, & que d'ailleurs  
 il se trouveroit encore éloigné de la  
 ville assiégée. Il n'y trouva donc d'au-  
 tre obstacle que la nécessité de mar-  
 cher quelque temps dans l'eau avant  
 de pouvoir gagner la terre. Il le surmon-  
 ta aisément; & voulant animer l'ardeur  
 de ses soldats, avant de tomber sur les  
 assiégeants, il leur dit: " Enfin, camara-  
 „ des, nous avons quitté cet élément  
 „ où la fortune pouvoit seconder la  
 „ supériorité de nos ennemis. Rendus  
 „ à nos avantages naturels, nous ne  
 „ craignons plus que l'habileté des ma-  
 „ nœuvres, & la faveur des vents dé-  
 „ cident de la victoire: notre courage  
 „ & la discipline militaire nous l'assu-

„ reront. Quoique moins nombreux  
 „ de moitié, ne redoutons pas une LIV. V.  
 „ multitude sans expérience, vil amas An. 1572.  
 „ de mariniers & de pêcheurs, qui  
 „ ne savent ni le nom ni l'usage des  
 „ armes qu'ils ont prises à la hâte. Ces  
 „ perfides vont porter la peine de  
 „ leurs crimes. En vain ils s'appuye-  
 „ ront sur les soldats mercenaires qui  
 „ sont accourus à leur secours. Ces  
 „ lâches guerriers qui ne combattent  
 „ que pour piller, ne soutiendront  
 „ pas nos regards : notre expérience,  
 „ nos exploits, nos victoires sur les  
 „ Chefs qui les commandent sont le  
 „ garant de notre triomphe. Fondons  
 „ sur leur camp, en même temps que  
 „ les assiégés, sortant de leurs murs,  
 „ semeront parmi eux l'épouvante &  
 „ la mort. Middelbourg & l'Isle en-  
 „ tière nous doivent déjà leur salut. „

Aussi-tôt d'Avila marche le premier,  
 accompagné de Liques, à la tête d'un  
 détachement composé d'Espagnols &  
 de Wallons, pour découvrir les dispo-  
 sitions des Rébelles. Ils n'apperçoivent  
 aucun projet de défense dans cette par-  
 tie. Aussi-tôt ils font avancer le reste  
 de leurs troupes, & courent avec ré-  
 solution aux assiégeants. Ceux-ci, éton-



de la Duchesse de Parme. Malgré la sévérité avec laquelle on avoit recherché & puni les coupables, il y étoit resté beaucoup de Protestants, qui entretenoient une liaison continuelle avec les Huguenots. Le Duc, à qui elle étoit suspecte, y faisoit construire depuis long-temps une citadelle, qui déjà se trouvoit en assez bon état de défense; mais elle n'étoit pas encore pourvue d'une garnison suffisante. Les Huguenots, après s'être emparés de la ville, s'établirent dans tous les postes d'où ils pouvoient incommoder la citadelle, & se préparoient à l'assiéger. Albe fut déconcerté de ce coup de main: il en craignit les suites, & des pertes encore plus grandes sur la frontière. Non-seulement les pratiques ouvertes des Huguenots lui donnoient de l'inquiétude, mais il redoutoit encore les intrigues sourdes, que par l'ordre ou la connivence du Roi de France les Catholiques eux-mêmes pouvoient y tramer. Il crut donc n'avoir rien de plus pressé que de chasser les François de Valenciennes, & de prévenir les secours qu'ils attendoient. Alphonse de Lombrals partit aussi-tôt avec cent cinquante chevaux Espagnols;

LIV. V.

An. 1572.

LIV. V. le lendemain Garcia de Gualdès le sui-  
 An. 1572. vit avec cent autres chevaux de la  
 même nation. Ils pénétrèrent sans diffi-  
 culté dans la citadelle, & donnèrent  
 à Jean de Mendoza, Général de la ca-  
 valerie légère, le temps de s'y rendre  
 avec un corps nombreux d'infanterie  
 & de cavalerie, composé de vieilles  
 troupes & de quelques enseignes de  
 Wallons nouvellement levées. Ce der-  
 nier y fut à peine entré, que se por-  
 tant avec la plus grande résolution sur  
 les François, qui en si peu de temps  
 n'avoient pu être renforcés du dehors  
 ni se fortifier au dedans, il les rom-  
 pit aisément, & les força de se retirer  
 précipitamment. Leur perte ne fut pas  
 médiocre. Peu en seroient échappés, si  
 les Espagnols avoient été plus ardents  
 à les suivre & à profiter de leur vic-  
 toire; mais irrités contre les habitants  
 qu'ils soupçonnoient d'avoir favorisé  
 les François dans cette occasion, ils  
 voulurent les en punir. Leur fureur ne  
 fit aucune distinction des innocents &  
 des coupables. Ils pillèrent beaucoup  
 de maisons, & les remplirent de car-  
 nage.

Valenciennes n'étoit pas encore tout-  
 à-fait rentrée au pouvoir du Duc, qu'il

apprit que Mons étoit tombée entre les mains d'un autre corps de Huguenots, sous les ordres du Comte Louis de Nassau. Le désordre pénétroit ainsi en Flandre de toutes parts, & s'y répandoit avec un tel débordement, qu'il n'étoit pas possible d'en arrêter le cours. Semblable à un torrent fougueux, qui, après avoir renversé les moindres obstacles, se joue ensuite des plus fortes digues, inonde les campagnes, & y fait les plus grands ravages; la rébellion se répandoit dans toutes les Provinces, & menaçoit d'y détruire entièrement l'autorité du Roi.

Mons, capitale du Hainaut, belle ville, très-peuplée, bien bâtie, forte par sa situation, entourée de fossés & d'anciennes murailles, étoit d'ailleurs peu fortifiée; & on veilloit sur elle avec moins de précautions que sur les villes qu'on regardoit comme les clefs de la frontière. Le Comte de Nassau s'en étant donc approché sans bruit avec un petit nombre de Huguenots François, y fut reçu le 25 du mois de Mai par surprise. Plusieurs soldats déguisés en Marchands, & conduisant, sous prétexte de commerce, des tonneaux remplis d'armes, étoient d'abord entrés

Liv. V.

An. 1572.

LIV. V.

An. 1572.

\_\_\_\_\_ dans la ville, après avoir gagné quelques Bourgeois qu'ils avoient mis dans le secret. Ils s'étoient ensuite emparés d'une porte, avoient tué celui qui en gardoit les clefs, & introduit le Comte qui étoit venu toute la nuit dans la plus grande diligence avec cent chevaux. Dès qu'il se vit maître de la ville, il commença à la parcourir, & s'efforça de mettre tous les habitants dans ses intérêts, en leur faisant espérer qu'il recevroit incessamment des renforts. Mais aucun François ne se faisant voir, & personne ne remuant en sa faveur au dedans, il fut contraint de renoncer à son avantage & de se retirer. Il craignoit que le peuple, qui étoit pour la plus grande partie Catholique, ne courût aux armes, ne voulût se saisir de sa personne, & le livrer entre les mains du Duc. Heureusement la fortune qui l'avoit favorisé jusques-là ne l'abandonna pas.

A peine étoit-il sorti, qu'il rencontra deux cents chevaux François qui portoient des fantassins en croupe, & s'avançoient pour le soutenir. Ils étoient conduits par Genlis, le principal Agent des Huguenots dans ce canton. Le Comte reprit courage aussi-tôt, & sûr

que la porte par laquelle il venoit de fortir étoit encore ouverte , il y marcha , rentra dans la ville , (20) & convoqua les principaux citoyens. Il déploya devant eux les sentiments du plus grand zèle pour la patrie & le service du Roi , ceux de la haine la plus forte contre le gouvernement du Duc & les procédés des Espagnols , & s'efforça de justifier sa conduite. Pour mieux gagner l'esprit du peuple , il promit solennellement qu'il auroit la plus grande attention à maintenir la discipline parmi ses troupes , & à empêcher que la ville n'en souffrît aucun dommage. Il voulut en même temps s'ôter à lui-même tout sujet de crainte , & songer à sa propre sûreté. Il se fit livrer en conséquence toutes les armes & les munitions de guerre qui se trouvèrent dans la ville. Comme il prévoyoit que le Duc d'Albe ne le laisseroit pas tran-

LIV. V.

An. 1572.

---

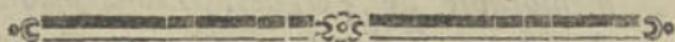
(20) De Thou rapporte un trait singulier de cet événement. Les Bourgeois de Mons commençoient à lever le Pont-levis , lorsque les François revinrent pour rentrer dans la Ville. Guitri de Chaumont , Gentilhomme Huguenot , très-connu dans les guerres civiles de France , voulant l'empêcher , sauta avec son cheval sur le Pont , & le fit retomber.

LIV. V.

An. 1572.

quille possesseur d'une place si importante, & tourneroit sans tarder toutes ses forces contre lui, il se hâta de faire toutes les dispositions nécessaires pour se bien défendre. Genlis retourna solliciter de nouveaux secours, qu'il se chargea de conduire lui-même. Enfin, comptant beaucoup sur le Prince d'Orange, le Comte le pressa d'accourir au plutôt d'Allemagne à son secours, afin d'assurer ses premiers succès, qui sembloient lui promettre dans peu des conquêtes encore plus brillantes.





## L I V R E VI.

## S O M M A I R E.

*LE Duc d'Albe songe à reprendre Mons. Nouveaux soulèvements en Hollande. Préparatifs du Prince d'Orange & du Duc d'Albe. Le Duc assemble le Conseil de guerre. Avis de Vitelli & de Noircarmes. Le Duc se détermine pour le siège de Mons. Les assiégés tâchent de se procurer du secours. Défaite des troupes amenées par Genlis. Arrivée du Duc. Belle défense des assiégés. Le Prince d'Orange saccage Ruremonde. Ses progrès ; la fortune favorise son armement. Mesures diverses du Prince & du Duc. Le Prince ne peut attirer le Duc au combat. Projets & motifs de l'un & de l'autre. Derniers efforts du Prince pour le secours de Mons. Ils sont inutiles. Le Duc projette de le surprendre pendant la nuit. Camisade donnée aux Rébelles. Leur armée se dissipe, & le Prince se retire en Hollande. Prise de Mons. Nouveaux mouvements en Zélande, en Hollande & dans plusieurs autres Provinces. Siège*

*mémorable de Tergoës. Description des isles de Zélande. Belle défense des assiégés. Le Duc pense à faire lever le siège. Projet étonnant du Capitaine Plumart. Mondragoné se dispose à l'exécuter. Tergoës est secouru. Les troupes du Duc saccagent Malines. Il soumet la Gueldres. Sac de Zutphen. Les Provinces qui sont au-delà du Rhin rentrent dans le devoir. Frédéric de Tolède détruit Naerden. Sentiments d'horreur des Hollandois à l'entrée de l'armée Espagnole en Hollande.*

LIV. VI.

AN. 1572.

LA perte de Mons fut d'autant plus sensible au Duc, qu'il s'y attendoit moins. C'étoit la capitale du Hainaut, & une des principales villes des Pays-Bas. Quoiqu'elle fortît beaucoup de la ligne des frontières, néanmoins elle n'en étoit pas assez éloignée pour que l'ennemi ne pût aisément la secourir. Il étoit d'ailleurs d'autant plus facile d'en faire une place forte, qu'environnée d'un côté par un marais, elle étoit entourée des autres parts d'une bonne enceinte de murailles & de fossés profonds. Limitrophe de la Flandre proprement dite & du Brabant, elle étoit encore très à portée de favoriser

beaucoup les troubles de ces deux ~~Provinces~~ LIV. VI.  
 Provinces. Ces deux importantes con- AN. 1572.  
 fidérations engagèrent le Duc à ne rien  
 oublier pour reprendre promptement  
 cette ville. Elle pouvoit être secou-  
 rue de deux côtés , & par les forces  
 que le Prince d'Orange préparoit en  
 Allemagne , & par les troupes que les  
 Huguenots rassembloient en France.  
 Comme il y avoit plus à craindre de  
 la part des François qui étoient les  
 plus proches , le Duc songea d'abord  
 à les repousser , ne doutant pas qu'il  
 ne pût ensuite éloigner avec facilité les  
 Allemands , & faire échouer leurs en-  
 treprises.

Il venoit de prendre cette résolu-  
 tion quand de nouveaux soulèvements,  
 aussi importants que subits , éclatèrent  
 en Hollande , & le mirent dans la plus  
 grande perplexité. Enchuisen avoit le-  
 vé la première l'étendart de la révol-  
 te. Cette ville , située à la pointe du  
 grand golfe que forme la mer au sein  
 de cette Province vers le Nord , est  
 célèbre par ses chantiers. La bonté &  
 le grand nombre des vaisseaux qui s'y  
 construisent , la rendent un des meil-  
 leurs arsenaux de la Hollande. A son  
 exemple plusieurs autres villes s'étoient

LIV. VI.  
An. 1572. soulevées. Dans un instant on avoit secoué l'obéissance du Roi à Dordrecht, à Harlem, à Leyde, à Goude, & dans presque toutes les autres villes & tous les châteaux de cette Province. (1)  
Amsterdam

---

(1) Tous ces soulèvements se succédèrent en Hollande dans le cours des mois d'Avril, Mai, Juin & Juillet. Amsterdam & quelques petites Villes de Hollande se maintinrent seules dans le devoir. Le Comte de Berg, qui avoit épousé la sœur du Prince d'Orange, fit révolter dans le même temps la plus grande partie de la Gueldres, de l'Overissel, & quelques Villes des Provinces d'Utrecht & de Frise. Strada remarque que les peuples de la Flandre, qui s'en étoient tenus à détester dans le secret de leur cœur la sévérité du Duc d'Albe; qui n'avoient pas fait le moindre mouvement en faveur du Prince d'Orange, quoiqu'il fût venu les venger à la tête d'une puissante armée; que les supplices affreux, dont ils avoient été les témoins, n'avoient pas excités à la révolte, s'y livrèrent avec fureur par la crainte de la surcharge des impôts. Tous les Historiens des troubles des Pays-Bas conviennent que la terreur des exactions du Duc fut l'unique & la vraie cause des révolutions de ces malheureuses Provinces. Rien ne leur coûta pour s'en délivrer. Ils faisoient le sacrifice de tout ce qu'ils avoient, dit Grotius, pour ne pas payer le dixième. *Omnia dabant, ne decimam darent.*

Amsterdam se maintenoit encore fidelle  
à son Souverain.

LIV. VI.

AN. 1572.

D'un autre côté, le Prince d'Orange faisoit les plus grands préparatifs en Allemagne. Il avoit repassé le Rhin, & il rassembloit une seconde armée, plus nombreuse que la première, dans l'intention de rentrer une seconde fois en Flandre. Le Duc, à la vue des périls urgents dont la Flandre étoit menacée, ne négligea rien pour les prévenir. Il donna ordre de faire en diligence de nombreuses levées. Henri, Duc de Brunswick, Salentin d'Isembourg, Archevêque de Cologne, & le Comte Pierre Ernest de Mansfeld lui fournirent d'abord cinq à six mille hommes de cavalerie Allemande. Dix-huit mille hommes d'infanterie, partagés en six régiments, entrèrent également au service d'Espagne. Trois furent formés dans la basse Allemagne par Othon, Comte d'Herbestein; George, Baron de Fronsberg, & Nicolas Polvillier. Les Comtes de Berlaymont, de Bossu & de Megue levèrent les trois autres dans la haute Allemagne. Une armée si puissante exigeoit des dépenses énormes, & le Duc étoit épuisé d'argent. Mais il peignit au Roi avec tant d'é-

LIV. VI.

An. 1572.

nergie la situation de la Flandre, que ce Prince se hâta de pourvoir à ses besoins, & lui promit de soutenir aussi long-temps qu'il le faudroit dans ces Provinces, la cause de l'Eglise, qu'il ne séparoit jamais de la sienne.

Cependant la révolte des Hollandois, à la suite du soulèvement des isles de la Zélande, entraînoit les plus dangereuses conséquences. Les troubles augmentoient en même temps vers les frontières de France & d'Allemagne. Dans une position si difficile, le Duc embarrassé assembloit de fréquents Conseils de guerre, & consultoit les principaux Officiers de son armée pour former, sur leurs avis, le plan de ses opérations. Comme il n'étoit pas possible, en divisant les troupes du Roi, de les porter par-tout où il y avoit des Rébelles, il s'agissoit de décider vers quel endroit on feroit d'abord marcher l'armée. La rébellion attaquoit également deux Provinces opposées des Pays-Bas, la Hollande & le Hainaut. Où étoit-il plus important de courir & d'arrêter ses progrès?

Vitelli, Mestre-de-Camp-Général, à qui les prérogatives de son rang, & encore plus l'éclat de sa valeur don-

noient un crédit très-étendu dans l'armée, étoit d'avis que le Gouverneur Liv. VI.  
 tournât ses efforts contre les Provinces An. 1572.  
 maritimes. " Les règles de la guerre,  
 " dit-il, apprennent à porter ses armes  
 " où elles peuvent mieux servir la  
 " cause qu'elles défendent. Or, qu'y  
 " a-t-il de plus important que d'assu-  
 " rer au Roi les Provinces qui bor-  
 " dent la mer? Les villes de l'intérieur  
 " livrées avec moins d'emportement  
 " aux nouvelles opinions, paroissent  
 " plus soumises; & quand on pour-  
 " roit craindre que les ennemis rassem-  
 " blés en France & en Allemagne, n'y  
 " fissent des conquêtes, on doit espérer  
 " de les leur enlever sans peine. Les  
 " forces des Huguenots, qui ne peu-  
 " vent subsister d'elles-mêmes, se dis-  
 " sipuleront aisément. Le Roi de France  
 " ou par zèle pour le Roi d'Espagne,  
 " ou par ressentiment des troubles  
 " qu'ils ont causés dans son Royaume,  
 " ne favorisera jamais leurs entrepri-  
 " ses. A l'égard des Allemands, quelle  
 " que soit leur résolution de pénétrer  
 " en Flandre, nous verrons échouer  
 " promptement leurs efforts. Que peut-  
 " on craindre de troupes réunies tu-  
 " multuairement, & de soldats sans

LIV. VI.

An. 1572.

„ expérience? Ils songeront à piller &  
 „ non à combattre. Si l'on diffère de  
 „ payer leur solde, ou d'offrir à leur  
 „ avidité un butin riche & facile, ils  
 „ manqueront bientôt de soumission,  
 „ & chercheront à se venger sur leurs  
 „ Chefs, au-lieu d'attaquer l'ennemi.  
 „ On ne doit donc attendre de l'une  
 „ & de l'autre nation qu'un vain éclat  
 „ sans effet. Vous verrez leurs soldats  
 „ mercenaires se débander s'ils éprou-  
 „ vent la résistance des forteresses du  
 „ Roi. Laissons leur patience; différons  
 „ de reprendre Mons jusqu'à des temps  
 „ plus heureux. Il nous sera toujours  
 „ facile de soumettre cette ville, &  
 „ de réparer les atteintes portées à  
 „ l'autorité du Roi sur cette frontière.  
 „ Les dangers qui menacent la puis-  
 „ sance du Roi en Hollande & en Zé-  
 „ lande, méritent une plus grande  
 „ considération. L'hérésie y a jetté les  
 „ plus profondes racines: les peuples  
 „ s'y sont soulevés avec fureur, &  
 „ se sont portés dans leur révolte à  
 „ des excès contre l'Eglise & le Roi,  
 „ dont on n'avoit point encore d'exem-  
 „ ple. D'ailleurs, ces Provinces sont  
 „ riches. La mer & les rivières y font  
 „ fleurir un commerce considérable.

„ Elles abondent de tout ce qui est LIV. VI.  
 „ nécessaire aux besoins de la vie. Leur An. 1572.  
 „ situation, forte de sa nature, peut  
 „ devenir inattaquable par les travaux  
 „ de l'industrie. Si on les laisse tran-  
 „ quilles pendant quelques mois, on  
 „ verra comment ils auront su mettre  
 „ ce temps à profit. Chaque passage  
 „ exigera une armée pour le forcer ;  
 „ chaque siège une campagne pour le  
 „ finir. Tous les jours elles recevront  
 „ par mer de nouveaux secours de  
 „ France, d'Allemagne, & sur-tout  
 „ d'Angleterre ; & avec quel avantage  
 „ l'empire qu'elles exerceront sur cet  
 „ élément, les mettra-t-il en état d'in-  
 „ fluer sur le sort des Provinces de  
 „ l'intérieur, & de nous priver nous-  
 „ mêmes des secours que le Roi pour-  
 „ roit nous envoyer d'Espagne par  
 „ l'Océan ?  
 „ Ajoutons enfin que le Prince d'O-  
 „ range a long-temps gouverné ces  
 „ Provinces ; qu'il y possède des biens  
 „ immenses, & y entretient les plus  
 „ grandes liaisons. Ne doutons pas  
 „ qu'instruit de ses intérêts, il ne son-  
 „ ge à y établir le centre de la rébel-  
 „ lion. C'est du fond de leurs marais  
 „ que l'hidre naissante qui nous me-

„ nace, élève sa tête la plus superbe.  
 Liv. VI. „ Faisons-y par conséquent tomber  
 An. 1572. „ tout le poids de nos armes : les vic-  
 „ toires difficiles que nous remporte-  
 „ rons sur la Hollande & sur la Zé-  
 „ lande nous conduiront ensuite in-  
 „ failliblement à des triomphes qui  
 „ coûteront moins à notre valeur. „  
 Cet avis étoit fondé sur des rai-  
 sons très-puissantes. Noircarmes, sans  
 le contredire directement, en proposa  
 un autre. Sa haute capacité dans l'art  
 militaire lui avoit donné la réputation  
 d'un grand Capitaine ; & de tous ceux  
 que la Flandre avoit alors, c'étoit le  
 plus estimé. Il étoit d'ailleurs Gouver-  
 neur du Hainaut ; & joignant aux mo-  
 tifs du bien public celui de son intérêt  
 particulier, il proposa de reprendre  
 Mons, & de commencer par-là les  
 opérations de la guerre. “ Un siège  
 „ très-court, dit-il, remettra cette  
 „ Ville en notre pouvoir, & fera  
 „ échouer en même temps les projets  
 „ du Prince d'Orange sur les frontières  
 „ de France & d'Allemagne. Condui-  
 „ sons aussi-tôt après l'armée du Roi  
 „ en Hollande & en Zélande ; il ne  
 „ sera pas encore trop tard d'y domp-  
 „ ter la révolte. Prendre ce parti n'est

„ pas convenance, c'est nécessité. La Liv. VI.  
 „ perte de Mons est trop funeste pour An. 1572.  
 „ négliger de reprendre cette ville. A  
 „ l'avantage de sa situation, l'ennemi  
 „ ajoutant ses travaux, peut la ren-  
 „ dre très-forte, infester le pays Wal-  
 „ lon, y fixer le siège de sa puissan-  
 „ ce, ravager ensuite le Brabant & la  
 „ Flandre, & porter aux Pays-Bas les  
 „ coups les plus redoutables dans leurs  
 „ Provinces les plus opulentes. Crai-  
 „ gnons que les nombreuses armées  
 „ des Rébelles, excitées par leurs pre-  
 „ miers succès, ne veuillent pénétrer  
 „ jusqu'au cœur du Pays, & n'y réus-  
 „ sissent lorsque nos armes seront em-  
 „ ployées ailleurs. Alors comment re-  
 „ pousser l'ennemi, qui aura pris la pré-  
 „ caution de se fortifier à chaque pas  
 „ qu'il aura fait? Quels ravages ne  
 „ fera-t-il pas, ou pour assurer ses  
 „ conquêtes, ou pour augmenter l'ef-  
 „ froi de sa puissance? De tous côtés  
 „ les villes en feu, les campagnes dé-  
 „ vastées, le peuple consterné, offri-  
 „ ront le plus affreux spectacle; & le  
 „ dommage qu'en souffrira la cause du  
 „ Roi imprimera une tache éternelle  
 „ à l'éclat de sa grandeur. Rassurons-  
 „ nous donc d'abord sur de si grands

Liv. VI. „ dangers ; songeons à réparer nos  
 An. 1572. „ pertes & à en prévenir de nouvel-  
 „ les : libres ensuite de toute crainte,  
 „ & suivis de l'éclat de nos succès,  
 „ nous irons réduire les Provinces  
 „ maritimes. „

Le Duc embrassa ce parti. (2) Il espéroit rétablir assez promptement les affaires du Roi dans le Hainaut pour avoir le temps de se porter ensuite en Hollande & en Zélande. Il croyoit sur-tout son honneur intéressé à ne pas souffrir que les François s'établissent en Flandre. D'ailleurs, animé d'une haine violente & particulière contre le Prince d'Orange, il vouloit s'opposer à ses entreprises, & le chasser encore plus honteusement que la première fois. Il se décida donc pour le siège de Mons, & fit partir sur le champ quelques compagnies de cavalerie pour invés-

---

(2) Strada prétend que le Duc d'Albe, instruit des projets de Charles IX contre les Huguenots, avoit été tranquille sur les mouvements des François jusqu'à la surprise de Mons ; mais que craignant alors d'avoir été trompé, il préféra de repousser l'ennemi étranger, à faire rentrer dans le devoir l'ennemi domestique, qu'il comptoit toujours être en état de soumettre, lorsqu'il le voudroit.

tir cette Ville du côté de la France. Liv. VI.  
An. 1572.  
 Il y envoya ensuite Frédéric de Toulède, son fils, avec quatre mille hommes de pied & huit cents chevaux, & le fit accompagner par Vitelli & par Noircarmes. Ces troupes parurent à la vue de Mons sur la fin de Juin, & s'étant emparées des meilleurs postes, elles en formèrent le blocus. La Ville reçoit son nom de sa situation sur une sorte de montagne, dont le terrain s'élève par une pente si douce, qu'elle est presque insensible. La Trouille, petit ruisseau, la coupe dans sa partie basse, & se jette en sortant de l'enceinte de la Ville dans la Haine, autre rivière un peu plus grande, qui après avoir traversé la Province, unit ses eaux à celles de l'Escaut. Les environs en sont charmants; on y voit de belles & vastes campagnes très-bien cultivées, recommandables par la richesse de leurs récoltes & la bonté de leurs pâturages, des collines très-fertiles, & d'agréables forêts.

Les assiégés manquoient de vivres & songeoient à s'en procurer. Les bleds commençoient alors à être mûrs. Ils firent une vigoureuse sortie pour moissonner les champs qui étoient le

LIV. VI.  
AN. 1572. plus à leur portée ; mais ils rencontrèrent les plus fortes oppositions de la part des Royalistes. Il y eut à cette occasion une action très-sanglante.

11 Juillet. Cependant de nouveaux renforts venant joindre sans cesse les assiégeants, les assiégés furent contraints de se retirer. Vitelli fut malheureusement blessé d'un coup d'arquebuse à la jambe en les poursuivant.

Sur ces entrefaites Genlis étoit venu à bout de rassembler en France, avec une diligence extrême, un corps très-considérable d'infanterie & de cavalerie, & venoit au secours des assiégés. Il avoit pris la route de la Picardie, avec dessein de s'approcher de Mons, d'y jeter les troupes qu'il croyoit nécessaires à sa défense, & de mener le reste au Prince d'Orange. Ce n'étoit pas l'avis de l'Amiral de Coligni, qui dirigeoit principalement tous les projets que les huguenots formoient en France & chez l'étranger. Il auroit voulu que Genlis eût mené toutes ses troupes au Prince d'Orange, (3)

---

(3) De Thou assure que l'Amiral ordonna, au contraire, à Genlis de marcher à Mons avant d'aller joindre le Prince.

qui auroit pu d'autant plus aisément LIV. VI.  
secourir Mons, que son armée auroit An. 1572.  
été plus forte. Mais malgré l'avis de  
Coligni & une lettre du Comte Louis  
qui conseilloit la même chose, Genlis  
avoit suivi son plan, & s'avançoit vers  
la frontière du Hainaut.

Frédéric de Tolède, qui venoit de  
recevoir du renfort, ne fut pas plu-  
tôt instruit de la marche de Genlis, que  
par le conseil de Vitelli, il résolut d'al-  
ler à sa rencontre, & de le combattre  
avant qu'il eût pu mettre le pied dans  
le pays de la domination du Roi. Il  
arrivoit sur le bord de la Haine, quand  
il apprit que l'ennemi commençoit  
à déboucher d'un bois voisin du châ-  
teau d'Hoterage. Il s'avance aussi-tôt,  
& faisant attaquer son avant-garde, il  
l'oblige de s'éloigner du bois & du  
château. Ce ne fut d'abord qu'une lé-  
gère escarmouche; mais l'action ne  
tarda pas à s'engager & devint bien-  
tôt générale. Les François, forcés de  
foutenir le choc & de combattre, for-  
mèrent deux gros bataillons de leur  
infanterie, & les appuyèrent de leur  
cavalerie, suivant que la position du  
bois & du terrain put le permettre.  
L'infanterie du Roi fut également par-

tagée en deux corps, & sa cavalerie  
 LIV. VI. avantageusement postée. Vitelli se fai-  
 An. 1572. soit porter sur un brancard à cause  
 de sa blessure; & malgré ses souffran-  
 ces & le danger auquel il s'exposoit,  
 Il fit lui-même les dispositions du com-  
 bat. Julien Romero, Mestre-de-Camp  
 Espagnol, d'une valeur & d'une ex-  
 périence éprouvées, conduisit l'avant-  
 19 Juillet. garde. L'affaire dura peu; les Fran-  
 çois ne croyoient pas se trouver sitôt  
 en présence de l'ennemi, & n'étoient  
 pas préparés à se battre. Vigoureuse-  
 ment assaillis par les Espagnols, ils firent  
 d'abord quelque résistance; mais leur  
 premier feu se ralentit aussi-tôt. Le  
 désordre se met dans leurs rangs, & ils  
 prennent la fuite. Ils perdirent beau-  
 coup en cette rencontre. Les paysans  
 qui étoient accourus de toutes les fron-  
 tières, & avoient suivi le camp Espa-  
 gnol, en massacrèrent plus que le sol-  
 dat; ils profitèrent de la victoire pour  
 se venger des dommages que les mou-  
 vements des armées leur avoient cau-  
 sés, & se jettèrent sur les vaincus avec  
 le plus affreux acharnement. Il n'en  
 échappa que très-peu à leur cruauté.  
 Des sept mille hommes d'infanterie &  
 mille hommes de cavalerie que con-

duisoit Genlis , (4) suivant l'opinion commune, il en perdit le tiers dans l'action , tant morts que prisonniers ; presque tous ses drapeaux furent enlevés ; il fut pris lui-même avec le Seigneur de Genissac , qui commandoit la cavalerie , & le Rhingrave , Capitaine huguenot très-qualifié. Le Baron de Renti & le Seigneur de Jumelles, Colonels d'infanterie , furent tués. C'étoient les principaux Officiers de cette armée. Tout ce qui ne périt pas dans l'action , dispersé par la crainte ou réduit à un petit nombre par le massacre qu'en firent les paysans , étoit hors d'état de pouvoir servir désormais le parti protestant. Genlis fut conduit au château d'Anvers , & y mourut pres-

LIV. VI.

An. 1572.

---

(4) Cette petite armée n'étoit que de 4000 hommes de pied & de 400 chevaux, si l'on en croit de Thou. Grotius lui donne 1000 fantassins & 100 chevaux de plus. Sa défaite ne coûta aux Espagnols que 30 hommes en tout, suivant Strada ; & que douze cavaliers, six fantassins, & deux Officiers, selon de Thou. On conseilla alors au Duc d'Albe, qui n'avoit plus rien à craindre, d'aller soumettre la Hollande ; il ne le voulut pas, croyant sa gloire & la sûreté du Pays intéressées à ne point paroître reculer devant le Prince d'Orange, qui s'approchoit de Mons.

qu'aussi-tôt de maladie. L'armée du  
Liv. VI. Roi souffrit peu, & ne perdit aucune  
An. 1572. personne de qualité.

Ainsi les secours que les Huguenots envoioient à Mons furent rendus inutiles. Les Espagnols revinrent bientôt reprendre les opérations du siège, & y furent joints par Polvillier, qui conduisoit quatre mille hommes de pied & un petit corps de cavalerie. Encouragé par ce renfort, & encore plus par l'arrivée de la cavalerie de Fronsberg & du régiment d'infanterie de Bracamonté, Frédéric resserra très-étroitement la Place. Il distribua ses quartiers dans les villages de Nimi, de Saint-Symphorien, de Bertamont & de Jumenpel; & se couvrant de la Haine & de la Trouille, il n'omit rien pour les rendre inaccessibles. Il y avoit sous les murs de Mons une Abbaye d'une construction forte: comme ce poste pouvoit beaucoup incommoder l'armée, les assiégés l'avoient retranché, & paroissoient déterminés à le bien défendre. Frédéric voulut les en chasser; mais les troupes qui s'y étoient enfermées, soutenues de l'artillerie de la Ville, repoussèrent son premier assaut. Les Espagnols l'attaquè-

rent une seconde fois en plus grand nombre; & après l'avoir battu avec deux pièces de canon, ils se préparoient à un second assaut, quand les François, désespérant d'y tenir plus long-temps, l'abandonnèrent & rentrèrent dans la Ville. Cette perte des affligés ne contribua pas peu aux progrès du siège; & Mons se trouva refermé de très-près.

LIV. VI.

An. 1572.

23 Août.

Le Duc d'Albe arriva alors à l'armée. Il venoit animer le siège & hâter les dispositions nécessaires pour déconcerter le projet qu'avoit le Prince d'Orange de secourir Mons & de délivrer son frère. Il étoit accompagné du Duc de Médina-Céli, que le Roi avoit nommé son successeur, & qui avoit amené d'Espagne de puissants renforts. Il trouva l'armée très-nombreuse. Les Etats venant d'accorder au Duc une contribution considérable au-delà des impôts ordinaires, on avoit fait de nouvelles levées en Flandre. L'Allemagne en avoit fourni en plus grand nombre; & à l'exception des garnisons nécessaires, toutes les vieilles troupes s'étoient rendues au camp. Le Duc fit établir plusieurs batteries. On ouvrit la tranchée dans l'endroit où il étoit plus

24 Août.

Liv. VI. facile de déboucher dans le fossé, &  
An. 1572. la place fut attaquée avec fureur de  
tous côtés. La batterie principale fut  
dirigée contre la porte de Bertamont  
& le ravelin qui la couvroit. Le feu en  
fut très-vif, & un jour entr'autres il fut  
si violent que plusieurs canons en cre-  
vèrent, & que le ravelin fut presque  
totalement rasé. La résistance des assié-  
gés ne fut pas moins vigoureuse. Le  
Comte Louis étoit secondé par le brave  
La Noue, François, un des plus habiles  
Capitaines qui fussent alors parmi les  
huguenots. Les assiégés qui comptoient  
beaucoup sur sa valeur & sur sa capa-  
cité, l'avoient particulièrement chargé  
de la défense de la place. La confiance  
qu'ils avoient en lui augmentoit leur  
courage. Craignant d'être enfin privés  
du ravelin que le canon de l'ennemi  
détruisoit, ils firent au-dedans de la  
place un bon retranchement; ils y  
montèrent deux coulevrines, & in-  
commodèrent si fort les assiégeants,  
qu'ils les obligèrent de différer l'af-  
fait.

Quoique la résistance des défenseurs  
de Mons ne pût être plus opiniâtre,  
ils fondoient néanmoins toutes leurs  
espérances sur le secours qu'ils atten-

doient du Prince d'Orange. Déjà il s'étoit avancé avec une armée puissante, levée presque entièrement en Allemagne; & après avoir pénétré dans les Pays-Bas par la Gueldres, il s'étoit porté sur Ruremonde. Il n'avoit d'autre dessein que de s'y procurer des munitions de bouche, & de voler ensuite au secours de son frère. Dans cette vue il avoit demandé, comme ami, des vivres aux habitants, & tout ce qu'ils pouvoient fournir de rafraîchissements à son armée. Mais ceux-ci avoient rejeté sa proposition avec audace. Le refus & l'insolence des habitants le piquèrent au dernier point. Il entra dans la plus vive colère; & voyant que son armée souffroit beaucoup, il se livra à son ressentiment, & résolut d'en tirer vengeance. La ville de Ruremonde comptoit parmi ses citoyens plusieurs sectaires qui desiroient de l'en voir maître, & avec lesquels il avoit entretenu diverses pratiques à ce sujet. Après avoir renoué ses intelligences au-dedans, il disposa ses troupes au-dehors, & fit donner un assaut furieux à une des portes de la ville. Les Catholiques ne le soutinrent pas avec moins de coura-

LIV. VI.

AN. 1572.

**LIV. VI.**  
**An. 1572.** ge, & ne se démentirent point dans trois attaques qu'il forma successive-ment. Mais pendant qu'ils étoient occupés à se défendre & à repousser ses efforts, les Protestants, ayant profité de la circonstance, s'emparèrent d'une autre porte, & introduisirent les assaillants. Le Prince ne put ou ne voulut pas empêcher le sac de cette Ville. Si d'un côté des raisons de prudence lui défendoient des actes de cruauté pour ne pas aliéner les esprits des Flamands, qui n'attendoient de lui que des preuves d'attachement & de protection, de l'autre il étoit contraint de pourvoir au besoin de ses soldats, & il falloit suppléer par le pillage à la paie qu'il ne pouvoit leur donner. Ce fut néanmoins le moindre des maux que souffrit Ruremonde; les hérétiques après l'avoir saccagée, s'abandonnèrent à des excès inouis de férocité, & y firent un carnage affreux, sans distinction d'âge ni de sexe. (5) La haine de Religion anima sur-tout leur rage contre les Prêtres & les choses sacrées.

---

(5) Les cruautés exercées de part & d'autre dans le commencement de cette guerre font horreur.

Cette conquête procura au Prince Liv. VI.  
 une bonne place dans le voisinage de An. 1572.  
 l'Allemagne, & un passage excellent  
 sur la Meuse. De là ayant marché à  
 Malines, que le Seigneur de Dorp  
 avoit déjà assurée à son parti, il y éta-  
 blit une forte garnison Allemande. En  
 avançant toujours, il se rendit maître  
 de quelques villes moins considéra-  
 bles, (6) & se présenta à Louvain  
 pour y être reçu. Il y éprouva néan-  
 moins plus de résistance qu'il n'auroit  
 cru; & craignant de consumer un temps  
 précieux à la soumettre, il se contenta  
 d'une contribution en argent, à la-  
 quelle cette Ville consentit. Ce ne fut  
 qu'au commencement de Septembre  
 qu'ayant traversé le Brabant, il arriva  
 dans le Hainaut & y rassembla toutes  
 ses forces. La renommée les faisoit  
 monter à seize mille hommes de pied  
 & neuf mille chevaux, presque tous  
 Allemands, mêlés de François & de  
 Wallons en petit nombre. (7) Quelle

---

(6) Il fit contribuer Louvain, Nivelles, Diest, Sichen & Tillemont. Il prit & pillâ Dendermonde & Oudenarde.

(7) L'armée du Prince d'Orange étoit forte de 11000 hommes d'infanterie & de 6000 de



point de fonds assurés pour cet important objet, & ne pouvoit exercer sur ses soldats qu'une autorité précaire. Il se flattoit néanmoins qu'à la faveur des conjonctures, & au milieu des mouvements nécessaires pour engager le combat, il pourroit faire entrer dans Mons les secours qu'il avoit promis; & il venoit, comme dans la première expédition, avec la plus forte résolution de livrer bataille au Duc. Celui-ci étoit toujours très-déterminé à en éviter l'occasion, & se proposoit de réduire son ennemi en temporisant. Il ne doutoit pas qu'en le laissant se consumer par la disette, il ne vînt par-là à bout de le chasser sans tirer l'épée; & qu'en le forçant de se retirer en désordre, il ne lui arrachât l'aveu de sa défaite. Il étoit incertain de quel côté le Prince d'Orange tenteroit de s'approcher. Le chemin le plus court étoit celui de Nimi & de Saint-Symphorien, qui étoient séparés l'un de l'autre par un bois. Mais le Duc fortifia tous ces postes avec sa diligence ordinaire, & lui ferma le passage de ce côté-là. Le Prince en fut averti & changea sa route. S'étant détourné à gauche du côté du Levant,

Liv. VI.

An. 1572.

il vint à Péronne, village éloigné de  
LIV. VI. Mons de plus de deux lieues, où il  
An. 1572. traversa sans difficulté la Haine & la  
Trouille. Il marcha ensuite de l'autre  
côté de la ville assiégée, & prit le  
chemin de Jumenpel. Le terrain y est  
très-inégal & beaucoup plus coupé de  
côteaux & de ravins que par-tout ail-  
leurs des environs de Mons. Cette  
partie paroissant ainsi moins suscepti-  
ble d'être retranchée & bien plus pro-  
pre à faciliter le secours, le Prince  
voulut en profiter. Il auroit réussi si le  
Duc, qui avoit pénétré son dessein,  
n'y eût porté aussi-tôt le plus grand  
nombre de ses troupes, & n'eût joint  
à cette disposition la précaution sage  
d'y construire un fort, dont le Duc  
de Medina-Céli lui suggéra l'idée. Il  
fut conduit à sa perfection avec la plus  
grande célérité, & bien pourvu d'ar-  
tillerie. Pour arrêter encore mieux l'en-  
nemi, le Duc enferma son camp dans  
de bonnes lignes, & après les avoir  
bien assurées, veillant à tout avec une  
attention infatigable, il défendit, sous  
les peines les plus sévères, de quitter  
les drapeaux sans ordres, & de sortir,  
sous quelque prétexte que ce fût, pour  
combattre.

Cependant le Prince s'étoit approché, & avoit envoyé en avant son frère Henri, jeune homme plein de courage, avec cinq cents chevaux pour reconnoître l'armée Espagnole. Le hazard leur ayant fait rencontrer un corps de cavalerie à peu près de pareille force, envoyé par le Duc vers l'ennemi pour le même objet, ils se battirent. L'action fut sanglante, & l'avantage resta aux Rébelles. Le Prince d'Orange arriva lui-même bientôt après avec son armée rangée en bataille, & sur le champ il la présenta au Duc. Mais celui-ci plus ferme que jamais dans son dessein, contint la sienne avec le plus grand ordre dans ses retranchements. Son artillerie tira seulement sur l'ennemi, qui lui répondit par un feu très-vif. Le Duc ne se laissant point entamer, le Prince alla camper à Querenon, village peu éloigné de Jumenpel, où il n'omit rien pour attirer son adverfaire au combat. Dans cette vue il ne cessoit de canonner le camp royal; il tâchoit de lui couper les vivres, d'empêcher ses fourrages; il envoyoit de toutes parts, & aussi souvent qu'il le pouvoit, des partis, afin d'engager plus facilement une ac-

LIV. VI.

An. 1572.

LIV. VI.      tion générale. Il étoit d'autant plus ar-  
 AN. 1572.      dent, qu'il espéroit que la grande su-  
                     périorité de sa cavalerie lui donneroit  
                     une victoire infaillible ; mais toutes  
                     ces manœuvres furent inutiles. Ce n'est  
                     pas qu'on ne conseillât beaucoup au  
                     Duc d'accepter la bataille ; on van-  
                     toit la bonté de ses troupes, ces soldats  
                     vieillis dans les camps, si disciplinés  
                     & si braves ; & on lui assuroit que  
                     l'ennemi, quoique plus nombreux, ne  
                     pourroit leur résister. Tel étoit en par-  
                     ticulier l'avis de l'Archevêque de Co-  
                     logne, qui étoit en personne à l'ar-  
                     mée, & qui ne respiroit que les com-  
                     bats. Mais le Duc, inébranlable, n'avoit  
                     pas oublié son ancienne maxime de ne  
                     jamais se compromettre avec la for-  
                     tune, toujours volage dans les événe-  
                     ments de la vie, & mille fois plus per-  
                     fide dans ceux de la guerre & des ba-  
                     tailles. “ Le but d'un Général, répon-  
                     „ dit-il par ce peu de mots dignes de  
                     „ lui, est de toujours vaincre son en-  
                     „ nemi, & non pas toujours de le com-  
                     „ battre : on l'a bien combattu quand  
                     „ on en a triomphé. „

Le Prince d'Orange, voyant qu'il  
 n'étoit pas possible de forcer le Duc  
 à en venir aux mains, ne songea plus  
 qu'à

qu'à secourir la ville assiégée, & le Duc s'attacha principalement à s'y opposer. Tous les deux étoient également résolus d'y employer les plus grands efforts. Si le Prince étoit pénétré de l'importance de conserver une place telle que Mons, le Duc ne se croyoit pas moins intéressé à la reprendre. Le premier avoit assuré ses partisans qu'il y feroit entrer de nouvelles forces; le second s'étoit fait garant en Espagne de l'empêcher. L'un & l'autre formoient de grandes espérances pour l'avenir sur le succès qu'ils auroient dans cette occasion; & animés encore plus par leur haine mutuelle que par l'amour du bien public, chacun d'eux desiroit moins de se couvrir de gloire en parvenant à son but, que de ruiner les desseins de son adversaire, & de l'accabler en même temps de malheur & de honte.

Le Prince étoit cependant effrayé de la position où il se trouvoit. Il étoit évident que s'il ne délivroit au plutôt la ville de Mons, son armée alloit se dissiper. L'argent lui manquoit; le pillage ne pouvoit plus lui fournir des vivres. Bientôt la disette alloit exciter la révolte parmi ses troupes:

il les craignoit encore plus que celles qui lui étoient opposées. Ne pouvoient-elles pas songer à s'emparer de sa personne; & , ce qui eût été le comble du malheur & de la perfidie , le mettre à prix , & le vendre au Duc? Dans une agitation si cruelle , il se hâta de choisir deux mille chevaux & mille hommes de pied parmi ses meilleurs soldats , & les fit marcher avec la plus grande résolution du côté qu'il jugea le plus facile pour entrer dans Mons par Jumenpel. Il partagea la cavalerie en deux escadrons , & elle couvroit l'infanterie qu'il vouloit introduire dans la ville. Comme il doutoit encore si la fortune voudroit assez le servir pour lui faire livrer bataille , il rangea à tout événement son armée dans le meilleur ordre , & prit toutes les précautions qu'il croyoit pouvoir lui assurer la victoire. Mais les Royalistes empêchèrent l'entrée du renfort. Le passage étoit défendu par plusieurs compagnies d'infanterie Espagnole , sous les ordres de d'Avila & de Romero , qui se battirent si vigoureusement , & furent si heureusement secondées par le canon du fort , qui commandoit la campagne , que le Prince ne put exé-

cuter son projet. L'action fut vive & accompagnée, pendant qu'elle duroit, d'un feu terrible qui partoit de la Ville & des deux armées. Toutefois il y eut très-peu d'Espagnols qui y périrent. Le Prince d'Orange perdit trois cents hommes.

LIV. VI.

An. 1572.

Cet événement fit désespérer au Prince de réussir à secourir Mons dans cet endroit. Il décampa le soir même, & se retira vers le village d'Hermènes, sur la Trouille, à peu de distance de Saint-Symphorien. Le Duc le suivit, & fit si bien ses dispositions, qu'il ne lui laissa pas plus d'espoir de tenter heureusement aucune entrée de ce côté. Déjà la confusion commençoit à régner dans l'armée du Prince. Il ne pouvoit maintenir aucune discipline parmi des troupes rassemblées au hasard, & qu'il ne pouvoit payer; chacun obéissoit selon son caprice aux ordres d'un Général qui n'avoit pas assez d'autorité pour se faire craindre. Le Duc bien instruit de ces circonstances, ne différa plus d'en profiter. Après avoir reconnu en personne les quartiers les plus voisins des Allemands, il résolut de les attaquer dans la nuit même. Ils venoient de décamper, & il comptoit



sur eux, & dans le même instant les ennemis se trouvèrent poursuivis par les flammes. Dans cette confusion inexprimable ils tâchoient en vain d'éviter la mort. Les efforts qu'ils faisoient pour y échapper d'un côté, ne servoient qu'à la leur faire trouver plus sûrement d'un autre. On ne fait s'il en périt davantage, ou par le fer, ou par le feu, ou dans les eaux de la rivière, où la frayeur les faisoit précipiter. Enfin les Espagnols, après avoir continué long-temps cet horrible massacre, furent contraints de se retirer, parce que tout le camp, qui s'étoit reveillé, s'étoit mis en armes. Ce coup de main causa la mort à cinq cents Allemands; & si quelques soldats du Duc ne se fussent égarés, ou ne se fussent laissés entraîner par l'ardeur de l'action, il n'en auroit perdu aucun.

Les suites du combat furent plus fâcheuses pour le Prince que le combat même. Son armée tomba dans la plus grande consternation. Sur le champ, sans vouloir écouter aucuns ordres, toute l'armée décampa avec précipitation, & laissa une grande partie de son bagage. Les soldats du Prince, pleins de colère & d'audace, repro-



de ses vues. Dès que le Prince fut arrivé à Malines, il songea à se maintenir dans cette Ville, dont la situation, au cœur des Pays-Bas, pouvoit être extrêmement utile à ses desseins; il y fit entrer une grosse garnison, & tout aussi-tôt il licencia son armée. (9) Ce ne fut pas sans peine & sans bonheur qu'il s'échappa des mains de ses propres soldats, qui lui étoient devenus plus suspects que les ennemis. Enfin cet infortuné Capitaine, qui se retiroit moins qu'il ne se déroboit aux dangers qu'il avoit à craindre, se rendit comme un fugitif à Delft, en Hollande, (10) pour y prendre le parti

LIV. VI.

An. 1572.

---

(9) Le désespoir d'être secouru désormais par la France, qui depuis le massacre de la Saint-Barthelemi ne paroissoit plus dans la disposition de lui payer les subsides qu'elle lui avoit promis, fut la cause de son découragement. Il repassa pourtant la Meuse avec son armée, & il ne la licencia qu'à Orsoi, sur le bord du Rhin.

(10) Le Prince d'Orange se voyant sans armée, n'avoit effectivement rien de mieux à faire que de se réfugier en Hollande. Quelques Gentilshommes Hollandois, rassemblés à Dordrecht avec les Députés des principales villes de cette Province, venoient d'y jeter les fondemens de la République des Provin-

~~que le temps & la nécessité lui con-~~  
 LIV. VI. seilleroient.

An. 1572. Aussi-tôt après la retraite du Prince, le Duc revint au siège de Mons, pour ne s'occuper désormais que d'en accélérer le succès. Il fit augmenter les batteries & hâter les travaux. Il lui tar-

---

ces-unies. Pendant que le Duc d'Albe portoit ses forces du côté des frontières de France, où le danger lui sembloit plus pressant, leur union, fortifiée par les avantages que leur marine remporta sur les Espagnols, avoit pris de la consistance. Le Prince d'Orange, que les Hollandois reconnoissoient toujours en qualité de Gouverneur, avoit craint d'abord que leurs mouvements ne fussent prématurés. Néanmoins il les avoit approuvés depuis, & n'avoit rien omis pour resserrer les liens de leur confédération naissante, & pour y ménager ses intérêts. Le Prince s'étant rendu en Hollande, y fut d'autant mieux reçu qu'on attribuoit aux efforts qu'il avoit faits pour venger la liberté publique, la Déclaration que le Roi d'Espagne avoit donnée, le 15 Juin dernier, par laquelle il renonçoit à toujours au dixième & au vingtième que le Duc d'Albe avoit imposés. Ce fut alors que, profitant de la disposition des esprits, il prit en main les rênes du nouveau gouvernement. Lumai qui s'étoit livré aux plus grands excès, sur-tout contre les Ecclesiastiques, avoit décrié en Hollande la liberté dont on réclamoit les droits; le Prince y rétablit l'ordre. N'employant la force qu'autant qu'il étoit nécessaire, & tempérant

doit beaucoup de finir cette entreprise & de recouvrer promptement les autres places dont son adverfaire s'étoit rendu maître. Les assiégés ne laissèrent pas néanmoins de se défendre encore plusieurs jours avec beaucoup de vigueur & de fermeté; mais privés de

LIV. VI.

AN. 1572.

sa rigueur par cette douceur qui le rendoit recommandable à ses ennemis mêmes, il parvint à y établir solidement sa puissance; &, sans usurper le titre de Souverain, il en exerça tous les droits. Du reste, pour sauver, s'il étoit possible, au parti dont il étoit le chef, le reproche d'anarchie & de rébellion, il fit exécuter, sous le nom du Roi, tout ce qui s'exécutoit contre sa volonté & au mépris de ses ordres. Sa politique ne fut pas aussi circonspecte par rapport à l'ancienne Religion, dont le culte fut aboli par-tout où les Confédérés furent les maîtres. Mais comme la Religion n'est jamais qu'un masque pour l'ambition, on en doit conclure que le Prince d'Orange avoit besoin de se couvrir de celui de la prétendue réforme, pour exécuter le plan que la sienne s'étoit tracé. Quoi qu'il en soit, il permit & approuva l'abjuration de l'ancien culte, en même temps qu'il feignoit de reconnoître l'autorité du Roi, jusqu'à ce qu'il pût en secouer le joug & s'en revêtir. L'événement n'a justifié qu'en partie ce projet hardi; mais le Prince l'avoit formé, & si la mort ne l'eût arrêté au milieu de sa carrière, il l'eût effectué dans toute son étendue.

LIV. VI.  
An. 1572.  
 19 Sept. tout espoir de secours, ils se déterminèrent à capituler aux conditions les plus honorables. (11) Le Comte Louis sortit malade de Mons; & s'étant retiré en Hollande auprès de son frère, il y resta peu de temps, & passa aussitôt en Allemagne, pour y renouer les pratiques qui pouvoient prolonger les troubles de la Flandre.

Pendant les divers événements du siège de Mons, il s'étoit fait bien des changements en Hollande, en Zélande, & dans plusieurs autres Provinces. Seras, que le Prince d'Orange avoit envoyé à Flessingue, en avoit pris le Gouvernement, & y avoit reçu un grand nombre de Protestants des Etats

---

(11) Les François, le Comte Louis, & la Noblesse Flamande qui s'étoit enfermée dans la Place, sortirent avec armes & bagages, les soldats Flamands avec leurs armes, & les Bourgeois, qu'on avoit armés, avec leur mobilier sans armes. On donna amnistie à ceux d'entr'eux qui étoient Catholiques, s'ils vouloient rester; & à ceux qui professoient les nouvelles opinions, la liberté de se retirer où il leur plairoit hors de Flandre. On les obligea tous à ne point porter les armes contre les Rois de France & d'Espagne pendant un an; si ce n'est le Comte Louis, qui fut dispensé de rien promettre à cet égard.

voisins , qui étoient venus le joindre. Il desiroit sur-tout de secourir Mons; ce qui lui paroïssoit facile , en descendant dans la Flandre proprement dite , & en pénétrant ensuite dans le Hainaut. Il tenta effectivement ce projet. Après avoir rassemblé trois mille hommes d'infanterie , il les débarqua en Flandre sans difficulté. Il marchoit cependant sans l'artillerie nécessaire pour forcer les places qui pouvoient s'opposer à son passage ; & il paroît qu'il avoit conçu plus d'espoir de faire soulever les peuples , que de les réduire par la force de ses armes ; mais le Duc , qui veilloit à tout , avoit mis cette Province en sûreté. Rien n'y remua , & Seras , qui n'avoit trouvé par-tout que de la résistance , en sortit presque aussi-tôt qu'il y fut entré. Son projet ayant échoué , les Rébelles de Zélande revinrent à celui qui étoit le principal objet de leurs vœux , & ils pensèrent de nouveau à s'emparer de Middelbourg. C'étoit la ville la plus grande & la plus marchande de la Province. Sa conquête devoit infailliblement entraîner celle de toutes les places importantes des environs. Mais Tergoës , autre ville de la même Province , si-

Liv. VI.

An. 1572.

I IV. VI.  
An. 1572.

tuée sur la côte septentrionale de l'isle de Zuit-Beveland, pouvoit y apporter de grands obstacles. Elle étoit défendue par une garnison mêlée d'Espagnols & de Wallons; & c'étoit dans cette partie que Middelbourg pouvoit être plus aisément secouru par les Royalistes. Seras voulut donc d'abord se rendre maître de cette Ville. Il y conduisit un corps de troupes très-considérable, & il tâcha de l'emporter d'emblée; mais il y trouva une si forte résistance, qu'il abandonna aussi-tôt cette entreprise. On ne sauroit croire combien ces deux succès malheureux, joints à quelques autres raisons qui avoient offensé les soldats qu'il commandoit, le décrièrent à leurs yeux. Ils en conçurent tant de mépris, qu'ils refuserent de lui obéir. Les habitants de Flessingue lui fermèrent en même temps l'entrée de leur ville. Cet affront le contraignit de quitter la Province. Il en sortit couvert d'autant de honte, qu'on l'avoit comblé d'honneur lorsqu'il y fut reçu.

Amsterdam & quelques autres villes en petit nombre, étoient les seules en Hollande qui reconnoissoient en-

core l'autorité du Roi. Lumai avoit à peine levé le premier étendart de la rébellion dans la Brille, qu'on y avoit vu accourir un très-grand nombre de soldats protestants des contrées voisines. Beaucoup d'Anglois sur-tout, attirés par les avantages que le voisinage de la mer leur offroit, & par la facilité des secours qu'Elisabeth pouvoit leur fournir, y étoient venus offrir leurs services. Une multitude étonnante de Rébelles s'étoient réunis dans les autres villes maritimes de cette Province. Non contents de s'être emparés des côtes, ils avoient encore fortifié dans l'intérieur les postes les plus importants, & saisi, pour ainsi dire, de toutes parts toutes les clefs du Pays. Le Duc n'avoit pu s'y opposer. Le siège de Mons, qu'il avoit à cœur de terminer, & les projets du Prince d'Orange qu'il vouloit faire échouer, l'avoient contraint de rassembler auprès de sa personne toutes les troupes du Roi, & sur-tout les Espagnols, qui avoient principalement sa confiance. La Hollande avoit été abandonnée, en quelque sorte, aux séditieux, & profitant de la liberté qu'on leur laissoit, ils y avoient excité les

Liv. VI.

An. 1572.

esprits, & préparé à leur gré les plus  
LIV. VI. fâcheuses révolutions.

An. 1572. Les Provinces contiguës d'Utrecht, de Frise, d'Overissel, de Groningue & de Zutphen avoient également paru oublier, en grande partie, la fidélité qu'elles devoient au Roi. Plusieurs villes de ces Provinces avoient ouvertement embrassé le parti du Prince d'Orange, lorsqu'il étoit rentré dans les Pays-Bas, & sembloient disposées à suivre sa fortune. Leurs habitants, séduits par les prétextes spécieux du bien public, n'avoient pas douté qu'il ne fût venu défendre leur cause, & moins venger ses droits que leurs privilèges. Le Comte de Bergh, un des Seigneurs les plus qualifiés des Pays-Bas, beau-frère du Prince d'Orange, dont il avoit épousé la sœur, & qui avoit les plus intimes liaisons dans la Frise & dans les Provinces d'alentour, l'avoit vivement secondé. Le penchant le plus déclaré pour les nouvelles opinions l'unissoit aussi étroitement au Prince que les liens du sang, & il en partageoit tous les desseins. Il s'étoit porté dans les Provinces d'au-delà du Rhin en même temps qu'Orange pénétrait dans l'intérieur de celles des Pays-

Bas. Il y avoit soulevé beaucoup de places importantes, & il s'étoit assuré par des garnisons de celles qui méritoient une attention particulière, ou à cause de leur situation, ou par rapport au caractère de leurs habitants. Il s'étoit emparé entr'autres de Zutphen, capitale de la Province de ce nom, que sa position sur l'Issel rend une des villes les plus considérables de ces cantons. Il avoit pris & saccagé Amersfort sur la frontière de Hollande, dans la Province d'Utrecht, & forcé les peuples de se joindre à lui & d'entrer dans tous les projets du Prince d'Orange. On ne peut exprimer combien la promesse que le Prince avoit si solennellement faite aux Catholiques de maintenir le respect pour le culte de leur Religion, fut mal observée. Les Hérétiques entroient à peine dans les villes, qu'ils s'y portoit aussitôt aux plus grands excès. Rien n'étoit sacré pour eux; & dans les transports d'un faux zèle, ils s'attachoient à outrager les Ecclésiastiques, & sur-tout les Religieux. On pilloit leurs effets. On enlevoit les trésors de leurs Eglises. On les emprisonnoit; souvent même, après les avoir cruellement tour-

---

 LIV. VI.

An. 1572.

LIV. VI.

AN. 1572.

mentés, on les conduisoit au dernier supplice. Le martyr que souffrirent en particulier à Alcmaer & à Gorcum quelques Religieux de l'Ordre de saint François, sera toujours célèbre dans les annales de l'Histoire Ecclésiastique de Hollande. La barbarie avec laquelle ils furent traités, les cruautés révoltantes qui accompagnèrent leur mort, furent encore surpassées par la constance chrétienne avec laquelle ils l'endurèrent. Tel étoit le triste état des Provinces quand Mons fut obligé de se rendre au Duc d'Albe.

Un peu auparavant la fin de ce siège, les Rébelles, animés par leurs succès, & voulant profiter de la circonstance heureuse où Mons occupoit toutes les forces d'Espagne en Flandre, avoient résolu de nouveau de tenter la conquête de Tergoës, en Zélande, sans laquelle ils désespéroient de prendre Middelbourg. Ayant donc formé un corps de huit mille hommes d'infanterie de toutes nations, & dont la plus grande partie étoient Allemands, François & Anglois, & l'ayant pourvu de l'artillerie & des munitions nécessaires pour cette expédition, ils s'embarquèrent à Fleissingue. Ces troupes

abordèrent, sans peine, dans l'isle de Zuit-Beveland, & se campèrent sous les murs de Tergoës. Isidore Pacheco, Espagnol, y commandoit; mais sa garnison ne consistoit que dans un peu plus de quatre cents fantassins Espagnols & Wallons. Il n'en fit pas moins la plus vigoureuse défense; & quoique cette guerre ait été célèbre par les sièges les plus étonnants, peut-être n'en est-il aucun qui soit plus glorieux & qui mérite mieux d'être rapporté. On entrera par cette raison dans un plus grand détail.

LIV. VI.

An. 1572.

26 Août.

L'Escaut descendant de l'intérieur des terres, après avoir baigné pendant long-temps les frontières du Brabant & de la Flandre, sort en même temps de l'une & de l'autre Province, & se divise alors en deux bras très-larges. Le premier coule vers le nord, & retient le nom de l'Escaut. Le second tourne au couchant, & s'appelle le Hont, dans le langage du Pays. Ces deux bras s'élargissent ensuite à mesure qu'ils s'approchent de l'Océan; & avant de se perdre tout-à-fait dans sa vaste étendue ils s'unissent ensemble par divers détroits, au milieu desquels les isles de la Zélande paroissent, en quel-

que sorte, englouties, tant leur sol est  
 Liv. VI. bas, & est souvent inondé par les eaux  
 An. 1572. dont il est environné. Les habitants tâ-  
 chent à la vérité de prévenir ces mal-  
 heurs, en opposant à la violence de la  
 mer des digues assez hautes & assez  
 solides pour en contenir la furie; mais  
 ces obstacles ne sont pas toujours suffi-  
 sants, & l'isle de Zuit-Beveland, au-  
 trefois la plus grande & la plus peuplée  
 des isles de la Zélande, en a fourni un  
 exemple bien terrible. En 1532, l'O-  
 céan bouleversé par une des plus ef-  
 froyables tempêtes qu'on eût jamais  
 éprouvée dans ce Pays, renversa tou-  
 tes les digues, l'inonda d'un bout à  
 l'autre, & submergea sans ressource une  
 grande partie de l'isle. Un grand nom-  
 bre d'hommes, d'animaux & de vil-  
 lages entiers furent la proie de cet af-  
 freux déluge. L'isle de Zuit-Beveland  
 est la première que forment les deux  
 bras de l'Escaut, & qu'ils détachent du  
 continent. Ce malheur y arriva dans  
 la partie qui touche de plus près  
 aux deux Provinces de Brabant & de  
 Flandre. L'angle le plus prochain de  
 la terre-ferme, qui ne souffrit aucun  
 dommage, est encore très-peuplé, &  
 il est très-facile d'y transporter des

troupes de l'une ou de l'autre des Provinces voisines, en traversant l'Escaut. Cette isle regarde la Flandre du côté de l'occident, & le Brabant du côté du nord. C'est sur le bord septentrional que Tergoës est située, & c'est par cette raison qu'elle pouvoit être plus aisément secourue des Royalistes.

Cette ville est petite, plus fortifiée par la nature que par l'art. L'Escaut, au long duquel elle s'étend, la rend inattaquable dans la partie qu'il baigne. Du côté de la terre elle est environnée par des marais, & ses défenseurs avoient fortifié les endroits foibles avec le plus grand soin. Les ennemis, après l'avoir investie, en pressèrent le siège avec la plus grande ardeur. La garnison fit plusieurs sorties pour retarder leurs travaux. Elles furent vives, & coûtèrent la vie à beaucoup de braves gens de part & d'autre. Les assiégés sur-tout se signalèrent par un courage & une hardiesse incroyables. Cependant, malgré leurs efforts, les assiégeants avoient déjà poussé loin leurs tranchées. Leur artillerie faisoit un feu terrible. La place avoit beaucoup souffert, & les ennemis y avoient fait une brèche assez large pour monter à

LIV. VI.

An. 1572.



dans l'obéissance du Roi, il lui restoit deux bons établissemens en Zélande. Liv. VI.  
 Cette Province étant l'entrée principale des Pays-Bas du côté de la mer, An. 1572.  
 il étoit important d'en faire la conquête. Le Duc donna donc à Sanche d'Avila & à Christophe Mondragoné les ordres les plus pressants de porter au plutôt des secours aux assiégés. D'Avila étoit Gouverneur du château d'Anvers, & c'étoit de cette ville, située sur le bord de l'Escaut, à peu de distance de l'isle de Zuit-Beveland, qu'on pouvoit tirer avec plus d'avantage ce qui étoit nécessaire à la défense de la place. Berg-op-zoom est encore plus proche de Tergoës : on y plaça les magasins qu'on vouloit former.

Le premier parti auquel on s'attacha fut d'armer un nombre suffisant de navires, d'y embarquer le secours & de le faire descendre par la branche septentrionale de l'Escaut, sur laquelle Tergoës est située. On étoit résolu de ne rien épargner pour l'introduire dans la Ville. Mondragoné fut chargé de l'expédition. Quoiqu'Espagnol, il étoit Colonel d'un régiment Wallon. Il obtint dans la suite le même grade dans les troupes de sa nation, & y acquit

LIV. VI. une si haute réputation de valeur, qu'il  
 AN. 1572. en devint un des principaux chefs. Ayant donc rassemblé un gros corps de troupes Espagnoles, Allemandes & Wallones, il tenta plus d'une fois de descendre l'Escaut à l'aide du reflux, & de débarquer son secours; mais il n'y put réussir. Les ennemis bouchèrent constamment le passage; & leur marine, très-supérieure à celle du Roi, fit avorter le projet. D'Avila crut qu'en établissant sur les bords de l'Escaut quelques batteries, le feu du canon contraindrait l'ennemi de s'éloigner, & pourroit procurer à Mondragoné un instant favorable pour arriver à sa destination. On exécuta cette idée sur la proposition qu'il en fit. Mais l'événement ne répondit pas à ce qu'il avoit espéré. L'artillerie embourbée dans le terrain fangeux par lequel il falloit la conduire, ne put avancer assez loin, & Mondragoné lui-même ne se flattoit plus de réussir.

On en désespéroit absolument quand le Capitaine Plumart, ou Blomart, né dans ce canton, qu'il connoissoit parfaitement, brave homme, très-attaché au service du Roi, vint trouver d'Avila & Mondragoné, & proposa

de passer à gué la partie submergée de l'isle. Il promit que la traversée, quoique d'une largeur effrayante, seroit heureuse en la faisant à marée basse; & offrit d'exécuter son projet. Les bonnes qualités de cet Officier, dont l'expérience & la fidélité étoient reconnues, donnoient de la force à sa proposition. Cependant d'Avila & Mondragoné sentoient combien l'exécution étoit difficile. La partie inondée de l'Isle, & tout le pays d'alentour, leur étoient parfaitement connus. Ils n'ignoroient pas que l'espace qu'il falloit passer à gué, étoit de plus de sept milles d'Italie, (environ trois lieues communes de France,) que le fond du terrain étoit très-bourbeux, & qu'il y couloit plusieurs ruisseaux avant qu'il eût été inondé. Quel homme pourroit supporter le travail d'une marche si longue au milieu de l'eau? Comment saisir avec assez de précision l'intervalle du flux & du reflux pour que les soldats ne fussent pas submergés par la marée? Il y avoit d'ailleurs bien d'autres périls à craindre. Les ennemis pouvoient être instruits de ce dessein, ou du moins le soupçonner. Alors ne pouvoient-ils pas attendre les troupes du Roi, les

LIV. VI.

An. 1572.

LIV. VI.                      attaquer avec avantage au moment  
 An. 1572. qu'elles viendroient d'aborder au ri-  
 vage , & en faire une horrible bou-  
 cherie ? Que serviroit-il d'avoir sur-  
 monté les dangers de la mer , si l'on  
 ne pouvoit échapper au fer des Rébel-  
 les ? Plumart ne fut pas déconcerté de  
 ces objections ; persistant au contraire  
 dans son avis avec la même fermeté ,  
 il assura ses chefs qu'il auroit le cou-  
 rage de chercher un gué , qu'il étoit  
 sûr de le trouver , & qu'il seroit le  
 premier à le passer à la tête des trou-  
 pes. Il observa seulement que le succès  
 de l'entreprise demandoit le plus grand  
 secret , & que l'exécution seule devoit  
 la divulguer. D'Avila & Mondragoné  
 ne résistèrent pas davantage. Plumart  
 s'étant fait aussi-tôt accompagner de  
 deux Espagnols & d'un payfan , qui  
 connoissoit très-bien le local , trouva  
 effectivement le gué qu'il cherchoit.

Cette heureuse découverte acheva  
 de déterminer l'exécution du projet.  
 On fit faire en diligence un grand  
 nombre de petits sacs ; on les remplit  
 de poudre à canon , de mèches , de  
 biscuit , & , sans différer plus long-  
 temps , on transporta les troupes au  
 village d'Aggier , au-dedans de l'angle  
 de

de l'Isle le plus proche de la terre-ferme, où il étoit plus facile de tenter le passage. On avoit choisi pour cette étonnante expédition trois mille hommes d'infanterie dans les trois nations. Mondragoné en eut le commandement. D'Avila & le Seigneur de Serooskerken, Gouverneur de Berg-op-zoom, restèrent dans un village voisin. Mondragoné eut bientôt fait ses dispositions. Persuadé que le temps de la marée la plus basse, qui monte & s'écoule dans l'espace de douze heures, ne suffiroit pas au passage, il voulut entrer dans l'eau dès le commencement du reflux; & sur le champ il conduisit ses soldats à l'endroit d'où ils devoient se porter dans la partie inondée. Il y fit distribuer un sac à chacun d'eux; & leur ordonna de le porter sur l'épaule, afin d'empêcher qu'il ne fût mouillé, & pour qu'au sortir de l'eau ils pussent y trouver, après une si pénible marche, des rafraîchissements, & des armes en cas que l'ennemi vînt les attaquer. Ce fut alors que Mondragoné, se voyant au moment de l'exécution de son entreprise, sur laquelle le secret le plus profond avoit été gardé jusques-là, les en

instruisit, & les exhorta en ces mots :  
 Liv. VI. „ Vous avez été témoins, Cama-  
 Au. 1572. „ rades, du malheureux succès de  
 „ nos tentatives pour secourir Ter-  
 „ goës. Nous en désespérions, quand  
 „ le hasard nous a indiqué le moyen  
 „ d'y réussir, & nous a fait trouver  
 „ au milieu de cette vaste plaine d'eau  
 „ que vous voyez devant vous, le  
 „ chemin que nous cherchions. C'est  
 „ cette plaine qu'il s'agit de traverser.  
 „ Elle est submergée par l'Océan;  
 „ mais l'eau qui la couvre est peu  
 „ profonde, & on y trouve des gués  
 „ sûrs dans le reflux. L'expérience  
 „ nous en a instruits. Vous connoissez  
 „ le Capitaine Plumart; c'est un fidèle  
 „ serviteur du Roi. Ce Pays lui est  
 „ mieux connu que sa propre maison;  
 „ c'est lui qui, accompagné de quel-  
 „ ques hommes aussi intrépides que  
 „ lui, a passé & repassé toute cette  
 „ plaine inondée; c'est lui qui nous  
 „ en garantit le trajet.  
 „ Il sera mon guide; je le suivrai  
 „ au premier rang; & nous marche-  
 „ rons ainsi l'un après l'autre jusqu'à  
 „ la rive opposée. Une fois arrivés,  
 „ nous ferons aisément lever le siège  
 „ de Tergoës. Les ennemis ne pen-

„ sent à rien moins qu'à être attaqués ~~\_\_\_\_\_~~  
 „ de ce côté. Confondus de notre au- Liv. VI.  
 „ dace, glacés de frayeur, cédant à An. 1572.  
 „ la terreur de nos armes, ils n'o-  
 „ seront combattre, ils fuiront; ou,  
 „ s'ils s'exposent à nos coups, ce sera  
 „ pour nous procurer l'occasion de  
 „ signaler notre supériorité par leur  
 „ défaite.

„ Oui, Camarades, ce sont ces mê-  
 „ mes Rébelles que nous avons tou-  
 „ jours vaincus, & que nous avons  
 „ déjà forcés d'abandonner le siège  
 „ de Middelbourg. Il ne s'agit donc  
 „ que de surmonter les obstacles que  
 „ l'eau nous oppose, pour les forcer  
 „ encore une fois de disparaître à no-  
 „ tre approche. Une si longue marche  
 „ dans un terrain que l'eau dérobe à  
 „ vos yeux; une route incertaine au  
 „ travers d'un élément inconnu; &  
 „ plus que tout cela, les vagues ter-  
 „ ribles, & sans cesse renaissantes,  
 „ de la marée; tous ces objets nou-  
 „ veaux pourroient sans doute éton-  
 „ ner votre courage, mais la gloire  
 „ se moissonne au milieu des périls.  
 „ Les difficultés la rendent plus bril-  
 „ lante.

„ D'ailleurs, par l'épreuve qui a

„ été faite , il est constant que nous  
 LIV. VI. „ n'avons aucuns risques à courir. Le  
 An. 1572. „ gué est trouvé. La traversée sera  
 „ tranquille pendant la basse marée.  
 „ Nous serons passés avant qu'elle re-  
 „ monte. C'est de patience dont il faut  
 „ nous armer , plutôt encore que de  
 „ courage. Un passage aussi extraor-  
 „ dinaire nous couvrira de gloire.  
 „ La renommée s'empressera de pu-  
 „ blier les noms de ceux qui y auront  
 „ eu part , & se seront montrés vain-  
 „ queurs , pour ainsi dire , de la na-  
 „ ture , & supérieurs à tous dangers.  
 „ Je ne vous parle pas du riche bu-  
 „ tin qui nous attend , lorsque nous  
 „ aurons forcé , presqu'en paroissant ,  
 „ les Rébelles à décamper & à lever  
 „ le siège avec précipitation. Mais  
 „ quel qu'il soit , pensez sur-tout au  
 „ mérite de servir Dieu & le Roi. Le  
 „ temps presse , j'entre le premier ;  
 „ que chacun me suive ; que personne  
 „ ne se démente , & que l'univers , à  
 „ la nouvelle d'un si glorieux exploit ,  
 „ me croie digne de commander à de  
 „ si vaillants guerriers. „

Ce discours fut reçu avec une joie  
 éclatante. Chaque soldat demanda à  
 l'envi de marcher le premier. Mondra-

goné ne laisse pas refroidir cette ardeur; il dispose aussi-tôt ses troupes. D'abord les Espagnols précèdent, les Allemands viennent ensuite, & sont suivis des Wallons. Tous ont ordre de s'avancer en files étroites, afin que les soldats soient plus sûrs du gué, & puissent plus aisément se secourir. Il ne diffère plus, il entre le premier dans l'eau avec le Capitaine Plumart. Ses soldats y entrent à son exemple dans l'ordre prescrit. Les files ne s'écartent point, & s'encouragent mutuellement. Enfin, après avoir traversé la plaine avec une constance & une ardeur égales, ils arrivent, à l'exception de quelques soldats de nouvelle levée qui périrent de lassitude ou par accident; tous les autres, qui avoient marché tout d'un trait, gagnèrent heureusement la digue d'Yersichen, village qui est éloigné de deux lieues de la ville de Tergoës. Mondragoné y instruisit d'Avila de son succès, par des feux dont il étoit convenu. Après avoir laissé la nuit à ses troupes pour se reposer, il comptoit les conduire au secours de la ville à la pointe du jour; mais il ne fut pas nécessaire d'attaquer les assiégeants. A la nouvelle du passage

LIV. VI.

An. 1572.

des Royalistes, ils furent si épouvantés, qu'ils abandonnèrent le siège, & se hâtèrent de s'embarquer. Les habitants en avertirent aussi-tôt Mondragoné, & le prièrent de les renforcer de quelques détachements pour inquiéter les ennemis dans leur retraite. Il leur envoya sur le champ quatre cents arquebusiers, qui se joignirent à la garnison. Il étoit encore temps. Ils tombèrent avec impétuosité sur l'arrière-garde des Rébelles, & ils en tuèrent beaucoup avant qu'ils eussent pu se sauver sur leurs vaisseaux.

20 Octobr. Mondragoné entra dans la ville de Tergoës. Ses troupes & celles de la garnison, transportées d'une joie militaire, s'accueillirent réciproquement & se félicitèrent à l'envi du courage avec lequel elles avoient soutenu ou fait lever ce siège surprenant. Mondragoné ne resta dans la place que le temps nécessaire pour la bien fortifier, & revint joindre d'Avila. Tous deux retournèrent, avec les troupes qu'ils commandoient, à l'armée du Duc.

Ce Général, après avoir repris Mons, avoit pourvu à la sûreté de cette place & des autres villes de cette frontière, & avoit ramené son armée dans le Bra-

bant. La conduite que les habitants de Malines avoient tenue avec le Prince d'Orange, en recevant une garnison de ses troupes, & en fournissant à son armée toutes sortes de provisions, déceloit un penchant déclaré pour la révolte. Le Duc vouloit les punir. Dans cette vue il envoya son fils Frédéric, à la tête d'un corps considérable d'Espagnols, pour commencer les préparatifs du siège de cette ville, & le suivit bientôt avec le reste de son armée, qui ne respiroit que le pillage. Elle n'avoit pas reçu de paie depuis longtemps, & le soldat plus avide d'argent qu'altéré de carnage, desiroit moins de s'abreuver dans le sang des malheureux Bourgeois de Malines, que de s'emparer de leurs richesses. Dès que les habitants de cette Ville furent instruits du danger dont ils étoient menacés, ils congédièrent aussitôt la garnison, & s'efforcèrent de fléchir le Duc par les marques les plus expressives de soumission. Le Clergé sortit à sa rencontre en procession, & dans le plus grand appareil, espérant que cette pompe religieuse pourroit adoucir les esprits, & leur inspirer de la clémence; mais pendant que le Duc écoutoit leurs propositions, les

Liv. VI.

An. 1572.

Liv. VI.      Espagnols, sans rien attendre, forcèrent les murs; & suivis du reste de l'armée, se répandirent en un instant dans toute la Ville, qu'ils saccagèrent, sans respecter dans leur fureur ni le sexe ni l'âge. Les Eglises même furent la proie de leur avarice. Les Couvents échappèrent à peine à leur brutalité. Il y eut peu de sang répandu; mais le soldat se livra au plus affreux pillage. Le Duc, qui n'étoit pas fâché de voir châtier cette ville, & qui se trouvoit débiteur de son armée pour une grosse somme, prit dans cette occasion le parti de l'indulgence, & parut bien plus disposé à recevoir les excuses de ses soldats qu'à leur donner des marques de son ressentiment.

An. 1572.  
 1 Octobre.

Après avoir rétabli l'ordre à Malines, le Duc marcha à Mastrecht, & de là à Nimègue, principale ville de la Gueldres. Il s'y arrêta quelques jours, & s'occupa de remettre dans l'obéissance les villes de cette Province, qui s'en étoient écartées. Ruremonde se soumit sans difficulté, ainsi que tous les lieux des environs dont le Prince d'Orange s'étoit emparé. Les Rébelles s'étoient fortifiés dans Zutphen, & sembloient vouloir s'y maintenir. Le Duc

songea à en faire le siège, & chargea encore Frédéric son fils de cette expédition. Cette ville est située sur le bord de l'Issel. Elle est environnée aussi en partie d'une autre rivière, nommée le Berkel, qui se jette dans l'Issel. Un terrain très-enfoncé & très-bourbeux l'environne des autres parts. Elle avoit alors une enceinte de murailles antiques, flanquées en quelques endroits de bastions modernes, & entourées par-tout de fossés profonds. Elle est maintenant plus forte, depuis qu'elle est tombée au pouvoir des Hollandois. Ils l'ont rendue une des meilleures places des Pays-Bas. Frédéric l'investit sur la fin de Novembre. Le froid & les glaces commençoient à rendre la saison très-rigoureuse. Cette circonstance étoit favorable aux assiégeants. Le marais qui entouroit la ville, & dans lequel les habitants avoient mis leur plus grande confiance, ne fut plus un obstacle. Frédéric s'approcha sans difficulté, & n'eut pas plutôt dressé deux batteries, qu'il ouvrit une large brèche. Le Seigneur d'Hierges, Officier d'une grande capacité, commandoit l'artillerie. Les Royalistes étoient sur le point de donner l'assaut,

LIV. VI.

An. 1572.

LIV. VI.

An. 1572.

30 Nov.

quand la garnison épouvantée prit le parti de se retirer secrètement. Les Bourgeois en furent très-consternés, & proposèrent aussi-tôt de se rendre. Mais les assiégeants ayant, ou refusé, ou éludé toute composition, y entrèrent par la brèche, & toujours animés par l'attrait du pillage, y commirent les mêmes excès qu'à Malines.

La terreur que le sort malheureux de ces deux Villes inspira, fit rentrer dans le devoir, sans qu'il fût besoin de tirer l'épée, toutes les Places au-delà du Rhin, dans les Provinces de Groningue, d'Overissel, de Frise & d'Utrecht. Le Comte de Bergh se retira dans les contrées voisines. On étoit déjà au commencement de l'hiver. Le Duc licencia les Allemands nouvellement enrôlés, dont le nombre se trouvoit considérablement diminué par les fatigues de la guerre, & revint à Bruxelles.

Son fils Frédéric continua de tenir la campagne; & après s'être bien assuré des Places d'au-delà du Rhin, il tourna ses forces contre la Hollande. L'avantage de la saison se joignoit à celui que l'armée recevoit de l'éclat de ses victoires. Le froid & les glaces

lui donnoient l'esper de pénétrer facilement jusques dans les cantons les plus enfoncés & les plus marécageux de cette Province. Frédéric s'avança avec des troupes nombreuses, parmi lesquelles se trouvoit l'élite des troupes Espagnoles. Néanmoins il fut arrêté au premier pas qu'il fit sous les murs de Naerden, petite ville peu éloignée de la mer, située dans un terrain très-bas, au milieu d'une espèce de lac que forme le Vecht, qui, après l'avoir traversée, va se jeter dans le golfe de Zuiderzée. Ce poste avantageux étoit devenu la retraite d'un grand nombre de Protestants Hollandois & de plusieurs autres Nations. C'étoit un de leurs principaux boulevards. Frédéric, qui ne croyoit pas y trouver de résistance, fit d'abord sommer la ville de se rendre. Les habitants animés par les huguenots François qui s'y trouvoient, & par les révoltés de la Province qui leur promettoient du secours, ne songèrent qu'à se défendre. Le Général Espagnol en fut indigné. Sur le champ il fit approcher son artillerie. Ses menaces, jointes à la terreur de ses armes, intimidèrent les Habitants. Ils

Liv. VI.

An. 1572.

entrèrent en négociation, & promirent de livrer la Ville. La capitulation fut mal accueillie, & plus mal observée encore par les troupes d'Espagne. Cette place éprouva bientôt la plus funeste catastrophe. Le pillage fut le moindre de ses maux. Les François & les Protestants, qui étoient renfermés au-dedans de ses murs, furent impitoyablement massacrés. Le plus terrible incendie mit le comble à ses malheurs, &, à la réserve d'une seule Eglise & d'un Couvent, il n'en resta presque aucun vestige. (12)

---

(12) De Thou rapporte un exemple des crimes dont les Espagnols se rendirent coupables au sac de Naerden, qui fait frémir. Après avoir tourmenté de la manière la plus cruelle un père de famille, pour le forcer à découvrir son argent, & déshonoré sa femme sous ses yeux, ils le tuèrent; pendirent la malheureuse femme par un pied, la tête en bas, les mains liées derrière le dos; lièrent auprès d'elle son fils encore enfant, qui avoit été témoin de toutes ces horreurs; & laissèrent ces deux infortunés expirer de faim & de douleur. Les Historiens Hollandois ajoutent, qu'un jeune homme, parfaitement beau, vint les consoler, les nourrir, & *apparemment les détacher*. Quoique de Thou ne rapporte pas ces circonstances, Strada, vendu à l'Espagne

Précédé de la terreur que répandoient ces épouvantables scènes, Frédéric entra en Hollande; mais l'événement montra, que s'il est quelquefois utile d'assurer les effets de la clémence par la sévérité, il est toujours pernicieux de faire naître le désespoir. Les peuples de cette Province étoient pénétrés d'une horreur invincible contre les Espagnols. Le pardon de leur révolte leur paroissoit impossible à obtenir. D'ailleurs, quand il leur auroit été accordé, pouvoient-ils compter d'en jouir? Ils prirent donc le parti de se défendre jusqu'au dernier moment, & avec tout l'acharnement que leur inspiroit leur animosité contre leurs ennemis. (13)

LIV. VI.

AN. 1572.

---

& à l'Inquisition, ne peut s'empêcher d'avouer que le malheur de Naerden ne fut pas un châ-timent, mais un forfait. *Non pœna, sed flagitium.*

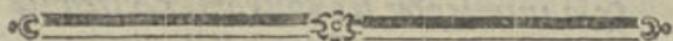
(13) C'est le langage uniforme de tous les Historiens des Pays-Bas. La perfidie des Espagnols & le désespoir du pardon soutinrent la fermeté & animèrent le courage des Hollandois, dit Grotius; craignant plus de maux de leur soumission que de leur résistance, ils prirent les résolutions les plus vigoureuses, & il n'y eut aucune ville qui ne souffrit les der-

LIV. VI.

AN. 1572.

nières extrémités avant de se rendre. *Auxit impetum & constantiam, quòd, sublatâ fide & spe veniæ, graviora pacis mala quàm belli metuebant. Ex desperatione in spem quoque elati fortiùs in medium consuluerunt; nec ulla omninò urbs reddita est postea quæ non extrema tolerasset.* Strada peint de même les dispositions des Hollandois. Affermis dans la révolte par le désespoir, ils aimèrent mieux s'exposer aux derniers malheurs que d'obéir au Duc d'Albe. *Obfirmatis desperatione animis, omnia perpeti quàm Albani jussa facere, maluerunt,*





## L I V R E VII.

## S O M M A I R E.

AMSTERDAM fidelle au Roi, protégée contre les entreprises des Rébelles. Frédéric de Tolède essaie inutilement les voies de conciliation à Harlem. Ripperda veut rompre la négociation entamée. Il y réussit. Excès commis dans Harlem. Situation de cette Ville. Frédéric s'empare du fort de Sparendam. Siège de Harlem. Défaite d'un premier secours. Assaut imprudent & désavantageux. Les assiégés reçoivent du secours. Leur insolence. Le siège recommence. Avantages que les Hollandois retirent des glaces. Travaux du siège. Barbarie incroyable de part & d'autre. Assaut furieux. Les Espagnols sont repoussés. Conseil de guerre où l'on délibère sur la continuation du siège. Les avis sont envoyés au Duc d'Albe. Sa réponse. On continue le siège. Le dégel change les succès. Marine de Harlem détruite. Les travaux du siège par terre lents & infructueux. On se réduit à empêcher les secours

& à intercepter les convois. Extrémité où la Ville est réduite. Elle demande à capituler. Ripperda veut l'empêcher de se rendre. Elle se rend cependant. Terribles châtimens que les Espagnols y exercent. Etat de la Zélande pendant le siège de Harlem. D'Avila quoique battu, ravitaille Middelbourg. Entreprise manquée par les Rébelles sur l'isle de Tolen. Ils surprennent Gertruidenberg & Ramekens. Mutinerie des Espagnols dans Harlem. Perte d'Alcmaër par les Royalistes. Description du Waterland & des environs. Siège d'Alcmaër. Préparatifs d'une Expédition maritime. Le Comte de Bossu se met en mer; son embarras. Combat naval où le Comte de Bossu est vaincu & pris. Retour du Duc d'Albe à Bruxelles. Son rappel. Le grand Commandeur de Requesens Gouverneur des Pays-Bas.

LIV. VII. **A**U milieu de la défection générale de la Hollande, la fidélité de la ville d'Amsterdam étoit inébranlable. Constamment attachée à l'Eglise & au Roi, cette ville étoit d'autant plus digne d'éloges, que les Rébelles n'avoient rien épargné pour la séduire.

An. 1572.

Après s'être épuisés en sollicitations inutiles, ils avoient eu recours à la force, & dévasté son territoire. Ils l'avoient attaquée par mer avec plus de fureur. Ils avoient brûlé ses vaisseaux jusques dans son port, & ils la tenoient, en quelque sorte, assiégée dans cette partie. Une position si critique exigeoit de prompts secours. Frédéric accourut de Naerden, & mit Amsterdam à l'abri de tout danger du côté de la terre. Il auroit également souhaité d'éloigner les ennemis du côté de la mer. Il fit avancer des troupes contre leurs vaisseaux, dans l'espérance que la glace pourroit mettre ses soldats à portée d'en approcher. Mais les Rébelles qui avoient eu la précaution de la rompre autour d'eux, s'étoient fait ainsi une espèce de fossé qui arrêta les Espagnols. Frédéric n'ayant pu réussir, résolut de se retirer & de poursuivre ses progrès au cœur de la Province. Il donna en partant les plus grands éloges à la fidélité des habitants d'Amsterdam, & se prêta à leur desir, de ne point recevoir de garnison étrangère.

Frédéric, avant de diriger ses opérations sur aucunes des villes révoltées, voulut commencer par y tenter

LIV. VII.

An. 1572.

les voies de la douceur. Mais il fit accompagner ses propositions des plus terribles menaces en cas de refus. Il chargea la ville d'Amsterdam de cette négociation. Harlem étoit la place la plus voisine & la principale de celles qui avoient secoué le joug Espagnol. Ses prérogatives la distinguoient entre toutes les autres ; & lorsque le Roi eut résolu d'augmenter les Evêchés dans les Pays-Bas, on y avoit établi l'unique Siège Episcopal de la Province de Hollande. La médiation fut d'abord bien accueillie des habitants de Harlem. Ils dépêchèrent, sans différer, ceux d'entr'eux qui étoient les plus affectionnés à la Religion & au Roi, pour traiter avec Frédéric. L'accord étoit presque conclu, & ils avoient consenti à recevoir garnison Espagnole, quand tout-à-coup, ayant changé d'avis, ils rompirent à l'instant où on s'y attendoit le moins. Le peuple, sans qu'on en puisse donner d'autres motifs que sa légèreté incroyable, passa en un moment des dispositions les plus favorables à la paix, à l'envie la plus acharnée de faire la guerre.

Il est vrai que cette soudaine révo-

lution fut fomentée par les sollicitations du Capitaine Vibald Riperda, Fri-  
 son, Gouverneur de Harlem, sous les Liv. VII.  
 ordres du Prince d'Orange, qu'on n'a- An. 1572.  
 voit pas cessé de reconnoître en qualité  
 de Gouverneur de la Province, à qui  
 il étoit entièrement dévoué. Riperda  
 voyant que les esprits penchoient una-  
 niment à la capitulation, & qu'elle  
 étoit sur le point d'être arrêtée, en-  
 treprit de ramener la multitude, & de  
 rechauffer ses passions par ses discours.  
 „ C'est donc ainsi, dit-il, que la tra-  
 „ hison de quelques particuliers, se  
 „ couvrant du masque du bien pu-  
 „ blic, & se prévalant du prétexte  
 „ de rendre au Roi l'obéissance qui  
 „ lui est due, cherche à affermir la  
 „ tyrannie du Duc d'Albe? C'est donc  
 „ ainsi que, pour éviter les périls d'un  
 „ siège qu'on exagère avec artifice,  
 „ on veut nous livrer aux dangers les  
 „ plus imminents, en introduisant les  
 „ cruels satellites de ce superbe Gou-  
 „ verneur au milieu de nos foyers?  
 „ Mais, Citoyens, où sont les ga-  
 „ rants de votre sûreté? Jetez les  
 „ yeux sur les funestes scènes de Ma-  
 „ lines, de Zutphen, de Naerden.  
 „ Le sang inonde encore les rues de

„ ces villes, & atteste la perfidie &  
 Liv. VII. „ l'inhumanité de ceux que vous vou-  
 An. 1572. „ lez recevoir parmi vous. La sainteté  
 „ des capitulations qu'ils ont osé vio-  
 „ ler, réclame encore la vengeance du  
 „ Ciel contre ces parjures infracteurs  
 „ des Traités les plus solennels. Pour-  
 „ quoi ne pas imiter l'exemple d'Amf-  
 „ terdam? Cette ville a refusé de re-  
 „ cevoir une garnison étrangère, &  
 „ se maintient dans l'obéissance par ses  
 „ propres forces. Voilà ce qu'exige  
 „ notre devoir, & voilà ce que nous  
 „ conseille le Prince, Gouverneur de  
 „ la Hollande; ce grand homme, à qui  
 „ nous sommes si chers, & qui après  
 „ s'être exposé aux dangers les plus  
 „ terribles, & aux plus grands tra-  
 „ vaux pour le service de la Patrie,  
 „ s'est retiré parmi nous, moins pour  
 „ se venger que pour nous défendre.  
 „ Eh! quel autre souhaite plus sincè-  
 „ rement que le Roi soit obéi? Mais  
 „ il desire en bon Patriote que cette  
 „ obéissance n'entraîne pas l'abolition  
 „ de nos Loix nationales; & il gémit  
 „ de voir, qu'au-lieu de nous gouver-  
 „ ner avec cette douceur qu'avoient  
 „ pour nous nos anciens Maîtres, on  
 „ veuille établir dans notre Patrie le

„ despotisme le plus odieux. L'impé-  
 „ rieux Duc d'Albe ne cherche qu'à Liv. VII.  
 „ nous rendre esclaves. C'est à nous An. 1572.  
 „ de repousser la tyrannie. Nous au-  
 „ rons assez de force & de courage,  
 „ si nous considérons la justice de no-  
 „ tre cause & les avantages de la li-  
 „ berté que nous voulons conserver.  
 „ Mais quel que soit notre sort, qui  
 „ de vous, braves Citoyens, ne pré-  
 „ férera de mourir une fois en com-  
 „ battant pour la liberté, plutôt que de  
 „ languir sans cesse dans la honte &  
 „ les tourments d'un esclavage insup-  
 „ portable? „

Riperda ayant terminé cette vive harangue, Lancelot de Brederode, l'un des hommes les plus qualifiés de la Province, & qui jouissoit d'une considération particulière dans Harlem, prit la parole, & ajouta tout ce qu'il put de plus pressant pour fortifier & augmenter les impressions qu'avoit déjà fait le discours de Riperda. L'audace & l'enthousiasme de quelques hommes passionnés entraînent presque toujours la multitude. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Un petit nombre des partisans du Prince s'étant joints à ces deux Chefs, la capitula-

tion, qui venoit en quelque sorte d'être arrêtée, fut rejetée aussi-tôt; & au lieu de recevoir dans la ville les Royalistes, on y reçut plusieurs compagnies du régiment Allemand que le Capitaine Muller avoit levé depuis peu par les ordres des Rébelles de la Province. La plus grande partie des habitants de Harlem avoit embrassé les nouvelles opinions. Enhardis par les circonstances, ils volèrent sur le champ aux Eglises qui se trouvèrent le plus à leur bienséance, & les convertirent à l'usage de leur culte. Leur fureur se porta plus loin. Ils firent emprisonner ceux de leurs concitoyens qu'on avoit députés vers les Espagnols (1) pour traiter avec eux, & bientôt après ils les

---

(1) De Thou n'expose pas de la même manière la conduite que tinrent les habitants de Harlem à l'égard de leurs Députés auprès de Frédéric de Tolède. L'accommodement ayant trouvé un obstacle insurmontable dans l'éloquence de Ripërda, il en revint deux à Harlem, le troisième resta auprès du Général Espagnol. On arrêta effectivement les deux premiers à leur retour; mais on les envoya au Prince d'Orange. L'un d'eux ayant été convaincu peu après de trahison au patti des Confédérés, fut pendu à Delft.

envoyèrent au supplice. Ces excès ne ~~\_\_\_\_\_~~  
 déplurent point au Prince d'Orange. LIV. VII.  
 La rébellion s'affermissoit; les Rébelles AN. 1572.  
 perdoient l'espoir du pardon à mesure  
 qu'ils devenoient plus coupables.

Ce changement imprévu remplit  
 Frédéric de la plus grande colère. Le  
 Duc son père, qu'il en fit promptement  
 instruire, en fut encore plus irrité. Ils  
 ne perdirent point de temps pour s'en  
 venger. Frédéric fit marcher l'armée sur  
 Harlem, & se disposa à en faire le siège.  
 Cette ville est située au milieu d'une  
 large plaine de belles prairies. Son territoire,  
 comme celui du reste de la Hollande, est  
 plus propre au pâturage qu'au labour. Un  
 bouquet de bois, qui sert beaucoup plus  
 pour l'agrément de la promenade que pour  
 l'approvisionnement du chauffage de la  
 ville, l'avoisine de très-près d'un côté;  
 d'un autre, la rivière de Sparen entre  
 au-dedans de ses murs par une de ses  
 branches, à laquelle vient se réunir une  
 autre branche, après avoir baigné une  
 partie de l'enceinte de la ville; ce qui  
 forme une isle de cette enceinte. La  
 même rivière communique du midi au  
 grand lac, qui porte le nom de Mer de  
 Harlem; & vers le

LIV. VII. nord à un golfe très-large, qu'on ap-  
 pelle Tié, & qui se joignant à d'autres  
 AN. 1572. golfes encore plus grands, va plutôt  
 se confondre que se décharger dans  
 l'Océan. La ville est d'ailleurs entourée  
 de bons fossés & de fortes murailles,  
 flanquées de tours antiques, sans aucun  
 bastion moderne. Elle est grande &  
 bien peuplée. La beauté de ses édi-  
 fices publics & particuliers répond à  
 la grandeur de sa population. Deux  
 des principales villes de la Hollande  
 n'en sont éloignées que d'une demi-  
 journée; Amsterdam au levant, &  
 Leyde au midi. Leyde s'étoit soulevée  
 ainsi que Harlem. Le Prince d'Orange  
 y avoit établi sa résidence, pour être  
 plus à portée de soutenir cette der-  
 nière ville; mais Amsterdam soutenoit  
 avec chaleur le parti du Roi, de mê-  
 me que la Province d'Utrecht. C'étoit  
 de ces villes que les Espagnols comp-  
 toient tirer les provisions que les be-  
 soins du siège devoient exiger.

Frédéric s'occupa d'abord de bien  
 assurer ses communications. Il y avoit  
 sur-tout un passage très-important &  
 très-proche de Harlem, entre deux pe-  
 tits villages situés à une distance pres-  
 que égale du Sparen, & auxquels le  
 voisinage

voisinage de cette rivière, qui se trouve à peu près dans le milieu, avoit fait donner les noms de Sparendam & de Sparenvoude. Les Révoltés avoient construit un fort dans le premier. Après l'avoir perdu & repris depuis peu, ils venoient de le fortifier avec beaucoup de soin. Frédéric résolut de commencer ses opérations par emporter ce poste. On étoit au commencement de Décembre. Le froid étoit très-rigoureux; la glace des fossés, qui étoient gelés, étoit très-épaisse; le sol des environs, qui est ordinairement mol & spongieux, se trouvoit alors, à cause de la saison, ferme & solide. Toutes ces circonstances favorisoient les Espagnols, & rendoient les approches du fort plus faciles. Néanmoins Frédéric ne voulut rien négliger, & fit reconnoître l'état & la force de la place, & tâter le courage de ses défenseurs. Un détachement d'arquebusiers fut poussé en avant sous les ordres de Rodrigue Zapata. On l'eut à peine apperçu du Fort, qu'une sortie vigoureuse le fit reculer; & il en coûta un bras au Commandant. Mais cet échec, loin de ralentir l'ardeur des Espagnols, ne fit que la ranimer encore davantage. Ils

LIV. VII.

An. 1572.

revinrent à la charge, & formèrent en  
 Liv. VII. même temps deux attaques. Les assié-  
 An. 1572. gés tentèrent une seconde sortie; elle  
 ne fut pas aussi heureuse que la pre-  
 mière. Les Espagnols, supérieurs en  
 nombre & en valeur, les obligèrent de  
 se retirer presque avant de combattre,  
 & ils les poursuivirent si vivement,  
 qu'ils entrèrent pêle-mêle avec eux  
 dans la Place, & en firent un grand  
 massacre.

Ce succès enflamma beaucoup le  
 courage de l'armée Royale, qui s'ap-  
 procha tout-à-fait de la ville, & l'in-  
 11 Decem. vestit de plusieurs côtés. Cette armée  
 se trouvoit alors forte de douze mille  
 hommes au plus; mais elle étoit com-  
 posée de soldats d'élite, fiers de leurs  
 triomphes multipliés, & qui avoient  
 plus de confiance dans leur valeur que  
 dans leur nombre. On y comptoit en-  
 viron six mille Espagnols naturels &  
 trois mille cinq cents Allemands. Le  
 reste étoit Wallon. Comme le pays  
 & la saison ne permettoient pas de  
 faire beaucoup d'usage de la cavale-  
 rie, on n'en retint que quatre cents  
 hommes, partie lanciers, partie arque-  
 busiers.

Frédéric n'avoit pas encore marqué

ses quartiers, qu'il fut averti que Lumai venoit du côté de Leyde pour introduire du secours dans la Place. C'étoit le reste du régiment Allemand de Muller, & quelques enseignes de François & d'Anglois, au nombre de trois mille hommes, qu'il conduisoit avec quelques pièces de canon & des vivres. Aussi-tôt Frédéric marche à l'ennemi. Il tomboit une neige épaisse ; la circonstance paroissoit avantageuse aux deux partis, qui, à la faveur de la saison, espéroient de cacher leur marche plus aisément, & de surprendre leur ennemi. Mais la fortune couronna les Royalistes. Ils en vinrent aux mains auprès du village de Berkenrode. La mêlée dura peu ; les Rébelles ne purent résister au nombre & à l'activité de leurs ennemis. Ils furent presque aussitôt rompus qu'attaqués. On en tua un grand nombre. Le reste se dissipa, laissant l'artillerie, les drapeaux, le bagage & les vivres au pouvoir du vainqueur.

Après cet exploit, Frédéric étant retourné au siège, prit son quartier dans un hôpital, & dans quelques maisons du fauxbourg qui répondoit à la porte

**LIV. VII.** de la Croix. Il y garda avec lui les  
**AN. 1572.** Espagnols, & sur le champ il y fit  
établir une batterie. L'autre moitié de  
l'armée fut postée sur le chemin de  
Leyde, où elle ne trouva presque au-  
cune commodité pour se loger. Fré-  
déric fit en cette occasion une faute  
essentielle. Le quartier qu'il avoit choisi  
pour lui, étoit le moins propre à l'at-  
taque. Un excellent ravelin couvroit  
la porte de la Croix, & la muraille  
pouvoit y être défendue avec plus de  
succès que par-tout ailleurs. Mais Fré-  
déric méprisa cette faute sans se la dis-  
simuler. D'ailleurs, les Espagnols qui  
avoient vu jusques-là presque toutes  
les villes leur ouvrir leurs portes sans  
résistance, ne doutoient pas qu'au pre-  
mier coup de canon la ville de Harlem  
ne prît le même parti, sur-tout après  
la prise de Sparendam & la défaite du  
secours amené par Lumai. En consé-  
quence ils négligèrent les précautions  
ordinaires des sièges; & sans vouloir  
se couvrir de tranchées, à l'abri des-  
quelles ils eussent pu déboucher dans  
le fossé avec moins de danger, &  
protégés par le feu de leur artille-  
rie, ils résolurent d'insulter la porte

de la Croix & son ravelin. (2) Une batterie de seize gros canons fut établie. Le feu en fut si vif, que dès le premier jour la porte & le ravelin ne pouvoient plus se soutenir ; mais les assiégés y pourvurent pendant la nuit, & le lendemain ces ouvrages se trouvèrent si bien réparés par les soins du Capitaine Steinbach, Lieutenant du Colonel Muller, qu'on avoit chargé de ce poste, qu'il fut en état d'y continuer la plus vigoureuse défense. Le feu des assiégeants continua avec une force nouvelle. Le Seigneur de la Cressonnière commandoit l'artillerie, & le Capitaine Bartholomeo Campi, Italien, & Ingénieur très-estimé, étoit le premier Ingénieur de l'armée. Les assiégeants montroient une ardeur impatiente de monter à l'assaut. La colère, la haine, l'avidité du butin, & encore plus l'indignation d'éprouver une résistance opiniâtre les animoient. L'In-

Liv. VII.

An. 1572.

---

(2) Mendoza qui a écrit en Espagnol l'Histoire de ce siège, attribue cette résolution précipitée aux conseils de Noircarmes & de la Cressonnière, Commandant de l'artillerie. De Thou soupçonne que c'est pour excuser sa Nation.



„ Quelle témérité, ou plutôt quelle   
 „ frénésie vous emporte, leur dit-il, LIV. VII.  
 „ enflammé de colère, & les acca- Ann. 1572.  
 „ blant des plus sanglants reproches;  
 „ est-ce à l'école du Duc d'Albe que  
 „ vous vous êtes formés à des fautes  
 „ si grossières? L'assaut est impossible  
 „ faute de brèche. Que prétendez-  
 „ vous? Voulez-vous vous laisser écri-  
 „ ser impunément par les Rébelles,  
 „ qui vous insultent & vous tuent à  
 „ l'abri de leurs remparts? Renoncez à  
 „ cette fausse valeur qui vous aveugle.  
 „ Les occasions de vous venger ne  
 „ vous manqueront pas. „ Enfin il les  
 détermina à se retirer. Ils avoient perdu  
 deux cents hommes, parmi lesquels  
 on comptoit un Capitaine & quelques  
 Enseignes. (3)

Les Espagnols, après ce petit re-  
 vers, commencèrent à revenir de la  
 prévention où ils étoient sur la faci-  
 lité de se rendre maîtres de Harlem.  
 Ils sentirent toute la difficulté de cette  
 conquête, & prirent le parti de ne  
 plus rien hasarder qu'ils n'eussent reçu  
 tout ce qui étoit nécessaire pour en

---

(3) Romero fut blessé à l'œil d'un coup de feu dans cette affaire.

conduire le siège. On donna à cet effet  
LIV. VII. les ordres convenables à Amsterdam  
AN. 1572. & à Utrecht; mais les convois étoient  
très-difficiles. Les Rébelles infestoient  
les chemins de toutes parts; & il se  
passa un mois sans que les assiégeants  
pussent rien entreprendre de considé-  
rable. Pendant ce temps les Rébelles ne  
restoient pas dans l'inaction. Seras étoit  
déjà venu à bout d'introduire dans la  
29 Decem. ville un convoi considérable de vivres  
& de munitions, & huit cents hom-  
mes d'infanterie François & Wallone,  
du nombre de ceux qui s'étoient ci-  
devant distingués au siège de Mons.  
On ne sauroit croire combien ces avan-  
tages, qui se succédèrent si rapide-  
ment, enorgueillirent les assiégés. Ce  
ne fut plus seulement de la confiance  
& de l'audace qu'ils montrèrent; on  
les vit bientôt se porter aux derniers  
excès de l'insolence. Ils accouroient à  
découvert sur les remparts; ils y bra-  
voient les Espagnols, & les accabloient  
des railleries les plus amères. Joignant  
l'impiété à l'insulte, ils s'y prome-  
noient en ordre de processions, revê-  
tus d'habits religieux, & de toutes  
les espèces d'ornemens ecclésiastiques  
consacrés au culte divin. Il sembloit

qu'ils se disputassent le malheureux honneur de se signaler par leur haine contre la nation Espagnole, & par leurs outrages envers la Religion Catholique. Leur fureur s'enflamma au point, qu'après avoir profané de toutes manières dans ces spectacles sacrilèges les saintes images, & sur-tout celles qui avoient été jusqu'alors les plus honorées dans leurs Eglises, ils les percèrent à coups de mousquets, & enfin les hachèrent en mille morceaux avec leurs épées.

Cependant l'armée Royale reçut les munitions dont elle avoit besoin. On se hâta de réparer le temps perdu, & on reprit les opérations du siège avec autant de vivacité qu'auparavant, & en même temps avec plus de prudence. Le soldat, aussi ardent & moins impétueux, observoit la plus exacte discipline. La tranchée ayant été ouverte, on en pressa le travail. La batterie fut rétablie, mais dans un autre endroit. On la dirigea sur la courtine qui s'étendoit entre la porte de la Croix & celle de Sil, la plus prochaine du camp à main droite. On y fit une large brèche. Toutefois les assiégés furent si bien opposer de nouvelles défenses, qu'on crut devoir différer

---

 LIV. VII.

An. 1572.

---

 An. 1573.

l'assaut. La courtine étoit défendue par  
 Liv. VII. le ravelin dont on a déjà parlé, & il  
 An. 1573. falloit préalablement les priver de cette  
 défense. Le feu fut donc discontinué  
 pendant quelques jours. On parvint  
 bientôt à déboucher dans le fossé, &  
 on s'attacha uniquement à détruire le  
 ravelin. Les Royalistes devenus plus  
 sages, & préférant les opérations les  
 moins dangereuses, quoique les plus  
 lentes, ne voulurent avancer que pied  
 à pied, & n'entreprirent de chasser  
 l'ennemi de ce boulevard qu'à l'aide  
 de la sappe & des mines. Ils y réus-  
 firent; mais telle étoit la valeur des  
 Bourgeois de Harlem, que prévenant  
 les attaques plus qu'ils ne les soute-  
 noient, ils n'abandonnèrent pas le ravelin  
 sans avoir causé aux Espagnols une  
 perte très-considérable d'hommes & de  
 temps. Cet événement n'abattit pas  
 leur courage. Leur activité croissoit  
 avec le péril, & tous, sans distinction  
 de sexe, s'empressèrent de fortifier la  
 porte de la Croix, que la prise du ravelin  
 laissoit totalement à découvert. Ils firent  
 les mêmes ouvrages près de la porte de Sil;  
 & dans la crainte que l'ennemi ne tournât  
 son feu contre la courtine de la gauche, qui se joint à

17 Janvier.

la porte de St. Jean, ils ne négligèrent pas de fortifier cette partie avec le plus grand soin. Fossés, traverses, contremines, rien ne fut épargné de ce qu'oppose la plus habile défense à l'attaque la plus savante.

Les défavantages des Espagnols comparés aux avantages des Hollandois, étoient immenses. Les courses continues des ennemis rendoient l'arrivée des vivres au camp des Royalistes très-difficile. Il falloit des escortes nombreuses pour les amener. Le reste de l'armée ne suffisoit plus à la garde des tranchées, & elle diminueoit chaque jour par la désertion, les maladies, ou la mort qu'occasionnoient les froids excessifs & les travaux multipliés. La ville de Harlem, au contraire, étoit remplie d'un peuple guerrier, & recevoit aisément des secours d'hommes & des munitions de bouche. Ses défenseurs assis auprès de leurs foyers, ne redoutoient point les injures de la saison; & si, à la faveur des glaces, leurs ennemis pouvoient plus aisément tenir la campagne, ils profitoient aussi de la circonstance pour conduire commodément au dedans de la ville tout ce qui manquoit à leurs besoins. L'a-

LIV. VII. dressé & l'agilité des Hollandois sur la  
An. 1573. glace sont inconcevables. On fait que  
leur pays est inondé de toutes parts  
d'eaux stagnantes. Quoique le froid  
n'y soit pas aussi âpre que dans d'au-  
tres régions moins humides & moins  
noyées, cependant ces eaux se gèlent  
ordinairement chaque année; & alors  
ce sont des campagnes de glace solide,  
sur lesquelles les habitants marchent  
comme sur la terre ferme, & con-  
duisent au-lieu de barques une espèce  
de charriots singuliers, qui sans être  
soutenus sur des roues, portent sur  
une traverse de bois, sont traînés sou-  
vent par un seul cheval, & qu'on ap-  
pelle communément des traîneaux.  
L'art des naturels du pays pour courir  
sur la glace avec vitesse & sûreté est  
extrêmement ingénieux. Ils s'appli-  
quent aux pieds dans toute leur lon-  
gueur, deux morceaux de fer étroits,  
bien lissés & recourbés en avant, qu'ils  
appellent des patins. Ils se conduisent  
sur cette sorte de chaussure, ou plu-  
tôt on diroit que ce sont des ailes avec  
lesquelles ils volent, tant leur course est  
rapide. On peut à peine les suivre de  
l'œil. Les femmes s'en servent égale-  
ment, & disputent d'adresse avec les

hommes dans cet exercice. Elles les y ont très-souvent surpassés, & même pendant que la rapidité de leur course les entraîne, elles ne cessent pas de travailler aux ouvrages ordinaires de leur sexe.

---

 Liv. VII.

An. 1573.

On faisoit donc passer aux assiégés tout ce dont ils avoient besoin, sur des traîneaux, par la mer de Harlem. On appelle ainsi la partie du grand lac, dont on a parlé, qui est la plus proche de cette ville, & dans laquelle entre le Sparen. C'est ce même lac qui touche Leyde presque d'aussi près dans la partie occidentale, & qui est également nommé la mer de Leyde de ce côté. Il procure une communication sûre & facile entre ces deux grandes villes. Les assiégés ne manquoient donc de rien. Les convois pénétoient dans la place à la faveur des plus vigoureuses sorties, & les Espagnols se repentirent souvent des entreprises qu'ils formèrent pour les intercepter. Malgré l'abondance des secours qui arrivoient par eau à Harlem, le Prince d'Orange n'omettoit rien pour y en jeter encore par terre. Afin de les mieux assurer, il avoit fait construire un fort à moitié chemin des deux vil-

les, où il dépofoit les provifions qu'il  
Liv. VII. faifoit fucceffivement paffer dans la  
An. 1573. ville affiégée.

Cependant les affiégeants, fans fe rebuter de leurs défavantages, pouffoient leurs opérations avec vigueur. Pour rendre la brèche plus praticable, & l'affaut plus aifé, ils continuèrent de faire un feu très-vif & de miner les murailles. De leur côté les affiégés ne fe relâchèrent pas un feul instant de la plus exacte vigilance. Ils oppofèrent aux travaux des ennemis des travaux auffi infatigables. Ouvrant des contre-mines par-tout où le befoin l'exigeoit, ils détruífrent ou firent jouer infructueufement les mines préparées contr'eux. A peine le canon avoit-il caufé quelque dommage à leurs murailles, qu'auffi-tôt ils fe hâtoient de le réparer. Ils doubloient même en quelque forte leurs murs par des coupures fi bien entendues, qu'ils les mirent hors d'infulte.

On ne s'arrêtera pas à expofer tous les détails d'un fiége fi important, qui dura fept mois, & rendra l'année 1573 à jamais mémorable; les révolutions en furent extraordinaires. Nous en rapporterons les principales. Les

assiégeants , qui éprouvoient de jour ~~en~~  
 en jour les difficultés de leur entrepri- LIV. VII.  
 se , sentirent bien qu'il falloit se pré- An. 1573.  
 parer à de longs travaux. En consé-  
 quence ils s'occupèrent vivement de  
 l'approvisionnement de leur armée.  
 Les Hollandois ne résolurent pas avec  
 moins d'ardeur de prendre tous les  
 moyens possibles pour l'empêcher. Ces  
 derniers, dans le dessein de se saisir  
 d'un passage important à cet égard vers  
 Amsterdam & Naerden , envoyèrent  
 un gros détachement sous les ordres  
 d'un certain Antoine Le Peintre , qui  
 avoit eu la principale part à la sur-  
 prise de Mons sous le Comte Louis de  
 Nassau. Ce projet fut connu des Bour-  
 geois d'Amsterdam , qui commandè-  
 rent aussi-tôt les troupes nécessaires  
 pour le faire échouer. Les Rébelles fu-  
 rent rencontrés , aisément rompus , &  
 mis en déroute. Ils y perdirent beau-  
 coup de monde. Le Peintre entr'autres  
 y fut tué , & , pour braver les assiégés ,  
 les Espagnols jettèrent sa tête dans la  
 ville avec celle d'un nommé Le Roi ,  
 qui étoit également estimé de ses con-  
 citoyens. Cette action barbare donna  
 lieu aux plus cruelles représailles. Les  
 Bourgeois de Harlem choisirent douze

LIV. VII. de leurs prisonniers qu'ils firent déca-  
 An. 1573. piter; & après avoir enfermé leurs  
 16 Janvier. têtes dans un baril, ils le firent rou-  
 ler dans la tranchée, après avoir mis  
 cette inscription: " Tribut du dixième  
 „ envoyé au Duc d'Albe par les ha-  
 „ bitants de Harlem, avec les intérêts  
 „ qu'ils lui doivent à cause du retard du  
 „ paiement. „ Pour s'en venger, les  
 Espagnols firent pendre par le col &  
 par les pieds quelques habitants de  
 cette ville qui étoient tombés entre  
 leurs mains. Les Rébelles usèrent en-  
 core de représailles, & condamnèrent  
 de leur côté, à la vue du camp, plu-  
 sieurs Espagnols au même supplice.  
 C'est ainsi que la fureur des armes,  
 & sur-tout celle des guerres civiles,  
 dénature les cœurs, & leur inspire la  
 plus détestable férocité. (4)

---

(4) Strada raconte ce fait à la décharge des Espagnols. Si l'on s'en tient à sa narration, les Hollandois commencèrent par faire pendre plusieurs prisonniers Espagnols; & la barbarie exercée sur les têtes d'Olivier & de Le Roi, qu'il appelle Conink, ne fut que l'effet du droit de représailles. De Thou & les Historiens Hollandois disent, au contraire, aussi précisément que le Cardinal Bentivoglio, que l'horrible vengeance des Espagnols précéda

Au moyen de la facilité qu'on avoit eue d'introduire des secours dans la ville, la garnison en étoit alors considérablement augmentée. Sans y comprendre les habitants, elle étoit forte de quatre mille hommes de pied, parmi lesquels on comptoit beaucoup d'Allemands, de François & d'Anglois. Le Prince négocioit en-outré avec chaleur dans tous les pays voisins, & tâchoit de former un corps assez considérable pour pouvoir venir forcer à main armée les Espagnols de lever le siége. Aussi l'audace des assiégés croissoit sans cesse, & ils faisoient de fréquentes sorties. Un jour entr'autres ils se jettèrent avec tant de furie sur le quartier des Allemands qui servoient dans l'armée Royale, qu'ils les chassè-

Liv. VII.

An. 1573.

---

les cruelles représailles des assiégés, & en fut l'unique cause. De Thou avoue en même-temps que les Hollandois se vengèrent d'un crime affreux par un crime encōre plus détestable. *Eam indignitatem indigniore facinore uli sunt obsessi.* Grotius garde sur cette scène affligeante pour l'humanité, le plus profond silence. Le Cardinal Bentivoglio est le seul Historien qui porte à douze le nombre des victimes de la vengeance des Bourgeois de Harlem.

Liv. VII. An. 1573. rent d'une maison où ils s'étoient mis en défense, en tuèrent un grand nombre & mirent le reste dans le plus grand désordre. Peu après le quartier des Espagnols, essuya une attaque encore plus terrible. Les assiégés cherchoient à reprendre le ravelin qu'ils avoient perdu, & leur courage les mena si loin qu'ils furent prêts d'enclover le canon des batteries. Mais ayant été repoussés avec force, ils rentrèrent sans avoir remporté aucun avantage.

Frédéric imagina de hauffer tellement le ravelin qu'il pût commander la Ville, & empêcher les travaux qui se faisoient au-dedans de ses murs. Après y avoir fait porter beaucoup de terre, il planta sur son sommet deux pièces de canon. Le succès ne répondit point à son attente. Les assiégés s'étoient precautionnés contre ce projet. Au milieu de ces entreprises l'armée royale s'affoiblissoit continuellement par les incommodités terribles qu'elle souffroit. Cressonnière, Commandant de l'artillerie, étoit mort de maladie. Noircarmes avoit été blessé, & ne pouvoit guérir aussi promptement qu'on l'auroit désiré. On avoit perdu

beaucoup d'Officiers Espagnols de la plus haute qualité ; ainsi que plusieurs autres Officiers de diverses nations qui composoient l'armée. Elle se trouvoit réduite à des extrémités si fâcheuses, que l'on doutoit beaucoup de la réussite du siège.

Cependant le Duc d'Albe envoyoit à son fils les ordres les plus absolus de le continuer. Dans la supposition qu'il dût traîner en longueur, il avoit demandé avec instance en Espagne deux régiments de vieilles troupes qui se trouvoient alors en Italie, & il en avoit fait enrôler de nouvelles en Franche-Comté. Pour obéir à son père, Frédéric voulut tenter un nouvel effort avant que son armée vînt tout-à-fait à se délabrer, & il résolut de donner un assaut furieux en plusieurs endroits, depuis la porte Saint-Jean jusqu'à celle de la Croix, & de là jusqu'à celle de Sil. Rodrigue de Tolède, Julien Romero & Gonsalve Bracamonté, Mestres-de-Camp Espagnols, en furent chargés. Le premier devoit former son attaque à la porte de la Croix, & les deux autres devoient attaquer de chaque côté à droite & à gauche. Le Seigneur de Billy, avec ses Wal-

LIV. VII.

An. 1573.

lons, eut ordre d'attaquer un ouvrage  
 LIV. VII. qui défendoit la porte de Saint-Jean.  
 An. 1573. Enfin de toutes parts, sur le ravelin,  
 dans les postes les plus à portée du fossé où l'on s'étoit établi, & dans ceux où l'on pouvoit plus aisément inquiéter les assiégés, on fit les dispositions nécessaires pour affoiblir leur défense  
 31 Janvier. & pour soutenir les assaillants. L'attaque fut faite avec la plus grande intrépidité; mais le courage des Rébelles fut égal. Ils firent tête par-tout avec une bravoure & une vigilance incroyables. Les Royalistes furent forcés de se retirer, après avoir perdu plus de trois cents hommes. Le régiment de Billy éprouva sur-tout la plus vive résistance. Rodrigue de Tolède fut grièvement blessé. Le Capitaine Laurent Perea, ainsi que plusieurs autres Officiers inférieurs, y périrent. (5)

---

(5) La principale cause de ce mauvais succès fut l'effet d'une mine dont les assiégeants comptoient diriger l'éboulement du côté de la ville, & que les assiégés firent jouer en dehors par une contre-mine. Ceux des premiers qui étoient montés sur la brèche, n'ayant pas été suivis, furent taillés en pièces. Pendant que l'on combattoit, un convoi de 170 charriots pénétra dans la Ville malgré les Allemands,

Cet échec répandit la plus grande consternation dans l'armée royale. On y désespéroit de plus en plus de la réussite du siège. Frédéric assembla le Conseil de Guerre pour prendre les avis des principaux Officiers. Quelques-uns d'entr'eux étoient d'avis de lever le siège. Ils exposoient que le froid excessif, plus meurtrier encore que le fer de l'ennemi, l'incommodité des logements & la disette des vivres ruinoient insensiblement l'armée royale, pendant que la Ville assiégée continuellement rafraîchie, & plus acharnée que jamais à se défendre, nageoit dans l'abondance. Les travaux infatigables des assiégés laissoient craindre qu'on ne pût jamais s'emparer de la Place; & quand même on pourroit se flatter du succès, combien ne coûteroit-il pas aux vainqueurs? Mais cet avis fut vivement combattu par plusieurs Officiers, qui auroient cru se déshonorer en abandonnant l'entreprise. Ils représentoient que la levée du siège seroit de la plus grande conséquence, & af-

---

 Liv. VII.

An. 1573.

---

postés à la porte de Harlem. Plusieurs autres y entrèrent successivement pendant le cours du mois de Février.

LIV. VII. An. 1573. fermiroit dans leur obstination toutes les autres villes révoltées de la Hollande. D'ailleurs, la rigueur de la saison ne devoit pas durer toujours. Il ne falloit qu'une nuit pour fondre les glaces dans un climat si humide ; & bientôt l'armée, fournie de munitions de toute espèce n'auroit plus rien à désirer. Les secours envoyés d'Espagne & les troupes nationales qu'il étoit facile d'enrôler, répareroient les pertes qu'on avoit faites. Il seroit alors possible d'investir Harlem de tous côtés. Cette ville, privée de secours, seroit forcée de se rendre. Combien cette glorieuse conquête n'en entraîneroit-elle pas d'autres, qui dédommageroient amplement de ce qu'elle auroit coûté ?

Frédéric instruisit son père de la diversité des opinions dans le Conseil de Guerre, & lui demanda son avis, afin de s'y conformer. Le Duc lui fit réponse sur le champ, parlant en maître & avec cette force qui caractérise également l'autorité d'un père & celle d'un Général. (6) Il lui ordonnoit de

---

(6) Les expressions de la réponse du Duc d'Albe, rapportée par Strada, & dont on

pour suivre le siège, & de le terminer à quelque prix que ce fût, s'il ne vouloit se montrer indigne de sa nation, de lui-même, & de porter ces armes victorieuses, qui, après avoir subjugué la Hollande, soumettoient aisément le reste des Pays-Bas. Il lui faisoit sentir que les entreprises les plus épineuses sont les plus brillantes, & que dans des sièges aussi importants il ne falloit pas compter les jours, mais peser les conséquences. Il l'avertissoit de tenter d'obtenir par la famine ce qu'il n'avoit pu emporter par le fer & par le feu; & par conséquent d'empêcher avec la plus exacte vigilance qu'on ne fît entrer aucuns secours dans la ville; ce qui alloit lui devenir facile, à l'aide des renforts qui étoient prêts à joindre son armée. Il lui montrait que toute Place abandon-

Liv. VII.

An. 1573.

---

trouve à peu près le sens dans de Thou, annoncent un mécontentement vif. Après avoir blâmé son fils de son découragement, le Duc ajoute, que s'il étoit résolu d'abandonner son entreprise, il viendrait le remplacer lui-même, quoiqu'il fût malade; & que si les progrès du mal lui en ravissoient la gloire, il feroit venir d'Espagne la Duchesse d'Albe pour la consumer.

Liv. VII. née à ses propres forces, étoit tôt ou  
 An. 1573. tard contrainte de se rendre, & que  
 les défenseurs les plus opiniâtres tom-  
 boient le plus souvent dans le plus  
 lâche découragement. Enfin, après  
 lui avoir rappelé que le succès de ce  
 siège influeroit essentiellement sur le  
 destin de la Hollande, & prépareroit  
 en quelque façon le succès des autres  
 entreprises qu'il pourroit faire dans  
 cette Province, il terminoit sa Lettre  
 en l'exhortant à ne point perdre de  
 vue l'éclat d'un triomphe, qui devoit  
 également honorer Dieu, servir le  
 Roi, illustrer sa Maison & le couvrir  
 de gloire.

Aussi-tôt que Frédéric eut reçu cette  
 Lettre où son père ne sembloit pas moins  
 lui faire des réprimandes que lui don-  
 ner des règles de conduite, il ne ba-  
 lança plus, & résolut de continuer  
 le siège jusqu'au dernier moment. Il  
 répandit la Lettre du Duc dans l'armée,  
 & il est incroyable combien elle ser-  
 vit à échauffer l'ardeur des chefs &  
 des soldats. La vigilance & l'activité  
 se ranimèrent, & l'on s'attacha sur-  
 tout à affamer la ville assiégée. En at-  
 tendant, Albe dépêcha en diligence  
 Bernardin de Mendoza en Espagne,  
 pour

pour demander des secours. Il étoit chargé particulièrement de solliciter des ordres précis pour le Gouverneur de Milan, afin qu'il envoyât en Flandre deux vieux régiments Espagnols qui se trouvoient dans le Milanez, & qu'on y joignît une cavalerie proportionnée. C'est ce même Mendoza qui a écrit avec tant de noblesse ceux des événements de cette guerre dont il avoit été le témoin, pendant qu'il servoit dans les Pays-Bas. Enlevé à la profession des armes pour être employé dans les négociations, il fut depuis Ambassadeur en Angleterre & en France.

LIV. VII.

An. 1573.

Le siége n'alloit que très-lentement, quand tout-à-coup le temps s'étant radouci, amena le dégel. Les opérations devinrent alors différentes. Les glaces étoient à peine dissipées qu'on vit paroître une flotte qui étoit partie de la mer de Leyde, étoit entrée dans celle de Harlem, & qui ensuite s'étant jetée dans le Sparen, avoit introduit un grand convoi dans la ville. On trouve une très-petite isle à l'embouchure de cette rivière dans le Lac. Les assiégés, qui avoient prévu l'importance de ce passage, avoient bâti dans cette isle

Mi-Févr.

**Liv. VII.**  
**An. 1573.** un Fort qu'on appelloit le Fort du Fi-  
 guier. Les convois qui venoient de  
 Leyde , ou d'un endroit voisin de  
 cette ville, nommé Saffene, s'y réfugioient comme dans un port , & se mettoient en sûreté sous le feu de son artillerie ; mais les Royalistes se trouvèrent bientôt en état de faire face aux Hollandois sur la mer. Le Comte de Bossu fit rassembler un grand nombre de bâtimens dans le port d'Amsterdam , & se rendit en peu de jours dans la mer de Harlem. Ses navires, de même que ceux des ennemis , avoient peu de profondeur en proportion de celle du lac. De part & d'autre on en avoit fait construire un certain nombre , qui ressembloient à des galères. Ils voguoient à force de rames , & étoient d'un usage plus commode que ceux qui alloient à force de voiles.

Ainsi tous les travaux du siège se réduisirent à des combats sur l'eau , & à faire d'un côté tout ce qu'on pouvoit pour conduire du secours dans la place , & de l'autre les plus grands efforts pour l'empêcher. Il n'y eut d'abord que de légères actions , mais le nombre des vaisseaux ayant grossi , on

livra des batailles générales, où la fortune & la valeur distribuèrent successivement des couronnes aux deux partis. Celui du Roi triomphoit le plus souvent. Amsterdam fournissoit au Comte de Bossu tout ce qu'il demandoit. Ce Général, qui s'acquittoit avec la plus haute capacité des fonctions du commandement, eut bientôt affamé la Ville. Il avoit fait élever plusieurs redoutes sur le bord oriental du lac, à l'abri desquelles il mettoit sa flotte à couvert. Leur position n'étoit pas éloignée du Fort du Figuier. C'étoit ordinairement à la proximité de ces postes qu'on combattoit. Les assiégés en tiroient avantage. Plusieurs de leurs bâtimens trouvoient le moyen de s'échapper à la faveur de l'action, & à se sauver sous le Fort, d'où ils remontoient la rivière & se rendoient à Harlem. Afin d'en favoriser l'approche, les habitants avoient construit des redoutes de distance en distance le long du rivage sur lequel la ville est située. Les Espagnols de leur côté fortifièrent la rive opposée, & prirent toutes les précautions possibles pour leur boucher le passage. Enfin on en vint à une nouvelle action sur le lac. Ce fut la

LIV. VII.

An. 1573.

28 Mai.

**LIV. VII.**  
**AN. 1573.** dernière & la plus considérable de toutes celles qui avoient précédé. La flotte de Harlem étoit composée de cent cinquante navires. Le Comte de Bossu n'en avoit pas cent; mais ils étoient plus forts & mieux conditionnés que ceux des Rébelles. Le combat fut sanglant. La victoire sembla balancer; mais à la fin elle se déclara pour les Royalistes, & couvrit de gloire leur Commandant. (7) Les forces des ennemis en furent tellement affoiblies, qu'ils ne se rencontrèrent plus sur le lac. Le Fort du Figuier étant tombé presque aussitôt au pouvoir des Espagnols, la ville fut régulièrement investie.

Durant ces expéditions maritimes les travaux du siège n'avoient pas cessé sur terre. La garnison de Harlem, qui étoit nombreuse, faisoit souvent les plus vigoureuses sorties, & attaquoit tour-à-tour les divers

---

(7) Suivant de Thou, les Hollandois avoient dans ce combat cent navires environ, & le Comte de Bossu soixante. Les Hollandois en perdirent vingt-un, le reste de leur flotte dut y être très-maltraité, puisqu'ils ne furent pas en état de se mesurer de nouveau avec l'ennemi sur le lac de Harlem.

quartiers des assiégeants. Elle se jeta un jour avec tant de furie sur celui des Allemands, qu'après avoir forcé leurs retranchemens, elle leur tua beaucoup de monde, en blessa davantage, s'empara de quelques drapeaux & de plusieurs pièces de canon, & entra dans la ville en triomphe. (8) Elle ne se conduisoit pas avec moins de bravoure dans les différentes attaques que lui faisoient les Espagnols. Ceux-ci continuoient leurs travaux sans se hâter, & prenoient toutes leurs mesures pour ne pas échouer dans un nouvel assaut. Ils s'étoient attachés surtout, comme on l'a dit ci-dessus, à incommoder les assiégés du haut de la plate-forme qu'ils avoient élevée sur le ravelin, pour empêcher ou retarder les ouvrages qu'on faisoit au-dedans de la Ville; mais les ennemis ayant pointé une batterie contre la plate-

LIV. VII.

An. 1573.

28 Mai.

---

(8) Cette fortie, composée de dix Enseignes de gens de pied, parmi lesquels deux cents François se distinguèrent beaucoup, fut très-sanglante. Les Allemands y eurent plus de 800 hommes tués, y perdirent leurs tentes, leur bagage, qui fut brûlé, dix drapeaux & une partie de leur artillerie. Elle ne coûta que huit hommes aux assiégés.

forme, y causèrent un dommage con-  
 Liv. VII. sidérable. L'Ingénieur Campi y fut tué,  
 An. 1573. & ce ne fut pas la moindre des per-  
 tes que l'armée Royale essuya dans le  
 cours du siège. Telle étoit la résistance  
 des assiégés, leur vigilance & leur ha-  
 bileté dans toutes les occasions, qu'on  
 ne comptoit presque plus d'emporter  
 la Place; & quelques démonstrations  
 que fit Frédéric de concerter ses opé-  
 rations de manière à terminer le siège  
 par un assaut général, les Espagnols ne  
 se flattoient guères du succès. Dans  
 cette incertitude Frédéric s'occupoit  
 principalement d'intercepter les se-  
 cours. Son armée avoit été considéra-  
 blement renforcée. Le Baron de Che-  
 vraux avoit amené mille hommes d'in-  
 fanterie, levés en Franche-Comté.  
 Les recrues des régiments Wallons  
 de Billy & de Mondragoné avoient  
 joint leurs corps, & les régiments Es-  
 pagnols qu'on envoyoit d'Italie, ap-  
 prochoient de la Flandre. Mais pen-  
 dant que les Espagnols comptoient  
 réussir par la disette plus que par la  
 force, les Hollandois s'occupoient  
 aussi de leur côté à affamer le camp  
 des Royalistes. Ils n'épargnèrent rien  
 pour s'emparer d'un passage important

par où les vivres venoient d'Utrecht à l'armée royale. Ils les tentèrent à diverses reprises avec les plus grands efforts. Peut-être auroient-ils réussi si Jean-Baptiste de Tassis, Intendant général des vivres, qui se trouvoit par hasard à Utrecht, ne se fût avancé contre l'ennemi, & ne l'eût contraint de se retirer.

LIV. VII.

An. 1573.

Cette heureuse circonstance fit que les passages restèrent libres comme auparavant pour conduire des vivres au camp des Espagnols. Mais la famine croissoit au contraire dans la ville de Harlem. Cependant ses défenseurs ne se décourageoient point. Il n'y eut aucune des résolutions les plus désespérées qu'ils ne prissent pour remédier aux difficultés de leur situation. Ils commencèrent par couper en plusieurs endroits le bord de la rivière du côté de la ville, dans l'espérance qu'on pourroit leur amener dans de petites barques quelques secours de vivres, & sur-tout de poudre à canon, dont ils avoient le plus grand besoin. Ils inondèrent toute la campagne jusqu'à la mer de Harlem. Ce moyen leur réussit un peu; mais les secours qu'ils recevoient étoient peu considérables, &

bientôt les assiégeants en empêchèrent  
Liv. VII. la continuation. Les assiégés ayant  
An. 1573. perdu cette ressource, songèrent à se  
concerter par des signaux avec les es-  
cortes des convois qu'on leur condui-  
soit. Ils donnèrent deux camifades au  
milieu de la nuit la plus profonde, &  
attaquèrent le quartier des Allemands;  
mais ceux-ci réparèrent leur honte  
dans cette occasion. Repoussant à la  
fois les troupes qui vouloient faire  
entrer des munitions dans la Ville,  
& la garnison qui étoit sortie pour  
les recevoir, ils combattirent avec  
tant de courage & de succès, qu'ils  
firent échouer les tentatives des enne-  
mis, & les empêchèrent de rien intro-  
duire dans la Ville.

Entourés de tous côtés d'obstacles  
insurmontables, les bourgeois de Har-  
lem n'avoient plus d'autre espoir de  
salut que dans l'armée que formoit le  
Prince d'Orange. Mais il avoit rencon-  
tré à cet égard de plus grandes diffi-  
cultés que les Rébelles ne l'auroient  
pensé. La Reine d'Angleterre, qui ne  
vouloit pas déclarer ouvertement la  
guerre au Roi d'Espagne, ne les ser-  
voit pas aussi efficacement qu'elle le  
pouvoit. D'un autre côté, les hérési-

ques d'Allemagne & de France, occupés de leurs propres affaires, ne secouroient pas les Rébelles de Flandre avec le zèle qui auroit été nécessaire. En attendant, la famine se faisoit sentir à Harlem de manière à ne plus souffrir de délai. Toutes espèces de vivres étoient consommées. Il avoit fallu se nourrir des animaux les plus immondes & les plus dégoûtants, d'herbes, de cuir, en un mot de tout ce que le désespoir offre aux desirs furieux de la nature dans ces tristes occasions. Le Prince savoit l'extrémité où les assiégés étoient réduits. Il avoit déjà rassemblé deux mille hommes de pied Allemands, François, Wallons & Anglois, trois mille autres tant Hollandois que Zélandois, & un peu moins de trois cents chevaux. Comme il n'étoit pas possible d'en instruire par aucun message la ville, qui étoit exactement investie de tous côtés, on y avoit suppléé par des pigeons; (9) &

---

(9) Ces messages de pigeons pendant le siège de Harlem sont unanimement attestés par les Historiens qui l'ont décrit. Mais s'ils s'accordent sur le fond de ce fait extraordinaire, dont l'antiquité nous a transmis quelques exemples, ils ne se concilient pas aussi aisément sur

sur le champ le Baron de Battembourg  
 LIV. VII. s'étoit mis en marche avec toutes ces  
 An. 1573. troupes, qui conduisoient un grand  
 convoi de munitions de bouche. Au  
 moyen des instructions qu'on avoit fait  
 passer à la garnison, cet Officier espé-

---

les circonstances. Le Cardinal Bentivoglio in-  
 finue que les pigeons partoient de Harlem afin  
 de porter des nouvelles des assiégés au Prince  
 d'Orange. Strada expose, au contraire, que  
 peu avant que l'investissement fût assez exact  
 pour leur couper toute communication au de-  
 hors, on avoit transporté de la Ville des pi-  
 geons privés sur les vaisseaux du Prince d'O-  
 range & dans les villes des environs; & qu'on  
 leur permettoit de s'échapper après leur avoir  
 attaché des billets sous les ailes, pour qu'ils  
 portassent à la ville où ils avoient été nourris  
 les nouvelles dont on les avoit chargés. Selon  
 de Thou, les pigeons étoient des messagers  
 réguliers qui alloient & venoient de la ville  
 au camp, & du camp à la ville. Un pigeon  
 qui fut tué par un soldat des assiégeants, dé-  
 couvrit le mystère de son voyage, suivant  
 Strada; & depuis on fut très-attentif dans le  
 camp à n'y pas laisser impunément passer les  
 pigeons. Cependant ce singulier commerce  
 des assiégés avec le Prince d'Orange paroît  
 avoir duré jusqu'à la fin du siège. De Thou  
 rapporte que ce fut un pigeon qui instruisit  
 les assiégés de la défaite du secours du 10  
 Juillet, trois jours avant la reddition de Har-  
 lem.

roit qu'elle sortiroit lorsqu'elle le ver-  
 roit approcher ; que les ennemis se Liv. VII.  
 trouvant ainsi entre deux feux , on An. 1573.  
 pourroit remporter sur eux quelques  
 avantages & les forcer de lever le siège.  
 Il comptoit du moins approvisionner  
 la ville avec assez d'abondance pour  
 la mettre en état de se soutenir ; mais  
 ce dernier effort des Rébelles fut en-  
 core plus infortuné que les précédents.  
 L'instant de l'attaque fut mal combiné  
 entre le secours & la garnison. L'ar-  
 mée du Roi en profita. Elle avoit eu  
 avis de l'arrivée des troupes amenées  
 par Battembourg, elle courut au-de-  
 vant d'elles avec tant d'intrépidité, 10 Juillet.  
 qu'elle rompit presque aussitôt leur ca-  
 valerie, qui ne marchoit pas en ordre  
 de bataille. L'infanterie ayant été en-  
 suite dispersée du même choc, les  
 assiégeants remportèrent une victoire  
 complète. Les Espagnols arrivés en  
 dernier lieu d'Italie, & qui depuis peu  
 avoient joint l'armée fort à propos,  
 se distinguèrent beaucoup dans cette  
 occasion. On estima la perte des en-  
 nemis à deux mille hommes. Battem-  
 bourg y fut tué, ainsi que plusieurs  
 autres gens de qualité. Les Royalistes  
 perdirent peu & gagnèrent un riche

**Liv. VII.** butin, outre les drapeaux, quelques  
**An. 1573.** pièces d'artillerie, & les vivres qui  
 tombèrent presqu'entièrement en leur  
 pouvoir.

Ce malheur dompta enfin l'obstination des Bourgeois de Harlem. Ils députèrent à Frédéric pour traiter avec lui de la reddition de la Place, & en obtenir quelques conditions avantageuses. Mais il ne voulut entendre à aucunes, & exigea qu'ils se rendissent à discrétion. Sa réponse ayant été portée dans la ville, la remplit aussitôt d'une horreur & d'une épouvante inexprimables. Les habitants se rassemblaient de toutes parts dans les lieux les plus fréquentés. Tous, sans exception, hommes, femmes, enfants & vieillards déplorant les malheurs de leur sort, pouffoient des hurlements terribles, fendoient en larmes, & donnoient tous les signes de la plus affreuse consternation. Ils croyoient toucher à la destruction totale de leur Patrie, & s'attendoient de la voir devenir la proie des flammes, & d'être eux-mêmes ensevelis sous ses ruines. Ripperda témoin de cet affreux désespoir, & qui lui-même n'étoit pas moins consterné, harangua le peuple en ces

termes : “ Respectables Citoyens, la  
 „ conduite des Espagnols depuis le LIV. VII.  
 „ commencement du siège jusqu'à pré- An. 1573.  
 „ sent, ne nous montre que trop clai-  
 „ rement les sentiments de férocité  
 „ dont ils sont animés contre nous,  
 „ & l'envie qu'ils avoient de nous af-  
 „ servir par la force des armes à leur  
 „ barbare despotisme. Leur orgueil-  
 „ leuse fureur n'a fait que redoubler  
 „ & s'aigrir de plus en plus par les  
 „ maux qu'ils ont soufferts, & les per-  
 „ tes que leur a causé leur obstination  
 „ à nous soumettre. Moins assiégeants  
 „ qu'assiégés, ils se sont vus souvent ré-  
 „ duits aux extrémités les plus fâcheu-  
 „ ses. Tour-à-tour la neige, les gla-  
 „ ces, la pluie, la disette, les mala-  
 „ dies, & plus encore notre valeur,  
 „ notre vigilance & nos efforts infatigables,  
 „ leur ont fait souffrir plus  
 „ de malheurs dans leurs quartiers,  
 „ que nous n'en avons éprouvés au-  
 „ dedans de nos murailles. Enfin, la  
 „ fortune s'est déclarée pour eux, &  
 „ les voici à nos portes, enflammés  
 „ du desir insatiable d'envahir nos ri-  
 „ chesses, & altérés de notre sang.  
 „ Compterions-nous sur leur clémence ?  
 „ Ne connoissons-nous pas ces

Liv. VII. „ monstres, dont la brutalité, la rage,  
 An. 1573. „ l'avarice & la cruauté n'ont jamais  
 „ assez outragé d'époux, allumé d'in-  
 „ cendies, dévoré de fortunes, égor-  
 „ gé de victimes? S'ils mettent une  
 „ fois le pied dans la ville, attendons-  
 „ nous de périr tous, sans distinction  
 „ d'âge, de sexe & de condition, sous  
 „ leur fer meurtrier, & peut-être de  
 „ la mort la plus honteuse. Mais non,  
 „ le désespoir est la ressource des mal-  
 „ heureux. Livrons-nous à ses tranf-  
 „ ports, rassemblons nos femmes, nos  
 „ enfants, entourons-les, & osons  
 „ leur ouvrir, les armes à la main, un  
 „ passage au travers des ennemis. S'il  
 „ faut mourir, si cette affreuse desti-  
 „ née, que le moyen que je vous sug-  
 „ gère peut encore éloigner, est iné-  
 „ vitable, mourons en braves. Ven-  
 „ dons cher notre vie, & ne la finis-  
 „ sons pas sur un échaffaut, acca-  
 „ blés d'outrages & couverts d'oppo-  
 „ bres. „ (10)

---

(10) Le premier projet de la garnison & des habitants étoit de sortir les armes à la main, en abandonnant leurs femmes & leurs enfants à la discrétion du vainqueur. Mais le désespoir de ces victimes si malheureusement

Ce discours fit le plus grand effet. Les esprits étoient si bien disposés à prendre les plus terribles résolutions, qu'on parloit déjà d'exécuter le projet inspiré par Riperda. Frédéric en fut instruit. Considérant que le désespoir de tant de braves gens l'exposeroit à un péril manifeste, & que ses succès n'auroient abouti qu'à le rendre maître d'un vaste cimetièrre, il envoya sans délai un trompette aux assiégés, & leur donna l'espérance de les traiter plus favorablement qu'ils ne l'avoient mérité. Il leur promit en particulier de les garantir du pillage, & de contenir la licence de ses soldats. Malgré ces assurances, il y avoit dans la ville un si grand nombre de Rébelles, qui ne pouvoient compter sur aucune grace, que dans le combat de leur désespoir & des espérances auxquelles commençoit à se livrer le reste des habitants, on fut long-temps incertain du parti que l'on prendroit. Enfin on se décida pour le moins vio-

---

dévouées à la barbarie des Espagnols, les toucha assez pour leur faire changer de résolution.

lent. La ville se rendit au commence-  
 Liv. VII. ment de Juillet à la clémence du vain-  
 An. 1573. queur. (11)

13 Juillet.

Tolède y eut à peine fait entrer un régiment d'infanterie Espagnole, que les habitants furent désarmés, & tout aussi-tôt il ordonna d'en conduire un grand nombre au supplice. Riporda eut la tête tranchée. Lancelot de Brederode éprouva le même sort. Ceux des habitants qu'on jugea plus coupables de révolte ou d'hérésie périrent par la corde ou par le fer. Tous les soldats étrangers qui s'étoient trouvés à Mons, & qui avoient promis de ne plus porter les armes contre le Roi, furent condamnés à mort. Le nombre des malheureux qui périrent dans ces effroyables exécutions, monta à plus

---

(11) Le Cardinal Bentivoglio a omis un événement de ce siège très-remarquable. Une Héroïne, âgée de cinquante ans environ, qui s'appelloit Kennaw F. ifelaar, d'un nom très-distingué dans la Hollande, forma une compagnie de 300 femmes, qui remplirent tous les devoirs du soldat le plus courageux. Elles furent, dit Strada, l'exemple de leurs compatriotes & l'admiration des ennemis. *Non minus excitamento suis, quam hostibus admirationi fuere.*

de deux mille. (12) Les bourreaux même las de tant de sang, & pénétrés d'horreur, en noyèrent un grand nombre dans le Sparen pour s'en débarrasser. Quoique les troupes se fussent flattées du pillage & murmuraient beaucoup de s'en voir frustrées, le Général méprisa leurs plaintes, & la ville s'en racheta en payant deux cents quarante mille florins. Ainsi se termina ce siège célèbre. Le courage avec lequel il fut conduit & soutenu, la diversité de ses événements & des faits d'armes qu'il produisit, le rendront à jamais mémorable; mais les châtimens cruels exercés par les vainqueurs sur les vaincus, rendent sa ca-

Liv. VII.

An. 1573.

---

(12) Jamais personne n'a fait punir de sang froid tant de coupables par les formes apparentes de la justice. Peut-être n'eût-il pas péri davantage des infortunés habitants de Harlem, si cette Ville eût été prise d'assaut. Il est singulier que ce soient les Historiens Espagnols qui fassent monter à un plus grand nombre les malheureux enveloppés dans son épouvantable catastrophe. De Thou demande, s'ils se faisoient gloire de la sévérité barbare qui rendit le Roi d'Espagne si odieux aux peuples des Provinces-unies. Les Espagnols perdirent à ce siège 4500 hommes, sans les blessés.

catastrophe horrible; & quelque coupables que fussent les bourgeois de Harlem par leur révolte, leur obstination & les excès auxquels ils s'étoient portés, on trouvera que leurs crimes furent punis avec trop de rigueur & d'atrocité. (13)

Pendant que ces terribles mouvements agitoient la Hollande, la Zélande n'étoit pas plus tranquille. Les Rébelles avoient saisi le temps où les forces du Roi étoient occupées à Harlem, pour chasser tout-à-fait les Espagnols de l'isle de Valcheren, qui est la principale des isles de cette Province. On auroit eu besoin d'une marine puissante pour réprimer celle des ennemis qui croisoient dans tous les golfes de la Zélande, & y donnoient

---

(13) Grotius fait une réflexion digne de remarque sur ce siège fameux; c'est que tout éclatant, tout terrible qu'en fut le succès, il fut plus pernicieux qu'utile au vainqueur. Il l'arrêta long-temps, il l'affoiblit beaucoup, il affermit les Hollandois dans l'horreur de la tyrannie, il donna à leur Etat naissant la facilité de prendre une forme plus assurée, il leur apprit qu'un ennemi qui avoit triomphé avec tant de peine, pouvoit être repoussé & vaincu.

la loi. Cependant Middelbourg, capitale de l'isle, & le petit château de Ramekens, ainsi qu'Armuiden, restoient encore fidelles au parti du Roi. Mais la ville étoit bloquée, elle ne recevoit plus de vivres; & si on ne lui donnoit au plutôt du secours, elle alloit tomber entre les mains des Rébelles. Beauvoir, Gouverneur de la Province, Colonel d'un régiment Wallon, brave Officier, & bon serviteur du Roi, représenta vivement au Duc le danger de ces places, & sur-tout celui de Middelbourg, & le détermina enfin à les secourir.

D'Avila, Gouverneur du château d'Anvers, fut encore chargé de cette expédition. Il rassemble aussitôt quelques vaisseaux, & met à la voile; mais ayant été instruit que les ennemis étoient puissants, & que sa perte étoit infaillible, s'il poursuivoit son entreprise, il revint sur ses pas, & rentra dans le port. Il se hâta avec la plus grande diligence de renforcer son armement, & tenta une seconde fois de s'avancer jusqu'à Middelbourg. Les ennemis l'attendoient avec beaucoup de résolution. L'action s'engagea dans le canal de Flessingue, & fut plus vive

---

 LIV. VII.

An. 1573.

que longue. D'Avila au bout d'une  
 Liv. VII. heure de combat, fut obligé de céder  
 An. 1573. la victoire, après avoir perdu beaucoup  
 d'hommes & plusieurs bâtimens. (14)  
 Il descendit néanmoins dans l'isle de  
 Valcheren, fit entrer quelques vivres  
 dans Middelbourg, & retourna à An-  
 vers sans aucun nouvel accident. Beau-  
 voir le suivit. Rappellé par le Duc  
 d'Albe, il reçut la commission de for-  
 mer une flotte nombreuse, destinée à  
 la défense de cette partie des Pays-  
 Bas; & le commandement lui en fut  
 donné avec le titre d'Amiral de Zé-  
 lande.

Cependant les Rébelles, animés par  
 l'avantage qu'ils avoient eu sur d'Avi-  
 la, vouloient s'en procurer encore de  
 plus décisifs. Ils songèrent d'abord à  
 s'emparer de Tolen, bourg dans l'isle  
 de ce nom, située sur les confins de  
 la Zélande, à la proximité du Brabant.

---

(14) On en vint à l'abordage dans ce com-  
 bat. D'Avila alloit joindre l'Amiral Hollandois,  
 lorsque le feu prit à un baril de poudre; il se  
 trouva dans le plus grand péril de brûler. L'A-  
 miral ennemi profita de cet accident, & s'é-  
 carta. Etant revenu sur les Espagnols, dont  
 les vaisseaux étoient petits, il les écrasa par sa  
 supériorité.

Dans le cas où leur projet réussiroit, ils en avoient médité un plus hardi sur Berg-op-zoom. Ces deux places sont peu éloignées l'une de l'autre. Berg-op-zoom sur-tout étoit de la plus grande importance. Le pays qui les environne est très-enfoncé, & n'a de chemins praticables que ceux des digues. Les ennemis desiroient beaucoup de se rendre maîtres d'une digue considérable qui s'étend entre les deux villes, & d'où ils auroient été à portée d'empêcher qu'on n'envoyât du secours de Berg-op-zoom à Tolen. Ils s'y portèrent en diligence. Le Colonel Rollet, Gouverneur de la Vère, ville située en Zélande, près de Flessingue, étoit à leur tête. Mais Christophe Mondragoné, qu'on avoit laissé dans les environs avec d'Avila pour se porter où le besoin l'exigeroit, ne perdit point de temps. Il ramassa les garnisons voisines & courut s'opposer aux ennemis. Après plusieurs actions, dans l'une desquelles il fut blessé, il chassa les Rébelles de la digue, détruisit un fort qu'ils y avoient commencé, & mit les deux villes à l'abri de leurs entreprises.

Liv. VII.

An. 1573.

8 Mai.

Ce malheur ne découragea pas les

Rébelles. Quelques mois après ils s'en  
 Liv. VII. consolèrent par la prise de Gertrui-  
 An. 1573. demberg. Cette ville étoit d'une ex-  
 13 Septem. trême conséquence par sa position. On  
 fait que le lit de la Meuse s'étend &  
 se partage en plusieurs bras très-lar-  
 ges, lorsque cette rivière approche  
 de l'Océan. Gertruidenberg est située  
 sur la rive gauche du premier & du  
 plus considérable de ces bras. Cette  
 ville appartient à la Hollande, mais sa  
 grande proximité du Brabant peut la  
 rendre également utile aux expéditions  
 qu'on pourroit tenter par terre & par  
 eau. Les Rébelles qui entretenoient de  
 toutes parts des correspondances, ou  
 avec les hérétiques, ou avec les mé-  
 contents, & qui savoient employer la  
 ruse lorsque la force leur manquoit,  
 s'étoient ménagé une intelligence dans  
 Gertruidenberg. Ils y entrèrent par  
 escalade au milieu de la nuit, sous la  
 conduite du Capitaine Poyet. Ce ne fut  
 pas le seul malheur que les Royalistes  
 éprouvèrent. Ils perdirent aussi Rame-  
 kens par une trahison, suivant l'opinion  
 commune. Cette perte étoit d'autant  
 plus fâcheuse, qu'elle flattoit les ré-  
 voltés de l'espérance presque infailible  
 de forcer enfin Middelbourg à se ren-

4 Octobr.

dre. Beauvoir , qui avoit formé une flotte assez considérable , tenta d'introduire du secours dans cette ville ; mais la flotte ennemie gardoit avec une vigilance sans relâche ses principales avenues ; & ce ne fut que par des détours très-longs & très-éloignés qu'il parvint à un endroit de l'isle de Valcheren , d'où il put faire entrer un petit rafraîchissement de vivres. Beauvoir revint ensuite à Anvers , & Mondragoné , qui l'avoit accompagné , resta pour défendre Middelbourg.

---

 Liv. VII.

An. 1573.

Tel étoit l'état de la Zélande & des pays circonvoisins dans le temps de la prise de Harlem. Le siège étoit à peine fini , qu'il survint dans l'armée Catholique un événement très-préjudiciable au service du Roi. Il étoit dû un grand nombre de paies aux vieux régiments Espagnols. Ces troupes , d'autant plus irritées de s'être vu frustrées du pillage de Harlem , dont elles s'étoient flattées comme d'une récompense due à leurs travaux , se mutinèrent. (15)

---

(15) Les Espagnols qui s'étoient déjà mis en marche pour Alemaër , qu'ils comptoient piller , se voyant déçus de cette espérance , parce qu'ils apprirent que les habitants se pré-

LIV. VII. Frédéric & les autres Généraux es-  
 An. 1573. fayèrent en vain de les fléchir, afin  
 de ne pas manquer les avantages de la  
 faison, & de pousser autant qu'il fe-  
 roit possible les progrès des armes du  
 Roi en Hollande. Les mutins se ren-  
 dirent difficiles en proportion de ce  
 qu'on avoit besoin de leurs services.  
 Après avoir menacé leurs Chefs d'exi-  
 ger la totalité de ce qui leur étoit dû,  
 ils s'établirent dans Harlem, comme  
 dans une ville prise d'assaut; ils en  
 firent contribuer les habitants; &, sous  
 le prétexte honnête de pourvoir à des  
 besoins urgents par des subventions  
 que la nécessité les forçoit d'exiger,  
 ils se livrèrent de sang froid à un si  
 grand nombre de ces crimes, dont on  
 ne voit des exemples que dans la fu-  
 reur du saccagement, que l'état de  
 cette ville déjà si malheureuse, devint  
 encore plus déplorable. Ce désordre  
 pénétra le Duc d'Albe de la plus vive  
 douleur. D'un côté les fruits de ses  
 victoires s'échappoient de ses mains.

De

---

paroient à la défense la plus vigoureuse, se  
 mutinèrent & revinrent sur leurs pas. Vitelli  
 ne les apaisa qu'en faisant donner à chaque  
 soldat 30 écus.

De l'autre, il voyoit la discipline militaire s'énerver par un si mauvais exemple. Comme il n'étoit pas possible cependant de soumettre les mutins par l'autorité, ni d'employer contr'eux les voies de la rigueur, de peur qu'il n'en résultât des inconvénients plus terribles, il se réserva de faire éclater son ressentiment dans une circonstance plus favorable, & ne songea qu'à remédier au plutô, par la douceur, à un contre-temps si fatal. Le Marquis Vitelli réunissoit à l'autorité que son rang lui donnoit dans l'armée, le plus grand crédit sur les esprits, & particulièrement sur ceux des Espagnols. Ce fut lui que le Gouverneur mit en œuvre pour les ramener. Il les persuada. Encore éloignés de cette avidité inflexible, qui en de pareilles occasions les rendit dans la suite intraitables jusqu'au paiement de la dernière obole de leur solde, ils cédèrent à ses sollicitations; acceptèrent une gratification de quatre paies, & quelque argent à compte de celles qui leur étoient dues, & rentrèrent dans le devoir.

Cependant l'été se passoit au milieu de ces négociations, & l'on perdoit la saison la plus favorable pour faire



qui eût conservé la fidélité au Roi dans la défection presque générale de la Province, les Espagnols n'en furent que plus animés à faire tous leurs efforts pour la reprendre.

Alcmaër n'est forte, comme presque toutes les villes de la Hollande, que par sa situation au milieu de l'eau, & du terrain fangeux qui l'entourne. Eloignée de Harlem d'environ cinq heures de chemin, elle ferme l'entrée du Waterland par terre. Cette partie de la Province, qui est entourée d'un côté par la pleine mer, d'un autre par le Zuiderzée, & presque par-tout ailleurs par divers golfes, ou canaux, a la forme d'une péninsule, & ne laisse pour y pénétrer autrement que par eau, qu'une langue de terre étroite, au bout de laquelle on rencontre Alcmaër à très-peu de distance. Les Espagnols, qui sentoient combien la conquête de cette porte du Waterland étoit nécessaire, & qu'il seroit impossible de forcer les autres places du canton, si l'on n'étoit maître de celle-ci, résolurent d'en faire le siège sans délai.

Les munitions ne manquoient pas dans Alcmaër. Toutes les Villes du Waterland, & sur-tout celles d'Enchui-

~~\_\_\_\_\_~~  
LIV. VII. fen & de Horn , toutes deux situées  
An. 1573. sur le bord de la mer , & également  
fameuses par leurs chantiers & l'étendue de leur commerce , s'étoient empressées d'y envoyer tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir le siège. Cependant l'armée royale vint à bout de l'investir , & d'enlever un petit fort que les ennemis avoient construit sur un canal proche de la Ville , & par lequel ils pouvoient plus aisément recevoir du secours. Frédéric établit ensuite deux batteries de chaque côté de la Ville. Elles firent le plus grand feu , & bientôt on se disposa à donner en même temps un double assaut aux deux brèches , afin que l'ennemi effrayé , & obligé de se partager pour se défendre des deux côtés , ne pût , ou n'osât résister. Mais l'exécution rencontroit de grandes difficultés. La ville étoit entourée d'un fossé large & profond. Il falloit construire deux ponts pour le traverser & parvenir aux deux endroits qu'on vouloit attaquer. Et après y être parvenu , il restoit encore à s'emparer des coupures que les ennemis avoient faites pour arrêter l'impétuosité des assaillants. Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas les Espa-

gnols de donner l'assaut; mais il fut malheureux. Le signal dont on étoit convenu pour partir en même temps des deux côtés, fut mal exécuté. Les attaques n'ayant pas été faites ensemble, les ennemis les repoussèrent sans peine. Enfin la mauvaise manœuvre des ponts qu'on avoit jettés sur le fossé, pour de là s'élançer à la brèche, suscita tant d'obstacles aux assiégeants, qu'après avoir été exposés pendant long-temps au feu le plus vif, & après avoir éprouvé la plus vigoureuse résistance, ils furent forcés de se retirer couverts de blessures, & laissant cent cinquante morts. (16) On prétendit alors dans l'armée que les deux Colonels Romero & Valdès, qui comman-

LIV. VII.

An. 1573.

---

(16) Tout fut soldat à Alcmaër pendant cet assaut, qui fut livré le 18 Septembre. Hommes & femmes, enfants & vieillards, tous combattirent; il n'y eut personne que le désespoir n'armât contre des ennemis que l'on redoutoit plus que la mort. Les Espagnols ayant été repoussés, les bourgeois d'Alcmaër songèrent à les chasser tout-à-fait en inondant le Pays. Le Duc d'Albe; qui fut averti qu'on alloit couper les digues du Waterland, & que son armée & la Nort-Hollande seroient submergées, écrivit à son fils de se retirer. Il décampa le 11 Octobre.



ques navires beaucoup plus forts que les navires ordinaires. Il y en avoit un sur-tout d'une grandeur démesurée, où fut arboré le pavillon royal. La brièveté du temps & la grandeur de la dépense ne lui permirent pas d'en rassembler plus de douze. Néanmoins la force des navires semblant suppléer à leur nombre, le Comte de Bossu sortit du port d'Amsterdam, après avoir embarqué quelques compagnies d'infanterie de son régiment, cinq autres d'infanterie Espagnole, & une de Wallons. Les ennemis quittèrent le canal à son approche, & se retirèrent auprès de Horn & d'Enchuisen. Cette dernière Ville est celle du nord qui est la plus riche en navires, & où l'on trouve plus d'habiles matelots. Aussi en fournit-elle un si grand nombre, que la flotte Hollandoise se trouva infiniment supérieure à celle du Comte. Cependant, malgré cette inégalité, le Comte de Bossu voguoit dans le Zuiderzée; mais il étoit très-indécis, s'il devoit éviter ou offrir le combat. Les ordres du Duc lui prescrivoient de prendre au plutôt ce dernier parti. Il étoit important d'affoiblir les forces maritimes des Rébelles. Elles avoient causé toutes les

LIV. VII.

An. 1573.

pertes que le parti du Roi avoit éprou-  
 LIV. VII. vées en Flandre; & d'ailleurs il falloit  
 An. 1573. conserver Amsterdam, dont l'arsenal  
 fournissoit abondamment les munitions  
 de guerre dont on avoit besoin. Mais  
 le Comte étoit effrayé en comparant  
 l'appareil étonnant de la flotte ennemie  
 avec le petit nombre de ses vaisseaux.  
 Il se tenoit en conséquence dans les  
 endroits les plus profonds du golfe,  
 où ses gros navires avoient plus d'a-  
 vantage, & où il craignoit moins d'être  
 attaqué. Déjà il y avoit eu quelques  
 légers combats entre les deux flottes.  
 Chaque jour il s'en donnoit de nou-  
 veaux; mais les Rébelles n'osoient li-  
 vrer une bataille générale à la flotte  
 du Roi.

Le Duc d'Albe pressoit toujours le  
 Comte de combattre. Ne pouvant plus  
 différer, ce Seigneur s'approcha de la  
 côte où les Rébelles s'étoient retirés  
 comme dans la position la plus avanta-  
 geuse; & quoique le golfe y eût beau-  
 coup moins de profondeur, il les at-  
 taqua avec la plus grande intrépidité.  
 Son défi fut reçu avec joie par les Hol-  
 landois; ils se portèrent pleins d'ardeur  
 sur les vaisseaux du Roi. Bossu anime  
 II Octob. ses équipages. Tous les chefs l'imitent,

la bataille devient très-sanglante; mais les Royalistes ne pouvoient résister long-temps. La flotte Hollandoise avoit par le grand nombre de ses vaisseaux, une supériorité à laquelle la valeur ne pouvoit suppléer. Aussi la victoire fut-elle bientôt décidée. Les rebelles triomphèrent. Les bâtimens du Roi tout délabrés, se réfugièrent où ils purent. Un seul coula à fond. Cependant le vaisseau Amiral, que le second vaisseau n'abandonna point, combattoit encore. C'étoit en quelque sorte une forteresse mouvante au milieu de la mer, & qui étoit redoutable par sa vaste étendue, la bonté de ses manœuvres & de son artillerie, & le nombre de son équipage & des soldats qui le montoient. Bossu ne pouvoit se résoudre à le livrer à l'ennemi. Les Allemands qu'il avoit avec lui, & environ cent Espagnols qui s'y trouvoient aux ordres du Capitaine Cervera, partageoient ses sentimens. Leur courage se change en désespoir, & le combat recommence avec une nouvelle furie. Mais il ne fut pas long-temps incertain. La fortune servit les Rebelles; le vent tomba, & le Comte entraîné par le flux sur un banc de

Liv. VII.

An. 1573.



pouvoient favoriser le siège de cette ville. Le Duc se proposoit de l'entreprendre l'année suivante; mais ce siège, non moins fameux que celui de Harlem, fut réservé à son successeur. A peine le Duc fut arrivé à Bruxelles, qu'il reçut d'Espagne la permission d'abandonner le Gouvernement de Flandre. Il sollicitoit depuis long-temps cette grace avec les plus vives instances; & le Roi avoit enfin accepté sa démission. Le Duc de Médina-Céli, qui redoutoit ce dangereux emploi, en fut également déchargé; & il fut donné à Dom Louis de Requesens, grand Commandeur de Castille, un des plus grands Seigneurs d'Espagne, & qui étoit alors Gouverneur de Milan. Le Roi lui avoit donné la préférence sur tous ceux qui pouvoient ambitionner cette place, parce qu'il étoit d'un caractère plus doux que le Duc d'Albe. Sa Majesté n'avoit pu ignorer que la sévérité excessive du Duc avoit pénétré les Flamands d'horreur pour sa personne & pour son administration. Ce Monarque vouloit lui substituer un homme ferme, mais capable d'apporter à l'exercice de son autorité tous les tempéraments qui seroient conve-

LIV. VII.  
An. 1573.

Liv. VII. nables. Il comptoit beaucoup sur Re-  
 An. 1573. quesens à cet égard; & il lui donna  
 des instructions conformes à ses vues.  
 Le nouveau Gouverneur partit de Mi-  
 lan à la fin d'Octobre 1573, n'ame-  
 nant avec lui que deux compagnies de  
 cavalerie, l'une de gendarmes, & l'au-  
 tre d'arquebusiers; & prit la route de  
 la Savoie, de la Franche-Comté, &  
 de la Lorraine. Peu de jours après  
 17 Novem. son arrivée, le Duc lui remit en main  
 l'administration des Pays-Bas, & re-  
 tourna en Espagne, avec Frédéric son  
 fils, par la route d'Italie. Le Duc de  
 Médina-Céli s'embarqua en Flandre,  
 & retourna aussi en Espagne. (18)

---

(18) Le Duc d'Albe avoit gouverné les  
 Pays-Bas plus de cinq ans. On prétend que  
 retournant en Espagne, il avoua, chez le Comte  
 de Konigstein, (Grotius dit qu'il se vanta) d'y  
 avoir fait périr 18000 hommes par la main du  
 bourreau. Il partit laissant sa mémoire en exé-  
 cration à la Nation Flamande, dont il méritoit  
 avec justice d'être l'horreur. Il avoit demandé  
 au Roi d'Espagne, dès l'année 1571, de lui  
 donner son fils pour son successeur. Mais ce  
 Prince qui ne put s'aveugler, dit Grotius, sur  
 le peu de succès que le Duc avoit obtenu de  
 la violence, ni se dissimuler que la haine fu-  
 rieuse dont les Flamands étoient transportés  
 contre le père avoit rejailli sur le fils, & se-

roit toujours un obstacle insurmontable aux mesures de sagesse & de douceur qu'il vouloit substituer aux mesures inspirées par la force, qui avoient porté de si rudes atteintes à son autorité, n'eut garde d'entrer dans les vues de son ambition; & Dom Louis de Zuniga & Requesens, grand Commandeur de Castille, de l'Ordre de St. Jacques, fut choisi pour le remplacer. Ce Seigneur étoit fils de Jean de Zuniga, aussi grand Commandeur de Castille, & d'Henriette de Requesens, héritière d'une Maison très-illustre de Catalogne. Successivement Ambassadeur à Rome, Lieutenant de Dom Juan d'Autriche, qui étoit grand Amiral d'Espagne, Gouverneur de Milan; il fut plus grand homme d'Etat que grand guerrier. Il ne laissa pas néanmoins de se signaler dans la défense des Côtes de Grenade pendant le soulèvement des Maures, & à la bataille de Lepante. Le Lecteur jugera de sa conduite dans la carrière épineuse qu'il eut à parcourir dans les Pays-Bas. Elle fut malheureusement trop courte, pour qu'il pût réparer le mal que son prédécesseur avoit fait, & que sa mort inopinée porta à son dernier période.

LIV. VII.

An. 1573.

*Fin du premier volume.*



# T A B L E

## D E S M A T I E R E S

*contenues dans ce premier Volume.*

A.

- A****DRIEN**, (le Cardinal Adrien Florent Boyens) depuis Pape Adrien VI, Régent d'Espagne, 13
- Albe**. (Ferdinand de Tolède, Duc d') Sa naissance, 17. Ses talents pour la guerre, 195, 273. Discours qu'il tient pour engager le Roi à punir les Flamands, 202. Son portrait, 210. Il entre en Flandre, 213. Fait emprisonner les Comtes d'Egmont & de Horn, 215. Odieux aux Flamands dès le temps de l'Empereur Charles-Quint, 221. Erige le Conseil de sang, 222. Ses proscriptions, sa cruauté, 223. Fait construire des Citadelles, 224, & enlever le fils aîné du Prince d'Orange, 228. Conspiration contre sa vie, 250. Ses inquiétudes après le combat d'Heligerlée, 261. Fait instruire le procès des Comtes d'Egmont & de Horn, 262. Les fait décapiter, 264. Il marche au Comte Louis de Nassau, 268. Vaines alarmes de son armée, 269. Il force le Comte Louis de s'éloigner, 275. Il le suit, 278. Il le défait à Gemminghen, 282. Il va s'opposer au Prince d'Orange, 292. Il le force à se retirer des Pays-Bas, 299. Reçoit l'épée & le chapeau bénits par le Pape, 301. Fait arrêter dans les ports

- de Flandre les Marchands Anglois & faïfir leurs effets, 305. Veut établir des impôts énormes & infolites, 306. Opposition qu'il y rencontre, 310. Il établit le centième, 316. Accorde une amnistie aux peuples de Flandre, 318. Veut quitter le Gouvernement des Pays-Bas, 322. Se fait ériger un monument à Anvers, 325. Ses efforts pour assujettir les Flamands à de nouveaux impôts, 329. Perplexité du Duc après la surprise de la Brille & celle de Mons, 358. Il consulte le Conseil de guerre sur le plan de ses opérations, 362. Il se détermine pour le siège de Mons, 368. Il y arrive, 375. Fortifie son camp devant cette Place, 381. Force le Prince d'Orange à s'éloigner, 389. Il reprend Mons, 394. Remet dans l'obéissance les Provinces d'aude-là du Rhin, 416, 418. Fait faire le siège de Harlem par son fils, 431. Lui ordonne de le continuer malgré ses dissimulations, 454. Cruautés qu'on exerce par ses ordres sur les habitants de Harlem, 472. Douleur dont le pénètre la mutinerie des Espagnols dans cette ville, 480. Il arme une flotte dans le Zuyderzée, 487. Ordonne au Comte de Bossu de combattre, 488. Il est rappelé en Espagne, 492.
- Albert* (l'Archiduc Albert) fuit la Reine d'Espagne sa sœur, à Madrid, 322.
- Alcmaër*, perdue pour les Royalistes, 482. Les Espagnols l'assiègent, 484. Assaut malheureux, 485. Le siège est levé, 486.
- Aldegonde*, (Philippe de Marnix, Seigneur de Sainte-) auteur du compromis, 97.
- Amnistie* accordée aux peuples de Flandre, 318; mal interprétée, 320, 323, 329.
- Amsterdam*. Description de son commerce, 337. Fidèle au Roi, 424.
- Anne d'Autriche*, Reine d'Espagne, passe par la Flandre pour se rendre auprès de son époux, 321.
- Anvers*, sa richesse, 14. Siège d'un nouvel Evê-

- ché, 38. On en diffère l'établissement, 48. Tumultes & profanations dont ses habitants se rendent coupables, 138. L'ordre y est rétabli, 187
- Aremberg*, (Jean de Ligne, Comte d') Gouverneur de Frise, 254. Son Discours à ses troupes qui veulent le forcer de combattre, 256. Est défait & tué, 260
- Arschot*, (Philippe de Croy, Duc d') est envoyé par la Gouvernante pour rompre l'assemblée de Saint-Trond, 135
- Avila*, (Sanche d') fuit le Duc d'Albe en Flandre, 213. Bat le Seigneur de Lumai à Dalem, 249. Marche au secours de Middelbourg, 347. Délivre cette ville, 349. Est battu sur mer en allant secourir Middelbourg une seconde fois, 476
- B.
- Berlaymont*, (Charles, Comte de) Sur-Intendant des Finances, 50. Possède la confiance de la Duchesse de Parme, 76. L'un de ceux que les mécontents appeloient cardinalistes, 85
- Bergh*, (Jean de Glimes, Marquis de) a part à l'insulte faite au Cardinal de Granvelle, 63. Est député en Espagne par la Gouvernante, 126. Ne peut obtenir audience, 132. Y meurt, 217
- Bergh*, (Guillaume, Comte de) fait révolter les Provinces de Frise, &c. 398
- Bois-le-Duc*. On y érige un Evêché, 38
- Bossu*, (Maximilien de Henin, Comte de) échoue devant la Brille, 340. Amène une flotte au secours de Harlem, 458. Détruit la marine de cette ville, 460. Commande une flotte dans le Zuiderzée, 487. Combat avec courage, 489. Est battu & pris, 490
- Breda*. Assemblée de Breda, 102. Son objet, 103. Se sépare sans qu'on y ait pris de résolution, 104
- Brederode*, (Henri, Seigneur de) Chef des Confédérés, 106. Discours qu'il leur tient, 107. Tâche de maintenir la Confédération, 177. Présente de nouvelles requêtes, 178. Ses derniers efforts,

179. Prend les armes,  
180. Meurt, 181  
*Bruges*. Est le Siège d'un  
nouvel Evêché, 38

## C.

*Cambrai*. Erigé en Arche-  
vêché, 38

*Charles-Quint* (l'Empe-  
reur) aime les Flamands,  
& les emploie par pré-  
férence à son service,  
13. Sa manière de vivre  
avec eux, 14. Abdi-  
que ses Etats, 16. Son por-  
trait, *ibid.*

*Chievres*, (Guillaume de  
Croy, Seigneur de) Ré-  
gent d'Espagne, aupa-  
ravant Gouverneur de  
Charles-Quint, 13

*Christine* de Dannemarck,  
Duchesse de Lorraine,  
proposée pour le Gou-  
vernement de la Flan-  
dre, 29

*Coligny*, (Gaspard de)  
Amiral de France, se-  
conde le Prince de Con-  
dé en faveur des Hugue-  
nots, 25. Se concerte  
avec le Prince d'Orange,  
233

*Compromis*. Acte fameux.  
Sa teneur, 98

*Condé*, (Louis de Bour-

bon, Prince de) chef  
des Huguenots, 25

*Confédération*. Suite du  
compromis, 100. Les  
Confédérés s'approchent  
de Bruxelles, 105. Sont  
admis à l'audience de la  
Gouvernante, 118. Leur  
Requête, 119. Prennent  
le nom de Gueux, 122.  
Leurs excès, 124. Sup-  
posent un Edit en leur  
faveur, 128. S'assem-  
blent à St. Trond, 134.  
Se dissipent, 177. N'op-  
posent plus d'obstacles  
au rétablissement de l'or-  
dre & de la paix, 188

*Conseils* d'Etat Privé, & des  
Finances. Leurs fon-  
ctions, 10

*Culembourg*, (l'Hôtel de)  
à Bruxelles. Les Confi-  
dents s'y rassemblent,  
107. Dîner que le Com-  
te de ce nom y donne,  
fameux par ses circon-  
stances, 124. Cet Hôtel  
est rasé jusqu'aux fonde-  
ments, 227

## D.

*Dalem*. Combat de Da-  
lem, où un corps de  
Rébelles est battu, 249

*Deventer*. Nouvel Evê-  
ché, 38

## E.

- Eboli*, (Rui Gomès de Silva, Prince d') s'unit au Duc de Féria, pour fléchir le Roi d'Espagne en faveur des Flamands, 209
- Egmont*. (Charles Lamoral, Comte d') Parallèle de ce Seigneur avec le Prince d'Orange, 21. Jaloux du crédit du Cardinal de Granvelle, 52. L'insulte, 64. Demande au Roi son éloignement, 65. Est opposé au Prince d'Orange sur les innovations qu'il veut introduire dans l'administration, 82. Part pour l'Espagne, 89. Revient en Flandre, sans avoir rien obtenu sur l'objet de son voyage, 91. Ne réprime pas les hérétiques dans son Gouvernement, 148. Son discours dans l'assemblée de Tenremonde, 167. Tâche de rétablir le calme dans l'Etat, 171. Est arrêté à Bruxelles, 215. Est décapité, 264
- Elisabeth*, Reine d'Angleterre persécuté les Catholiques dans ses Etats, & fomenté les troubles de la Flandre, 27. Craint les succès du Duc d'Albe, 229. Accueille les Flamands fugitifs, 231. Cherche les moyens de nuire à l'Espagne, 302. S'empare d'une somme d'argent qui lui appartenoit, 304. Porte au Roi des plaintes du Duc d'Albe, qui avoit usé de représailles sur les Anglois, 305
- Etats*. Généraux convoqués à Gand, avant le départ du Roi, 32. A Bruxelles, pour obtenir de nouveaux impôts, 308
- Evêchés* des Pays-Bas, (anciens) 23. Erektion des nouveaux Evêchés, 38

## F.

- Feria*. (Gomès-Suarès de Figueroa, Duc de) Son habileté dans la science du Gouvernement, 195. Son discours pour engager le Roi à pardonner aux Flamands, 196
- Flamands*. Mal disposés en faveur de l'Inquisition, desirent qu'on l'abolisse, 36. Leur consternation & leurs regrets à la mort

- dés Comtes d'Egmont & de Horn, 265  
*Flessingue*. Ville de Zélande, se révolte, 344. Les Rébelles s'y emparent d'une flotte très-riche, 380  
*France*. Etat de la France, sous le règne de François II, 24. Sous celui de Charles IX, 61, 231  
*Frise*. Description de la Frise, 252
- G.
- Gand*. Evêché de nouvelle création, 38  
*Gemminghen*. Bataille de Gemminghen, 282  
*Genlis*, (François de Hangeft, Seigneur de) amène du renfort au Prince d'Orange, 299  
*Genlis*, (Jean de Hangeft, Seigneur de) est battu & pris en voulant secourir Mons, 371  
*Gertruidenberg*. Ville de Hollande, surprise par les Rébelles, 478  
*Granvelle*, (Antoine Perrenot, Cardinal de) expose les volontés du Roi d'Espagne dans les Etats de Gand, 32. Jouit de la principale autorité sous la Gouvernante des Pays-Bas, 49. Archevêque de Malines & Cardinal, 50. Son portrait, *ibid*. S'oppose à la convocation des Etats-Généraux, 56. Est odieux aux Grands de la Flandre, qui demandent son éloignement au Roi, 65. Est rappelé par ce Prince, 71. Est suspect à la Gouvernante qui engage le Roi à le retirer du voisinage de la Flandre, 85. S'unit au Duc d'Albe afin d'exciter la colère de ce Monarque contre les Flamands, 209  
*Groningue*. Siège d'un nouvel Evêché, 38. Menacée par le Comte Louis de Nassau, 253. Mise en sûreté par le Comte de Megue, 261  
*Gueux*. Voyez le mot *Confédération*.  
*Guise*, (les Princes de la Maison de) troublent la France par leur ambition, 62
- H.
- Harlem*. Le Pape y érige un nouvel Evêché, 38. Cette Ville s'étant révolté, refuse de rentrer dans le devoir, 426.

- Description de Harlem & de ses environs, 431. Elle est investie par Frédéric de Tolède, 434. Echec que les Espagnols y essuient, 438. Excès auxquels ses habitants se portent, 440. Ils se défendent avec courage, 441. Cruelles représailles, 448. Brillantes fortifications, 449. Assaut malheureux pour les assiégés, 452. Le siège de cette Ville change de nature, 457. Succès des assiégés, 461. Ils sont affamés, 463, 465. Le dernier secours qu'on leur envoie est battu, 467. Ils consentent à traiter, 468. Ils se rendent, 471. Punitions terribles que le Duc d'Albe y exerce, 472
- Heligerlée.* Combat d'Heligerlée, 259
- Hochstrate*, (Antoine de Lalain, Comte d') s'unit aux desseins du Prince d'Orange, 163. Cité par le Duc d'Albe, 223. Répond à sa citation par un manifeste, 226. Meurt, 298
- Hollande & de Zélande* (les Provinces de) s'opposent vivement à l'établissement des impôts projetés par le Duc d'Albe, 320. Description de ses Provinces, 334. Elles se révoltent 346, 359. La rébellion s'y fortifie, 397. Leurs peuples sont pénétrés d'horreur de la cruauté du Duc d'Albe, 429
- Horn*, (Philippe de Montmorenci, Comte de) jaloux du crédit de Granvelle, 52. Se joint au Prince d'Orange pour demander son éloignement au Roi, 65. Se trouve à l'assemblée de Breda, 103. A celle de Tenremonde. Y ouvre un avis violent, 163. Est emprisonné à Bruxelles, 215. Est décapité, 264
- Hoterage.* Affaire d'Hoterage, où les François sont battus, 371
- Huguenots.* Au secours de Valenciennes, 173. Sont défaits par Noircarmes, 174
- I.
- Impôts* que le Duc d'Albe veut établir, 316. Oppositions qu'il y trouve, sur-tout de la part des

Provinces de Hollande  
& de Zélande, 320

*Inquisition.* Etablie en Flandre, 37. Sous quelle forme, 38. Devient de plus en plus odieuse, 101. Ses partisans font son apologie, 115

## L.

*Lannoi,* (Charles de) Vice-Roi de Naples, 13

*La Noue.* (François, Seigneur de) Le brave La Noue, chargé de la défense de Mons, 376

*Lewarde.* Nouveau siège Episcopal, en Frise, 38

*Liège.* Description de la ville & du Gouvernement de Liège, 293

*Louvestein.* Château pris par les partisans du Prince d'Orange, & tout aussi-tôt perdu, 328

*Lumai,* (Guillaume de la Marck, Seigneur de) entre en Brabant les armes à la main, 247. Est battu par Sanche d'Avila, à Dalem, 249. Surprend la Brille en Hollande, 333. S'y fortifie, 339. S'y maintient, malgré les Espagnols, 340. Marche au secours de Harlem, & est battu, 425

## M.

*Malines.* Siège d'un Archevêché, & de la Primatie des Pays-Bas, 38. Le Prince d'Orange s'assure de cette ville, 379. Ses habitants tâchent de fléchir le Duc d'Albe, 415. La Ville est saccagée, 416

*Marguerite* d'Autriche, fille de Maximilien I, gouverne la Flandre, 15

*Marguerite* d'Autriche, fille de Charles-Quint. Voyez *Parme.*

*Marie,* Reine de Hongrie, sœur de ce Prince, gouverne la Frandre, après sa tante, 15

*Mastreicht.* Description de cette Ville, 248

*Médina-Céli,* (Jean de la Cerda, Duc de) nommé Gouverneur des Pays-Bas, 375. Suggère au Duc d'Albe de fermer l'avenue de Mons la plus facile, par un fort, 382. Refuse le Gouvernement des Pays-Bas, 491

*Mendoza,* (Bernardin de) Historien de la guerre de Flandre, Capitaine habile, 457

- Middelbourg*, Capitale de la Zélande, siège d'un nouvel Evêché, 38. Affiégée par les Rébelles, 346. Délivrée par d'Avila, 349. Est bloquée une seconde fois, 475
- Mondragoné*, (Christophe) Capitaine Espagnol, chargé de faire lever le siège de Tergoës, 406. Difficultés d'y réussir, 407. Etrange moyen qu'il emploie, 408. Son discours à ses troupes avant l'exécution, 410. Il traverse à gué un bras de mer, 413. Il secourt Tergoës, 414. Défend avec succès l'isle de Tolen, 477. S'enferme dans Middelbourg, 479
- Mons*. Cette ville est surprise par le Comte Louis de Nassau, 353. Est assiégée, 369. Est défendue avec courage, 376. Se rend, 394
- Montigni*, (Florent de Montmorenci, Seigneur de (insulte le Cardinal de Granvelle, 63. Est député en Espagne avec le Marquis de Bergh, 126. Annonce au Comte de Horn, son frere, la vengeance du Roi d'Espagne, 156. Est emprisonné à Ségovie, 217. Est exécuté à Madrid, 266
- Mutinerie* de l'Armée Espagnole dans Harlem, 480
- N.
- Naerden*. Sac & incendie de Naerden, 419
- Namur*. Evêché de nouvelle érection, 38
- Nassau*, (Adolphe, Comte de) frere du Prince d'Orange, est tué par le Comte d'Arenberg dans le combat d'Heligerlée, 260
- Nassau*, (Louis Comte de) frere du Prince d'Orange. Son caractère. Fomente les troubles de la Flandre, 160. Entre en Frise avec une armée, 251. Se campe près de Groningue, 253. Discours qu'il tient à ses troupes avant le combat d'Heligerlée, 257. Est vainqueur, 260. Il bloque Groningue, 267. Il se retire devant le Duc d'Albe, 275. Il s'établit à Groningue, 277. Il y est battu, 282
- Noircarmes*, (Philippe...

Seigneur de) Comman-  
dant du Hainaut, assiège  
Valenciennes, 172. Bat  
les Huguenots qui vien-  
nent au secours de la  
ville, 174. S'assure de  
Tournai, *ibid.* Soumet  
Valenciennes, 176. En-  
gage le Duc d'Albe à  
s'attacher au siège de  
Mons, 366. Donne avec  
succès une camifade au  
Prince d'Orange, 388

## O.

*Omer*, (La ville de Saint-)  
érigée en Evêché, 98

*Orange*. (Guillaume de  
Nassau, Prince d') Sa  
naissance, 19. Parallèle  
de ce Prince avec le  
Comte d'Egmont, 20. Il  
est offensé du crédit du  
Cardinal de Granvelle,  
52. Il propose de con-  
voquer les Etats-Géné-  
raux, 55. Ses rapports  
avec l'Amiral de Coli-  
gny, 60. Demande au  
Roi l'éloignement du  
Cardinal de Granvelle,  
65. S'oppose à la publi-  
cation du Concile de  
Trente, 79. Veut chan-  
ger la forme de l'admini-  
stration, 81. Ses ré-  
flexions sur les maux de

la Flandre, 87. Repro-  
che au Comte d'Egmont  
de s'être laissé tromper  
par le Roi d'Espagne,  
92. Sa conduite dans  
l'Assemblée de Breda,  
103. Il est envoyé par la  
Régente, afin de rompre  
celle de Saint-Trond,  
135. Ne réprime pas les  
séditieux dans ses Gou-  
vernements, 147. Veut  
quitter ses emplois & la  
Flandre, 158. S'effraie  
d'une Lettre de l'Am-  
bassadeur d'Espagne en  
France, 162. Son Dis-  
cours dans l'Assemblée  
de Tenremonde, 164. Il  
se réfugie en Allemagne,  
213. Sa conversation  
avec le Comte d'Eg-  
mont, 214. Il répond  
par écrit à la citation du  
Duc d'Albe, 226. Solli-  
cite le secours des Pro-  
testants d'Allemagne,  
236. Son discours à la  
Diète, 238. Il forme  
une armée par son se-  
cours, 288. Il se met  
en marche, 291. Il  
fonde les dispositions  
des Liégeois qui lui re-  
fusent le passage, 294.  
Il traverse la Meuse à  
Stockhem, 295. Il est

reçu dans Saint-Trond, 296. Essuie un échec en Brabant, 298. Est contraint de fortir des Pays-Bas, & de licencier son armée, 300. Il répand un manifeste après la surprise de la Brille pour soulever les peuples, 342. Il forme une nouvelle armée, & s'avance pour secourir Mons, 377. Saccage Ruremonde, 378. Se trouve dans la position la plus difficile, 380. Ne peut attirer le Duc d'Albe au combat, 383. Tâche de faire entrer du renfort dans Mons, 385. Il y échoue, 386. Il décampe, 387. Il se laisse surprendre pendant la nuit, 388. Il licencie son armée, & se retire en Hollande, 391. Il envoie un premier secours aux habitants de Harlem, qui est dissipé, 425. Un second aussi malheureux, 461

## P.

*PALATIN*, (Frédéric Electeur Palatin.) jaloux de la grandeur de la Maison d'Autriche,

s'efforce de lui nuire, 27. Fournit avec plusieurs Princes Protestants d'Allemagne, des troupes au Prince d'Orange. 246

*Parme*, (Alexandre Farnèse, Prince de) épouse Marie Princesse de Portugal, 92

*Parme*, (Marguerite d'Autriche, Duchesse de) choisie pour gouverner la Flandre, 31. Difficultés qu'elle y éprouve, 47. Elle envoie le Comte d'Egmont en Espagne, pour demander au Roi l'adoucissement des édits, 86. Convoque une assemblée d'Evêques & de Théologiens, pour prendre leur avis sur les affaires qui avoient été l'objet du voyage du Comte d'Egmont, 93. Fait publier un nouvel Edit contre les Hérétiques, 96. Son embarras à la naissance de la confédération, 101. S'efforce de diminuer l'horreur des peuples pour l'inquisition, 117. Répond à la requête des confédérés, 121. Envoie en

Espa-

Espagne le Marquis de Bergh, & le Seigneur de Montigni, porter leurs représentations, 126. Publie un Edit mitigé contre les hérétiques, *ibid.* Proscrit les Prédicants & leurs assemblées, 130. Veut se retirer de Bruxelles à la nouvelle des soulèvements, 143. Abolit l'Inquisition, & décerne des peines contre les hérétiques prophaneurs des choses saintes, 145. Arme pour les contenir, 152. Veut punir la ville de Valenciennes, 171. Ses succès dans cette ville, 174. Elle appaise les troubles, 177. Réprime les féditieux d'Anvers, 183. S'assure de cette ville, 186. Y rétablit l'ordre, 187. Très-mécontente de l'emprisonnement des Comtes d'Egmont & de Horn, 217. Obtient la permission de quitter le Gouvernement de Flandre, 218. Part de Bruxelles. Son portrait, 219

*Philippe II*, Roi d'Espagne, Souverain des Pays-Bas : son premier

Tome I.

voyage en Flandre, 15. Son second voyage, 16. Parallèle de ce Prince avec l'Empereur son père, *ibid.* Convoque les Etats - Généraux à Gand avant son départ pour l'Espagne, 33. Leur fait exposer ses vues & ses volontés par le Cardinal de Granvelle, alors Evêque d'Arras, *ibid.* Laisse des troupes Espagnoles en Flandre, 35. Sa haine contre l'hérésie, 36. Il maintient la rigueur des Edits portés contre elle par son père & par lui, 37. Donne des règles de conduite pour le Gouvernement des Pays-Bas à la Duchesse de Parme avant son départ, 40. S'embarque pour l'Espagne, 46. Soutient le Cardinal de Granvelle, 68. Le retire de Flandre, 71. Exemple singulier de son zèle pour la Foi, 89. Il refuse d'adoucir les Edits contre les hérétiques de Flandre, 90. Est indigné des résolutions modérées prises dans l'assemblée de

- Bruxelles, 94. Annonce qu'il va se rendre en Flandre, 132. Fait lever des troupes pour contenir les Flamands, 152. Délibère sur les moyens de remédier aux défordres de la Flandre, 189. Se détermine à en punir les peuples, 209. Envoie le Duc d'Albe en Flandre à la tête d'une armée, 210. Fait proscrire tous les Flamands par l'Inquisition d'Espagne, 223. Blâme le Duc d'Albe d'avoir trop différé le supplice des Comtes d'Egmont & de Horn, 264
- Prêches*, s'établissent dans les Pays-Bas, malgré les Edits & les soins de la Gouvernante, 128
- Prophanations* & soulèvements en Flandre, 137. Sur-tout à Anvers, 138. Dans plusieurs autres villes des Pays-Bas, 141, 176
- Protestants*, (les Princes Protestants d'Allemagne) leurs dispositions à l'égard des troubles de la Flandre, 27, 233. S'assemblent en diète, en faveur des réfugiés de Flandre, 237. Prennent la résolution de leur fournir des troupes, 245
- Provinces des Pays-Bas*. Leur nombre, 9
- R.
- REQUESENS*, (Dom Louis de) nommé Gouverneur des Pays-Bas. Son portrait, 493
- Riperda*, (Vibald) Gouverneur de Harlem, l'empêche de rentrer dans le devoir. Son discours, 427. S'oppose à ce qu'elle capitule. Son discours, 469. Il est puni du dernier supplice, 472
- Romero* (Julien) vient en Flandre avec le Duc d'Albe, 212. Empêche les troupes Espagnoles de poursuivre un assaut imprudent, 438. Est blessé à l'œil, 439
- Roterdam*, sac de Roterdam, 341
- Ruremonde*. On y érige un nouvel Evêché, 38. Description de cette ville, 293. Elle est saccagée par le Prince d'Orange, 378

## S.

*Seras*. Le Seigneur de Seras est fait Gouverneur de Flessingue, 345. Tente sans succès une irruption en Flandre, 394. Echoue devant Middelbourg, dont il avoit entrepris le siège, 396. Introduit un grand convoi à Harlem, 440

## T.

*TENREMONDE*, assemblée de Tenremonde, 163. N'a aucun effet, 171

*Tergoës*. Siège de Tergoës, 401. Le Siège est converti en blocus, 404. Les Espagnols veulent le faire lever, 406. Etrange moyen qu'ils y emploient, 408. Il réussit, 414

*Tolède*, (Frédéric de) fils aîné du Duc d'Albe, arrive en Flandre, & reçoit le commandement de l'infanterie de l'armée du Duc son père, 292. Chargé du siège de Mons, 369. Bat Genlis, qui veut secourir cette ville, 371. S'empare d'une Abbaye for-

tifiée sous ses murs, 375. Réduit Mons, 394. Saccage Malines, 416. Prend & saccage Zutphen, 417. Met Naerden à feu & à sang, 419. Est encore chargé du siège de Harlem, 431. Emporte deux forts qui couvroient cette ville, 434. Défait Lumai qui venoit à son secours, 435. Ses efforts pour avancer ce siège, 450. Il en désespère, 453. Il reprend courage, 456. Il soumet Harlem, 471. Il lève le siège d'Alcmaër, 486

*Trond*, Saint-Trond, assemblée de Saint-Trond, 134. Les confédérés y prennent des résolutions violentes, 136

## V.

*VALENCIENNES* refuse garnison des troupes de la Gouvernante, 172. Se soumet, 176. Est surprise par les Huguenots, 350. Est recouvrée par les Espagnols, & saccagée, 352

*Viglius*, ou Vigile de Zwichen, Président du Conseil-Privé, 49. Possède

- la confiance de la Duchesse de Parme, 76. Son portrait, *ibid.* Presse la reception du Concile de Trente, 83. Combat les projets du Prince d'Orange, 84. S'oppose à ceux du Duc d'Albe pour lever des impôts, 313
- Vitelli*, (le Marquis Chiappin) Mestre-de-Camp-Général de l'armée du Duc d'Albe, 202. Marche au secours de Groningue, 266. Rassure cette ville, 268. Sollicite le Duc d'Albe à tourner ses armes contre les Provinces maritimes rebelles, 262. Est blessé, 370. Appaise la mutinerie des Espagnols à Harlem, 481
- U.
- UTRECHT*, ancien Evêché érigé en Archevêché, 38
- Y.
- YPRES*. On y établit un nouveau siège Episcopal, 38
- Z.
- ZÉLANDE*. Voyez au mot Hollande.
- Zuit-Beveland*. Isle de Zelande. Sa description. Est submergée par la mer, 402
- Zutphen*, prise & sacquée par le fils du Duc d'Albe, 417

*Fin de la Table du premier Volume.*